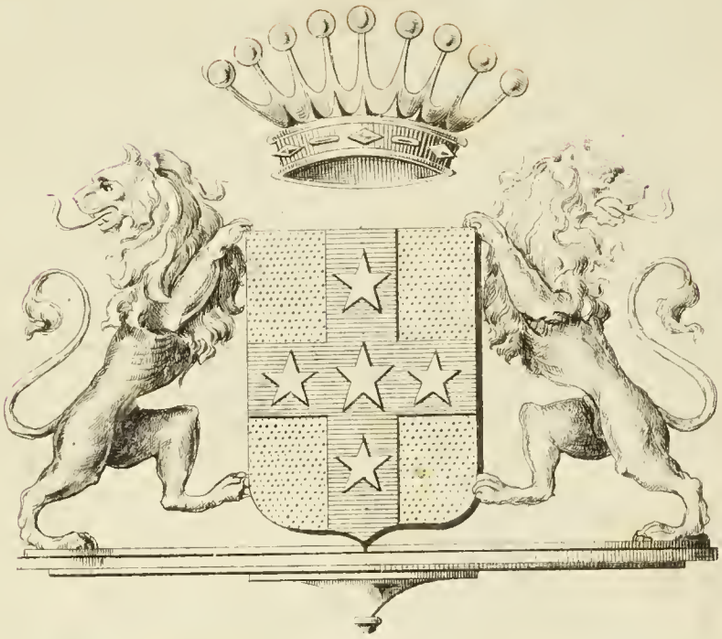


Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lavieelegante01unse

BR
2 vol 850-

LA

VIE ÉLÉGANTE

TOME PREMIER

TOME PREMIER

1882

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, 7, RUE DU CROISSANT

LA VIE ÉLÉGANTE

La Vie élégante!

Avec un titre semblable il n'est guère besoin de programme. Ces trois mots suffisent pour que le public d'élite auquel nous nous adressons devine ce que nous voulons faire.

Nous espérons résumer, chaque année, dans les douze numéros de ce recueil, tout ce qui constitue la vie même de notre société nouvelle : la revue des salons, des cercles, des villes d'eaux, et le mouvement artistique contemporain, les séductions du temps passé, les modes d'hier, l'esprit d'aujourd'hui, le goût exquis d'autrefois et l'amour du bibelot — passion par excellence de ce temps-ci, — ajoutez encore le besoin de renseignements qui porte le monde élégant à s'intéresser à toutes choses : à la chasse, au sport et à

l'escrime, aux coupes inédites de vêtements, à la vie intime des contemporains célèbres, aux voyages, aux romans, en un mot, à tout ce qui constitue le charme et le sel de la vie.

Vie de Paris, sans doute, mais vie de partout, — de partout où il y a une curiosité, un attrait, une fête, un tapage, que ce soit un carnaval à Nice, des courses à Epsom, des régates à Trouville ou bien à Vienne un bal de charité.

Évidemment il ne manque pas de journaux spéciaux qui parlent à leurs lecteurs d'art, de sport, de chasse, d'escrime ou de modes; mais La Vie élégante *a cette ambition, cette prétention, si l'on veut, d'embrasser l'ensemble même des manifestations de la vie actuelle, de les résumer et, pour un public d'élite, d'en dégager, en quelque sorte, l'essence et le parfum.*

C'est comme un des besoins mêmes de notre existence moderne, que ce goût des choses d'art, cette fièvre de haute vie et cette soif d'Élégance, qui se sont emparés de nous tous. L'Élégance surtout est notre idéal; nous la poursuivons en toutes choses, dans nos meubles, dans nos vêtements, dans nos livres. Il y a là comme une recherche aimable du raffinement ou plutôt d'un affinement *qu'on ignorait jadis. L'art, cette suprême expression de l'Élégance, se réfugie dans les jouets d'enfants, se niche dans les modes féminines, tour à tour galantes comme une sanguine de Watteau ou délicates comme un dessin du Corrège. L'affiche de théâtre, le programme de concert, l'annonce seule d'un panorama deviennent, avec leurs imageries polychromes, des œuvres d'art véritable.*

« La toilette, *a dit quelqu'un,* est l'expression de la société. » *Non seulement la toilette, ajouterons-nous, mais la façon même de vivre, — de vivre élégamment s'entend. Balzac, qui devina tant de modifications sociales, avait prévu nos élégances contemporaines; il y voyait aussi, comme nous, une aspiration vers un idéal particulier et c'est ce qui lui faisait tracer cet axiome:*

« La vie élégante est la perfection de la vie extérieure et matérielle. »

Perfection, c'est justement le mot. Et cette perfection, — ou, si l'on veut, ce perfectionnement *de la vie, — nous le voulons faire ressortir dans ces pages. Nous voulons que notre recueil, — par la variété des sujets traités, par le nombre et la réputation de nos collaborateurs, — forme un livre spécial d'un attrait tout particulier, facile à garder dans la bibliothèque, et qui soit aussi le miroir fidèle des goûts, des besoins, des caprices mêmes de notre temps.*

PREMIÈRE PARTIE

TOUT FEU

I

Son mari avait en elle une confiance qui l'exaspérait.

Avoir vingt-deux ans, des cheveux blonds à ne savoir qu'en faire, des yeux couleur pervenche bordés de cils noirs, des lèvres troublantes et des dents invraisemblables, avoir les épaules larges et cinquante-deux de tour de taille, des bras célèbres, des mains imperceptibles, des pieds problématiques, être svelte, élégante, adulée, adorable, adorée, et s'entendre répéter par son mari du matin au soir... et, qui plus est, du soir au matin : « Va, chérie, va ! j'ai en toi une confiance absolue, » n'y a-t-il pas de quoi vous porter sur les nerfs ?

Pourquoi cette confiance inusitée?

Était-elle donc plus sotte qu'une autre? Ne pouvait-elle pas, aussi bien que telle ou telle, pousser l'amitié un peu loin, très loin, trop loin? Cette confiance ressemblait à du dédain, à s'y méprendre.

Ne voyait-il donc pas, ce mari débonnaire, combien elle était fêtée, les luttes qu'elle avait à soutenir? C'est pour l'honneur du drapeau qu'elle combattait, en somme, et il n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Elle avait essayé plusieurs fois d'éperonner sa jalousie, de troubler ce cœur au beau fixe; mais, hélas! soit que les petites historiettes qu'elle improvisait manquassent de vraisemblance, soit qu'elle exagérât mal à propos des vétilles constatées, toujours, toujours, et puis toujours, et encore toujours, elle en arrivait à cette énervante conclusion : « Va, chérie, va! j'ai en toi une confiance absolue. »

Bien des femmes, me direz-vous, loin de se révolter, eussent profité de l'aubaine. C'est que, je vais vous dire : Valentin avait trente-six ans et trois fois plus de mille livres de rentes. Les mérites de sa femme étaient monnaie courante auprès des siens. Il pouvait traiter sur un pied de parfaite égalité cette petite perfection choyée qui avait nom Marcelle. Les arts lui avaient valu la croix de chevalier; la guerre, la croix d'officier; les sciences, la croix de commandeur. Si l'on décorait l'élégance, il eût, certes! porté, de ce fait, le cordon de grand officier. On tient à l'affection d'un mari comme celui-là, vous comprenez.

Ils avaient passé l'hiver à Nice. Mars touchait à sa fin. C'est la saison bénie où les fleurettes d'Europe s'épanouissent au pied des cactus, des aloès et des agaves, à l'ombre des palmiers chamœrops et des dattiers. Les mimosas ont plus de fleurs que de feuilles; la brise sent bon. Tandis qu'à Paris on se calfeutre, là-bas on vit au grand air. Le soleil ne brûle pas encore, mais il ne marque déjà plus : « Chambre de malade, » non! il marquerait plutôt : « Chambre nuptiale. » Il vous remplit le cœur et l'esprit de turlutaines, ce gai soleil de Provence. Comme il fait tout miroiter, tout étinceler! Les rêves ont beau faire, la réalité les surpasse et l'on se réveille avec joie pour la savourer. En ce temps d'épanouissement général, l'amitié devient tendresse, la tendresse devient délire, le cœur est en fleur comme tout le reste.

Je vous ai dit les mérites de Valentin ; je veux vous dire ses défauts... ou plutôt les défauts que lui trouvait Marcelle. Notre homme avait la pas-

sion des sciences naturelles. Rien n'est plus respectable assurément que cette tendresse-là, mais rien n'est, en revanche, plus absorbant et plus despotique. Il est terrible pour une jeune femme d'avoir pour rivales des abstractions, de combattre des vérités insaisissables, de se sentir dominée par des splendeurs incompréhensibles, de ne pouvoir absolument pas s'associer à ce qui enthousiasme le compagnon de sa vie, de se réjouir avec lui des effets, sans jamais rien comprendre aux causes.

Une créature en chair et en os qui vous fait obstacle, on la voit, donc on peut la frapper ; on la comprend, donc on peut la combattre. On peut, à la grande rigueur, l'espionner, la calomnier... que sais-je! Allez donc espionner, frapper, combattre, calomnier les sciences naturelles! Vous ne pouvez même pas trouver à redire à cette tendresse despotique qui vous enlève une partie de votre dû.

Il fallait que Marcelle subît en souriant cette phrase qui l'exaspérait :

« Que vous êtes heureuse, ma chérie, d'avoir un mari aussi savant! Je voudrais bien que le mien eût la passion de quelque chose. »

Marcelle avait la science en horreur.

C'est avec cette rivale qu'il s'enfermait ; c'est à elle qu'il pensait la nuit, à ses côtés, après y avoir pensé tout le jour. Dieu sait s'il n'étudiait pas dans ses bras le côté scientifique de sa tendresse.

Les splendeurs de la nature que tout le monde peut voir à l'œil nu laissaient Valentin assez froid. C'était un intime du monde des infiniment petits.

Il dédaignait de prendre sa lorgnette lorsqu'une belle fille bondissait devant lui, aux trois quarts nue, sur le plancher de l'Opéra... je le lui pardonne ; mais il promenait avec ivresse le microscope sur les intestins d'une taupe en putréfaction, sur une flaque d'eau croupie ou sur une plaie cancéreuse. Il est fort heureux pour l'humanité que l'on puisse aimer cela; seulement, on comprend qu'une mignonne créature toute charmante, vibrante, aimante, s'étonne qu'on pense avec enthousiasme à ces choses hideuses à un mètre de ses lèvres.

Valentin, qui promenait un regard distrait sur la chaîne des Alpes à l'heure du coucher du soleil, dévorait des yeux la colonne vertébrale d'une charogne. Valentin, qui regardait froidement, par un beau clair de lune, un fin voilier entrer dans le port, coupant de son avant les lames pleines de

phosphorescences, suivait d'un œil attendri les mouvements d'un rotifère qui se trémoussait dans un liquide malpropre.

Cela gênait quelque peu la tendresse que Marcelle se sentait toute disposée à lui vouer sans réserves ni limites.

Ce qui retenait à Nice Valentin le scientifique, je vais vous le dire. C'était un petit être qui ne vivait que pour lui, que personne avant lui n'avait caressé du regard ; une petite créature aux formes élancées, souple, ardente, féconde à miracle. Il la gardait sous clef, s'enfermait avec elle. S'il sortait, c'était à son corps défendant ; à peine rentré, il courait auprès d'elle, jaloux comme le Maure de Venise de cette Desdémone impalpable.

Valentin avait découvert cette merveille dans l'eau croupie des vases du Paillon. Dans aucune autre bourbe il ne l'avait retrouvée. Comment eût-il pu quitter Nice?

C'était un infusoire polygastrique dont les micrographes les plus fameux, Dujardin et Ehrenberg eux-mêmes, n'avaient pas soupçonné l'existence, un infusoire dépourvu de cils vibratiles, un actinophryen à mamelles multiples... Vous avez bien lu... un infusoire mammifère! Quelle révélation scientifique! Et n'allez pas dire que j'invente. Valentin (avec une patience qui exaspéra bien Marcelle, par parenthèse) parvint à extraire, des seize mamelles de dix millions de protozoaires, un dix millième de goutte de lait.

J'ai vu cette précieuse gouttelette.

L'antiquité a fait couler dans la plaine éthérée, du sein de Junon, reine de l'Olympe, un fleuve de lait que rien n'a pu tarir ; qu'était-ce que la Voie lactée auprès de cette précieuse gouttelette?

Valentin n'avait pas d'enfant ; aussi avait-il voué au fruit de son cerveau, à son cher *Actynophryen mamelu,* toute la tendresse qu'il eût concentrée sur le fruit des entrailles de Marcelle.

Bien des fois celle-ci s'était demandé si, dans un incendie, il eût songé à elle avant d'avoir sauvé son trésor scientifique. Elle en doutait et lui en gardait rancune comme d'un fait acquis.

II

Valentin avait un autre défaut... toujours aux yeux de Marcelle, bien entendu. Il était fataliste.

Bien des fois la pauvre inquiète avait inutilement entrepris d'aiguillonner sa jalousie. Les prétextes ne lui manquaient pas. Les relations se nouent vite dans les villes de plaisir. Que d'intimes auxquels on fermerait impitoyablement la porte du *home !*

Le prétexte auquel elle avait eu le plus souvent recours était un beau garçon de vingt-huit ans, un Basque croisé d'Andalous, haut de taille, large d'épaules. Vous voyez cela d'ici ? Le teint bistré, de grands yeux cernés à la cornée safranée; des lèvres épaisses recouvrant des dents blanches, larges et plates; une barbe noire à reflets bleus, qui eût été fort rude si elle eût été moins longue; des cheveux rares et coupés ras. Un Abencérage en veston.

Il se nommait tout bonnement Philippe. Je dis « tout bonnement » parce que avec une pareille prestance et un teint aussi bistré, il eût fort bien pu s'appeler, sans qu'on y trouvât à redire, Ali-Ben... n'importe quoi.

Notre semi-Andalous était né à Saint-Jean-de-Luz. Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela. Depuis six ans qu'il était sorti de l'École centrale, il cherchait une situation qui lui convînt. Quarante mille livres de rentes lui rendaient la patience facile.

Philippe s'était fait présenter à Valentin au cercle Masséna, un jour de bal de bienfaisance. C'était un pur carambolage destiné à le conduire auprès de Marcelle. On s'était lié fort vite. On avait fait des excursions à Villefranche, au Cap de fer, à la Grotte Saint-André, aux sources du Ray, au Vallon obscur; on avait fait sauter, de compagnie, la banque à Monte-Carlo. Marcelle avait joué avec Philippe « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée » et « Une date fatale », au profit des pauvres. Les bonnes actions reçoivent, tôt ou tard, leur récompense.

Et, en effet, Marcelle presque toujours privée de la société de son mari, dont la tendresse pour l'*Actynophryen mamelu du Paillon* grandissait d'heure en heure, Marcelle délaissée, sacrifiée à la science, Marcelle avait pris l'habitude de voir Philippe tous les jours. Était-il en retard ? aussitôt elle regardait la pendule, puis sa montre, se mettait au balcon et sonnait ses gens pour leur demander s'il n'était venu aucune lettre pour elle.

L'habitude !... quelle coquine !...

On ne se défie pas d'elle, et cela se comprend. Elle avance d'un pas égal, à petit bruit, constante et muette comme notre ombre. Elle assoupit

notre volonté et la remplace. Arrivé au but, on s'aperçoit pour la première fois qu'elle était du voyage.

Vers la fin de décembre, Philippe s'en fut dans sa famille. Ces quinze jours de séparation firent faire au voyageur une étape de six mois, pour le moins, dans le cœur de Marcelle. La pauvre petite s'en aperçut. Cette découverte lui fit peur. Quand la panique investit la place, la brèche est bientôt faite. L'ennemi... l'ami, si vous l'aimez mieux, est bien près d'y pénétrer.

Le malheur voulut que Valentin fît une nouvelle découverte qui l'absorba pendant toute la durée des fêtes de Noël et du nouvel an. Son infusoire avait-il dix-huit mamelles au lieu de seize ? lui avait-il découvert quelque appendice gyratoire ? espérait-il, bonheur sans égal ! l'acclimater dans le nord de la France ?... Je ne sais. Toujours est-il qu'il s'enferma et que sa femme ne put rien obtenir de lui.

Quel bonheur, le jour où Philippe revint à Nice ! « Vous nous avez bien manqué », lui dit Valentin en lui serrant les deux mains avec effusion. Le fait est qu'avec lui le calme rentra dans la maison désorientée. Marcelle cessa de harceler Valentin, Valentin reprit paisiblement le cours de ses chères études. Il n'y eut pas jusqu'à l'*Actynophryen mamelu du Paillon* qui ne se réjouît de recevoir les soins exclusifs de son père adoptif.

III

Marcelle n'était plus la même. Elle tenait Philippe à distance avec une telle persévérance que celui-ci comprit quelle place il avait conquise.

Il est à remarquer que tout ce que les amoureux entreprennent pour se défendre concourt à hâter leur perte. Je sais bien que s'ils ne combattent pas, cela revient au même... Je suis fort embarrassé pour déduire de ces deux propositions contradictoires une conclusion satisfaisante.

Combattre, c'est constater le danger, admettre la possibilité d'une défaite, c'est reconnaître la valeur de l'ennemi et souligner les imperfections de la place qu'il s'agit de défendre. Combattre, c'est concentrer toutes ses pensées sur un même point; c'est, dans l'ordre moral, réaliser les effets de l'hypnotisme. Vous savez, l'hypnotisme?... cette faculté qu'ont certains êtres de s'endormir en regardant avec persistance un objet brillant

placé à peu de distance de leurs yeux? On louche un peu, puis on s'endort.

Il arriva certain soir que Philippe se trouva seul au bord de la mer avec Marcelle.

Les trois amis étaient sortis ensemble, mais Valentin, préoccupé, avait prié qu'on l'excusât au bout de vingt minutes de promenade. Il craignait d'avoir laissé la fenêtre de son cabinet de travail ouverte, ce qui eût exposé son infusoire à passer la soirée dans un courant d'air.

« Continuez votre promenade, avait-il dit, et ne vous hâtez pas pour moi.

— Je vais rentrer avec vous, avait repris aussitôt Marcelle.

— A quoi bon? j'ai à travailler. La soirée est belle, profitez-en. »

Oh! oui, la soirée était belle! Et elle le savait bien, la coquette! Que d'étoiles elle avait semées dans le ciel! quels rayons purs et doux! que de paillettes sur les vagues! que de parfums dans l'air! que de bruissements harmonieux!

Ils suivirent longtemps des yeux, sans prononcer une parole, Valentin qui s'éloignait, le cœur plein de sollicitude pour ses infusoires. Il pressait le pas, il courait par moments. Que fût-il arrivé, je n'ose pas y penser! s'il les avait trouvés glacés dans leur eau croupie.

Marcelle souffrait. Bien des fois elle s'était demandé si ces témoignages flatteurs de confiance, dont son mari l'abreuvait, ne prenaient pas uniquement leur source dans le désir qu'il avait de se consacrer tout entier à son travail. Elle se sentit profondément mortifiée du peu de cas que son mari faisait d'elle. Lorsque la silhouette de Valentin eut disparu dans la brume :

« Pourquoi vouliez-vous rentrer? demanda Philippe.

— Je suis lasse ce soir.

— Vous n'êtes pas sortie de la journée?

— Non. »

Ils parlaient bas depuis qu'ils étaient seuls. N'est-ce pas singulier cela? Dès qu'on ne peut plus les entendre, les amoureux baissent la voix.

Ils firent quelques pas sans rien dire.

« Puisque vous êtes fatignée, prenez mon bras.

— Merci. Je ne suis pas lasse à ce point.

— Faut-il donc que vous n'en puissiez plus pour vous appuyer sur moi?

— J'aime mieux marcher seule. N'insistez pas. »

Il y eut un nouveau silence de quelques secondes.

« Voulez-vous me permettre de vous parler en toute franchise? demanda le jeune homme, si doucement qu'elle dut se rapprocher un peu de lui.

— Pourriez-vous me parler autrement?

— Je pourrais vous laisser deviner une partie de ce que j'ai à vous dire.

— Vous en seriez pour vos frais d'éloquence. Je ne comprends que ce que je dois comprendre, et, cela, on peut me le dire clairement.

— Vous n'avez plus pour moi l'amitié que vous me témoigniez quand je vous ai quittée. Cela me fait beaucoup de peine.

— Qui vous a dit ce que j'avais pour vous d'amitié le jour de votre départ?

— Mille choses.

— Tant que cela!

— Vous n'êtes plus la même.

— Ce pourrait n'être pas une raison. » Et comme le jeune homme fit un mouvement, Marcelle reprit vivement : « Mais vous vous trompez. En vérité! est-ce que je vaux la peine qu'on s'occupe de moi? Je suis pour vous ce que j'étais : une amie de passage que vous aurez oubliée quelques heures après l'avoir quittée.

— Je vous le demanderai à mon tour : qui vous a dit ce que j'ai pour vous de tendresse?

— Personne, en effet. Je ne m'en suis d'ailleurs pas préoccupée.

— Quand je vous le disais! Votre voix elle-même a changé. Pourquoi me témoignez-vous, ce soir, autant de dureté?

— Parce que, ce soir, vous me faites de la peine.

— Moi? grand Dieu!

— Oui, vous.

— Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous n'y verriez pour vous rien que de respectueux.

— Alors, pourquoi cherchez-vous à me troubler? Est-ce l'action d'un honnête homme, cela? Parce que vous êtes seul avec moi, parce que je vous ai fait bon accueil, vous croyez pouvoir profiter de l'aubaine que le sort vous envoie. C'est mal, c'est très mal. Oui, vous me faites de la peine, beaucoup de peine. Vous aviez bien besoin de parler, en vérité! Ou je savais ce que vous vouliez me dire, ou il était inutile de me l'apprendre. Je ne

puis plus vous accueillir maintenant comme je le faisais. Vous aviez bien besoin de parler ! Les choses les plus innocentes prendraient une signification qu'elles n'avaient pas. Mon dieu ! mon dieu ! que vous me faites de peine. Eh bien, oui, je prenais plaisir à vous voir. Je suis si seule ! Non, mais... je vous le demande : est-ce que nous devrions être ainsi loin de la ville, par cette belle nuit, isolés dans le brouillard? C'est fou, c'est à n'y pas croire. Aurait-il dû me laisser ainsi, avec vous? Tenez, je vous le dis, j'en ai honte. Je suis très nerveuse. Pour un rien, je pleurerais. Je vous en prie, ne me faites pas de peine. Ne me dites pas ce que je ne veux pas, ce que je ne dois pas entendre... ce que je sais. Vous me comprenez toujours avant que j'aie parlé ! Vous devinez tout ce qui pourrait me faire plaisir. Ce n'est pas vous qui ririez de mes caprices. Ils sont autant d'ordres fêtés. Vous les devancez tous. Je ne devrais pas vous dire tout cela... mais, que voulez-vous ? je ne parle jamais à personne. J'ai dans le cœur mille choses qui m'étouffent. Et puis, enfin, il vaut mieux entre nous une explication bien franche... pour n'avoir plus à y revenir.

— Prenez mon bras. Voulez-vous ?

— A quoi bon?

— Que cette soirée soit pour nous un souvenir toujours fêté, puisque vous ne voulez pas voir en elle le point de départ d'une éblouissante espérance. »

Sa main s'appuya sur le bras du jeune homme. Tous deux eurent un frisson. La parole mourut sur leurs lèvres. Ils n'osaient pas dire ce que leur cœur murmurait. Inconsciemment, ils ralentirent le pas. S'ils se fussent arrêtés, ils eussent été presque aussitôt dans les bras l'un de l'autre. Elle parla la première. Le silence en se prolongeant devenait dangereux.

« Promettez-moi, mon ami, de ne plus jamais me parler comme vous l'avez fait ce soir. Nous devrions sans cela renoncer à nous voir. »

Elle avait fait un grand pas déjà, le remarquez-vous ? Elle ne disait plus : « Nous ne devons pas nous revoir », elle posait des conditions... et ce n'était peut-être pas son dernier mot.

« Pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée avant lui ? Quelle douce vie nous aurions passée côte à côte!

— Ne dites pas cela, je vous en prie. A quoi bon se torturer avec le passé. Il sera déjà bien assez difficile de tenir tête à l'avenir. »

Ils revinrent à pas lents, échangeant des promesses qui étaient toutes, en somme, de doux aveux. Ils en firent tant qu'il n'y avait pas moyen de les tenir.

Elle consentit à écouter « ses folies », parce qu'il lui promettait de ne plus jamais faire allusion à cette tendresse, « trop douce pour qu'on s'y abandonnât ». Elle voulait vivre en paix avec elle-même, disait-elle. Vivez donc en paix avec un amour opprimé dans le cœur !

Ils passèrent en revue leurs chers souvenirs. Il lui rappela leur première rencontre au cercle Masséna. Elle était seule, debout, au milieu de la porte du petit salon, comme un portrait dans son cadre. Elle avait une robe de satin broché, bleu tendre, *eau du Nil*. Sur son chapeau de même couleur, s'enroulaient des plumes blanches qui, sur son cou, se mêlaient aux cheveux. Elle portait un col Louis XIII en guipure de Venise dont les revers se repliaient avec grâce sur l'échancrure de son corsage. Ses gants de Suède, couleur suède froncés au poignet, montaient jusqu'à ses manches demi-courtes. Il n'avait rien oublié, ni le trèfle composé de trois grosses perles blanche, noire et rose, seul bijou qu'elle portât ; ni l'éventail aux branches de nacre avec lequel elle jouait si gracieusement. Il était cinq heures vingt minutes. Il l'a vue dès son entrée et n'a vu qu'elle.

Lorsqu'il lui a été présenté, elle était assise dans la galerie. Elle caressait un adorable baby tout vêtu de blanc, couché sur ses genoux. Il lui a demandé si ce blondin était à elle, et, sans trop savoir pourquoi, il a été ravi d'apprendre qu'elle n'avait pas d'enfant.

A son tour elle lui a rappelé cette excursion qu'ils ont faite dans le vallon obscur, près du couvent de Saint-Barthélemy. Ils ont suivi le lit desséché d'un torrent, entre deux rocs à pic de trente mètres de hauteur, tellement rapprochés l'un de l'autre, qu'on avait peine à marcher côte à côte. Les arbres et les plantes avaient poussé en abondance du haut en bas des parois ; le jour avait peine à traverser le feuillage. Ils ont franchi le défilé à l'ombre de cette forêt aérienne. Une couleuvre lui a fait peur. Elle a poussé un cri et s'est trouvée, on ne sait comment, dans les bras de son ami. Elle était si troublée qu'elle y est restée quelques instants après le départ du *monstre*.

Les souvenirs se pressaient en foule ; ils en avaient à peine esquissé les *prémisses*... dont la *conséquence* était déjà facile à prévoir, lorsqu'ils virent les premières maisons de la ville.

Là ils s'arrêtèrent.

« Il faut nous réveiller, mon ami, dit Marcelle, la vraie vie recommence.

RAPPELEZ-VOUS TOUJOURS CE RÊVE D'UNE HEURE
QUE NOUS AVONS FAIT.

Rappelez-vous toujours ce rêve d'une heure que nous avons fait. Je serais

désolée de le savoir oublié. Vous voyez que je suis franche. Nous n'avons plus que peu de jours à vivre côte à côte. Qui sait si nous nous reverrons!... et je ne vous permettrai pas de m'écrire... Oh! cela, jamais. Vous m'entendez? J'ai horriblement peur des lettres. Promettez-moi de ne plus faire allusion à ces sentiments que vous m'avez exprimés... que je partage... peut-être, mais qu'il faut que j'ignore. S'aime-t-on moins pour n'en rien dire? »

Pour toute réponse, Philippe l'attira dans ses bras... ce qui les mit en retard de plus d'une heure. Pouvait-on se quitter brusquement après une aussi douce étreinte? Ils ont traversé la place Napoléon, longé les deux rives du Paillon, suivi le boulevard de Cimiès pour aller du Magnan à la promenade des Anglais. Quel drôle de chemin!... Quel adorable chemin! On assure même les avoir rencontrés du côté du port de Limpia. C'est absolument invraisemblable; mais cela ne m'étonnerait pas. Si quelqu'un ignore où ils ont été, c'est bien eux, par exemple!

On promit de se voir rarement... le moins possible, et l'on se sépara en se disant :

« A demain... de bonne heure! »

IV

Marcelle habitait le second étage d'une maison située sur le quai Masséna. Quand elle eut refermé la porte de l'allée, il lui sembla qu'elle se trouvait emprisonnée dans la chapelle d'un caveau de famille. Tout était fini pour elle. Son cœur, qui chantait il y a quelques instants encore le plus éclatant des *Gloria in excelsis*, entonnait en faux bourdon le *De profundis clamavi ad te, Domine*. Sa main était rivée au bouton de la porte.

Elle voulut s'assurer qu'elle n'était pas enfermée, respirer encore une bouffée d'air libre avant de reprendre la cangue. Elle ouvrit. Philippe, qui ne pouvait pas se décider à quitter le seuil, crut à une vision. Il entra, la prit dans ses bras... Quelle seconde!

« Je serais mort sans ce baiser, lui dit-il. Adieu! je t'aimerai toute ma vie. »

Il partit comme un fou. Elle monta toujours courant, n'osant pas se demander quelle heure il pouvait être, et ce qu'elle répondrait à son mari.

Un domestique dormait dans l'antichambre.

« Monsieur ?... dit-elle.

— Monsieur est enfermé. Il prie Madame de l'excuser s'il ne va pas lui présenter ses devoirs. Il travaillera une partie de la nuit.

— C'est bon. Vous pouvez monter. Je n'ai besoin de rien. »

Elle s'enferma dans sa chambre, se jeta sur un fauteuil et ne se coucha qu'au jour.

Ils eurent pendant les trois semaines qui suivirent cette mémorable soirée un avant-goût du paradis. Tout le monde adorait tout le monde. Marcelle avait pour son mari des égards inusités. Elle sollicitait tous les matins la faveur de visiter ses aquariums fétides. Philippe n'abordait plus Valentin sans lui demander avec émotion des nouvelles de ses infusoires. On augmenta les gages de tous les domestiques. Il n'y avait pas de futilité qui ne devînt le prétexte d'une joie, pas de préoccupation qu'on ne transformât en doux souvenir.

Tout ce qu'une épouse coupable peut donner sans être absolument criminelle, Philippe le reçut. Il y avait bien des heures... des demi-heures, pour être plus exact, pendant lesquelles la jeune femme s'accablait de reproches; mais Valentin, dont rien ne modérait plus les élans scientifiques, se livrait à de telles orgies de travail, qu'il lui fournissait mille excuses plus ou moins plausibles.

Jamais Philippe n'avait l'indélicatesse de blâmer son ami Valentin; Marcelle ne le lui eût d'ailleurs pas permis, mais il s'attendrissait sur elle, ce qui revenait absolument au même. Que de fois, au contraire, entre deux baisers, ils ont chanté les louanges de cet « excellent ami, de ce grand caractère, de cet homme de talent... que dis-je ? de génie, dont la place était marquée à l'Académie française ! »

Les choses en étaient là lorsqu'arriva le mercredi 24 mars.

V

On avait annoncé une soirée de gala au théâtre municipal. Mlle Bianca Donadio faisait ses adieux au public de Nice. On avait affiché *Lucia di Lammermoor* et un ballet, *Vera*. Marcelle n'avait jamais entendu le chef-d'œuvre de Donizetti. Philippe loua une loge et en apporta le coupon dans

la journée. Le bienheureux trio se promit une soirée délicieuse. On fit les plus charmants projets. On dînerait de bonne heure, tous les trois; on irait au théâtre, par le plus long chemin, à pied, bras dessus, bras dessous; les hommes fumeraient leur cigare au grand air. Pour le retour, la voiture viendrait les prendre. On irait un peu loin, sur la route de France, sans trop parler, comme il convient pour une promenade de nuit. Il ferait doux, il ferait bon. On longerait quelque temps le Magnan jusqu'à la mer, et l'on reviendrait, à demi assoupis, bercés par de doux souvenirs.

A six heures, quelques instants avant l'arrivée de Philippe, Valentin pria sa femme de le recevoir. Il lui demanda de l'excuser s'il ne l'accompagnait pas au théâtre, mais il voulait donner « un coup de collier » qui lui permît d'achever son mémoire sur les *Actynophryens mamelus du Paillon*. L'Académie attendait son travail avec impatience. Il comptait quitter Nice la semaine suivante.

Ce fut pour Marcelle un coup terrible. Quitter Nice, ne plus voir son ami, abandonner le beau pays plein de doux souvenirs, rompre brusquement la chaîne des tendres espérances !.. est-ce que cela était possible ? Aveuglée par la joie, elle ne songeait plus, depuis longtemps déjà, qu'une heure viendrait mettre fin à son cher roman. Et pourquoi, je vous le demande, allait-elle être ainsi torturée ? Pour que de vieilles gens penchés sur un microscope constatassent officiellement la présence des seize mamelles d'un infusoire vermiforme, né de la boue du Paillon. Et son mari, ce pasteur des infiniment petits, ce gondolier des eaux croupies, entrait chez elle le sourire sur les lèvres, l'invitant à se déchirer le cœur dans la huitaine, pour la plus grande gloire d'un ver qui occupe dans le monde la dix millième partie d'un millimètre. Allons donc ! allons donc !.. cela ne se pouvait pas, cela ne devait pas être, cela ne serait pas. Et quand il ajouta, ce mari imprudent :

« Cela ne t'empêchera pas d'aller entendre *Lucie*, ma chère amie ; tu as le bras de Philippe. »

Elle lui répondit :

« Est-ce donc Philippe que j'ai épousé? Ma parole d'honneur, je suis obligée de consulter mes vieux agendas pour me bien convaincre que je suis votre femme. »

Elle était affreusement pâle. Valentin le remarqua et, cherchant à lui prendre la main :

« Êtes-vous souffrante? Qu'avez-vous? lui demanda-t-il.

— Ce que j'ai? Qu'est-ce que cela peut vous faire? Est-ce que j'occupe une place dans votre vie? Allez!... donnez-vous tout entier à vos malpropretés scientifiques. »

« Malpropretés scientifiques » était dur!

Jamais Valentin ne se fâchait. Il savait que, les trois quarts du temps, les femmes ne sont mauvaises que parce qu'elles souffrent. Les emportements de Marcelle avaient pour seul effet de l'attendrir.

« Vous pleurez!

— Oui, je pleure. Armez-vous de votre microscope. Qui sait! dans une de mes larmes, vous trouverez peut-être tout un monde à étudier.

— En vérité, ma chère amie, je ne comprends rien à ce que vous avez ce soir. Vous chantiez quand je suis entré, et vous voilà toute en larmes. Je ne vous ai rien dit d'extraordinaire. Ce n'est pas la première fois que je vous demande la permission de ne pas vous accompagner, et que je reste seul à travailler. Rien ne justifie cette grande douleur. Je ne vous prive même pas du spectacle.

— Cela vous est égal qu'on me voie toujours seule avec votre ami Philippe?

— « Toujours » est exagéré. La plupart du temps je vous accompagne. Quelles diables d'idées avez-vous donc en tête ce soir?

— On remarque votre abandon.

— Le monde est prompt à mordre, je le sais. Les plus innocents sont presque toujours les plus attaqués. Il faut en prendre son parti. Je travaille; de temps en temps un de nos amis vous accompagne... je ne vois pas grand mal à cela. C'est en public, après tout, que vous vous montrez ensemble. Je vous l'ai dit cent fois : j'ai en vous une confiance absolue. Et puis, enfin, si l'on vous manquait de respect, je saurais vous défendre.

— Ainsi vous trouvez tout naturel que j'aille ce soir au spectacle, seule avec votre ami?

— Quel mal pouvez-vous faire, je vous le demande, dans une salle de théâtre?

— Et que j'aille seule, ensuite, avec lui jusqu'au Magnan?

— En voiture, vous n'êtes pas seuls. Après tout, ma chère amie, vous pouvez bien me faire le sacrifice de cette promenade.

— J'y tenais.

— Vous ferez ce que vous voudrez.

— Dieu! qu'il faut donc que je pense à moi et que je vous oublie pour demeurer honnête! Vous ne vous êtes jamais dit que Philippe pouvait m'aimer?

— Philippe?... vous aimer?... Je n'ai jamais pensé à cela, je l'avoue. Ce serait tellement lâche... et je suis tellement sûr de vous...

— Vous avez peut-être tort.

— En voilà bien d'une autre.

— Dame... vous êtes bien, mais... Philippe ne vous le cède en rien.

— C'est possible.

— Il n'est pas absorbé par les infusoires, lui! Ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est noble, ce qui est élevé, le frappe et l'enthousiasme.

— Ah çà, mais... on dirait que vous désirez que je lui donne un coup d'épée...

— Pouvez-vous croire ?...

— Que j'en reçoive un, peut-être? »

La pensée d'un conflit la glaça. Elle comprit combien elle avait été imprudente, combien la colère et le désespoir l'avaient aveuglée.

— Pardonnez-moi, reprit-elle. Je suis souffrante, je suis énervée ce soir. L'annonce si brusque de ce départ m'a contrariée. J'ai horreur de la vie de Paris, vous le savez. Et puis, je l'avoue, votre froideur me blesse.

— Je vous jure, ma chère amie, que j'ai pour vous tout ce que je puis ressentir de tendresse. Si je ne sais pas l'exprimer, si je ne sais pas vous convaincre, il faut me plaindre.

— Si je te trompais, cela ne te briserait donc pas le cœur?

— Quelle supposition! Est-ce que c'est possible? Tu te calomnies. Pourquoi chercher à me troubler?

— Tu n'en mourrais pas? »

Valentin demeura un instant indécis. Il eut tort. Combien il eût mieux fait de répondre oui. A quoi cela l'eût-il engagé? Mais c'était un homme droit et sincère à outrance. Il entreprit une série de phrases maladroites pour s'excuser de ne pas croire à sa mort et développa ses théories sur la fatalité. Le sujet étant du ressort de la philosophie, il le traita sur toutes ses faces comme s'il eût été en chaire à la Sorbonne. Ce fut une fatalité. De ce discours en trois points, Marcelle déduisit que si elle trompait son mari, celui-ci se contenterait de dire : « C'était écrit! »

Le peu de terrain que Valentin avait à perdre dans le cœur de sa femme, il le perdit ce soir-là. Elle s'applaudit de l'effort héroïque qu'elle avait fait, croyait-elle, et pour galvaniser la tendresse engourdie de son mari, et pour lui ouvrir les yeux sur les dangers qu'il courait. A tout cela il avait répondu en somme : « Qu'y faire, si c'est écrit? »

Le Destin pouvait après cela tailler sa plume.

QUATRELLES.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA PETITE LOGE

On n'a pas encore trouvé le moyen de faire revivre les êtres, mais on fait revivre les choses ; on rend aux chefs-d'œuvre d'autrefois le charme et l'éclat de leur première jeunesse.

Voici *la Petite Loge*, une des merveilles de Moreau le jeune. Est-ce là une pâle et froide reproduction? Non, c'est l'original même, avec toute sa finesse, toute sa grâce, tout son esprit.

Dans leur étude sur Moreau, MM. Edmond et Jules de Goncourt ont donné de cette gravure délicieuse la spirituelle interprétation que voici :

« Nous retrouvons Monseigneur le soir à l'Opéra, dans *la Petite Loge* à l'ombre discrète, le dos tourné à la lumière de la salle, le bras sur l'appui de velours, la lorgnette à la main. Une ouvreuse est allée inviter de sa part une Guimard débutante à venir dans sa loge ; et, présentée par une mère fausse ou vraie qui la pousse par la taille vers le duc, la déesse encore dansante dans la robe volante de Boquet, montant sur ses pointes et faisant un rond de bras, sourit à la main du duc qui lui prend légèrement le menton, en lui ramageant quelques compliments du jour. »

Une mère de danseuse fausse ou vraie, voilà les mots qui me frappent et m'arrêtent. La mère de danseuse était alors un personnage utile, impor-

G. Decaux Edit. Imp A. Quantin

La petite Loge

portant, nécessaire,... tellement utile, tellement important, tellement nécessaire, que la danseuse qui n'avait pas à sa disposition une vraie mère s'arrangeait pour s'en procurer une fausse. Il lui fallait une mère à tout prix.

Le souvenir de la mère de danseuse est resté net et précis dans mes souvenirs de jeunesse. Elle avait un châle Biétry, un cabas, des socques et de la dignité ; elle exerçait une fonction, une magistrature, un sacerdoce, un pontificat; c'était plus qu'une mère, c'était une institution.

Nestor Roqueplan, vers 1848, dans une piquante esquisse des coulisses de l'Opéra, appelait la mère de danseuse : *un ustensile de première nécessité*. Roqueplan s'amusait à en tracer un joli croquis :

« La mère de danseuse tient le mantelet de sa fille dans les coulisses, la regarde danser, court lui parler quand son pas est fini, lui offre un petit carafon de bouillon froid, etc. »

Eh bien, allez aujourd'hui à l'Opéra, faites une battue générale dans tous les coins et recoins du théâtre, fouillez les coulisses, les escaliers, les corridors, vous trouverez des danseuses, vous ne trouverez plus de mères de danseuses.

Les danseuses n'ont plus de mère reconnue, de mère avouée, de *mère en titre*, de *mère en pied*, vraie ou fausse, voilà le fait brutal, incontestable. Les danseuses ont des femmes de chambre ; ces femmes de chambre sont quelquefois leur mère, mais une mère tombée à l'état de femme de chambre, est-ce encore une mère?

Était-ce bien une mère, cette pauvre femme qui, le mois dernier, pour s'être permis d'avoir ouvert une lettre adressée à son enfant, recevait de ladite enfant cette apostrophe terrible :

— Ah ! tu sais, je veux bien te garder comme habilleuse, mais à la condition que, comme mère, tu auras la complaisance de ne pas te mêler de mes petites affaires.

On ne parlait pas ainsi aux mères d'autrefois. Elles avaient de la poigne et de l'autorité, elles étaient vigilantes et redoutables; elles savaient aimer, mais elles savaient châtier. La danseuse d'Opéra restait autrefois, jusque dans l'âge le plus avancé, comme un petit poussin docile et respectueux, sous les ailes de la poule, sa mère.

Tant que la danseuse était jeune, sa mère la surveillait, la conseillait, la dirigeait, la pilotait ; quand la danseuse devenait vieille, sa mère la rajeunissait.

Elle lui disait : *maman*, avec des moues et des grimaces enfantines. Elle avait l'air d'une petite fille qui joue encore à la poupée et saute à la corde. *Je vais demander la permission à maman. Elle ne voudra peut-être pas, maman. Si vous croyez qu'elle est commode, maman.*

Ce système avait, d'ailleurs, de grands avantages dans la pratique de la vie. Une mère absolument supérieure, et qui avait le génie de son état, disait un jour à sa fille cette chose profonde :

— Écoute-moi bien. Profite de mon expérience. Si je l'avais eue à vingt ans, mon expérience, je serais dans une autre position... Je n'avais pas de mère, moi, pour me guider. Tu en as une, qu'elle te serve à quelque chose. Commence toujours par répondre : *il faut d'abord que j'en parle à maman...* Et puis, après ça, que tu m'en parles ou que tu ne m'en parles pas, ça t'aura toujours donné le temps de la réflexion, et ça t'empêchera de faire bien des bêtises !

J'ai gardé le souvenir d'une rencontre véritablement touchante. Je ne parle pas d'hier, car il y a de cela, pour le moins, une vingtaine d'années. Un jour je vis venir à moi, sur le boulevard des Italiens, Mademoiselle S** qui avait quarante ans largement sonnés et qui, cependant, trois fois par semaine, avec beaucoup de nerf et de correction, dansait parmi les *petits sujets* de l'Opéra. Une respectable dame à cheveux blancs s'appuyait sur le bras de Mademoiselle S**. C'était sa mère. Une jeune dame, d'apparence fort convenable, suivait, donnant la main à une blondinette de deux ou trois ans. C'était la fille et la petite-fille de Mademoiselle S**... On sentait tout de suite que l'on avait affaire à une de ces bonnes vieilles familles d'autrefois, paisibles, unies, patriarcales. Et cependant, depuis un demi-siècle, que d'entrechats elle avait battus, cette famille ! que de pointes et de pirouettes !

L'arrière-grand'mère avait dansé à l'Opéra sous Charles X.

La grand'mère dansait à l'Opéra sous Napoléon III.

La jeune mère faisait partie du ballet de la Porte Saint-Martin.

La petite-fille doit danser quelque part aujourd'hui. Cette enfant-là a dû rester fidèle aux pieuses traditions de ses mères.

Toutes danseuses de mères en filles, comme dans certaines familles, tous notaires de pères en fils !

Il y a en France une crise agricole ; tous les gens compétents sont d'accord sur ce point que l'agriculture manque de bras. Il y a aussi une crise chorégraphique et non moins aiguë. Le ballet manque de jambes.

Ces jours derniers, un vieux maître de ballets me disait avec beaucoup de tristesse :

— Si cela continue, monsieur, on ne saura plus dans dix ans ce que c'est qu'une danseuse française. Nous trouvons encore — et tant que nous en voulons — des petites filles de dix à douze ans, et ça travaille, ça pioche, ça se donne du mal, ça veut arriver. C'est que la mère est là qui sait encore se faire respecter, qui a encore de l'autorité. Oui, mais ça pousse, ça grandit, et dès que ça se met à avoir seize ou dix-sept ans, il faut voir comme ça vous envoie promener sa mère, et les leçons, et le travail. Et sans travail, monsieur, on n'arrive à rien dans la danse. Je suis sûr qu'il n'y a pas au monde d'art et de science qui demande plus de travail que la danse. Un savant fera une grande découverte par hasard. On ne devient jamais une grande danseuse par hasard. C'est vrai ce que je vous dis là.

— Parfaitement vrai.

— Et voilà pourquoi la danse française agonise, voilà pourquoi nous sommes menacés en ce moment d'un véritable déshonneur... On bâtit une grande salle de spectacle rue Auber, l'*Éden-Théâtre*. Les directeurs de ce théâtre feront représenter des ballets. Ils engagent déjà des danseuses. Et où cela, monsieur, où cela ?

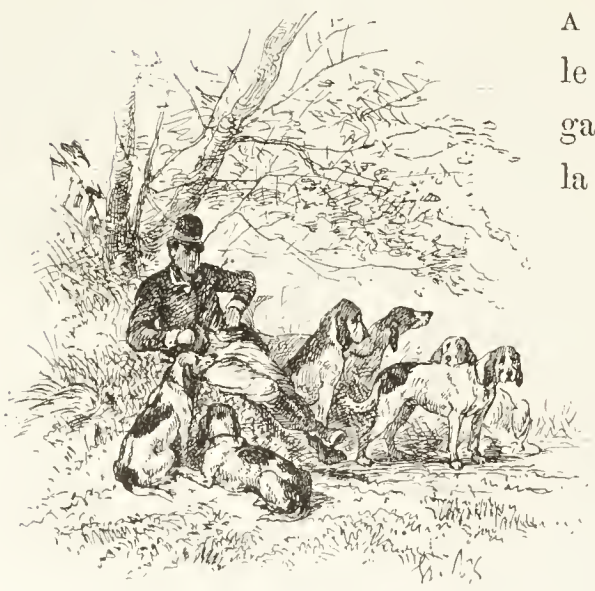
— Je ne sais pas, moi.

— En Italie, monsieur, en Italie ! C'est-à-dire dans un pays qui nous déteste, et qui s'est conduit vous savez comment, dans la question tunisienne. Eh bien, je le répète, cela n'est-il pas un déshonneur ! Et ces directeurs sont excusables, après tout. Il faut bien qu'ils s'adressent à l'étranger. Il n'y a plus de danseuses en France, et cela parce que l'autorité maternelle s'en va... avec bien d'autres choses, d'ailleurs, car tout s'en va, tout s'en va, tout s'en va ! Non, quand je vois où en est la danse dans mon pays, il m'arrive, par moments, de me dire que j'ai trop vécu !

Aurait-il raison, ce vieux maître de ballets ! Tout s'en irait-il en France : les rois, les dieux, la danse ?

LUDOVIC HALÉVY.

LA VÉNERIE CONTEMPORAINE



La vénerie doit être considérée comme le caractère suprême de la vie élégante ; elle tient le haut bout dans la hiérarchie des sports.

La raison de sa supériorité n'est pas uniquement dans la richesse qu'elle affirme, dans le grand luxe qu'elle représente. C'est quelque chose, sans doute, que de ne pas être exposé à verser dans la banalité, à subir l'affront de quelque contrefaçon compromettante ; mais la primauté de la vénerie procède encore de causes moins prosaïques.

Le premier venu peut chasser à courre ; il lui suffira pour cela d'endosser un habit vert ou rouge, de se coiffer d'une cape, de chausser de grandes bottes, de se passer une trompe en sautoir et de chevaucher plus ou

moins correctement à travers bois. Il n'est pas donné à tout le monde de mériter le titre de veneur. La possession d'une meute, de chevaux de chasse, du fastueux personnel qu'ils comportent ne suffit même pas pour qu'on en soit digne.

Pour devenir veneur, il faut une vocation spéciale, la réunion d'aptitudes très diverses et de connaissances qui ne s'acquièrent que par des études moins fastidieuses sans doute, mais presque aussi laborieuses que celles dont le baccalauréat est le couronnement. Il ne suffit pas de se farcir la cervelle des leçons écrites de Dufouilloux de Salnove, de Le Verrier de la Conterie, etc.; ce savoir d'emprunt ferait du néophyte un théoricien théorisant tout au plus, s'il n'avait pas usé force semelles sur les chemins de l'école.

Cette école, c'est la forêt verdoyante, avec ses lignes qui s'allongent jusqu'à l'horizon dans leur double encadrement de taillis. Il faut s'y rendre aux heures crépusculaires où l'Orient, teinté de rose, saupoudre de sa poussière nacrée les brouillards qui enveloppent le massif, se livrer à l'observation des empreintes fugitives que les fauves, que les bêtes noires ont laissées, ici sur le revers du fossé, plus loin sur le gazon diamanté de rosée ; quand on est parvenu à juger avec sagacité, à déduire de l'examen du pied, ou de la trace, l'âge, le sexe, les connaissances de l'animal auquel ils appartiennent, on s'exerce à rembucher avec prudence. Puis, vient l'action; il faut travailler encore pour arriver à savoir placer ses relais aux bonnes refuites, à distinguer le change, à relever les défauts, à conduire la meute de l'attaque à l'hallali. Alors, s'il est un cavalier solide et entreprenant, s'il sonne convenablement un vol-ce-lest, s'il possède l'énergie et le coup d'œil et, par-dessus tout, s'il est doué du feu sacré, l'apprenti passera maître, se détachera du groupe de ses brillants comparses, qui font nombre dans un laisser-courre, ajoutant à son éclat sans avoir à revendiquer si peu que ce soit dans l'honneur de son succès. Vous voyez qu'il doit en être nécessairement de la vénerie comme du royaume des cieux, qui compte tant d'appelés et si peu d'élus.

Cependant, et c'est ici que surgit la différence, le saint Pierre de ce paradis est trop clément pour laisser qui que ce soit à la porte ; si mince que soit votre bagage en vénerie, vous n'en aurez pas moins votre part dans les joies des bienheureux ; sans doute, les fortes émotions, ces jouissances puissantes qui s'adressent à l'âme comme aux sens, au cœur comme à

l'esprit sont l'exclusive récompense de ceux dont les efforts et le savoir-faire ont préparé le triomphe; mais, dans une chasse à courre, le plus indigne n'en est pas moins associé aux enivrements qu'elle provoque, au fiévreux transport avec lequel on se sent emporté dans ce tourbillon d'hommes et de chevaux, derrière cette meute dont les abois roulent de vallons en vallons.

On déplore quelquefois la décadence de la vénerie; si peu favorable que l'époque où nous vivons soit à son développement, nous croyons qu'il y a une grande exagération dans ces doléances. Un savant inspecteur des forêts, M. de la Rue, s'est livré, il y a deux ou trois ans, au recensement de nos équipages ; sa statistique, incomplète sans doute, puisqu'elle a soulevé quelques réclamations, reste assez intéressante pour que nous y puisions quelques renseignements.

D'après ce tableau, la France démocratique posséderait encore 449 meutes, un chiffre qui, probablement, ne fut jamais dépassé, même au temps de l'ancien régime. Bon nombre de ces meutes sont, il est vrai, d'une médiocre importance; il en est quelques-unes qu'on n'eût point qualifiées de ce titre devant le marquis des Facheux sans s'exposer à une verte riposte. Ces 449 meutes n'en entretiennent pas moins un personnel de 717 piqueurs et valets de chiens, de 848 chevaux et de 8,900 chiens.

Les départements qui réunissent le plus d'équipages sont :

La Vienne, 32 meutes, 51 hommes, 95 chevaux, 450 chiens ;

La Vendée, 24 meutes, 66 hommes, 66 chevaux, 577 chiens ;

La Gironde, 20 meutes, 22 hommes, 32 chevaux, 235 chiens ;

La Haute-Saône, 18 meutes, 21 hommes, 8 chevaux, 330 chiens ;

La Nièvre, 17 meutes, 33 hommes, 57 chevaux, 440 chiens ;

La Côte-d'Or, 17 meutes, 11 hommes, 10 chevaux, 210 chiens.

Viennent ensuite par ordre d'importance à ce point de vue, l'Eure, l'Ille-et-Vilaine, la Haute-Marne, la Meuse, le Morbihan.

A l'autre bout de l'échelle et en relevant ceux de nos départements où la gaie science paraît être le moins en honneur, nous trouvons l'Ariège où saint Hubert ne compterait pas un seul de ces disciples de haut vol ; l'Ardèche où il n'y en a qu'un; puis le Cantal, l'Hérault, l'Isère, le Lot-et-Garonne, l'Eure-et-Loir et la Mayenne également réduits à l'unité.

Le chiffre attribué à ce dernier département nous a surpris et nous

reste suspect, nous l'avouerons, aussi bien que le zéro de l'Ariège. La Mayenne est un pays couvert, giboyeux, favorable à la chasse à courre ; une meute sur son territoire, c'est bien peu. Une de nos plus belles variétés de chiens d'ordre est originaire de l'Ariège ; pas un seul équipage dans ce département, ce serait plus étrange encore.

Arrivons à l'intéressant chapitre des résultats ; la statistique à laquelle nous empruntons ces détails fixe à 8,654 le nombre des prises de ces équipages dans une année ; il se décompose en 711 cerfs, 1,317 chevreuils, 1,956 sangliers, 3,041 lièvres, 1,654 renards et 645 loups. Ce dernier chiffre est respectable ; il est le meilleur argument à opposer aux injustes accusations dont la louveterie continue d'être l'objet.

Si les équipages sont encore très multipliés, les grandes traditions de la vénerie, de leur côté, sont loin d'être tombées en déshérence. M. le comte Lecoulteux de Canteleu, un de ceux qui les ont le plus vaillamment soutenus, avait manifesté l'intention de publier une sorte de Livre d'or de la vénerie contemporaine. Nous regretterons toujours qu'il n'ait pas réalisé cette excellente idée qui, en raison de son autorité en la matière, nous eût donné un livre du plus haut intérêt. Ce n'est qu'à regret que nous essayerons d'y suppléer en citant au courant de la plume, avec la certitude de commettre de nombreux oublis, les notabilités du grand sport que voudra bien nous fournir notre mémoire.

Si l'Ile-de-France a perdu les mises en scène grandioses servies par un monde de valets, de piqueurs, de pages et d'officiers, qu'elle devait à la vénerie royale, elle reste encore favorisée par le nombre et par la beauté des équipages qui découplent sur son territoire.

Chantilly retrouve tantôt avec l'équipage de cerf que commande M. Quiclet, tantôt avec le vautrait du prince de Joinville, les grandes journées cynégétiques qui furent de tous temps ses véritables fêtes ; le bruit des fanfares doit faire tressaillir dans leurs tombes ces héros chasseurs qui s'appelaient les Condé. Plus loin, autres veneurs héréditaires dans les marquis de l'Aigle dont les meutes ont depuis un siècle été citées comme les mieux créancées et les mieux conduites ; à Chamant, M. Lefèvre, le grand sportsman, entretient un vautrait qui n'en est plus à faire ses preuves ; il exploite la forêt d'Halatte concurremment avec l'équipage de cerf de M. le vicomte de Trédern. Enfin, aux portes même de Paris, à l'Isle-Adam, nous trouvons la belle meute de sanglier de M. Servant, tant admirée à l'ex-

position dernière et dont les brillants laisser-courre réunissent toujours une nombreuse et élégante assistance.

Le sud de Paris n'est pas moins largement partagé ; citons d'abord les belles meutes de M. le comte de Greffulhe, à Boisboudran, où, à côté des splendeurs des laisser-courre, revivent les profusions des tirés de l'empire et de la royauté ; l'équipage hors ligne d'un veneur passionné enlevé prématurément à la vie qui s'ouvrait pour lui si heureuse et si belle et dont sa veuve, Mme la duchesse d'Uzès, n'a point laissé l'héritage cynégétique tomber en quenouille ; ceux du comte Aguado, du prince de Wagram, de M. Ephrussi, etc., etc.

Les réunions dont les laisser-courre de ces équipages deviennent l'occasion gardent un reflet du faste de la vénerie royale qui, pendant tant de siècles, a régné dans ces massifs dont les révolutions les ont faits les héritiers. C'est surtout au rendez-vous que l'on retrouve cette physionomie mouvementée et pittoresque, qui caractérisait les plaisirs princiers ; le carrefour, avec sa grande nappe d'eau miroitante bordée de joncs, son encadrement de futaies aux feuilles jaunissantes, se peuple comme par enchantement. La meute est déjà là, couplée, impatiente sous le fouet des valets qui la maintiennent ; autour d'un feu improvisé des piqueurs se chauffent, tandis que d'autres, assis sur un tertre, échangent, contre des bottes, les guêtres brunies de rosée, souillées de boue qui leur ont servi pour la quête ; en même temps, de toutes les allées, de toutes les lignes, débouchent tantôt un groupe de cavaliers qui tous portent l'uniforme de l'équipage, tantôt des voitures découvertes dans lesquelles de jeunes femmes aux toilettes élégantes, babillent avec d'autres cavaliers qui les escortent.

Le cercle se forme autour de chacune des calèches et des breacks, les saluts, les poignées de main s'échangent, la causerie s'anime et s'accentue ; durant quelques instants cette morne solitude avec ses colonnades de grands chênes aux fûts grisâtres, ses dessous aux profondeurs mystérieuses, son fouillis d'herbes échevelées, ses bancs dénudés de terre jaunâtre, ses buissons farouches, assiste à cet échange de politesse raffinée, de causeries frivoles dont les salons sont le théâtre obligé.

Pendant ce temps, le maître d'équipage va et vient affairé ; il écoute le rapport des piqueurs qui ont fait le bois, tient avec ceux de ses amis dont il connaît la compétence une sorte de conseil de guerre dans lequel on décide à laquelle des brisées on donnera la préférence, si l'on attaquera le

dix-cors que promet celui-ci, ou le daguet rembuché par celui-là. Cette importante question étant résolue, il lui faut encore arrêter le placement des relais, veiller à leur départ et désigner les chiens qui seront découplés à l'attaque; c'est alors qu'ayant donné le signal du départ, il se met en selle et que cette foule se met en mouvement.

Généralement, la province opère avec moins de solennité, mais peut-

CHASSE AU SANGLIER.

être la ferveur y est-elle plus grande. Les chasses à courre y restent cependant suffisamment mondaines. Avoir un équipage dans son voisinage est une bonne fortune dont tous les châtelains et un certain nombre de châtelaines apprécient l'attrait. Les rendez-vous sont toujours assidûment suivis; vu l'état ordinairement assez primitif des voies carrossables, les voitures y sont moins nombreuses que dans les environs de Paris, mais les amazones y sont aussi plus multipliées et leur présence au milieu des cavaliers n'est pas un des moindres attraits de la fête.

Beaucoup de veneurs des départements sont restés classiques et ont relativement résisté à l'engouement du *hunting* qui nous a envahis. Le plus souvent, si nombreux, si expérimentés que soient les hommes de leur équipage, les maîtres auront tenu à honneur de travailler avec eux à détourner l'animal qui sera couru; après le lancer, ils prennent à la direction de la chasse une part encore plus active; ils se tiennent à la queue des chiens, piquant intrépidement à travers les forts les plus hérissés, les gaulis les plus drus, abordant et franchissant tous les obstacles, ne se fiant qu'à eux-mêmes pour redresser les changes, pour relever les défauts qui pourraient se produire, jaloux par-dessus tout de ne céder à personne la gloire de servir l'animal à l'hallali, gloire qui, nous n'avons pas besoin de le dire, n'est jamais acquise qu'au prix de sérieux dangers. Les forêts du Nivernais retentissent encore des hallalis de ce veneur légendaire devant le vautrait duquel jamais un sanglier ne fut servi autrement qu'au couteau et qui, le plus souvent, bien qu'un accident l'eût privé d'une main, se réservait les émotions de cette lutte aventureuse.

Nécessairement, l'extérieur de ces Nemrod un peu rudes se ressent de la large part qu'ils font à la pratique; leurs chevaux plus robustes ont rarement la finesse et la distinction des montures de la vénerie suburbaine; plus modeste aussi, rarement éclatante, la livrée des gens ; elle porte l'empreinte des rudes assauts que les intempéries, la fatigue, la traversée des ronciers leur a livrés. Les maîtres eux-mêmes s'habillent avec un parfait dédain de l'effet à produire; on voit sur leur dos plus de surtouts, plus de tabliers en peau de bique que de galons. Le velours élimé de leurs capes raconte éloquemment les innombrables averses qu'elles ont subies; les trompes sont bossuées, le vernis des ceinturons est terni; on comprend que rien de tout cela n'est un uniforme, un instrument de parade, que l'on a devant soi des soldats en campagne.

MM. de Puységur se détachent de l'ensemble de cette fleur de la vénerie contemporaine; ils sont trois, une passion commune a renforcé le sentiment fraternel qui les unit. Ils habitent le château de Beugny en Touraine et chassent dans la forêt de Chinon, théâtre des hauts faits cynégétiques de leurs aïeux depuis deux siècles. On dit communément en Touraine que pour MM. de Puységur la question capitale des chiens a peu d'importance, et qu'ils sont en état de se passer de chiens pour forcer un cerf.

Les émules de ce sympathique trio sont en trop grand nombre pour que la place dont nous disposons nous permette de les grouper autour de lui; nous devons nous borner à quelques citations, prises presque au hasard, dans cette pléiade si compacte des veneurs d'élite. Citons donc les meutes de MM. les comtes de Vatimesnil et Lecoulteux de Canteleu qui découpent dans les forêts peu vives du littoral de la basse Seine, et néanmoins ne sonnent pas souvent la retraite manquée; l'équipage pour cerf de M. le marquis de Chambrun, en Eure-et-Loir, celui de M. Paul Rathier dans l'Orne. En Vendée, en Poitou, la terre classique de la vénerie, notre énumération est contrainte à devenir plus rapide : ce sont les meutes de M. Raoul Treuille à Chitré, près Châtellerault; de M. de l'Hermite en Limousin; de M. le comte de Chabot, auteur d'un traité de la chasse du chevreuil qui a fait sensation dans le monde du sport; de MM. de la Besge, de la Débutrie, de Maichin, Chevallereau, etc., etc., dont les déplacements féconds en triomphes embrassent une vaste zone de territoire; plus au midi encore, sur les confins du Médoc et des Landes, nous trouvons la meute hors ligne de M. de Carayon-Latour, ces admirables chiens de Virelade devant lesquels lors de la première exposition, les grands modeleurs de la matière animée, les Anglais, se confessèrent vaincus. Enfin à l'extrême sud-ouest, à Pau, un équipage de *fox-hounds*, appartenant à M. Gordon-Benett, y transporte les entraînements du *steeple* au renard, au bénéfice des nombreux insulaires qui sont venus hiverner sous ce doux climat.

Dans l'est, les vautraits sont en majorité, comme le sont les sangliers sur les cerfs dans les forêts. Il y existe cependant des équipages de premier ordre ayant ce dernier animal pour objectif, tels que ceux de M. de Taine, des comtes de Brias, etc., etc. Plus on avance du côté de la frontière, plus on voit pratiquer cette chasse spéciale dont le piqueur Clamart a retracé les règles dans un curieux opuscule et qui consiste à suivre les sangliers avec des mâtins, qui, en le coiffant, donnent au chasseur la facilité de le servir tantôt au couteau et tantôt à la carabine ; nous avons à citer parmi eux M. Gridel qui, depuis la guerre, a déjà porté bas 908 bêtes noires de cette façon.

Malgré la retraite prématurée du veneur exceptionnel auquel nous faisions plus haut allusion, le sud-est est loin d'être déshérité de fêtes cynégétiques. Rallye-Montbard, en Bourgogne, y continue glorieusement

Rallye-Morvan. Le maître de son équipage, M. G. Benoît-Champy, entretient deux meutes, l'une de griffons pour le lièvre, l'autre dans la voie du chevreuil qu'il a acquise de M. A. Laurence, l'éminent veneur de la forêt d'Orléans et que ses prises multipliées avaient rendu célèbre.

Il nous reste à parler des hostilités avec lesquelles la vénerie doit compter aujourd'hui, de l'intérêt qu'elle nous semble mériter au point de vue économique et social et enfin de l'institution de la louveterie et de la suppression dont on la menace. Ce sera l'objet de notre prochain article.

G. DE CHERVILLE.

UNE NOUVELLE DANSE AMÉRICAINE

LE RACKET

Les Américains dansent mieux que les Français. Le fait est malheureusement incontestable. Quiconque a eu l'occasion d'assister à une des fêtes splendides, que donnent en tout temps les princes de la colonie américaine, sera forcé de reconnaître que les jeunes gens d'outre-mer constituent à Paris une véritable aristocratie de la danse. Ils se jouent de la valse la plus difficile; les moins expérimentés savent inverser des pas excessivement compliqués, inventer quotidiennement de nouvelles figures de quadrille, et glisser souplement et sans effort à travers les salons les plus remplis. Aussi nous ont-ils en fort mince estime sous ce rapport, et ils proclament volontiers que les Français sont, sans métaphore, une nation de sauteurs.

D'ailleurs, ils affirment sans cesse leur supériorité par des innovations souvent heureuses et toujours hardies. Tandis que nous nous attardons, en fait de valse, sur un *deux-temps* abâtardi, ou sur un *trois-temps* plusieurs fois séculaire, ils relèguent le pas ordinaire *(round-waltz)* parmi les défroques du temps passé, et inaugurent des caprices chorégraphiques d'une originalité piquante et d'une saveur raffinée : le *boston*, par exemple. Nulle part, en Amérique, depuis déjà fort longtemps, on ne danse autre chose

que le *boston*. Aussi, pour une Américaine, la première impression éprouvée en pénétrant dans un salon français est une stupéfaction profonde. L'une d'entre elles nous disait spirituellement l'autre jour : « Vous dansez les danses de nos ancêtres. A vous voir ainsi tourner en sautillant, j'ai des visions de grand'mères engaminées et d'aïeux légèrement acrobates. Vous me faites perdre le respect dû aux anciens et aux choses vénérables. »

Le *boston* n'a fait son apparition dans la société française que dans le courant de l'avant-dernière saison. L'année dernière encore on le dansait à peine, et fort mal, même dans les maisons les plus élégantes. Et voilà qu'une danse nouvelle, le *racket*, menace de lui succéder de l'autre côté de l'Océan! Les derniers paquebots nous ont amené de fortes cargaisons de danseurs de *racket*. A peine étions-nous parvenus à acclimater le *boston*, que nous allons nous trouver en retard vis-à-vis du *racket*. Décidément, nous devenons terriblement province par rapport aux États-Unis. C'est ainsi que Fougères et Pézenas en sont encore, en matière d'opérette, à la *Fille de Mme Angot*. Paris serait-il réduit désormais à n'être que le Pézenas de New-York?

Le *racket* se décompose en une série de pas de valse à deux temps, prononcés en ligne droite, et suivant des angles que les divers couples font rentrer les uns dans les autres. Il est difficile d'en donner une définition plus complète sans risquer de tomber dans l'obscurité. Les couples ne tournent qu'au sommet des angles; encore ne le font-ils qu'à peine, juste de quoi dessiner leur marche en zigzag. Avant les divers changements de direction, le couple fait un balancé qui constitue la note vraiment originale du *racket*. Le tout se danse lentement, méthodiquement, avec cette précision mathématique et cette netteté d'allures qu'on ne trouve que chez les danseurs américains et chez les soldats de l'empereur d'Allemagne.

Cette nouveauté singulière fait fureur en ce moment dans les plus grandes cités, dans les cercles les plus élégants de l'Union. Comme toutes les institutions nouvelles, elle a de chauds partisans et d'opiniâtres détracteurs. Les adeptes du *cant* et de l'hypocrisie ont dénoncé le *racket* comme une invention directe de Satan. Dans l'autre sens, peut-être, certains enragés pourraient le recommander comme particulièrement hygiénique, une application, en quelque sorte, du système Benting à la danse. — Les esprits naïfs, mais équitables, se trouvent cruellement embarrassés en présence de thèses aussi contradictoires. Dernièrement, un fiancé timoré s'adressait à

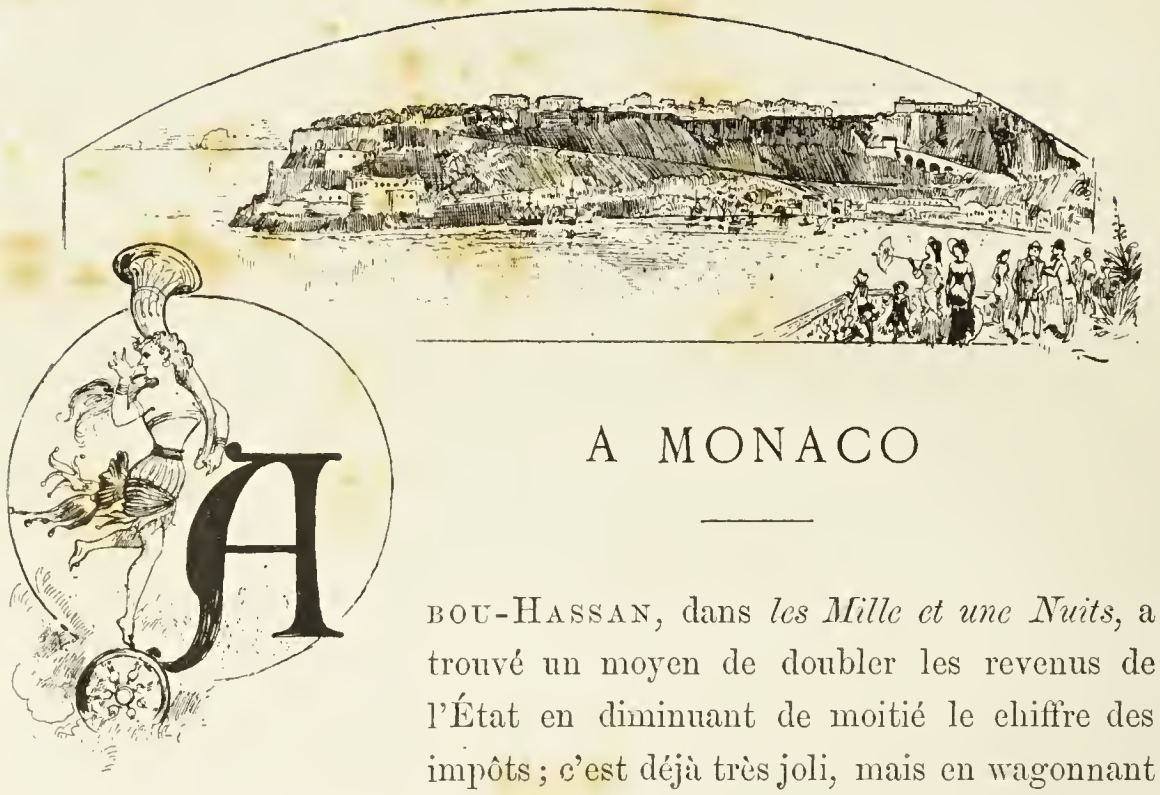
l'une des grandes publications hebdomadaires de New-York, le *Harper's Weekly*, pour obtenir la solution de cette intéressante question :

— « Doit-on faire danser le *racket* à la jeune fille que l'on compte épouser ? »

Et l'éditeur de répondre gravement : — « *By all means !* (certainement) ».

Le *racket* a bien des chances de réussir dans les salons parisiens, d'ici peu. Et pourtant, s'il faut en dire notre avis, ces importations étrangères ne nous semblent pas mériter complètement le succès qu'on leur accorde. Avec ces complications plus bizarres qu'élégantes, la danse devient une étude des plus ardues, sinon une fatigue, et on ne peut plus s'y adonner sans y avoir consacré un temps considérable. Il s'ensuit qu'en Amérique un grand nombre de gens fort intelligents ne dansent pas et ne causent guère, toutes les femmes étant la proie des danseurs. Ceux-ci ne causent pas non plus beaucoup, leur tête n'étant occupée que de leurs jambes; c'est donc la mort des vieilles causeries françaises dont la vivacité attrayante mettait du charme et de l'esprit dans les lenteurs surannées de nos quadrilles. Et ce n'est guère y suppléer que de les remplacer par les allures étranges d'un grand nombre de jeunes gens occupés, en apparence, à cirer les parquets de leur hôtes.

OLD-NICK JR.



A MONACO

Abou-Hassan, dans *les Mille et une Nuits*, a trouvé un moyen de doubler les revenus de l'État en diminuant de moitié le chiffre des impôts ; c'est déjà très joli, mais en wagonnant dernièrement tout le long des rives provençales, une idée bien meilleure encore nous est venue. Mettant toute modestie de côté, nous qualifierons cette idée de lumineuse, car son application permettrait de supprimer radicalement tous les impôts, ce qui, on l'avouera, est bien plus fort que tout ce que l'on peut rencontrer de plus fort, comme économie politique et sociale, dans *les Mille et une Nuits !*

Les chemins de fer ont trois catégories de wagons, plus ou moins bons — ou mauvais —; notre grande et lumineuse idée, qui ne tend à rien moins qu'à bouleverser la société jusque dans ses assises, pour l'asseoir plus confortablement, consisterait à diviser de même notre vieille petite Europe en trois classes : troisième classe, deuxième classe, première classe, plus des places réservées. La troisième classe ne payerait rien, la deuxième aurait un petit loyer; mais, pour se donner la satisfaction de vivre sur les territoires de première classe, ainsi qu'aux places réservées, on payerait des sommes plus ou moins fortes, suivant la quantité de terrain occupé et la situation particulière dudit. C'est à la fois très simple et très juste, la joie des gouvernements, la tranquillité des populations et du bénéfice pour tout le monde !

Les pays de plaines seraient rigoureusement placés en troisième classe, comme simples terrains de production, les pays de montagnes et les côtes en seconde classe, et certaines plages, certains massifs de montagnes, les rives des lacs, les côtes d'Italie et de Provence en première classe. Aux places réservées nous mettrions Naples, Florence, Séville, Grenade, Gênes, Nice et Monaco ; à cela pas d'objection, car personne ne niera que l'auteur

de la nature a particulièrement soigné certains coins privilégiés, en bâclant rapidement et à la grosse les sites quelconques.

Malgré la puissance d'observation, de pénétration, d'intuition ou même d'imagination de la science moderne, pénétrera-t-on jamais le grand mystère de la Genèse, retrouvera-t-on la signature ou les marques de l'auteur ?

Il est, dans tous les cas, bien évident — soit dit sans l'offenser — que le grand décorateur à qui nous devons la Méditerranée et ses côtes a

UN COUP D'ŒIL PAR LA PORTIÈRE.

pris des collaborateurs pour la besogne courante ; la Sologne et la plaine Saint-Denis sont l'œuvre de ces collaborateurs, simples peintres en bâtiments sans doute, tandis que le site de Monte Carlo est tout entier de main d'artiste. C'est le chef-d'œuvre de cette suite de chefs-d'œuvre qui borde la mer bleue de Toulon jusqu'à Gênes ; M. Garnier y a travaillé, mais en somme il avait trouvé tout fait le cadre de son palais de la Roulette.

Entre Fréjus et Monaco, pour le voyageur en chemin de fer, la Méditerranée reste l'éternelle toile de fond, mais les décors des premiers plans changent à vue à toute minute ; ce ne sont que criques, baies, îles, presqu'îles, chaos de roches rougeâtres déboulant des hauteurs jusqu'aux flots, pentes couvertes de ces pins d'Italie d'une si puissante élégance, ravins où de

minces petits torrentins dégringolent comme des fous de roc en roc, pour aller se faire boire par la première vague, petites baies où des franges d'écume viennent tranquillement se rouler sur le sable jaune.

C'est, de tunnel en tunnel ou de courbe en courbe, un tableau nouveau, plus étonnant d'ensemble et plus amusant de détails que le précédent, relié à celui qui suit par quelque promontoire rocailleux, tout en haut duquel les derniers arbres des forêts de l'Esterel accrochent les quelques flocons de nuages perdus, qui voltigent dans le ciel bleu, légers comme la fumée d'une pipe de capitaine marseillais.

Et toujours comme cela. Au large courent des bateaux à voiles blanches où s'estompent des îles à silhouettes déchiquetées. Le chemin de fer parfois longe la mer de façon presque inquiétante, les vagues écornent les remblais et font surplomber les rails. Des villas blanches semées aux bons endroits mettent une note gaie dans le paysage. Dans l'éclaircie d'une baie minuscule des maisons de campagne apparaissent sur des blocs de rocher cernés à peu près de tous côtés par l'eau ; les propriétaires sont presque des insulaires et pourraient, le jour où leurs opinions politiques se sentiraient froissées, couper leurs ponts et proclamer fièrement leur indépendance.

A Cannes l'horizon s'élargit soudain. Encore un panorama, celui du golfe de la Napoule qui en vaut bien un autre, avec l'éparpillement des villas et castels de Cannes, les îles Lérins, Sainte-Marguerite et Saint-Honorat.

Cannes est encore une colonie de la Old England. Sur la longue plage plantée de petits palmiers-plumeaux et dans les rues de la haute ou basse ville on ne rencontre que la poussière et les Anglais, gentlemen et gentlewomen, sportsmen, révérends, joueuses de lawn-tennis, tous les types du *Punch*, les jeunes personnes serrées à se casser en deux à la taille ou moulées dans les jerseys de laine, les petites filles en longs cheveux flottants et les garçons en mousses du *Bellérophon* avec des chevrons et les armes de la reine sur le bras. La langue nationale est l'anglais, et s'il existe des Cannois, ils sont cochers de fiacre ou restaurateurs.

Une promenade dans le quartier anglais sur les pas des misses en tablier de lawn-tennis est chose agréable. Des villas en nombre imposant, reliées entre elles par des treillages de rosiers, couvrent les hauteurs depuis le château des Tours, grand castel troubadour à créneaux, perché dans les

Decaux Edit. Imp A Quantin

A MONTE CARLO

arbres au-dessus du ravin où le Riou se cache sous un enchevêtrement de lianes.

De l'autre côté de Cannes, d'autres villas s'échelonnent sur les rochers et dans les bois d'oliviers jusqu'au golfe Jouan, où l'escadre cuirassée stationne généralement quand elle n'est pas à Villefranche — ou ailleurs.

C'est surtout entre Nice et Monaco que la ligne déploie le plus de coquetteries; un bon tramway irait plus vite, mais on ne se plaint pas de la lenteur d'un train quand il vous donne le temps d'admirer — l'eût-on

LES JOUEURS DE LAWN-TENNIS, A CANNES.

déjà vu quinze fois — l'étroit fiord de Villefranche aux pittoresques maisons trempées dans la vague, les escarpements féroces de Beaulieu ou la péninsule monégasque s'allongeant le plus loin possible en mer.

Monte Carlo! Les trains bondés au départ de Nice se vident instantanément. A part les voyageurs pour l'Italie, tout le monde descend. Désir effréné de perdre un petit écu ou martingale infaillible en tête, on escalade avec ardeur les jolis escaliers à balustrades qui conduisent au temple. La banque sautera-t-elle aujourd'hui ou sautera-t-on soi-même? Cette dernière supposition est de beaucoup la plus probable. N'importe, la chose faite, nous serons tout entiers au paysage.

Le palais Garnier fait songer aux folles architectures de féerie, c'est

un palais de conte de fées, et de fait il y a du talisman là dedans et du plus puissant. Tout a été prodigué, marbres aux larges taches blanches, faïences étincelantes, sculptures, dorures et ciselures ; ses deux tours, surgissant au-dessus des terrasses parmi les bouquets des palmiers, apparaissent éblouissantes de jeunesse et de richesse, ciselées sur toutes les moulures et portant haut leurs minarets et leurs loges à balcon en saillie.

A l'intérieur même richesse, jolies peintures bien modernes et bien décoratives de Clairin et autres. Foule dans la salle mauresque ; six rangs de personnes autour des tables de roulette. Au lieu de nous ennuyer à perdre, amusons-nous à regarder. Les vrais joueurs ne sont pas tranquillement arrivés à l'heure de la foule, ils sont là depuis l'ouverture, débarqués par le premier train et ils ne s'en iront que par le dernier. Ils ont des chaises au premier rang, pour perdre ou gagner commodément.

Armés du râteau, ils méditent les coups, poussent froidement leur mise, la regardent partir, ou revenir avec des petits, sans se départir d'une froideur de croque-mort. La banque paraît-elle en déveine ou vient-elle de gagner coup sur coup, le moment est venu d'essayer une attaque et les louis roulent et l'on éparpille soigneusement son or, un louis en plein ici, un autre à cheval là-bas, un petit rouleau plus loin. Des dames pointent des petits carnets et notent chaque numéro sorti pour attendre une occasion.... d'emprunter vingt francs à un voisin. Quelques notabilités de la vieille garde, le lorgnon à l'œil, suivent ardemment chaque coup de roulette; c'est la dernière passion: quand on ne fait plus sauter les cœurs, il reste la banque qui saute moins facilement, hélas !

Les types abondent : le joueur d'occasion, qui ne joue qu'une fois, glisse tout à coup son petit écu et le regarde mélancoliquement filer ; le monsieur qui s'emballe, joue, perd ou gagne sans savoir comment ni pourquoi; cet autre, très expérimenté, qui vient tous les jours de Nice gagner ses quarante francs et s'arrête sagement. Et le monsieur et la dame, voyageurs décavés, qui se disputent tout bas dans les coins, et les féticheurs et les inspirés, ceux qui pensent ou trouvent tout à coup un numéro et vont risquer quelques louis dessus.

— Madame, permettez, un mot ?.... quel âge avez vous ?

— Monsieur !.... insolent !

— Madame, c'est pour mettre sur le chiffre à la roulette !

Une dame à qui l'on fait cette demande indiscrète n'a pas le droit de

se fâcher, à moins qu'elle n'ait dépassé le chiffre 36; mais qu'elle prenne garde aux erreurs, si le n° 29 qu'elle a donné ne sort pas, cela prouve péremptoirement qu'elle a voulu tricher.

UNE TABLE DE JEU.

Et les croupiers, jardiniers solennels, ratissent toujours, l'or roule et file, les chiffons bleus voltigent; il y a bien quelques gagnants. A ceux-là les croupiers entre deux coups de râteau envoient les louis un à un, du bout des doigts, avec une dextérité quelque peu dédaigneuse.

Vite un peu d'air frais sous les palmiers des terrasses. O aveuglement du décavé ! Partout, autour du palais de la roulette, des buissons de cactus épineux, des pointes d'agaves, des paquets de plantes exotiques, hérissées et barbelées comme les végétations de fer que l'on accroche comme défense

A CANNES.

aux grilles ou aux balcons. Qui s'y frotte s'y pique, disent ces plantes aussi symboliques que tropicales.

Heureusement, le site de Monte Carlo est assez beau pour donner des distractions même à un ratissé de la salle mauresque. C'est l'endroit le plus réussi de la décoration; les terrasses à balustrades blanches descendent mollement vers la Condamine, belle rangée d'hôtels qui borde la plage, jusque sous le rocher de Monaco dont on aperçoit à cinq cents mètres les raides escarpements couronnés de remparts, de pittoresques maisons, de tours coiffées de verdures avec le palais des Grimaldi dominant le tout.

La fusillade du tir au pigeon retentit sous les terrasses; toutes les élégances internationales font cercle pour suivre les exploits des forts

tireurs devant l'Éternel. Nous résisterons au désir de refaire pour la cent millième fois, à propos des pauvres volatiles, les plaisanteries de tradition. Braves pigeons, s'ils croient être les seuls !

Du côté opposé à l'heureux Monaco, la côte se découpe en plusieurs caps pointant les uns derrière les autres. En avant ce sont les bosquets d'oliviers, de grenadiers et de lenstiques, parsemés de villas, de petits châteaux étincelants dans leur cadre de verdure, les bouquets de palmiers balançant leur panache par-dessus les murs, les pentes abruptes des premiers contreforts s'allongeant jusqu'à la belle découpure des rochers du cap Martin.

A BORDIGHERA.

Derrière le cap Martin se dessinent des pentes plus fortes avec des villages haut perchés et des forêts d'oliviers accrochées aux flancs rouges de la montagne. La ville de Menton est là, cachée dans ses superbes cultures d'orangers et de citronniers, et tout à fait au bout, à l'extrémité du cap Sant' Ampeglio, ces taches blanches, c'est l'Italie et Bordighera.

Cette toute petite ville, pour ne pas dire ce village, est un bel échantillon de l'Italie à deux pas de la frontière; cela donne la note italienne autant et plus que le plus reculé des villages de la Calabre. A première vue Bordighera n'est pas composé de maisons, c'est un tas de pierres agglomérées au sein duquel circulent quelques couloirs forés dans le moellon; au lieu de rues, de simples corridors couverts, noirs et horriblement frais, percés de soupiraux, plutôt que des fenêtres, et dégringolant en cascade vers des échappées de ciel.

On entre dans les corridors de Bordighera par une vieille porte rôtie par le soleil et l'on circule ainsi presque dans les maisons, au milieu d'une

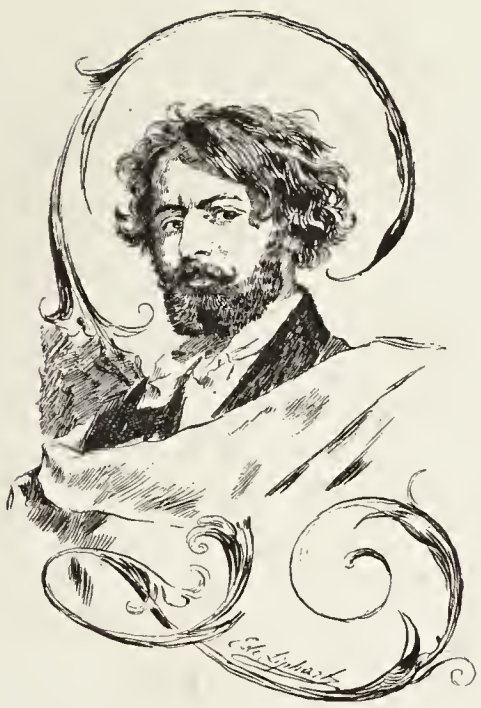
population très couleur locale, dont les hommes ont des bonnets rouges et dorment au soleil hors de la ville, sur une terrasse d'où l'on embrasse vingt lieues de mer, et dont les femmes filent la laine de façon très pieturale, l'antique fuseau à la main.

Outre la fameuse forêt de palmiers de Bordighera, on visite aussi la villa Garnier admirablement placée sur un escarpement à mi-côte, et découpant sur le bleu du ciel une haute tour ajourée jusqu'au faîte par des arcades; ce bijou architectural est enchâssé dans de magnifiques jardins étagés, remplis d'orangers et de palmiers au tronc embroussaillé de roses.

A. Robida.

LA VILLA GARNIER.

LES PENSÉES DE GAVARNI



Le *livre de* Notes et Croquis *du grand satirique et peintre de mœurs Gavarni — un des* maîtres *de ce temps — appartenait à M. Mahérault et, à le bien lire: on y trouverait un peu de tout, des mathématiques et de l'esprit, des gaîtés de rapin et des amertumes de misanthrope. Ce qui traversait son cerveau — éclair de fusée ou grondement de tonnerre — Gavarni le notait tout aussitôt, pour lui-même ou pour des études à venir, des dessins ou des livres. Sarcasmes au crayon, poésies effacées à demi. Une sorte de conversation de l'homme avec lui-même. Des bons mots et des assombrissements. Un calembour à côté d'une projection lumineuse sur l'âme humaine. Des réflexions d'une sorte de La Rochefoucauld d'atelier, d'un Alceste artiste et gouailleur.*

Gavarni voulait écrire, sous ce titre « Vocabulaire de quelques-uns des mots à l'aide desquels on parle sans rien dire », *une sorte de Dictionnaire des banalités courantes. En littérature, en art , en politique , il les déteste, ces banalités encombrantes. Tous les grands adjectifs lui semblent des* attrape-nigauds. *Il les écoute avec le sourire narquois de son Thomas Vireloque , ce Timon de l'Athènes parisienne , une Athènes où il y a trop de ruisseaux.*

Non pas que le sceptique n'ait point ses admirations, ses amours et ses enthousiasmes. Toute misanthropie est un amour rentré, a dit un poète bonhomme; on en meurt même parfois, lorsque la fièvre éruptive du dévouement et de la foi rentre trop brusquement. Gavarni n'en mourut point, mais il en reste comme malade. Ce railleur était un souffrant.

On va bien le voir, par les extraits que je vais faire de ce petit livre,

plus bourré d'esprit qu'il n'est gros et qu'on pourrait appeler, comme certaine brochure d'Alphonse Karr : Une poignée de vérités — *ou de parodoxes. Mais on sait depuis longtemps que le paradoxe d'aujourd'hui, c'est la vérité de demain.*

JULES CLARETIE.

LE CARNET DE GAVARNI

Le public des théâtres ? — Une bête dont la queue s'allonge le long des boutiques.

⁂

On a boudé sans savoir pourquoi ; ensuite, on ne sait plus pourquoi l'on ne boude plus.

⁂

Qu'un sauvage dérobe un plumet, le voilà victorieux comme un bourgeois qui a retenu une pensée creuse.

⁂

La feuille imprimée est l'acarus de l'époque galeuse.

⁂

Un criminel quelconque est appréhendé par la justice. Il faut mentir ! Mais ce criminel ment mal. Il se trouve alors une espèce d'hommes, qui mentent mieux pour autrui qu'on ne ment pour soi : les avocats, qui — c'est drôle ! — mentent mieux pour de l'argent qu'on ne ment pour sa tête.

⁂

Vous voulez une répartition, entre chacun, de la fortune publique ? — La fortune publique sera le concours du travail de chacun; mais quelle est la cause du travail de chacun ? La nécessité ! La nécessité ôtée pour

tous, le travail de chacun disparaît, la fortune publique disparaît et vous avez, alors, à répartir entre chacun ! — *Rien.*

⁂

La valeur d'une femme se mesure aux hommages dont elle est entourée.

⁂

Nous nous agitons parce qu'on nous agite, voilà tout.

⁂

Il y a des menteurs qui disent plus de vérités que certains qui ne mentent jamais.

⁂

C'est dans la misère qu'il faut songer à administrer sa fortune.

⁂

Cette douce et charmante compagne de l'homme qu'on appelle pensée, méditation, *rêverie !* Toujours là ! Toujours ! Consolante ou joyeuse, selon les occasions de la vie ! Que la chambre soit triste, que le brouillard ou le givre trouble les vitres ou que le soleil y chatoie; que la bourse soit pleine ou vide, toujours elle est là ; toujours, pleine de sympathie, pleine de charmes. O le plus voluptueux des girons ! Et consolante ! C'est l'unique maîtresse de l'homme ! Et comme elle aime les enfants qu'elle produit, et quelle mine elle fait aux visiteurs malencontreux qui viennent troubler sa souveraineté du coin du feu !

⁂

Il y a des gens qui portent la douzaine d'idées qui emplit leur cervelle avec cette majesté d'allures qu'un garçon marchand de vin met à porter sur sa tête un panier de bouteilles.

⁂

X... ? — Cet homme a le bonheur grossier et le sentiment bouffi.

⁂

Le luxe, en lui-même, n'a rien de contraire aux principes sociaux les plus austères, rien de mauvais. C'est l'égoïsme supposé (et souvent avec raison) caché sous le luxe qui offense la pauvreté, et qui attriste la raison. Faites du luxe une *livrée de la charité* et vous lui rendrez toute sa grâce.

⁂

L'esprit de parti ? — Dites la bêtise de parti.

⁂

Quand on me dit d'un homme : « Il parle sept langues ! » — je hoche la tête : « Oui, c'est-à-dire qu'il lui est possible d'être ennuyeux (et de mentir) dans sept pays ! »

GAVARNI.

LE COSTUME ACTUEL

Avant toute chose, je vous préviens, messieurs, que cette étude ne vous concerne pas. L'élégance n'a rien à démêler avec votre façon de vous costumer. Êtres essentiellement pratiques, ennemis de toute gêne, méprisant tout souci de vous-mêmes, il semble que depuis un siècle le genre masculin se soit plu à s'enlaidir, à accentuer chacune de ses imperfections, à souligner ses disgrâces. Repoussant tout inutile embarras, son unique préoccupation est celle de ses aises, et la galanterie de ses ajustements est bien la moindre de ses prétentions. Je ne sais quel esprit chagrin a inventé les deux sombres tuyaux qui forment un pantalon, les pans maladroits et ballottants, pudique appendice de ce qu'on appelle vulgairement « l'habit à queue de morue », et le couvre-chef incommode dont la hauteur monumentale a remplacé le joli tricorne d'antan.

Depuis 89 l'homme a réclamé au nombre de ses privilèges celui d'une complète inélégance. Parmi ses libertés, celle qui lui est la plus chère est l'abdication de toute coquetterie. En vain les muscadins et leur amusante mascarade ont protesté contre le démocratisme de l'habillement nouveau. Rejetés dans l'antique friperie, les « satins brochés et les habits brodés », les uniformes somptueux dont chaque bouton renfermait la rançon d'un roi, s'en sont allés rejoindre le pourpoint de velours, les crevés de brocart et les collerettes à la Buckingham, qui furent leurs aïeux.

La cravate détrôna le jabot, ce joli jabot de valenciennes ou de malines dont les moussenses écumes glissaient sur le satin du gilet, légèrement poudrées de quelques grains de tabac. L'épée des gentilshommes remonta dans la panoplie, côte à côte avec la dague surannée et les brillantes armures des chevaliers légendaires.

La rusticité des ajustements devint une vertu civique. On se fit gloire de s'embourgeoiser, et il sembla que la galanterie de la parure dût indiquer

la décadence, l'efféminement de la race. Si je voulais philosopher, je dirais au contraire que la tenue a décru en raison opposée de notre puissance native, que l'habit bien souvent « fait le moine », et que, comme noblesse, richesse oblige.

Mais laissons l'homme à sa laideur. C'est trop longtemps nous occuper de cet ingrat, si peu soucieux de nous plaire. Il se venge, dit-il, par la séduction de l'esprit. La nôtre est la beauté, cette poésie suprême, fleur bénie tombée des mains de Dieu, dont le radieux éclat console les souffrances, efface les douleurs.

La beauté, dans tous les siècles, fut souveraine. Mais aujourd'hui, dans notre civilisation si quintessenciée qu'elle épouvante certains pessimistes, la beauté, dis-je, est insuffisante. C'est quelque chose d'être jolie : ce n'est que la moitié de la séduction. Le luxe est devenu le complément indispensable de la beauté, mais un luxe intelligent, affiné, exquis, dirigé par le goût le plus délicat.

La femme, comme la fleur, a besoin pour s'épanouir d'une atmosphère spéciale. Il est d'agrestes filles d'Ève dont les formes plantureuses se détachent en merveilleuses silhouettes sur l'horizon bleu de certains pays privilégiés : la Française, la Parisienne surtout, n'est pas de celles-là. Sa beauté frêle, presque débile à force de civilisation, exige un cadre qui la fasse valoir. Le milieu, d'ailleurs, est indispensable à tous les chefs-d'œuvre de l'art humain : ceux dont l'origine remonte à Dieu rayonnent seuls par leur propre splendeur.

Or la femme actuelle, dont l'ancêtre naquit à la parole divine, est devenue une œuvre purement humaine. La forme disparaît en quelque sorte dans le joli chiffonnement du costume moderne, qui corrige tant d'imperfections, additionne ou supprime tant de choses ! L'art y perd à coup sûr, mais non la séduction : que de grâce dans la coquetterie d'un retroussé, que de charme dans cet arrangement provocant et bavard qui conte si gentiment ce qu'il prétend voiler.

Un pied nu, taillé dans le marbre par un ciseau divin, est un adorable joyau. Mais que d'attraits dans une pantoufle effilée détachant une cheville d'Andalouse, ou dans la bottine friponne soulignant le mollet, cambrant le cou-de-pied, soulevant sur son talon pointu le pied mutin, léger comme un oiseau, qui effleure la terre sans s'y poser.

Le costume a donc pris une place très grande dans l'art moderne.

Maïs, suivant en cela l'esprit du siècle qui, en fait de tendances artistiques, est bien plus un siècle de résurrection qu'un siècle d'invention, la femme a soigneusement étudié le passé, s'inspirant de ses devancières, les interrogeant, leur dérobant chacune de leurs grâces pour se les approprier à elle-même.

Aussi le costume d'aujourd'hui est-il une vraie *tour de Babel*. Chacun de ses ajustements est l'épave d'une élégance disparue. Et de ces éléments divers, nous avons composé un ensemble parfait.

Nous sommes à coup sûr au-dessous de la splendeur de nos aïeules. Nous n'avons ni leur beauté ni leur magnificence. Nos mœurs et nos fortunes, aussi bien que l'affaiblissement de la race, font de nous des pygmées à côté de ces créatures merveilleuses. Mais laquelle, parmi les plus célèbres, posséda le charme décevant de cet être délicat, intelligent, adorable jusques en ses défauts, qu'on appelle « la Parisienne », cette jolie poupée qui inspira tant de poètes? Sur ses lèvres roses voltigent, ainsi qu'une volée d'hirondelles jaseuses, les strophes légères qui la racontent si bien :

Je voudrais n'avoir de soucis au monde
Que ma taille ronde,
Mes chiffons chéris,
Et de pied en cap être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris!

Coquette, elle l'est par nature et par tempérament; et c'est son charme suprême :

Si mon fin corset, si souple et si juste,
D'un bras trop robuste
Se sentait serré,
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
Qu'un bout de dentelle
N'en fût déchiré.

Mais aussi, la pauvrette a les vertus de ses défauts; quoi qu'on en dise, elle est fort calomniée. Il la connaissait bien, son poète, quand il lui disait :

Quand on est coquette, il faut être sage.
L'oiseau de passage,
Qui vole à plein cœur

Ne dort pas en l'air, comme une hirondelle,
Et peut d'un coup d'aile
Briser une fleur!

Toute Parisienne, quelle que soit sa condition, est élégante. Sa robe de percale possède d'indicibles coquetteries. Toujours elle est bien chaussée, et la moins fortunée se coiffe avec un goût incroyable, devinant ce qui lui sied et mettant dans l'arrangement de ses cheveux une science inouïe. Nulle au monde ne s'habille comme elle et ne porte ainsi la toilette. Mais, sans nous occuper de la femme, revenons à ses ajustements : une partie d'elle-même, peut-être : faut-il dire la meilleure?

Le costume actuel, avec ses raffinements exquis, n'est pas l'œuvre d'un jour. Il y eut un long tâtonnement. Jamais l'habillement féminin ne subit tant d'informes ébauches que dans le commencement de ce siècle. Il fallait être bien jolie pour supporter la parodie grecque du premier Empire, les manches à gigot de la Restauration, les vêtements bourgeois et ridicules de 1830, et la crinoline qu'inventa l'impératrice Eugénie.

C'est seulement aux dernières années de l'Empire que Worth, l'immortel couturier, donna l'impulsion d'une véritable *renaissance*.

Depuis, que de progrès! Les disciples se sont empressés. La femme, devenant sa propre couturière, a fait son œuvre de sa beauté. Elle s'habille désormais comme le peintre colore son tableau, amoureusement, guidée par l'ineffable sentiment de l'harmonie, par le culte d'elle-même.

La Révolution avait dispersé aux quatre vents de son épouvante toutes les splendeurs du passé ; recueillant tous ces haillons dorés nous en avons reconstitué un art supérieur à ses devanciers, un tout merveilleux mis au diapason de l'existence moderne. Une vraie « Tour de Babel », je l'ai dit. Les peuples exotiques comme les siècles morts y ont apporté leur contingent de folles fantaisies ; le faste de l'extrême Orient lutte de somptuosité avec celui de la cour des Valois, tandis que les jupes castillanes, frémissantes sous leurs noires dentelles, rivalisent de coquetterie avec les bouffantes légèretés des réminiscences de Trianon.

Mais, comme jamais un goût plus fin ne régna sur le monde, dans cet amas de chiffons clinquants nous avons choisi les plus gracieux, repoussant l'inutile, et corrigeant l'imparfait. Nos « vertugadins », à coup sûr, sont plus mignons que ceux de nos devancières. Si nous avons emprunté aux belles châtelaines du temps d'Isabeau leurs corselets de velours et leurs

TOILETTE DE DINER

Typ. A. Quantin.

tresses emperlées, nous leur avons laissé leurs souliers à la Poulaine et leur Hénin fantastique, posé sur leurs blondes chevelures ainsi que la tour écrasante de quelque cathédrale gothique. Si le feston frissonnant des paniers endentellés à la Marie-Antoinette, les roses enguirlandées et les étoffes fleuries, la grâce mignarde de cette époque nous ont tentées, ce n'est pas une raison pour que nous adoptions l'incommensurable largeur de certaines robes de gala, les coiffures en « frégate », en « fusée », en « parc anglais », etc., avec leur accompagnement de légumes, de plumets, de panaches, et leur grotesque surchargement.

De chaque époque, en effet, nous devons prendre ce qui est réellement gracieux, artistique ou seyant. Ce n'est pas une raison parce qu'une chose *est* ou bien *a été* à la mode pour que nous l'acceptions. Le vulgaire seul a de ces préventions. La femme de goût puise ses conceptions dans les fantaisies précédentes ; elle se les identifie, les applique à sa personne, à son genre de beauté, à ses façons, à ses habitudes, à elle-même enfin. Mais avant toute chose elle fuit le « convenu ».

Le XVIIIe siècle et la cour des Valois sont les deux grandes inspirations qui ont guidé le costume moderne. Brunes ou blondes, femmes à la Rubens ou femmelettes à la Watteau, trouvent là un vaste champ où elles peuvent glaner maintes coquetteries. Les extravagances du Directoire ont séduit quelques jolies blasées. C'est que les femmes de ce temps se rapprochaient déjà de celles d'aujourd'hui. Leur grâce un peu fluide, leurs moqueuses élégances et leur crânerie toute mignonne touchent de bien près à notre beauté délicate, encore distinguée, mais dépouillée de la majesté et des hautes allures qui avaient survécu même aux bergerades très décolletées de la Régence.

Les fantaisies ne manquent pas dans tous ces styles divers. L'essentiel est de ne les point mélanger. En traduisant une époque, le costume doit lui conserver sa pureté. Il n'est pas défendu de broder mille variations avec le thème primitif. Mais encore faut-il se garder de tout choquant amalgame. Une veste Louis XV, qui s'ouvrirait sur une gorgerette à la Médicis, serait absolument ridicule, et je ne connais rien de plus déplaisant qu'une robe à la grecque sous le feutre empanaché des frondeuses. Les brocarts du Japon, tout craquelés d'or, éblouissants dans leur féerique coloris, se retroussent d'une façon charmante sur les jupes mousseuses de la Pompadour : ils hurleraient dans l'emperlement d'une toilette à la Valois.

Le costume actuel n'est donc point homogène. Il n'y a pas, à proprement parler, de *mode*. Chacune s'habille à son gré, pourvu que ce soit avec tact. Dans le même salon se rencontreront une muscadine avec une duchesse de la cour du grand roi, une marquise de Trianon avec une princesse du temps de la Ligue; chacune perfectionnée, moins luxueuse, mais plus coquette que le type primitif, mise à la mesure de notre époque.

Laquelle sera la plus gracieuse? à coup sûr, celle qui aura le mieux pressenti sa propre nature, celle dont l'instinct subtil aura délicieusement fondu sa beauté avec son habillement.

Pascal, il y a bien longtemps, a défini l'identité de l'œuvre avec l'individu par cet adage : « Le style, c'est l'homme ».

Je dirais volontiers : « le costume, ce doit être la femme ». Confondrez-vous en effet l'allure fine, aristocratique, naturellement élégante d'une patricienne, avec l'étalage charmeur, provocant, voluptueusement exquis d'une fille entretenue? La bourgeoise, même habillée par la meilleure de nos couturières, ne se trahira-t-elle point par quelque inélégance, un oubli, une raideur, un diamant trop volumineux, que sais-je?

L'élégance vraie est un art difficile. On le possède par instinct, on l'apprend avec peine. Il se compose de mille riens inapparents, qui sont en quelque sorte son âme elle-même. C'est une langue à part, qui ne se parle que dans certains milieux et qu'ignore la foule. J'étais il y a quelque temps au théâtre. Une femme fort richement parée trônait dans la loge voisine de la mienne. Très correctement habillée, une imperceptible nuance la classait hors du monde; une nuance si petite que je ne saurais l'indiquer. Cela se devinait mieux que cela ne s'explique. Au bout d'un instant, un homme vint la saluer dans sa loge, rien de plus naturel? Eh bien, non. Car la femme, outrée du sans-façon, fit une scène des plus amusantes au survenant parce qu'il n'avait pas frappé avant d'entrer.

Elle était classée, n'est-ce pas?

Ceci regarde l'éducation et non le costume. Mais en ce cas, l'un va avec l'autre. Sans doute, la robe avait de trop riches boutons, le gant n'était pas de la bonne marque, la petite capote, un peu printanière, manquait d'ensemble avec la saison.

Pour ne parler que du costume proprement dit, c'est-à-dire la robe, le manteau, le chapeau, les trois pièces principales de l'habillement, la science, après que l'art les a choisis, est de les appliquer aux heures et aux

circonstances. On ne s'habille pas pour un dîner comme pour aller au bal, ni avant midi comme à deux heures ou à quatre. Ce sont ces démarcations que nous étudierons très spécialement ici, car elles sont la moitié de l'élégance.

La femme et la jeune fille, la mère et l'aïeule ne doivent point porter le même vêtement. C'est le défaut moderne d'avoir si bien confondu — ou plutôt oublié — les âges que la parure devient un uniforme. Vous verrez dans un bal une femme de soixante ans tout de rose habillée, tandis que les fillettes de quinze ans dédaignent la « sainte mousseline », jadis leur apanage exclusif.

Le teint, l'embonpoint, la chevelure, sont autant de raisons pour se vêtir d'une façon diverse. Cela fait rire de voir certaines femmes colosses s'arrondir dans des paniers extravagants, et de maigres créatures serrées dans des robes collantes, à l'Agnès Sorel, qui exigeraient la perfection d'une Vénus de Milo.

Le Pompadour convient aux beautés délicates, mignonnes, fraîches, aux blondes et aux rieuses.

Le style de la cour des Valois aux brunes altières, aux femmes grandes, divinement moulées, aux tailles élevées, aux allures à la Junon, majestueuses et calmes.

Les fantaisies coquettes de Trianon s'harmonisent aux minois fripons, chiffonnés, tout roses sous la brume dorée des cheveux blonds. Les excentricités de 98 aux brunes piquantes, agaçantes, à celles dont la figure éveillée porte « cette beauté du diable », inventée par les Parisiennes, qui presque toutes sont « plus et moins que jolies ».

Mais le costume ne se compose pas seulement de ce qui est extérieur. Les *dessous* occupent, au contraire, une très large place dans l'élégance moderne. Hélas! il faut l'avouer, c'est d'en bas que ces raffinements sont montés jusqu'à la patricienne, aujourd'hui si exquisement délicate, si épicurienne et si voluptueusement coquette en ce qui concerne la partie cachée de ses ajustements.

Autrefois, c'est-à-dire il y a moins de quarante ans, la femme honnête, quel que fût son rang, était absolument ignorante de ces recherches. Les femmes de Balzac portaient du linge de fine toile de Flandres : à peine si une valenciennes mettait une transition adoucie entre l'éclat trop cru du linge et celui de la peau qui s'en trouvait terni. Le linge de soie

eût semblé un opprobre; les coulisses enrubannées, une dépravation; les jarretières fleuries, une débauche; les chemises transparentes, grandes comme la main, si décolletées qu'on ne sait où elles commencent ni où elles finissent, une prostitution.

Les maris d'alors eussent jeté de beaux cris en retrouvant dans l'alcôve nuptiale les mêmes nuages de dentelles laissés au lit de la courtisane. Et la vierge rougissante ne connaissait de voiles que la chaste tunique de lin, celle que ses aïeules filaient de leurs mains blanches et qui, dans la corbeille de noces, resplendissait au milieu de robes d'écarlate, du point de Bruges, de la broderie vénitienne et des joyaux féeriques, entre le diadème et la ceinture orfèvrée des classes nobles.

Ce sont les filles fameuses du dernier empire qui, en jouant les grandes dames et en se mêlant aux *cocodettes,* — ces bâtardes du monde qui posaient un pied dans la galanterie et l'autre à la cour — ont appris à ces dernières tous les secrets de leur luxe exquisement corrompu.

Et cela est devenu l'un des traits distinctifs de notre élégance, qui se distingue des précédentes par le soin des détails, extérieurs ou cachés. Elle comprend, en dehors de la question « linge », mille accessoires inapparents au vulgaire, riens charmants dont l'assemblage décèle la femme vraiment délicate. C'est ce que nous appelons le « bibelot » de la toilette, nous qui avons fourré le bibelot un peu partout.

Comme ce sont ces détails qui constituent la parure vraiment soignée, nous consacrerons à chacun un chapitre spécial, dans lequel nous décrirons sa coquetterie et nous indiquerons son à-propos.

Pour aujourd'hui, résumons en trois lignes les règles qui dirigent une femme élégante :

1° Le choix intelligent de la parure; 2° la science d'approprier la toilette aux heures et aux circonstances; 3° la minutie et la recherche des détails concourant à l'harmonie de l'ensemble.

STELLA.

LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE

DIDEROT, l'homme du paradoxe pour le paradoxe, avait une horreur profonde pour la modernité dans l'art, pour la date précise, le milieu déterminé, le costume qu'il portait ou qu'il voyait porter aux autres. Il ne trouvait rien de galant ou de chevaleresque dans les paniers de nos grand'-mères, dans les habits de nos grands-pères.

Imaginez, disait-il, « en un tas à vos pieds, toute la dépouille d'un Européen, ces bas, ces souliers, cette culotte, cette veste, cet habit, ce chapeau, ce col, ces jarretières, cette chemise ; c'est une friperie. La dépouille d'une femme serait une boutique entière. L'habit de nature, c'est la peau ; plus on s'éloigne de ce vêtement, plus on pèche contre le goût. Les Grecs, si uniment vêtus, ne pouvaient même souffrir leurs vêtements dans les arts. Ce n'était pourtant qu'une ou deux pièces d'étoffes négligemment jetées sur le corps.

« Je vous le répète, il ne faudrait qu'assujettir la peinture et la sculpture à notre costume pour perdre ces deux arts si agréables, si intéressants, si utiles même à plusieurs égards, surtout si on ne les emploie pas à tenir constamment sous les yeux des peuples ou des actions

déshonnêtes ou des atrocités de fanatisme, qui ne peuvent servir qu'à corrompre les mœurs ou embéguiner les hommes, à les empoisonner des plus dangereux préjugés. »

Cette manière d'envisager le côté spirituel, vivant, passionné, tout de prime-saut et d'élan de son temps, nous surprend d'autant plus de la part de Diderot qu'il fut, sans le savoir, un peintre de mœurs exquis à ses heures, surtout dans sa correspondance avec Mlle Volland, où le platonisme de son amour s'épanchait en épîtres brûlantes. D'un crayon charmant, il a esquissé en ces lettres les physionomies pétillantes des écrivains, des philosophes, des encyclopédistes, des femmes savantes sans pédanterie, affectueuses sans pruderie, qui formaient la société intelligente du XVIIIe siècle. Il nous les a montrés, soit à Paris, soit dans ces châteaux qui entouraient la banlieue de la capitale, dans l'intimité troublante du tête-à-tête littéraire ou scientifique, dans le déshabillé provocant des polémiques courtoises.

Ce Diderot, qui arrête d'un mot, qui précise d'une pensée, qui accentue d'une phrase, qui met aux portraits qu'il peint en pied le coup de pouce tourmenté d'un Caffieri, dédaigne l'expression d'un art qui eût complété la tâche des écrivains, la sienne propre, et servi dans leurs travaux ces investigateurs qui, à distance, étudient de haut toute une période de l'humanité.

Diderot feint d'oublier que les Holbein, les Véronèse, les Titien, les Rembrandt ont été puissants en reportant sur leurs toiles les êtres qui s'agitaient autour d'eux ; qu'un Terburg, un Pieter de Hoog, un Metzu, un Miéris, un Chardin enfin ont raconté, les uns avec l'éloquence du génie, les autres avec la persuasion du talent, des scènes qui portent le millésime d'une année, la marque d'un siècle et qui en sont comme les témoins irréfutables ; qu'à côté de lui, dans l'atmosphère qu'il respire, les Cochin, les Eisen, les Moreau qu'il dédaigne ont réuni des documents précis sans lesquels les friands de paperasses, les coureurs de Mémoires, les fureteurs et les devineurs d'énigmes historiques eussent souvent échoué au port.

Que dirait donc Diderot en présence de l'évolution qui s'est produite dans l'art de la peinture, de la poussée qu'il a subie, de la voie nouvelle dans laquelle nos artistes l'ont fait entrer et de l'objectif qui les attire ?

Le public, dont l'influence s'exerce souvent à contre-sens, qui a des aveuglements cruels et des engouements fous, qui bannit les génies et qui

exalte les habiles ; qui, en un mot, est tout le monde, a, par ses préférences, incité certaines individualités à chercher en dehors des thèmes tout écrits, de traditions faussées, l'intérêt qui se dégage de tout spectacle entrevu, de toute émotion ressentie, de toute action vécue.

Les peintres, en cela, ont suivi l'exemple des littérateurs et beaucoup parmi ceux qu'on renomme ne doivent leurs succès qu'à la supériorité avec laquelle ils interprètent la vie qu'ils vivent. Ils préparent, eux aussi, des *documents humains* propres à édifier plus tard les générations qui nous succéderont. Ils auront apporté ainsi leur contingent dans le travail de recherche sociale qui déjà transforme le roman et le théâtre et qui va faire succéder aux panaches et aux oriflammes d'un lyrisme superbe la précision de nos idées, la rigidité de notre costume taillé dans un drap démocratique !

Nous suivons une impulsion en indiquant la résultante tangible, mais nous n'y applaudissons pas absolument. Nous sommes entraîné dans un orbite à notre corps défendant, car nos sympathies, nos enthousiasmes sont autre part, appartiennent à des manifestations bien différentes de celles que nous notons. Nous gardons notre foi intacte, et nous respectons celle des autres. Nous comprenons que l'art doit sacrifier sur tous les autels — puisque, pour la majorité de ses desservants, ils vivent de l'autel — saluer tous les dieux, attendu que l'art ne peut rester stationnaire sans se stériliser ; qu'il lui faut, chaque jour, partir à l'aventure, à la découverte de nouvelles Amériques, — à la seule condition d'en revenir triomphant.

Dans un tel ordre d'idées nous ne pouvons qu'être impartial. Nous allons ici, dans cette revue, en curieux de nouveautés, dire tout simplement ce que nous pensons de chacun des artistes qui ont entrepris de peindre leur temps, de le peindre avec la femme comme déesse et avec l'homme comme repoussoir. Nous les montrerons partout où leur fantaisie — surtout la fantaisie de leurs modèles, sphinx bien plus terribles que celui qu'affronta Œdipe — les entraînera : dans la joie comme dans le deuil ; au Bois et à l'église, au cimetière et au bal ; sous l'éclat d'un soleil matinal et sous la lueur blafarde des bougies qui vont s'éteindre.

Aujourd'hui, nous allons parler de M. Jean Béraud. Demain, nous irons à Alfred Stevens, à de Nittis, à Claude, à Duez. . . . . .

I

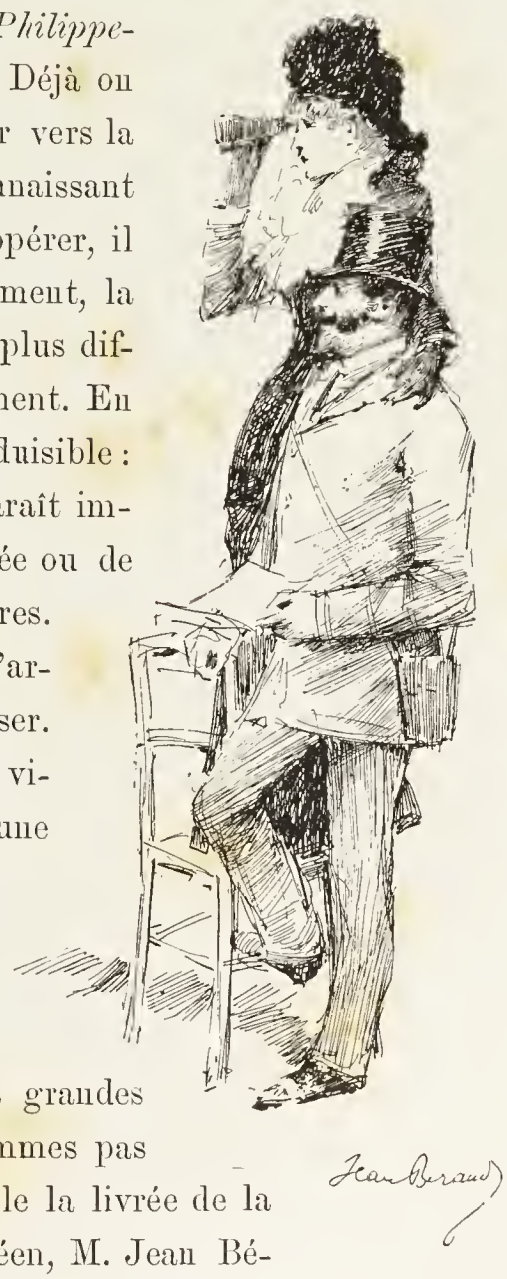
JEAN BÉRAUD

Celui-là, un jeune, est entré hardiment dans la carrière après s'être au préalable débarrassé des défroques du passé ; et quel passé! Une *Léda!* Figure bien tournée assurément, d'un dessin, d'un modelé, d'une couleur absolument d'un bon élève. Et de la grâce par-dessus le marché! Mais après, quelle chute d'Icare de l'Olympe à l'asphalte de nos boulevards! Rien de cassé, rien de démis ; à peine quelques contusions bien vite disparues. Puis, l'artiste retrouve une santé nouvelle, plus forte, plus vaillante, entretenue qu'elle est par cette atmosphère parisienne qui bientôt deviendra l'air ambiant dans lequel vibrera son talent très personnel.

M. Jean Béraud est né en Russie. Son père, sculpteur de mérite, meurt jeune; à quatre ans, l'enfant était orphelin. On le ramène à Paris, il fait ses études au lycée Bonaparte, côte à côte avec Detaille. Une fois émancipé du lycée par les diplômes qui permettent à celui qui les a conquis de mourir de faim en beau style et avec décence, le futur peintre pensait à se jeter dans la mêlée du barreau, visant peut-être un portefeuille d'Excellence! La guerre de 1870 le ramena à la réalité des choses; il échangea la robe et la toque de l'avocat contre la vareuse et le béret du rapin.

Bonnat fut le premier maître de M. Jean Béraud; bientôt ce dernier s'émancipa, et tout de suite, d'instinct, il chercha dans la foule l'inspiration qui pouvait faire vivre l'art qu'il rêvait. La foule! quelle chose à la fois grotesque et puissante, où tout se mêle, se confond; aspect solide, brillant, sonore avec tant d'alliages disparates : ici, comédie au large rire; là, drame concentré; plus loin, tragédie à faire reculer Shakespeare s'il sortait pour un moment de l'immortalité où il est entré. Il fallait pouvoir discerner dans un tel assemblage, lire dans un tel grimoire, se reconnaître dans un tel désordre. L'artiste regarda. Il fut l'*Homme des foules* d'Edgard Poë. Comme lui, il dévisageait « les passants par masses, et sa pensée ne les considérait que dans leurs rapports collectifs. Bientôt, cependant, il descendait au détail et il examinait avec un intérêt minutieux les innombrables variétés de figure, de toilette, d'air, de démarche, de visage et d'expression physionomique. »

M. Jean Béraud acquit de cette manière une rectitude de dessin, une justesse dans les attitudes, une précision de touche, une sorte de ton de vie qui étonnent tout d'abord. Le *Retour de l'enterrement*, qui fut sa première tentative dans la *modernité*, causa quelque tapage parce qu'il était vrai, humain et que chacun s'y reconnaissait. Ensuite vinrent, dans le même ordre d'idées, *Saint-Philippe-du-Roule*, le dimanche; les *Condoléances*. Déjà on voyait le peintre faire un choix et incliner vers la *mondanité*. Il se sent plus sûr de lui et, connaissant dans tous les sens le terrain où il veut opérer, il va choisir, pour n'en plus sortir que rarement, la partie la plus avantageuse, c'est-à-dire la plus difficile. L'objectif sera de réussir brillamment. En deux mots, il va dire ce qui semble intraduisible : le Monde, et tenter de peindre ce qui paraît impossible : la Parisienne en toilette de soirée ou de bal, sous la lumière aveuglante des lustres.



La *Soirée* fut le coup de maître de l'artiste dans la carrière qu'il venait d'embrasser. Qui ne se rappelle ce charmant tableau, si vivant et si spirituel, qui ouvrait comme une éclaircie sur le salon qu'on venait de quitter, qui groupait, avec une habileté d'autant plus grande qu'elle ne semblait pas cherchée, des femmes gracieuses en ces costumes pleins d'art que signent les grandes faiseuses, véritables créatrices, et des hommes pas trop déshérités sous l'habit noir qui semble la livrée de la mode, cette despote! Autre travail herculéen, M. Jean Béraud avait résolu le problème de rendre les effets de lumière nocturne. Ses personnages causaient assis, accoudés à la cheminée, debout au milieu des salons sous les reflets des lampes, en plein soleil des lustres sans crudité, sans tache, sans violence. Ici, des groupes de gandins ou d'hommes graves; là, un couple qui entre, un autre qui regagne sa place après la valse; plus loin, les timides ou les nouveaux venus dans la maison, ces derniers dépaysés, gênés. Là, un diplomate à grande barbe, monocle dans

l'œil, gardénia à la boutonnière, donnant le bras à une jolie femme; ici, un cavalier sollicitant auprès d'une jeune fille l'honneur d'une danse; à gauche, un vieux monsieur, tête de général en retraite, qui va traverser le salon. A l'opposé, d'autres types, d'autres *caractères*, des visages sur lesquels nous pourrions mettre des noms.

Le succès de la *Soirée* fut très vif. Il inquiéta même un certain nombre de peintres désorientés par cette interprétation précise d'une époque qui allait rejeter le bric-à-brac de la peinture de genre, telle que jusqu'alors on l'avait comprise, dans le fond du magasin d'accessoires des théâtres de province.

Assurément, M. Jean Béraud tentait une révolution. Il cassait les carreaux et élevait des barricades en plein Salon, pendant que dans la section anglaise des beaux-arts le même symptôme se manifestait. Car, coïncidence particulière, en même temps deux peintres, s'ignorant l'un l'autre, entreprenaient une campagne identique. L'Anglais, c'était M. Grégory, membre de l'*Institut des aquarellistes*.

Notre mémoire, très fidèle, a conservé le souvenir de son tableau, qu'il intitulait *l'Aurore*. On est dans un salon élégant, à la fin d'une fête qui s'est prolongée très avant dans la nuit. Les invités se sont retirés un à un, à l'anglaise; seules, deux personnes sont restées : une femme, une mondaine! et un homme déjà plus tout jeune, mais cependant encore vainqueur. Il tient la pelisse fourrée de la belle et va lui couvrir les épaules. Il ne se hâte pas, continuant un dialogue qui a dû commencer il y a longtemps, être interrompu, puis repris : un madrigal, peut-être une déclaration, une demande de rendez-vous? La femme écoute distraitement, jouant de l'éventail d'une main alanguie. Le cavalier devient pressant, s'approche, s'accoude sur le piano, dans une pose d'une vérité parfaite. Il se sent sûr de lui, il touche à l'aveu désiré ! Pendant ce duo le vieux pianiste somnole sur le piano muet, les bougies versent des larmes de cire sur le parquet, et l'aurore, lançant des flèches d'or à travers l'interstice des jalousies, brise, mais lentement, l'éclat pâlissant des lustres.

N'est-ce pas qu'il y a affinité dans la pensée de ces deux peintres, jetant à la même heure, avec des qualités maîtresses, un défi éclatant à l'art conventionnel, ce qui ne veut pas dire à l'art héroïque.

La grande difficulté qu'a dû heurter à chaque minute M. Jean Béraud dans ses tableaux récents : le *Bal public*, le *Petit Salon*, *au Piano*, et telle

AU BAL

Fac-similé d'un dessin de M. JEAN BÉRAUD

Typ. A. Quantin.

autre toile exquise qu'il achève : Coquelin cadet disant un monologue devant un parterre de femmes, — de reines ! c'est celle qu'offre la lumière artificielle du soir. Comme nous questionnions le peintre sur ce thème si plein d'imprévu et d'effets inattendus, il voulut bien nous éclairer, — éclairer est le mot propre ; et voici quelques-uns de ses aperçus :

« La lumière artificielle du soir a surtout pour résultat de simplifier et d'unifier les couleurs. Chaque couleur conserve à peu près son originalité de ton, mais affaiblie. La seule couleur qui se modifie absolument, c'est le bleu, qui pousse au noir gris quand il est originaire du cobalt et au vert quand il est tiré du bleu de Prusse ou du bleu céleste. Dans le cas qui vous intéresse, c'est-à-dire dans les scènes qui se passent entre les murs d'un salon, la grande lumière des lampes et des lustres produit un effet absolument distinct de l'effet des tableaux diurnes ; l'absence à peu près complète d'ombres régulières. La multiplicité des foyers, le soir, pour les tableaux de la vie élégante, supprime complètement les oppositions violentes qui avaient jusqu'à notre époque éloigné les peintres de la reproduction de ces mœurs. Aujourd'hui (et cela ne peut que s'accentuer davantage avec le besoin de voir clair la nuit qui est un des grands signes dans la civilisation) il se produit un phénomène de lumière artificielle, que nous pourrions appeler le *plein gaz* pour le comparer au plein air de nos paysagistes actuels.

« La grande difficulté, presque insurmontable, est de rendre les foyers eux-mêmes. C'est à l'artiste de les dissimuler autant que possible. En tout cas, on a bien fait le soleil ; c'est plus fou que de peindre un bec de gaz. »

Mis en goût par cette piquante digression, nous poussâmes M. Jean Béraud plus avant ; nous lui demandâmes de compléter ses idées relativement au but qu'il poursuit. Il entra alors dans un développement très caractéristique des dispositions d'esprit du peintre qui veut travailler le soir :

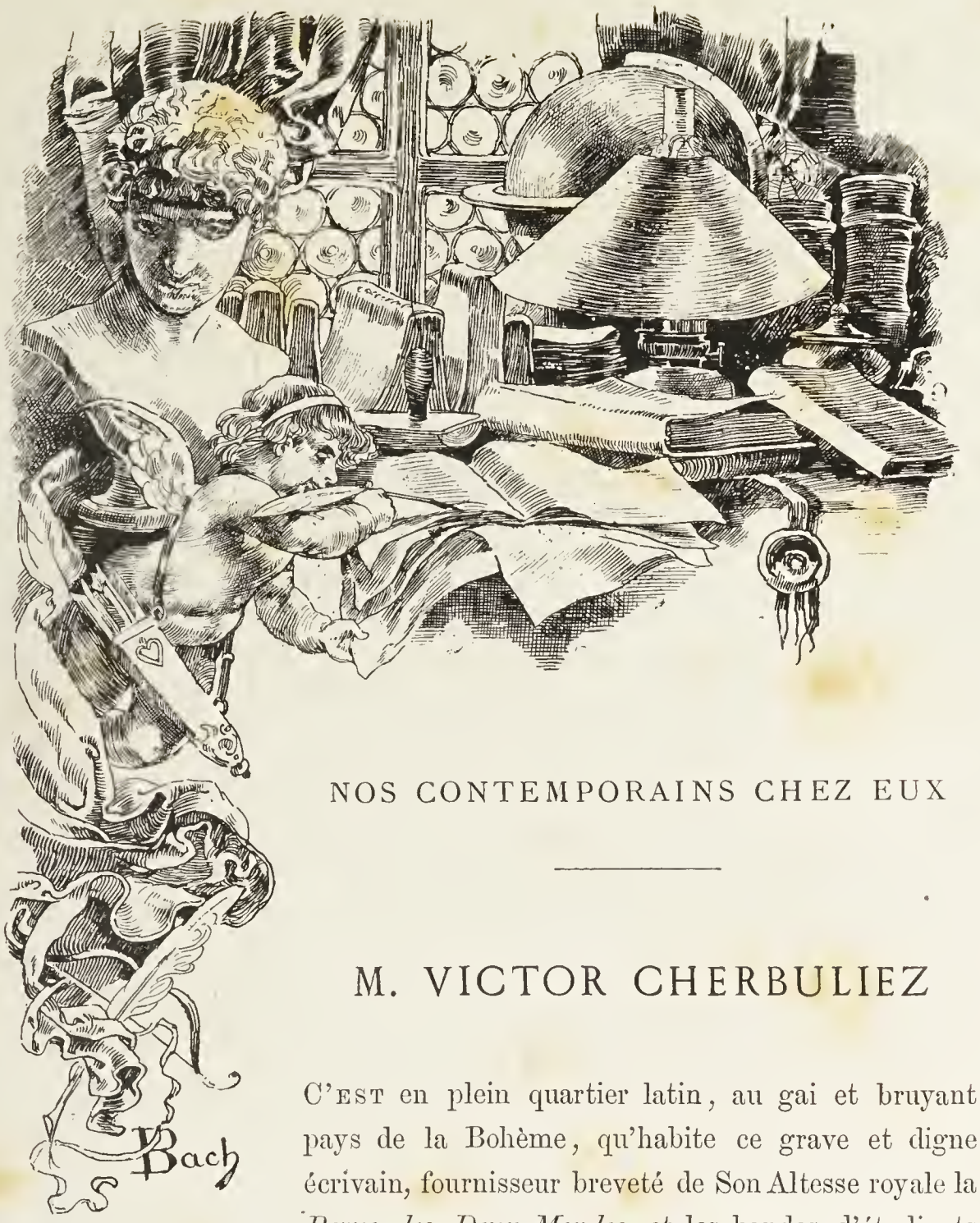
« L'artiste est obligé de faire ce qui l'impressionne et ce qui l'environne. Quand on habite un centre comme Paris, il est impossible que la vie à étudier s'immobilise à six heures du soir.

« Le grand empêchement qui a arrêté les peintres dans la reproduction de la vie nocturne, c'est la digestion. Quand l'estomac est plein, l'œil est moins impatient de reproduire ce qui l'intéresse. Que de peintres ont

sans doute reculé devant la peinture si curieuse de ces mœurs, parce que leur volonté était paralysée par leur estomac. Il faut, en effet, vouloir très vivement pour travailler à l'heure où tout se détend autour de soi. De plus, le travail que l'on fait à la lumière artificielle est forcément très incomplet Il faut le transposer le lendemain pour la lumière du jour, pour laquelle seule un tableau peut être exécuté. Si vous me demandez de conclure (conclure, vertu que Théodore Rousseau déniait aux femmes peintres), je vous dirai qu'il faut beaucoup de volonté et de mémoire. Et ce n'est pas tout. Joignez-y le courage dont il faut s'armer pour travailler au milieu de gens que l'on dérange. Dans les bals publics, dans les cafés-concerts, le monsieur qui dessine ou peint devient un objet de scandale ou de curiosité. Il faut vaincre son sentiment de pudeur artistique pour étudier à côté d'êtres qui prennent à votre œuvre un intérêt des plus gênants. Si l'on ne surmontait ces dégoûts on s'enfermerait chez soi, pour peindre comme les confrères une femme ou une nature morte, ce qui a suffi à quelques-uns pour créer des chefs-d'œuvre, — mais je reste persuadé qu'aujourd'hui il faut autre chose. »

Nous avons tenu à donner, en son entier, cette causerie d'un homme plein d'humour, d'un moderne plein d'ingéniosité, d'un mondain plein de finesse, d'un Parisien à la manière de Montaigne. Elle servira de *post-face* à une étude dont le seul mérite (nous n'en ambitionnons pas d'autre) réside dans la sincérité qui l'a dictée.

EUGÈNE MONTROSIER.



NOS CONTEMPORAINS CHEZ EUX

M. VICTOR CHERBULIEZ

C'EST en plein quartier latin, au gai et bruyant pays de la Bohème, qu'habite ce grave et digne écrivain, fournisseur breveté de Son Altesse royale la *Revue des Deux Mondes*, et les bandes d'étudiants qui passent en chantant sous ses fenêtres, les rires et les jeux de cette folle jeunesse, cette exubérance de vitalité qui sont pour les habitants de la rive gauche comme l'atmosphère ambiante, n'ont pas de prise sur ce Genevois transplanté des rives de son lac à celles de la Seine, n'ont aucune influence sur cet esprit essentiellement fantaisiste; il est, avant tout, partisan de la théorie de Raphaël sur l'Art. « L'Art, a dit l'immortel peintre du Bambino, a pour but de représenter la nature non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être. » M. Victor Cherbuliez embellit le sujet qu'il traite, et ne peut pas être rangé dans cette secte bruyante d'aujourd'hui, ou plutôt de tous les temps, le naturalisme; on se repose de la réalité en lisant son œuvre, et j'appliquerais volontiers aux romans qu'a

signés le nouvel académicien, cette phrase qui se trouve aux premières pages de *Noirs et Rouges :*

« Il lui sembla qu'on était bien dans cette chapelle, que c'était un « endroit béni entre tous, que *l'air y était tiède*, qu'on y entendait bourdon- « ner des espérances qui par instants se posaient sur le front des jeunes « filles comme un papillon se pose sur une fleur. »

En effet, le paysagiste qui est dans tout romancier, emploie ici des expressions caressantes, harmonieuses, il a une préciosité aimable de style, une sorte de maniérisme qui ne déplaît point, et ses vues d'après nature ont l'attrait de ces jolies choses burinées dans les keepsakes d'outre-Manche : de la recherche dans l'arrangement sans doute, mais du gracieux dans le faire, du coquet dans la touche.

Victor Cherbuliez, que je ne puis portraicturer dans le « *magnifique habit à palmes vertes, tout luisant du drap neuf et de la broderie soyeuse couleur d'espérance* », mais bien en veston tout simplement, comme il est dans son *at home*, semble un officier en retraite, quelque capitaine de la ligne, retiré dans une petite ville de province où il va, le soir, faire sa partie de dominos avec d'anciens compagnons d'armes, au café de la Grande-Rue, juste au coin de la rue d'Alsace (dans toute la province, ces deux rues existent). Le nez droit, tombant sur une moustache roide que complète l'impériale au menton, ajoute à la ressemblance; ressemblance physique, rien que physique, car l'auteur du *comte Kostia* n'a pas dans les gestes, non plus que dans la parole, la rudesse du commandement; le timbre de la voix, au contraire, est essentiellement doux, mielleux presque, et un sourire aimable se dessine facilement sur les lèvres fines; le geste est bienveillant; l'homme est affable, d'une bonhomie familiale, d'une simplicité bourgeoise. La conversation, fort intéressante, est nourrie de souvenirs personnels cosmopolites, car l'essayiste politique de la *Revue des Deux Mondes* a beaucoup voyagé, un peu partout, excepté en Russie cependant, bien qu'il prenne ce pays pour scène de ses livres. — Il a été en Orient, connaît l'Allemagne à fond ; c'est du reste un ancien élève des universités d'outre-Rhin, d'où il a rapporté une instruction solide et poussée loin, qui lui permet encore aujourd'hui cette exquise jouissance, — lire tous les matins, au saut du lit, du grec dans le texte, et couramment.... De ses pérégrinations, Victor Cherbuliez a conservé nombre de notes, les matériaux de l'écrivain : « Quand j'étais en Espagne, me contait-il, je tenais un journal

quotidien : à Madrid, où l'on se couche très tard, je ne m'endormais jamais sans avoir noté mes observations de la journée ». Chaque artiste a ainsi

AUTOGRAPHE DE VICTOR CHERBULIEZ.

.... L'embryogénie nous apprend que le développement de l'être humain, depuis l'ovule jusqu'à la naissance, reproduit en quelque mesure l'évolution du règne animal dans ses phases successives, et qu'ainsi l'histoire de l'individu est la répétition en raccourci de l'histoire de l'espèce. Il en va du progrès social comme du progrès dans la nature; rien ne se perd tout se perpétue, et l'homme du XIXème siècle n'a pas besoin de s'examiner longuement pour découvrir en lui la trace à jamais subsistante de ses premières origines et d'un passé qui lui fait pitié. Ne méprisons pas trop la race africaine; les Africains ne sont pas tous en Afrique. Qu'on gratte le plus civilisé d'entre nous, et l'on trouvera souvent à fleur de peau un Cafre, un nègre blanc, un demi-sauvage, éternel enfant qui rit et pleure sans savoir pourquoi, qui adore le paillon, le clinquant et préfère la rassade aux perles, amoureux des gros plaisirs, du tapage, du tambour, des castagnettes et se griserait de son bruit, fort sot au demeurant, fort crédule, très-paresseux et quelquefois très-brutal, prompt à l'espérance, bouillant dans ses caprices, terrible dans ses colères rouges, très-adonné à ses fétiches et toujours prêt à leur couper la tête s'il lui arrive de les prendre en faute. N'essayons pas de tuer notre nègre, ni même de faire son éducation, ce serait peine perdue. Ayons soin de lui, et tâchons de lui procurer de temps à autre quelques petites réjouissances, car il est bon qu'il y ait ici-bas du bonheur pour tout le monde; mais ne souffrons pas qu'il se mutine, qu'il s'émancipe, qu'il usurpe le gouvernement de la maison. Malheur à qui se laisse gouverner par son nègre! Et si d'aventure il porte sceptre et couronne, malheur à ses sujets!

Victor Cherbuliez

ses albums de croquis, le peintre comme le littérateur, où il puise sans cesse des données précises : j'en sais d'étrangement intéressants autant

qu'indiscrets du reste, auprès du Luxembourg, là-bas, dans le coquet logis du « *Petit Chose* ».

J'ai dit, d'une simplicité bourgeoise; ce mot que j'ai appliqué à l'homme, je puis aussi l'appliquer à son chez lui. Rien de ces installations d'artistes modernes, où les tentures étalent leurs plis lourds, où les tapis d'Orient éteignent le bruit des pas, où les statuettes, les bibelots mettent la bizarrerie de leurs formes et la variété de leurs origines, rien de ce fouillis tout coquet et voulu que l'on trouve à l'Avenue de Villiers, dans ces nids luxueux de la plaine Monceaux. Le cabinet de travail dans lequel s'élabore, sur un bureau droit où l'on écrit debout, comme celui de Hugo, la copie *ad usum Bulozi* est une petite pièce étroite, dont les murs sont presque entièrement couverts de livres étagés sur des rayons; au milieu des reliures diverses, tout un casier est occupé par les volumes de la *Revue* brochés en leur couverture orangé pâle; un seul panneau, en face la glace de la cheminée, est vierge de bouquins et a reçu quelques cadres, un portrait de Dante jeune, reproduction photographique d'une fresque découverte à Florence il y a quelques années, — un profil moins accentué que la silhouette légendaire; l'amertume et la douloureuse désespérance de la figure populaire n'ont pas encore mis leur empreinte à cette tête jeune, toute rêveuse et toute mélancolique; de chaque côté, avec quelques peintures les entourant, une photographie de la Vénus de Milo et un plâtre de la cavalcade du Parthénon, le fragment précisément qui a inspiré à Victor Cherbuliez son premier ouvrage, *le Cheval de Phidias;* enfin un médaillon de Berlioz donné par le fils aux amis de son père, et, dans un petit cadre de bois, un morceau de tissu grisâtre, du lin effiloché, venant de la chemise du Tasse, accompagné d'une épigraphe autographiée de Lamennais qui en affirme l'authenticité.

En ce réduit étroit et simple, on sent que doit s'écouler une vie tranquille, dans laquelle on marche toujours d'un même pas régulier ; ces murs ne doivent pas être témoins d'emportements, de fièvres, de passions, d'insomnies douloureuses, d'inspirations brusques, non ; le romancier, après avoir fait son premier déjeûner — du grec dans le texte et couramment — se met devant sa table et écrit ; il va à son bureau de telle heure à telle heure, mais au lieu de copie ministérielle, c'est « *des histoires* » qu'il fait; comme toute sa personne, son écriture est dans les demi-teintes, ni pleins, ni déliés, quelque chose d'un peu mou, trop uniformément faible, de

pâlot ; on devine une élaboration constante, assurée, sans coup de feu, non plus que sans morte-saison.

M. Victor Cherbulicz succède à l'Académie à M. Dufaure, cette sympathique et curieuse figure à étudier, qui le sera bien, je crois, par le *Valbert*

M. VICTOR CHERBULIEZ.

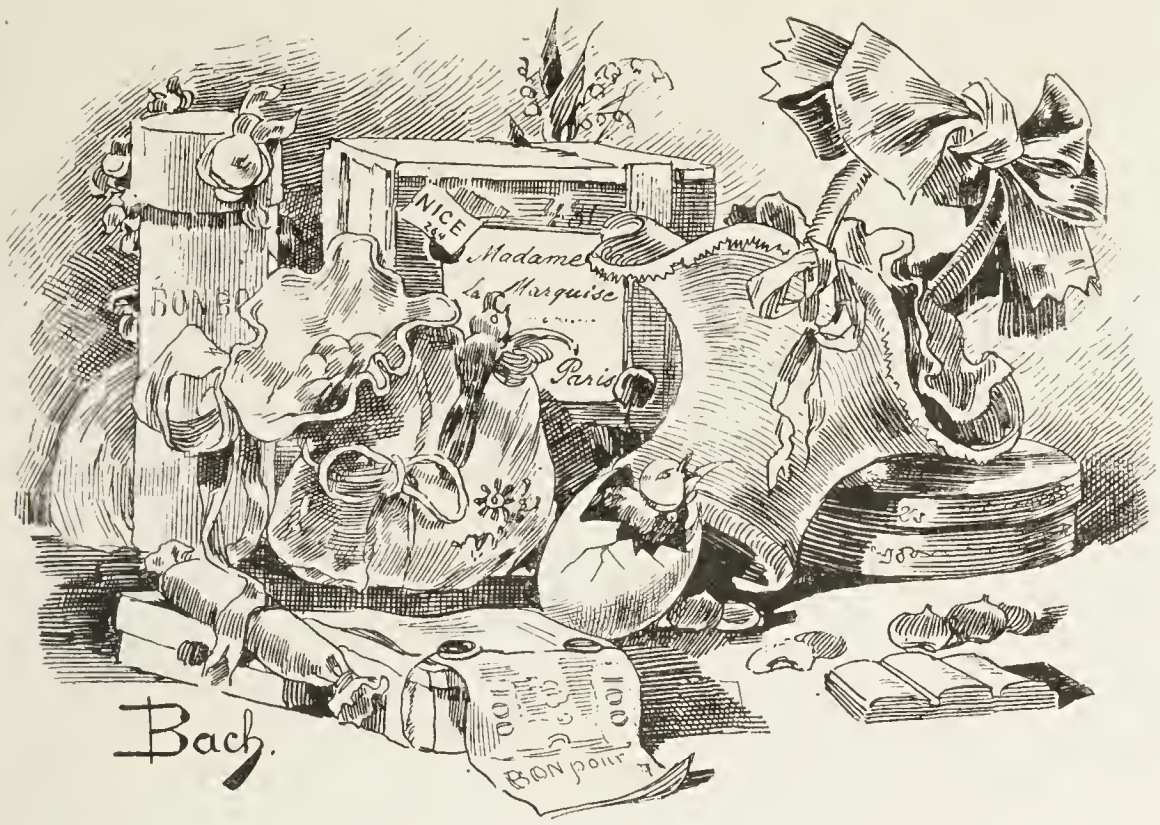
de la *Revue des Deux Mondes;* du reste, j'ai trouvé de lui un aperçu politique ainsi formulé au cours d'un de ses romans :

« Depuis le triomphe définitif de la révolution, dit-il, on ne fait plus guère de politique en France. Les révolutionnaires n'ont en tête que des lois agraires, l'abolition de l'État et de la force armée, ou quelque intérêt

de *gueule*, comme disait le fabuliste. Pour les autres, la grande question est celle des influences et de savoir qui les exercera. Chacun prétend devenir un gros bonnet, ce qui signifie un homme qu'on écoute quand il pérore, qu'on s'empresse de satisfaire quand il demande, et qui fait peur quand il menace. La France républicaine est une armée qui a senti le besoin de renouveler ses cadres : c'est ce qu'on appelle l'avènement des nouvelles couches, — d'autres disent les nouvelles bouches — sociales. M. Jourdain singeait les comtes et les marquis et se trouvait fort honoré de les avoir à sa table ; aujourd'hui M. Jourdain dit au seigneur Dorante : « Tu as fini, mon bonhomme, ôte-toi de là que je m'y mette. »

N'est-ce pas un peu ce qu'on dit aussi à l'Académie? Seulement là, la fin, c'est la mort. — A quoi sert d'être immortel ?

MAURICE GUILLEMOT.



LE MONDE ET LA MODE

Il n'est plus aujourd'hui de mur Guilloutet. Cela a été renversé avec bien d'autres choses. La vie privée, accessible à tous, est franchie sans vergogne par les reporters curieux qui la dévoilent. La chronique, bavarde comme un follet léger, se glisse, indiscrète, sous les rideaux de soie, dans l'alcôve endormie, pour recueillir sur les lèvres roses jusqu'au songe qui leur sourit, dans les chevelures dénouées jusqu'au subtil parfum échappé de leur buée d'or.

On veut tout savoir, tout approfondir, tout connaître, tout pénétrer. Le cabinet de toilette offre plus d'attraits que le salon lui-même, et je ne désespère point de voir revenir la mode coquette du « petit lever » initiant aux moindres secrets d'une jolie femme.

Car nous sommes en toute chose les humbles copistes de nos devanciers. L'anecdote a régné sur ce XVIIIe siècle, qui a enfanté le nôtre. On s'égayait alors de tous les ridicules, on en chansonnait quelques-uns, on

mordait à pleines dents, comme on riait à pleines lèvres. C'est à l'emporte-pièce que l'on *pourtraieturait* les beaux seigneurs et les délicieuses marquises. Les jolis péchés des *mignonnes* de la Régence, leurs incartades voilées de roses, les folies inspirées par elles, leurs gentilles fredaines, leurs galantes coquetteries, toutes parfumées d'exquise distinction, formaient de charmants recueils auxquels le mystère même donnait une saveur pimentée du plus haut ragoût.

Puis, après avoir réjoui les ruelles, l'anecdote se figeait sur le papier, empruntant à la plume effilée, très âcre et quelquefois venimeuse de Saint-Simon, au brillant papotage de Grimm, ou à l'esprit mordant de Bachaumont un regain d'intérêt, de grâce, ou d'amusante drôlerie.

Les *Mémoires* d'alors, émaillés de bons mots, tout pleins de racontars et de *potins* (le mot n'était pas encore inventé) galants quelquefois, et plus souvent malicieux, pétillaient d'esprit ainsi que le bon vin de France. Ils furent le miroir fidèle d'une société disparue, de son charme élégant et de ses faiblesses, de ses grâces précieuses et de sa démoralisation, de ses exquises délicatesses et de sa galanterie. Grâce à eux, nous devinons toute la séduction de ce siècle enchanteur jusque dans ses débauches, adorable jusque dans ses folies.

L'heure des Mémoires est passée. S'inspirant de leur esprit curieux, la chronique leur a succédé, continuant pour nos petits-neveux l'histoire intime qu'ils avaient commencée.

Nos journaux conteront à nos successeurs notre destinée, comme nous avons appris, par les Mémoires, celle de nos grand'mères, avec leurs bavardages, leurs médisances, leurs indiscrétions et leur frivolité cancanière. Ces tout-puissants survivront dans l'avenir ainsi que l'impérissable mausolée — sépulcre impudiquement entr'ouvert — où les os blanchis de nos dépravations, mêlés aux reliques de nos gloires, se montreront dans toute leur épouvante.

La chronique, qu'on ne s'y trompe pas, est un coin de l'histoire, le plus intime, le meilleur peut-être ! Ces feuilles éparses que tous les vents dispersent, seront un jour rassemblées et trouveront leur rang dans l'instructive leçon du passé.

Notre société ne possède pas la suprême grandeur de la précédente, son faste éblouissant, ni son héroïsme, peut-être. Je doute qu'elle fût à la hauteur de l'apothéose sanglante qui fut le baptême régénérateur où ces

frivoles surent se transformer en martyrs. Nous avons oublié l'affinement adorable des mœurs d'alors et l'exquise galanterie qui rendaient si charmants les salons de nos aïeules, comme nous avons désappris le vieil honneur français, pour lequel jadis on savait si bien mourir.

Mais le monde d'aujourd'hui est calomnié parce qu'il est inconnu. Il se subdivise en maintes catégories, en maintes coteries que l'on confond trop souvent, en mille cercles divers dont les limites se fondent quelquefois, mais seulement avec les plus voisines. Le vrai monde est infranchissable au vulgaire.

La noblesse elle-même n'est pas toujours une raison suffisante : on est du *monde* sans savoir pourquoi. Le faubourg Saint-Germain n'est pas un terrain spécial. Des comtesses de bon aloi, qui en sont les indigènes de naissance et d'habitation, ne sont pas *reçues*, tandis que le va-et-vient est constant entre certains hôtels des Champs-Élysées ou du faubourg Saint-Honoré et ceux de la rue de Varenne. Expliquer cela n'est pas possible : cela se devine, se sent, mais ne peut être défini.

Le grand tort de certaines femmes, appartenant à des milieux bourgeois ou interlopes, est de juger l'aristocratie sur ce que l'on en conte : les romans, le théâtre, ou les bouffonnes mascarades de certains journaux.

C'est cette exagération même que *la Vie élégante* prétend fuir. Trouver la note juste, rester de bonne compagnie, esquisser les mœurs véritables, rendre un compte fidèle du monde et de ce qui s'y passe ; tel est notre but et notre volonté absolue.

Nous voulons être un journal élégant, sans être un journal fantaisiste : c'est en cela que nous différerons des autres recueils.

Et puisque j'en suis à mon programme, je veux le compléter : La mode, cette belle capricieuse qui courbe l'univers sous son sceptre de fleurs, trouvera sa place ici. Mais non la mode banale qui court les rues et les journaux à quatre sous. Si *la Vie élégante* se mêle d'instruire ses lointaines amies, ce sera pour leur enseigner le luxe véritable et la coquetterie de bon aloi. Toute nouvelle habitude sera consignée, toute parure remarquable enregistrée, tout joli chiffon soigneusement noté.

Le théâtre nous fournira une ample moisson d'élégance. Aux fêtes de cet hiver nous remarquerons les plus gracieuses toilettes. Tous les grands faiseurs seront appelés à notre conseil. Mais, par exemple, s'il nous arrive d'indiquer quelquefois l'artiste excellent qui nous aura fourni nos mo-

dèles, que nos abonnées le sachent bien, la réclame est absolument bannie : A aucun prix nous ne voudrions leur offrir un renseignement inexact ou leur indiquer une inélégance. Nos gravures seront prises chez les premiers couturiers, comme nos indications dans le vrai monde.

COSTUME DE Mlle LEGAULT
dans *Odette.*

Et ceci établi d'une façon irrévocable, la confiance gagnée, je l'espère, passons à une revue rapide de cet automne.

*

J'aurais beaucoup de choses à conter si je voulais tout dire. Prenons donc seulement les faits les plus intéressants. C'est à Compiègne qu'ont eu lieu les plus belles chasses. Le marquis de l'Aigle, le plus brillant maître d'équipages que je connaisse, organise des battues régulières qui assemblent toute l'airstocratie accourue chaque semaine du faubourg Saint-Germain. La livrée est velours rouge et drap gris, agrémentée d'or. La plu-

part des amazones ont voulu l'endosser, pour faire honneur au marquis. D'autres portent l'habit rouge, éclatant comme un signal, sous l'ombrée profonde des grands bois, assombris par les brouillards d'automne. Quelques-unes, tout simplement, conservent l'amazone de drap noir, très correcte et très masculine. Ce sont celles qui veulent passer inaperçues. Le bouquet de violettes dans la boutonnière du corsage est le ralliement de ces humbles. Quant à celles qui suivent en voiture, le costume est absolument fantaisiste. J'en ai remarqué un en drap châtaigne, appliqué de broderies en cuir mordoré, la petite veste serrée à la taille par un ceinturon de cuir, gaufré d'attributs de chasse; ensemble très heureux, sous la petite toque de loutre ailée de plumes de faisan.

COSTUME DE Mlle LEGAULT
dans *Odette*.

A Compiègne, le rendez-vous consacré est le Puits-du-Roy. C'est un vaste rond-point auquel aboutissent cinq ou six avenues larges et sablonneuses. Les équipages se rangent tout autour; les chiens, haletants, prennent la tête du cortège, frémissant d'impatience et hurlant de plaisir sous le fouet des piqueurs, tandis que les cavaliers forment au centre un brillant quadrille tout prêt à s'enlever à la première fanfare.

Nommer les élégantes qui ont suivi ces chasses serait trop long dans cette restreinte analyse. Je note seulement, sur le break à quatre de la baronne A. de R....., les coussins en peau de tigre à glands rouge et or, chiffrés en cuir fauve, assortis au petit carnier en miniature suspendu en guise d'aumônière et porté par une courroie en sautoir.

Les dernières chasses ont lieu à *Fontenailles*, dans le beau château où la duchesse de Bauffremont promet à ses amis une crémaillère monstre. Fontenailles, on le sait, appartint jadis à Agnès Sorel ; c'était un véritable joyau de l'architecture à cette époque, et la favorite y avait rassemblé tout ce que l'art somptuaire produisait alors de magnificences. Tous ces trésors s'étaient trouvés dispersés par les ouragans divers qui, depuis cinq siècles, ont bouleversé le royaume de France. Mais la duchesse, qui est une artiste en même temps qu'une grande dame, s'est appliquée à recueillir les épaves. Et, ce qu'elle n'a pu retrouver, elle a su le rétablir dans tout le faste primitif, avec le goût fabuleux qui la caractérise. Quand j'aurai dit que Mme de Bauffremont connaît Viollet-le-Duc et les autres chercheurs de notre vieil art français, à en indiquer chaque page sans s'y tromper, on pourra comprendre que, sous sa direction intelligente, Fontenailles soit ressuscité tel qu'il était du temps d'Agnès. La belle fée, d'un coup de baguette, lui a rendu son merveilleux éclat. Et soudain, le vieux manoir a retrouvé sa radieuse splendeur, ainsi que ces belles princesses qu'un doux appel du prince Charmant éveillait jadis, les arrachant au magique engourdissement d'un sommeil séculaire.

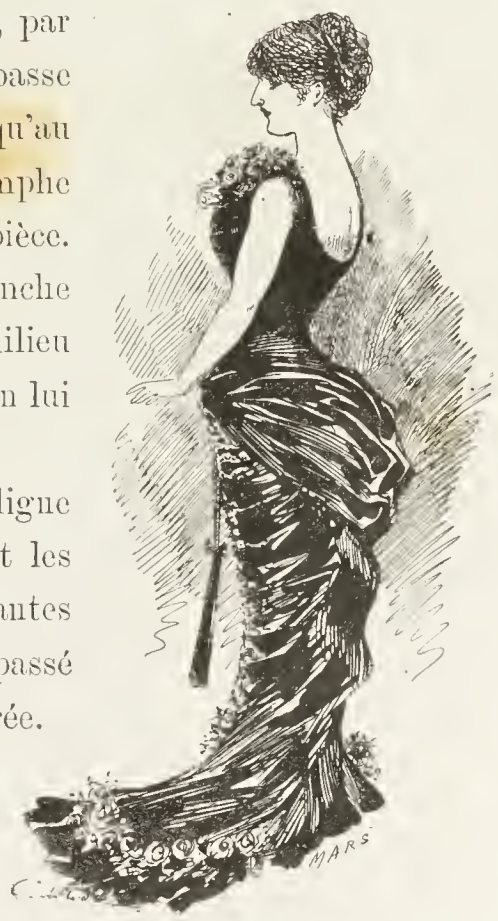
COSTUME DE Mlle BRINDEAU
Au 5e acte de *Serge Panine*.

Après le monde, le théâtre nous fournit son contingent de jolies choses.

C'est un assaut parmi nos actrices à qui sera la plus coquette, et il semble que l'élégance doive bientôt passer avant le talent. Pour le moment, elle en est le complément obligé.

Le *Vaudeville* trouve sa place en tête des théâtres où se produisent les plus brillants chefs-d'œuvre de nos grands faiseurs. Sardou, son auteur favori, tient beaucoup à ces détails, et a su l'accoutumer à la plus correcte magnificence.

Mais *Odette*, par le choix des artistes, par la multiplicité des rôles féminins, surpasse tout ce qui l'avait précédée et efface jusqu'au souvenir des élégances passées : le triomphe des toilettes est à la hauteur de celui de la pièce.



COSTUME DE Mlle BRINDEAU
Au 4e acte de *Serge Panine*.

Celles d'Odette, c'est-à-dire de Blanche Pierson, tiennent royalement la tête, au milieu de la cour charmante de jolies femmes qu'on lui a donnée.

La signature du grand couturier souligne chaque détail, et le grand artiste qui fit les Sagan, les Metternich, et toutes les élégantes fameuses de la Cour impériale, s'est surpassé dans cette création si gracieusement inspirée.

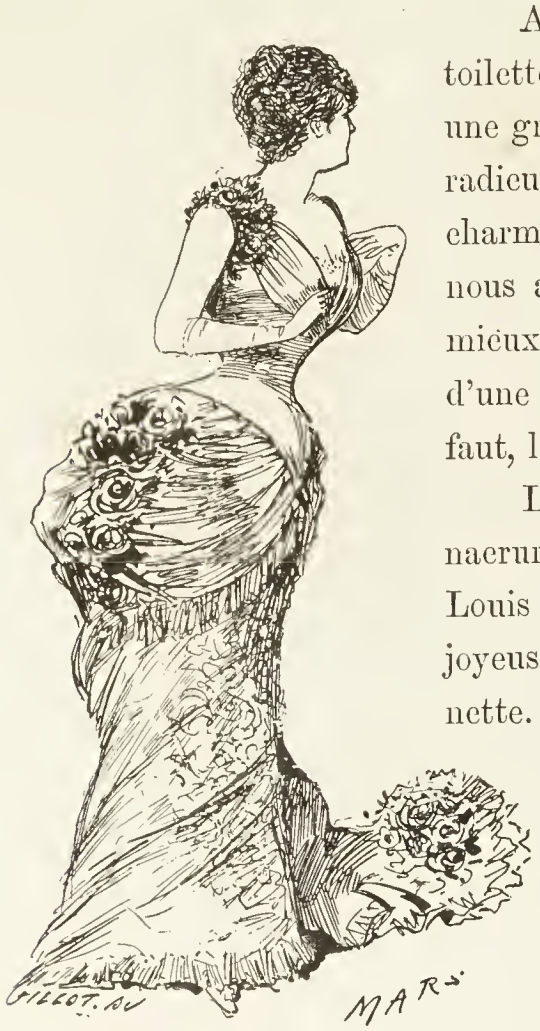
La première robe, un deuil sévère qui encadre de ses crêpes le joli visage d'Odette, est toute simple, comme il convient. Le grand fichu blanc, serrant le buste, y met la note claire, un rayon de gaieté dans cette tristesse. Mais les deux autres se vengent de cette simplicité par le fracas de leur luxe.

Les douces nuances de l'une font valoir l'éclat bruyant de la seconde : on peut les comparer au pâle coloris des bergerades de Sèvres, formant opposition à l'étincellement de ces cristaux de Bohême dans la transparence desquels roulent les pierreries.

La première est en satin argenté et bengaline rose de Noël. La jupe, toute rose et bordée d'un entre-deux d'argent, se fend de chaque côté pour livrer passage à une coulée de vieilles malines qui floconnent tout autour. De petits trèfles en perles fines couvrent cette jupe d'une pluie nacrée.

Une toilette éblouissante couronne celle-ci de son faste triomphant. Du satin or vif, moucheté sur le corsage décolleté, serrant le buste

comme un gant, des palmettes or et noir. Les mêmes palmettes se répètent de chaque côté du tablier, un grand V de broderies or et noir, dont la pointe est en bas. Des écumes de blondes noires dégringolent de chaque côté de la traîne, tout unie comme une nappe d'or.



COSTUME DE Mme LÉONIDE LEBLANC
Au 4e acte de *Serge Panine.*

Après ces toilettes à sensation, les jolies toilettes de Mlle Alice Legault, portées avec une grâce de jeune fille, fraîches, reposantes, radieuses comme un jour de mai. Elles sont si charmantes, si *mondaines*, si j'ose dire, que nous avons voulu les faire dessiner pour les mieux expliquer. Ce sont les robes choisies d'une toute jeune femme, exquises, comme il faut, les vraies robes d'une jeune mariée.

La première est grise, d'un gris de nacrure de perles. Elle est délicieusement Louis XVI et elle semble inventée pour la joyeuse venue de la Dauphine Marie-Antoinette. La jupe, courte, se compose de plissés dont les moirures luisent sous la lumière, pareilles à cette écume d'argent qu'un rayon de lune met aux vagues mourantes. Des relevés de satin très bouffants, retombant derrière en soyeuse cascade argentée, mettent de l'ampleur à la taille frêle; le corsage, en satin, très court sur les hanches, est éclairé d'une broderie de perles qui le cerne tout autour. Une chemisette de guipure vénitienne se montre dans l'ouverture du grand col, recouvert de la même guipure. Les manches, demi-longues et crevées de guipures, sont d'une originalité charmante.

A cette brume si suavement douce succède l'azur rayonnant d'un ciel idéalement pur ; costume de style, dessiné par Greuze et coloré par Mignard. La tunique, d'une simplicité adorable, se plisse avec une grâce infinie, retenue en godet du côté gauche pour laisser voir le jupon, tout bouillonné, au-dessus d'une écume de dentelles blanches. Le corsage est un canezou de broderies à jour, serré à la taille par un corselet de satin bleu.

Je veux finir par la grande première du Gymnase, le premier succès de l'année. C'est l'événement de la dernière semaine et une triomphante entrée en matière pour le début de 1882.

Je ne suis pas un critique théâtral et je n'ai pas à donner mon opinion sur les talents divers qui se sont brillamment dévoilés. Je m'occupe uniquement du succès d'élégance, qui a été complet, devant une salle éminemment féminine et compétente.

COSTUME DE Mme LÉONIDE LEBLANC
Au 3e acte de *Serge Panine*.

Le temps me manque pour tout détailler ; je parlerai donc seulement des quatre jolies toilettes qui sont le triomphe coquet de cette Léonide, aussi jolie encore qu'aux jours de la splendeur impériale. Quant à celles de Mlle Brindeau, un croquis les indiquera mieux que je ne le pourrais faire.

Une distinction absolue est le cachet distinctif de ces quatre toilettes, qui suivent la gamme ascendante d'un luxe croissant. C'est, au premier acte, un costume court en gros de Sicile scabieuse. La jupe drapée en tablier sur un jupon de satin assorti et tout frissonnant de broderies de soie qui forment volants. Pour corsage, un habit en gros de Sicile, d'une nouveauté absolue, coquet et mutin, et provocant !... à faire damner tous les saints du paradis !

Après cela, de la moire dorée, tout unie, une jupe à la Montpensier, festonnée dans le bas sur un dépassant de satin feu. Une pelisse dogaresse en grosse soie côtelée, du même blond, cache à l'abord toute la toilette, cernée par de larges bandes de peluche feu. Une petite capote, gaminement posée sur le chignon, en velours, à panaches feu, achève cette toilette sobrement élégante.

Puis, c'est un costume de velours turquoise de Perse, une toilette de fée ou d'almée. Le jupon, tout rond, est en broderie hindoue, de soie blanche,

sur un transparent de satin azur. Le velours se drape aux hanches et s'allonge derrière en ailes de mouche, très aiguës, barbelées comme des flèches. Le corsage, court aux hanches, de style Louis XVI, se boutonne par des perles. Un fichu bouffant en linon donne à Léonide un petit air de duchesse de Trianon, et les manches, toutes claires en broderies, arrêtées au coude par un velours bleu, laissent admirer les beaux bras qui enchaînèrent tant de grandeurs !

La plus belle fleur de ce bouquet est la robe de bal, en satin rosée mourante, un réseau de perles fines, à peine rosées d'un rayon d'aurore, moulant dans sa coupe merveilleuse ce qu'il voile si splendidement. Des paniers de satin se drapent aux hanches en les soulignant, perlés seulement d'une frange. Le petit corsage, décolleté en carré, moulant cette taille de déesse est garni d'une simple draperie en fichu que noue à gauche un bouquet de roses. Une frange de perles remplace la manche, absolument absente. Mais le triomphe, ce sont les roses, ces belles roses royalement épanouies qui, largement étalées dans la draperie de satin qui est leur nid coquet, coulent le long de la robe, glissant sur les perles, dans les plis de la soie, pour s'en aller fleurir jusqu'au bout de la traîne légèrement arrondie.

MAGALI.

L'Éditeur-Gérant : G. DECAUX. Paris. — Typ. A. QUANTIN.

LE CARNAVAL DE NICE

Non, feu Carnaval n'est pas mort comme le bruit en court depuis tantôt vingt ou trente ans; il est seulement en déplacement de santé. Le climat de Paris ne lui convient plus ; ici Carnaval est malade, mélancolique comme un célibataire sur le retour, funèbre comme un habit noir. Miné sous notre ciel par une consomption, nous ne dirons pas précoce, puisque le malade compte un respectable nombre de siècles, mais enfin par une consomption qui résiste à toutes les médications, à la valse viennoise comme aux galops parisiens, — usé sur

toutes les coutures, l'infortuné Carnaval a fait comme tous les malades, il est parti se réchauffer dans le Midi, sous les brises tièdes de Nice la joyeuse et la cosmopolite.

Et Paris, qui se souvient de feu Carnaval, jadis si fêté dans ses murs, prend tous les ans la route de Nice pour aller chercher des nouvelles de sa santé, et le jour où Carnaval ne se trouvera plus suffisamment bien dans notre Europe renfrognée, Paris s'en ira le retrouver à Lima ou ailleurs.

LE DOMINO.

En attendant, Carnaval se porte agréablement à Nice. La municipalité paternelle s'occupe de lui, les habitants le choient, les hôteliers le vénèrent, Giuseppe Prud'homme ne lui retire pas sa considération distinguée, et les étrangers le fêtent avec un vif entrain.

Carnaval est le roi de Nice pendant huit jours. Il règne et il gouverne. Toute la ville se pavoise à son intention ; partout sur les boulevards et sur le Corso, des mâts se dressent, des tribunes se construisent. Tous les balcons s'habillent de taffetas rose, toutes les fenêtres sont encadrées de feuillages ou drapées de rose tendre avec le plus délicieux mauvais goût,

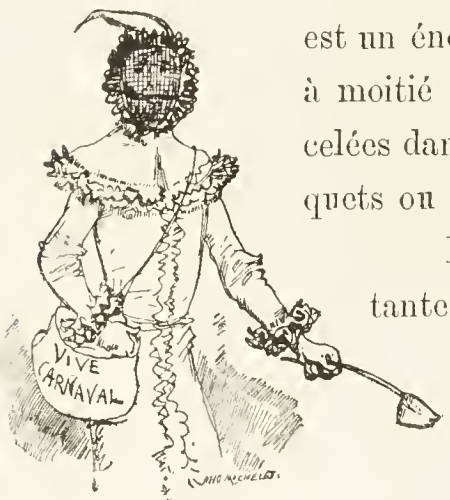
PRÉPARATIFS DE CAVALCADE.

et des banderoles voltigent, des rosettes et des rubans dessinent des festons et pomponnent joyeusement les façades.

C'est le jeudi précédant le mardi gras que la fête commence. Le canon tonnant sur la grosse tour, au sommet de la colline du vieux château, annonce le Corso de gala et la bataille des fleurs.

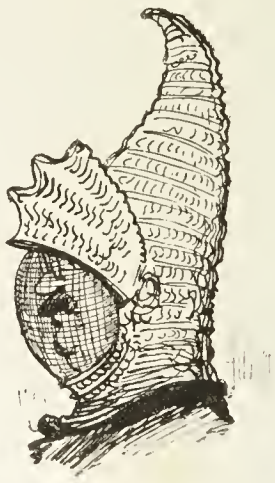
MASQUE PERFECTIONNÉ.

Tous les équipages de Nice défilent sur la promenade des Anglais. Ce ne sont plus des voitures, ce sont des jardins ambulants ; les roues sont devenues des couronnes de feuillage avec un bouquet pour moyeu, des guirlandes de verdure s'entrelacent sur les panneaux, la lanterne est un énorme bouquet de lilas blanc, et le cocher est à moitié enseveli sous les bottes de violettes amoncelées dans de grands paniers, préparées en gros bouquets ou entassées dans la capote-jardinière.



UN COMBATTANT.

La bataille, commencée avec les combattantes et les combattants postés sur les balcons ou les vérandas des villas, devient vite une mêlée générale sur la promenade des Anglais ; les bouquets volent, les touffes de roses fendent l'air, héliotropes, anémones, narcisses, œillets, iris et géraniums pleuvent de toutes parts, accompagnés, bien entendu, des madrigaux de rigueur et des éclats de rire des blessés. Les combattants des allées bombardent les voitures au passage et reçoivent en retour une pluie de projectiles, les voitures s'attaquent aux voitures, et quand les munitions sont épuisées, on riposte avec les obus fleuris des assaillants.



MASQUE PERFECTIONNÉ.

On a dépensé des sommes folles pour fleurir les voitures et les garnir de munitions ; certaines calèches sont entièrement décorées de camellias en guirlandes, camellias aux panneaux, camellias aux roues, camellias aux lanternes.... Toutes les serres et tous les jardins ont été dévalisés, et il en est resté encore, après ce galant combat

à la Watteau, suffisamment pour recommencer au besoin le bombardement.

A partir de la bataille des fleurs, Nice a la fièvre; tous les commerçants vendent des masques de menu fil de fer, destinés à cuirasser le visage, des capuchons de domino pour préserver le cou et les oreilles et des sacs

UN COIN DE RUE.

de confetti, grenaille de plâtre qui va remplacer les fleurs dans une grande bataille de deux jours. Confetti! confetti! on ne voit que cela partout, les épiciers en sont encombrés, et les gamins en vendent sous les portes.

La grande cavalcade obligatoire, préparée depuis le mercredi des cendres de l'année dernière, sortira deux fois, le dimanche gras et le mardi. C'est une lutte entre les différentes parties de la ville; chaque quartier, chaque rue, a préparé dans le plus grand secret son char ou son groupe particulier. La municipalité, pour exciter une noble émulation, donne des prix aux mascarades les mieux réussies ; il y a des prix de char, de groupe à

cheval, de groupe à pied, de masque isolé à cheval, à baudet et à pied ; — sans parler des prix réservés au balcon le plus richement décoré, à la rangée de fenêtres, à la fenêtre, à la loge, à la tribune ornée avec le plus de goût.

MASQUE PERFECTIONNÉ.

Il faut, le dimanche matin, faire une tournée dans les rues de la vieille ville, dans les ruelles tortueuses et noires qui grimpent au vieux château, pour surprendre les préparatifs, dans les coulisses du carnaval. Ici on achève fébrilement au fond d'une cour la décoration d'un char, et les masques qui doivent y prendre place arrivent tout harnachés ; plus loin on couvre les fiacres de housses de taffetas pour les garantir contre la pluie des confetti ; aux fenêtres des vieilles maisons apparaissent des têtes coiffées du capuchon rose, plus loin des masques battent le rappel pour rassembler une cavalcade de quartier.

A midi, trois coups de canon au vieux château donnent le signal et la bataille commence. Jusque-là on avait pu se promener à visage découvert ; mais, à partir de ce moment, la guerre est ouverte ; il faut vite prendre le masque de fil de fer et relever le collet des habits, les premiers confetti volent et viennent cingler les chapeaux.

En un clin d'œil la physionomie du Corso change ; les promeneurs paisibles se transforment en combattants, tous les bras se lèvent, tout le monde s'attaque ; les fenêtres, les balcons de toutes les maisons, loués d'avance, se garnissent de leurs locataires, qui font pleuvoir la mitraille de plâtre sur la foule de la rue.

UN GRAVE MAGISTRAT.

De toutes les rues aboutissant au Corso, débouchent des combattants, la gibecière gonflée de plâtre en bandoulière, ou les poches bien garnies de confetti. Des familles, par groupes, affrontent la mêlée ; les dames ont des chapeaux sacrifiés, bien rabattus sur la nuque et solidement retenus par des rubans ou par une mantille nouée sous le menton. Les hommes ont le droit d'être moins gracieux et ils en usent comme toujours, quelques-uns arborent sur des paletots ordinaires la pèlerine de domino ou le bonnet de

fou à grelots. De bons et gros bourgeois ainsi encarnavalés par la tête se promènent gravement dans la foule et couvrent leurs voisins de mitraille blanche sans se départir de leur gravité. Certains d'entre eux, cela se voit, sont dans leur pays de solennels magistrats ou d'imposants conseillers généraux ; sur le Corso de Nice, ils attaquent les balcons et accablent les dames de confetti en risquant de vagues galanteries.

Outre le simple masque de fil de fer préservant assez incomplètement, il y a des masques de formes excentriques, des casques de scaphandre en

LA GRANDE TRIBUNE.

mince treillis de fer, des masques à couvre-nuque, terminés en bonnet de fou, et même des casques de chevalier en paille, à visière de laiton. Ceux-là peuvent braver les plus formidables bordées de confetti, sans jamais songer à capituler.

Des dames, reculant devant le masque ordinaire, essayent de lutter avec de simples masques à main pour toute défense ; mais elles doivent vite renoncer à toute velléité de coquetterie et se blinder la figure comme tout le monde.

Après le premier quart d'heure de bataille il semble qu'il ait neigé sur Nice : tout est blanc, le Corso est couvert d'assez de plâtre écrasé pour construire une douzaine de maisons, les combattants sont blanchis des pieds à la tête comme des fariniers ou des pierrots ; les gamins courent à

travers la foule, ramassent les confetti à pleines mains et les entassent dans des sacs pour les revendre.

Des éclats de musique annoncent l'arrivée de la cavalcade qui s'est formée près de la gare. Un peloton de gendarmes ouvre la marche; les braves troupiers traversent la bataille sans masques, non sans recevoir quel-

LE CHAR DU DIVORCE.

ques éclaboussures, les chevaux, cinglés par-ci par-là de paquets de confetti égarés, dansent malgré la bride.

Les chars énormes et surchargés s'avancent lentement au milieu d'un nuage de plâtre; les voitures pleines de combattants, les troupes de masques à pied et à cheval, diables, marins, nourrices, sauvages, polichinelles, tout ce monde coloré, doré et pailleté, défile sous les terrasses du Corso couvertes de monde et devant la grande tribune de la préfecture, réservée aux autorités et aux juges de ce grandissime concours régional carnavalesque.

Il y a des chars ingénieux ou comiques très réussis : le grand prix de l'année dernière a été enlevé par un gigantesque char portant un orchestre de fleurs groupé au-dessous d'une grenade entr'ouverte, pleine de grenadiers fantaisistes du premier Empire.

Un des plus amusants était le char du divorce, conduit par une sorte

BATAILLE DES CONFETTI.

de tabellion en perruque et en robe, et occupé par trois jolies avocates qui

jetaient libéralement à la foule des confetti et des paquets d'imprimés plaidant assez gauloisement la cause du divorce.

Divorcez ! Divorcez !
Divorçons ! Divorçons !

L'attaque des chars réunit tous les combattants de la rue. Décidément le carnaval est à Nice un exercice de gymnastique et de la plus violente; à force de lancer des confetti, l'épaule et les bras se fatiguent. Il faut lutter quand même, on en sera quitte le lendemain pour une petite courbature. On vend d'ailleurs des armes qui suppriment en partie la fatigue et permettent de cingler plus fortement l'ennemi.

Ce sont des petits cylindres de fer-blanc montés sur un jonc flexible ; le cylindre rempli, on courbe le jonc et les confetti vont plus haut et piquent plus fort. C'est avec cela seulement que l'on peut attaquer sérieusement les chars et les voitures, forteresses roulantes d'où tombe une véritable averse de petits pois de plâtre.

En travers de toutes les rues aboutissant au Corso, des tribunes ont été élevées sur des charpentes ; les combattants sur ces plates-formes ont des caisses pleines de plâtre, ils lancent les confetti avec des truelles sur tout ce qui s'approche ou vident des sacs sur la foule ; outre ces postes haut perchés, on a établi partout où l'on a pu dans la devanture des magasins, à mi-hauteur, des petites loges coquettement arrangées.

Des combats singuliers s'engagent entre les piétons et ces loges, plus accessibles que les tribunes et les balcons ; dans la partie étroite du Corso, une loge occupée par trois Merveilleuses soutient l'effort de toute une troupe d'assaillants, qui, non contents de faire grêler les confetti, bombardent les Merveilleuses avec de gros bouquets de violettes et leur envoient la petite pluie fine des tubes à parfum.

La lutte est encore plus chaude devant la grande tribune qui ferme le Corso du côté de la place des Phocéens. C'est un véritable orage, les occupants de la tribune ont affaire à des acharnés armés de cuillers à confetti du plus fort calibre et bien pourvus de munitions, qui opèrent un siège en règle. Les chars, en passant, cinglent à la fois assiégeants et assiégés; il y a des centimètres de confetti par terre.

Sur tout le parcours de la cavalcade, de la gare au Corso, en passant

par les quais du Paillon, l'animation est la même ; des avalanches de plâtre tombent des fenêtres et des balcons et les confetti grêlent partout.

L'aristocratie nicoise et étrangère occupe une grande tribune au cercle Visconti, près de la place de la préfecture ; l'ardeur n'est pas moins vive là qu'ailleurs et les mains les plus patriciennes, plongées dans le plâtre jusqu'au coude, cinglent impitoyablement les lutteurs de la chaussée.

Beaucoup d'étrangers suivent la cavalcade dans des voitures bourrées

UN FIACRE.

de sacs de confetti ; les dames ont revêtu un domino protecteur sur leurs robes ; les cochers, pour ne pas offrir un trop facile point de mire aux cuillers à confetti, ont retiré leurs chapeaux et les ont remplacés par des capuchons roses ou des bonnets à grelots qui contrastent comiquement avec la gravité d'attitude des porteurs. Quand les voitures quittent le champ de bataille pour regagner les régions plus calmes des quartiers neufs, les cochers retirent leurs pèlerines de domino et remettent gravement les chapeaux à cocarde.

Les simples cochers de fiacre, revêtus de dominos complets, ont plus de laisser-aller ; ils ont troué leurs masques pour pouvoir fumer la pipe en roulant à travers la foule.

L'après-midi s'avançant, la lutte s'apaise peu à peu. La cavalcade est rentrée, la foule diminue, les tribunes se vident ; tout le monde a plus ou

moins les bras fatigués et les confetti se font rares. Quelques vaillants continuent encore la bataille sur la chaussée; d'autres, les mains dans les poches, se retournent tout à coup et viennent, à bout portant, asperger les dames avec les tubes à parfums.

Et quand on rentre chez soi pour réparer le désordre de la bataille, on trouve des confetti partout, dans les plis des robes, dans les poches, dans les bottines, dans les cheveux ; on ne peut faire un pas sans semer des pois blancs sur le parquet et soulever un petit nuage de plâtre. Quinze jours après, on retrouvera encore quelques grains égarés dans les doublures des vêtements.

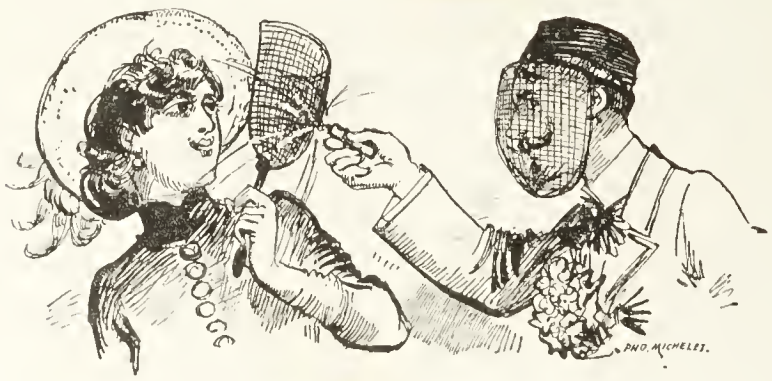
Le mardi gras, l'affaire recommence, la cavalcade reparaît, les loges et les balcons retrouvent leurs défenseurs et leurs assaillants aussi acharnés que le premier jour.

Le soir, les *Mocoletti* remplacent les *Confetti ;* les fanatiques du carnaval se promènent avec une bougie allumée qu'il s'agit de ne pas laisser éteindre, tout en essayant de souffler celle des autres. Et pour terminer la fête, à dix heures du soir, Carnaval est brûlé en effigie sur le Corso.

La roulette, qui a presque chômé pendant ces deux journées, va reconquérir ses fidèles; on va retrouver ses habitudes et reprendre le chemin de Monte-Carlo.

En voilà pour un an. Deux jours de gaieté sur trois cent soixante-cinq —ou six — c'est peu ! ne pourrait-on rallonger le joyeux carnaval niçois ?

A. Robida.



LE TUBE A PARFUMS.

TOUT FEU, TOUT FLAMME

DEUXIÈME PARTIE

TOUT FLAMME

I

Philippe arriva à six heures et demie. Valentin le reçut et l'on se mit presque aussitôt à table.

Le dîner fut triste.

Le pauvre convive ne savait que penser. Il arrivait le cœur en fête, d'accord avec le programme arrêté le matin, et sa gaieté sonnait d'une façon discordante dans ce milieu troublé. Il avait demandé déjà trois fois à ses hôtes s'ils étaient souffrants, s'ils avaient reçu quelque fâcheux

avis, lorsque Marcelle, qui craignait que son mari n'annonçât sans crier gare ses projets de départ, dit négligemment :

« Nous avons, en effet, à vous annoncer une nouvelle qui nous attriste... un peu.

— Que vous est-il arrivé ? demanda le patient.

— Je crois que nous allons quitter Nice.

— Ah !

— Mon mari aura terminé ses travaux dans quelques jours. Il a hâte... vous le comprenez, d'aller se faire applaudir à l'Académie. »

A partir de ce moment, tout le monde fut à l'unisson. Les phrases mouraient à peine commencées. On se servait pour la forme et l'on ne touchait à rien.

« Valentin vous prie de l'excuser. Il ne pourra pas nous accompagner ce soir. Je n'ai pas grande envie, je l'avoue, d'aller au théâtre.

— Vous me feriez beaucoup de peine en n'y allant pas, ma chère amie. Vous devez le comprendre. Je croirais que vous m'en voulez. »

Et Valentin insista si bien qu'à sept heures et demie les deux amis se mirent en route.

Que de choses ils avaient à se dire !

Ils ne se rendirent pas directement au théâtre, comme bien vous pensez. Pour la première fois Marcelle parla à Philippe en toute franchise. Elle dit ses mécomptes; elle raconta la scène qui avait précédé le dîner. Elle se débattait sans espoir dans l'eau dormante du ménage, auprès d'un mari tout à la science, résigné à tout, pourvu qu'il pût continuer en paix son œuvre ridicule.

« Je suis épouvantée, dit-elle, quand je songe à ce que va être ma vie là-bas. Et je le sens bien, allez ! nous ne nous reverrons plus. Qu'est-ce que je vais faire? qu'est-ce que je vais devenir? Je n'ai pas d'enfant, je n'ai pas de mère, je n'ai rien pour me consoler. J'avais concentré sur vous toute ma tendresse. En vous perdant, je perds tout. Qu'ils sont heureux, les hommes! Ils peuvent aller se faire tuer quelque part lorsque le chagrin les prend. Qu'importe la cause! La mort ne choisit pas. Nous autres, misérables, que pouvons-nous devenir ? Je n'ai même pas droit au cloître. Ah ! tenez, je crois que je me tuerais si je n'espérais pas que la douleur me viendra en aide. Et vous, qu'allez-vous devenir ?

— Ma tendresse est trop forte pour se contenter de peu. Demander

au temps de l'éteindre me ferait honte. Je rougirais d'y parvenir. Vous faire de loin en loin des visites banales, mentir à tout propos, déshonorer, enfin, l'amour que je vous porte, je ne le ferai pas. Vous m'avez tracé ma voie.

— Moi ?

— Je trouverai quelque part une cause meurtrière à défendre.

— Quelle idée ! Je ne veux pas que vous fassiez cela.

— N'est-ce pas perdre la vie que de vous perdre ? C'est un cadavre qu'on tuera.

— Espérez-vous donc que je vivrai, moi, avec cette pensée que je vous ai envoyé mourir? Vous voulez me rendre folle, alors ! »

Ils allaient à l'aventure, sans souci du but, oubliant l'heure, cherchant en vain où abriter leur tendresse menacée, lorsque retentit une explosion terrible presque aussitôt suivie de clameurs confuses qui grandissaient de seconde en seconde. Des cris déchirants dominaient par moment ces rumeurs encore sourdes. Dans les rues voisines on entendait le roulement précipité des voitures qui fuyaient. Ils en virent passer une dont l'attelage épouvanté galopait, tantôt sur le trottoir, tantôt sur la chaussée. Le cocher affolé fouettait ses chevaux en poussant ce cri terrifiant : « Au secours !... au feu ! C'est le théâtre qui brûle ! »

Et, en effet, le ciel se remplit de lueurs qui, au gré du désastre, tantôt croissaient, tantôt décroissaient d'intensité. Au-dessus des toitures voisines on voyait haleter l'incendie. La fumée montait en spirales, rousse, épaisse, zébrée de lumière, pailletée de flammèches. Les étoiles brillaient, impassibles, dans la pourpre, dédaigneuses des étincelles éphémères que le vent entraînait.

La foule épouvantée se dirigeait vers le lieu du sinistre, se demandant à quelles horreurs la Mort se livrait là-bas, à quelle effroyable orgie elle présidait, la misérable. Des malheureux couraient, oppressés, le cœur plein d'angoisse. Leurs parents, leurs amis, étaient partis pour le théâtre depuis une demi-heure. Avaient-ils pressé le pas pour s'assurer « une bonne place » ? Les avait-on retenus en route ? Étaient-ils dans le brasier ?

On arrêtait, bon gré, mal gré, ceux qui revenaient, pour leur faire raconter ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient entendu dire. Ceux-là parlaient de grappes humaines à demi asphyxiées, poursuivies par les flammes, qui se précipitaient dans le vide et tombaient sur le pavé ; de

cadavres défigurés qu'on alignait dans les travées de l'église Saint-François-de-Paule et que l'on ne pouvait plus reconnaître qu'à des lambeaux de vêtements. Ils avaient vu un amas de chair humaine composé de trois pauvres êtres : le père, la mère, un petit enfant, qui se tenaient si fort enlacés qu'on avait dû renoncer à les séparer. On eût brisé leurs membres calcinés. Le baby, entre ses doigts crispés, tenait encore une orange.

A l'intérieur, les morts entassés obstruaient toutes les issues. Ceux-là avaient été étouffés et il fallait escalader ces barricades humaines pour pénétrer dans la salle. A chaque instant montaient de nouveaux tourbillons de flammes, provoqués par de nouveaux éboulements. Pendant une seconde on entendait des cris plus aigus... puis les crépitements de l'incendie, les rumeurs du dehors étouffaient les bruits du dedans.

Philippe et Marcelle se serraient l'un contre l'autre. L'amour les avait préservés. S'ils avaient été directement au théâtre ils y eussent été très certainement brûlés ou étouffés. Ainsi, pendant qu'ils appelaient la Mort, sûre des prompts effets de son guet-apens, elle passait auprès d'eux, dédaigneuse, pour aller à quelques pas se gorger de cadavres.

Tandis que des officiers passaient au galop, que des détachements de soldats et de marins allaient faire la chaîne, des groupes se formaient qui critiquaient les mesures qu'on allait prendre, qui blâmaient les autorités, qui auraient fait ceci au lieu de cela, qui assignaient à chacun sa part de responsabilité et discutaient les causes de l'incendie, au lieu de concourir à l'éteindre.

Les maisons hautes s'empourpraient, et sur leurs toitures les curieux allaient et venaient.

Nos amoureux songèrent à Valentin qui devait les croire dans la salle ; leur premier mouvement fut d'aller à lui et de le rassurer.

Auprès d'eux passa une civière sur laquelle un malheureux, les jambes calcinées, se tordait. Marcelle eut peine à ne pas tomber, tant l'effroi la faisait trembler.

« Il me semble que c'est l'un de nous deux que l'on emporte », murmura-t-elle.

Et les gens qui suivaient disaient :

« C'est épouvantable, ce qui se passe là-bas. On ne retrouvera pas le quart des gens qui y sont morts. »

Cette phrase fit surgir une même pensée dans la tête de Philippe et

A. Robida

Imp. A. Quantin

LA BATAILLE DES FLEURS A NICE

dans celle de Marcelle. Ni l'un ni l'autre n'osait la formuler, mais ils ralentirent le pas sans s'en rendre compte. Il y eut un moment de silence terrible. Philippe s'arrêta.

« Il nous croit morts.

— C'est probable.

— Tu voulais mourir ?

— Je le voudrais... mais j'ai peur maintenant.

— Vivons donc plutôt l'un pour l'autre. Tu viens de l'entendre : jamais on ne saura le compte de ceux qui meurent là-bas. On nous croit au théâtre, disparaissons.

— C'est affreux ce que tu dis là.

— Est-ce donc plus affreux que ce qu'il te disait tout à l'heure ?

— Je n'ai pas le droit de le faire souffrir.

— Ne sommes-nous pas deux qui souffrons par lui ? Nous ne faisons, après tout, que nous défendre.

— Songe donc à l'avenir que nous lui préparons.

— Songe au nôtre. Nous mourrons de douleur, nous. Il se consolera.

— Je n'ose pas.

— Alors, tu m'aimes moins que je t'aime.

— Ah ! Dieu !... peux-tu dire cela ?

— Ne t'assurait-il pas, il y a deux heures, que tout est écrit, que l'on doit se consoler de tout ?

— Oui, il l'a dit.

— Eh bien ?

— Et s'il mentait ?

— Il ne devait pas mentir.

— Et si, dans quelque temps, tu ne m'aimais plus ? »

Alors commença l'interminable litanie des protestations brûlantes, des serments incandescents. Il s'indigna des doutes qu'elle avait émis « sans craindre de lui briser le cœur ». Le sacrifice qu'il lui faisait n'était-il pas un témoignage irrécusable de sa tendresse ? Elle n'avait que son mari au monde, elle. Il avait, lui, deux sœurs, trois frères, un oncle, quatre tantes, sans compter un fort lot de cousins et de cousines qui allaient le pleurer, porter son deuil et se partager sa fortune.

Les mauvaises causes sont les plus faciles à défendre. Le bon sens, la vérité, la droiture, n'entravent pas la marche des arguments. On va, on

va, à l'aventure, sans autre souci que l'effet à produire. Philippe fit miroiter devant Marcelle tant de raisonnements frauduleux, il travestit si bien les sentiments de Valentin, il dépeignit sous un jour si riant l'avenir qu'il lui ménageait que la jeune femme, éperdue, s'écria :

« Tu me rends folle. Tu le veux ? Mourons pour le monde.

— Et vivons pour nous ! »

II

Il était huit heures vingt minutes.

A neuf heures quarante, un train partait pour l'Italie ; il fallait qu'il les emportât. Cette mort volontaire devait être foudroyante. Il fallait disparaître sans laisser de traces ; tout abandonner du passé ; naître, en quelque sorte, pour une vie nouvelle, avec le souvenir d'une préexistence désertée. C'était renouveler les mystères anté-génésiques dont Isis et Osiris avaient conservé la spécialité, eux qui s'aimèrent neuf mois durant dans le sein de leur mère, et qui jurèrent de vivre l'un pour l'autre, avant de venir au monde.

Philippe habitait seul une villa située dans le centre de la ville, une maisonnette italienne surmontée d'une terrasse, précédée d'un perron, une logette à demi cachée par des massifs fleuris. Dans l'alignement de la rue, une grille bordée de lianes ; derrière le logis, une pelouse et de grands arbres. Le bâtiment n'avait qu'un étage ; il encadrait un jardinet rempli de plantes exotiques. Marcelle ne vit absolument rien de tout cela ; tout en elle et autour d'elle était sombre et confus.

Prenant ses repas au Cercle, Philippe n'avait à son service qu'un valet de chambre. Jamais il n'avait renoncé à l'espoir d'attirer chez lui son amie ; aussi, désireux de s'isoler le plus possible, avait-il feint d'ignorer certaines relations amoureuses que son domestique avait formées en ville. Un jour il lui reprocha ses allées et venues nocturnes, et lui dit qu'il préférait qu'il ne rentrât pas. A partir de ce moment, Roméo ferma tous les soirs à sept heures les fenêtres et les volets de la façade, ouvrit tout à l'intérieur et, les dispositions prises pour la nuit, s'en alla rejoindre sa... ou ses Juliettes. Philippe était donc certain de trouver la maison vide.

En en franchissant le seuil, Marcelle sentit son trouble redoubler. Elle avait peur, elle avait honte d'entrer ainsi dans ce logis inconnu, per-

due dans l'ombre, seule avec celui pour lequel elle brisait à jamais tous les liens sacrés, avoués, avouables qui la rattachaient au monde. Son mari lui paraissait moins coupable à mesure qu'elle se sentait plus criminelle.

« Il ne faut pas qu'on voie de lumière ici, lui dit-il à voix basse. Approchez, amie. Je vais vous guider. »

Il voulut l'enlacer. Elle recula vivement, tremblant si fort qu'il en eut pitié. Elle plaça ses doigts glacés dans sa main brûlante et le suivit. Elle vivait à peine; elle n'avait plus conscience de rien.

Ils traversèrent ainsi plusieurs pièces. Elle n'osait pas tourner la tête, elle n'osait pas lever le front. Et, cependant, il lui semblait qu'on la suivait, que des yeux étaient fixés sur elle. Elle voyait tout le long du chemin des croix lumineuses alignées dans l'air. Ces croix étaient percées dans le plein des volets. De temps en temps les rumeurs de la rue lui rappelaient l'effroyable drame que la mort jouait là-bas, dans ce théâtre devenu charnier, et elle croyait errer sous terre, en quête d'un lit funèbre, pour y dormir jusqu'au dernier jugement. N'était-elle pas morte, morte pour tous? Dieu! qu'elles étaient loin, les douces impressions du réveil! Cette main dont l'étreinte lui donnait l'extase, il y a une demi-heure encore, lui paraissait être celle de quelque guide funèbre : goule, vampire ou lémure.

Philippe poussa une porte et la fit entrer dans un salon dont les larges fenêtres, ouvertes jusqu'au sol, donnaient sur le jardin intérieur. Elle se sentit revivre et courut au dehors, avide d'air libre et d'espace.

Les grands feuillages exotiques agités par la brise, le ciel rougi par l'incendie et pointillé d'étoiles violacées, les arcades circulaires, les détonations sourdes qui se succédaient au loin, les rumeurs de la ville, l'ombre épaisse, tout prêtait à ces murs sans issue, mornes à cette heure comme ceux d'un cloître, un aspect fantastique. Le froid gagnait le cœur de la pauvre Marcelle.

Les impressions de Philippe étaient bien différentes. Familier avec tout ce qui l'entourait, sa pensée restituait à chaque chose son aspect dénaturé par la nuit. Marcelle souffrait de se sentir vaincue; il s'applaudissait de sa victoire. Son but était atteint : elle était là, désarmée, bien à lui.

« Enfin, nous voilà seuls! dit-il. La maison est close et déserte; aucun regard n'y peut pénétrer. Pour nous, le monde a ces murs pour limites. Oublions tout ce qui n'est pas nous. »

Il l'attira dans ses bras avec trop d'ardeur. Elle en fut révoltée et se dégagea.

« Prenez garde, lui dit-elle. Je ne suis pas encore tellement résolue à vous suivre, que vous puissiez tout hasarder. Vous me faites peur. Éloignez-vous. »

Il tenta de la rassurer et lui proposa d'ajourner leur départ jusqu'à l'aube. Ils prendraient le train de sept heures vingt. La ville, alors, serait plus déserte. Et puis le courage lui manquait pour renoncer aux heures si belles qui s'offraient immédiatement à lui.

Elle insista pour un prompt départ.

« Ici, je ne me sens pas à vous, lui dit-elle. Il m'est trop facile de retourner à lui pour que vous puissiez vous réjouir encore. Quel espace faudra-t-il mettre entre celui que je trahis et vous, avant que mon orgueil abdique? J'en suis épouvantée. Je me croyais toute autre que je ne suis. Prenez garde. Je vous en avertis une fois encore. Redoublez de respect, sinon vous me perdrez. »

Plus il la voyait tentée de se reprendre, plus il se sentait brûlé du désir de la posséder. Quand il voulait l'entourer de ses bras, elle lui disait :

« Cela ne vous fait pas froid au cœur de penser qu'on va porter notre deuil? »

Et quand il lui parlait de tendresse éternelle, elle soupirait :

« Avant peu mon nom sera incrusté sur une tombe, et l'on dira pour moi la messe des morts. »

Il faisait tout... il faisait trop pour la rassurer. Elle eut peur.

« Vous m'avez assuré qu'aucun regard ne pouvait pénétrer ici ; je ne veux pas rester dans l'obscurité. »

Et comme il hésitait :

« Allez!... allez donc, reprit-elle. Faites ce que je vous dis. »

Elle parlait avec un tel accent d'autorité qu'il s'éloigna pour obéir. Il ne la savait pas aussi résolue. Autant il s'était montré ardent et agressif, autant il devint respectueux et soumis. Il était, après tout, maître de sa destinée.

« Partons ! se dit-il. Une fois en route, nous verrons bien. »

III

Ils n'avaient pas un instant à perdre. A peine avaient-ils une heure devant eux. Il allait la laisser seule un instant, pour qu'elle se transformât, comme il allait se transformer lui-même. Elle changerait de coiffure et natterait ses cheveux, bouclés d'ordinaire. Au lieu de son chapeau fermé, elle porterait un petit chapeau espagnol, incliné sur le front. Il lui donnerait un macferlane dans lequel elle s'envelopperait. Les femmes ont fait à la toilette des hommes tant d'emprunts, qu'une pareille transformation est facile à exécuter chez un garçon.

Philippe était connu à la gare, très connu. Il modifierait la coupe de sa barbe. Elle insista pour qu'il la coupât complètement. C'est un grand sacrifice qu'elle demandait là ! Il promit de le faire. Cela suffirait à le rendre méconnaissable.

Elle refusa d'entrer dans sa chambre. Il dut apporter sur la cheminée du salon les objets de toilette qu'elle jugea nécessaires. Après quoi, il la laissa seule.

Philippe s'enferma. Les événements les plus terribles, les plus imprévus avaient fait irruption dans sa vie, ordinairement vide et monotone, avec une telle furie, qu'il avait, pendant un instant, perdu la tête. Il était sincère, assurément, lorsqu'il avait offert à Marcelle de lui sacrifier le passé, de lui consacrer l'avenir; mais il y avait trois quarts d'heure de cela ! La réflexion commençait à tout remettre en place dans son cœur et dans son esprit.

Il avait trois mille francs chez lui. Il les prit en se demandant où il puiserait à l'avenir. Les morts n'ont pas de compte ouvert dans les maisons de banque. Ses héritiers allaient se partager son bien. Cette pensée lui fit faire la grimace. Il faudrait qu'il se créât des ressources, qu'il travaillât... qu'il travaillât beaucoup. Il n'était pas né pour la vie d'aventures. Il eût pu être si heureux en ménage ! Et il avait refusé plusieurs brillants partis. Avait-il été bête ! Il y avait surtout une petite créole de la Martinique qu'il regrettait.

Il se demanda s'il avait quelque souvenir compromettant à faire disparaître. Philippe n'était pas homme à conserver de pareilles « niaiseries ».

A chaque instant il se rappelait quelque objet précieux auquel il tenait

et qu'il eût voulu emporter. Il allait le prendre... et le remettait aussitôt en place. Le moindre changement pouvait donner l'éveil et tout perdre. Il avait grand'peine à se mettre dans la tête qu'il était mort depuis une heure. A vingt-huit ans, songez donc ! il est malaisé de se faire à cette idée-là. En s'habillant, à cinq heures, il avait laissé sa montre sur la cheminée. Il ne fallait pas qu'il y touchât. Son domestique la prendrait sans doute.

Il hésita quelque temps avant d'abattre sa longue barbe noire. Il lui devait tant de succès ! Après un pareil sacrifice, Marcelle n'aurait plus rien à lui refuser tout le restant de ses jours. Il se mit à l'œuvre. Une mèche tomba, puis deux, puis trois. La pointe des ciseaux lui perçait le cœur ! Était-il nécessaire d'en abattre plus de cinq centimètres ? Il se faufilerait si bien dans la foule qu'on ne le reconnaîtrait certainement pas. Oui, mais... au guichet ? La buraliste était une de ses protégées. Il donna à la toison le coup de grâce ; il fallait que le sacrifice allât jusqu'au bout. Quand elle fut à bas, Dieu ! qu'il se trouva laid !... et qu'il avait raison ! Philippe, le beau Philippe était bien mort cette fois. Ce n'était plus que le premier venu. Il semblait qu'il n'eût été que l'accessoire de sa barbe, un être banal créé par la nature pour promener cette toison victorieuse. Il se sentit humilié et se demanda comment il aborderait Marcelle. S'il avait su ! Certes ! personne ne le reconnaîtrait. Il eût pu passer auprès de Valentin, je ne dis pas précisément « la tête haute », mais en pleine sécurité.

Il ne savait que faire des épaves de sa barbe. Tout serait perdu si on les trouvait. Où les mettre ? Comment les faire disparaître ? Il les recueillit avec soin et les enferma dans une enveloppe dont il se débarrasserait en route. Il se trouva ridicule avec cette barbe en poche et en voulut à Marcelle du sacrifice qu'elle nécessitait.

Une fois rasé, Philippe trouva qu'il avait été un peu prompt à solder de la sorte une tendresse problématique. Marcelle pouvait cesser de l'aimer. Méritait-il qu'on l'aimât toujours ? Aime-t-on toujours ? L'aimait-il ou se bornait-il à la désirer ? Une fois satisfaite, sa passion aurait-elle la vie dure ? Il avait des doutes à cet égard. Il n'était pas meilleur qu'un autre. Il découvrit tout à coup qu'il était déloyal d'accepter d'une jeune femme sans expérience un pareil renoncement. Marcelle n'avait pas plus réfléchi qu'il n'avait réfléchi lui-même. Elle regretterait un jour...

dans un an... dans un mois... demain, peut-être... trop tard assurément ! d'avoir cédé à un mouvement irréfléchi de tendresse. Son devoir d'honnête homme était de lui ouvrir les yeux, de combattre, au besoin, ses résolutions. Il s'aperçut pour la première fois qu'il avait des devoirs à remplir envers Valentin, cet homme loyal, trop droit pour soupçonner ceux qu'il aimait ; car il les aimait... l'un et l'autre. Il alla jusqu'à trouver que Marcelle avait trop vite accepté de fuir. Quelle sécurité lui offrait une femme aussi prompte à oublier ses devoirs ?

Philippe fit tous ces raisonnements, et bien d'autres que je serais honteux d'étaler ici, en mettant sa barbe sous enveloppe. Ce qui prouve que les plus beaux sentiments déplacés se dénaturent. Il en est d'eux comme de ces vins qu'il faut boire sur place.

Prompt à se rassurer, il s'était dit que l'heure du départ venue, elle refuserait de le suivre ; qu'une fois chez lui, elle trouverait plus prudent, plus sage, plus charmant, de s'en tenir à cette première étape. Et voilà qu'elle persévérait dans sa résolution ! Non seulement elle acceptait le sacrifice, mais elle entendait brûler la première station. Qui se serait attendu à cela ? Il fallait qu'il allât jusqu'au bout... pendant quelque temps du moins. On pourrait intituler ce chapitre : *De l'influence de la barbe sur les résolutions de l'homme.*

Jamais coq privé de sa queue, de sa crête et de sa barbiche ne se trouva plus piteux que Philippe. Il remit tout en ordre, sans trop se hâter, résigné à manquer le train, et, après avoir jeté un dernier regard sur ces mille riens indifférents le matin encore, devenus si précieux, il entra dans le salon, décidé à faire payer cher à la pauvre Marcelle tout ce qu'il abandonnait pour elle.

Le salon était vide.

IV

Philippe ouvrit précipitamment la porte du couloir. Deux mains robustes le prirent au collet.

« Ah ! misérable, je te tiens ! » dit le nouveau venu.

Le jeune homme stupéfait lâcha le flambeau qu'il tenait. La bougie, sans s'éteindre, râla sur le plancher.

« Claude, c'est toi? s'écria Philippe rassuré, en reconnaissant son domestique.

— Au voleur! au voleur!

— Veux-tu bien te taire, animal! »

Le valet hurla de plus belle. « Es-tu fou? Es-tu gris? Mais reconnais-moi donc.

— Vous avez la voix, vous avez les habits de mon maître, mais vous n'êtes pas mon maître. Au voleur! au voleur! »

Philippe prit Claude à la gorge et l'étrangla un peu, ne trouvant pas d'autre moyen de le faire taire.

« Tu reconnaîtras du moins ma poigne, braillard. C'est moi, Philippe. J'ai coupé ma barbe, comprends-tu? »

Qu'il comprît ou non, le domestique se tut, aux trois quarts suffoqué.

« Entre là et ne bouge pas... ou je t'achève. »

Après avoir enfermé Claude dans l'office, Philippe s'en fut à la découverte.

Voilà ce qui s'était passé.

Une fois seule, la jeune femme avait entrepris de se transformer, comme le faisait son ami dans la pièce voisine. Elle avait enlevé son chapeau, elle avait enlevé ses gants, et ouvert son corsage pour lever plus aisément les bras. Ses cheveux dénoués, elle s'était approchée de la glace. La cheminée était haute; la pièce était grande et fort élevée de plafond. Une seule bougie l'éclairait, si bien que Marcelle ne distinguait de son reflet que les parties les plus lumineuses : les cheveux, la chair et le linge.

Quand elle se vit ainsi, seule, à deux pas de Philippe, les cheveux dénoués, la poitrine à demi nue, comme elle était le soir, dans la maison respectée, à l'heure de la toilette de nuit, elle fondit en larmes, cacha son visage dans ses mains et murmura :

« Est-ce Marcelle? Est-ce moi que je vois là? »

Elle eut honte, referma son corsage avec précipitation, passant les boutonnières, arrachant les agrafes; elle releva ses cheveux et ajusta son chapeau, tant bien que mal, sans oser approcher de la glace. Et tout le temps elle se disait :

« Non... je ne peux pas, je ne peux pas. Je ne suis pas faite pour cette vie-là, je le sens. Tout en moi demande grâce. Je me sauverai dès la première étape, après avoir brisé ma vie à tout jamais, après avoir brisé la sienne. Et si j'apprends la mort de Valentin, je deviendrai folle, je mour-

rai... ou je ne serai qu'une misérable. Une misérable!... que suis-je donc dès à présent? Qui me donnerait la main... ici... dans ce moment? »

Elle se dit que son mari serait assurément le seul qui lui tendît les bras. Philippe ne lui paraissait pas le même. Il semblait jouer une comédie. Rien n'était perdu encore, mais elle n'avait que des minutes pour revenir à la vie saine et respectée. Elle résolut de fuir.

AH! MALHEUREUSE QUE JE SUIS. (PAGE 107)

Voyez le revirement qui s'était produit dans son esprit. Il y a une heure, Valentin devait se consoler de son abandon ; Philippe en fût mort. Et voilà que toutes les consolations étaient devenues le lot de Philippe et tous les désespoirs, celui de Valentin.

Elle s'engagea dans les couloirs de la maison inconnue, retenant son haleine, marchant sur la pointe des pieds, demandant sa voie aux moindres indices. Elle voulut ouvrir plusieurs portes, et comme le bouton grinçait en tournant, elle continua son chemin. Le couloir au plafond vitré faisait tout le tour de la maison, entre deux rangées de chambres qu'il isolait. Il était interrompu par un vestibule donnant sur la façade. Lorsqu'elle y arriva, Marcelle se crut sauvée ; mais Philippe avait soigneusement fermé l'entrée à double tour. Elle était prisonnière.

Elle fixait des regards de folle sur cette porte close qui lui barrait le chemin de la vie honnête. Elle se brisa les ongles dans la serrure en cherchant à l'ébranler. Que faire? Aller trouver Philippe, exiger qu'il lui ouvrît? C'était s'exposer à d'interminables luttes qu'elle voulait absolument éviter. Il y avait deux portes latérales dans le vestibule. Elle en ouvrit une et se trouva dans un petit salon d'attente dont la fenêtre donnait sur la façade. La voie était trouvée. Elle sortirait de la maison par la fenêtre.

Après avoir doucement levé l'espagnolette, elle éteignit la bougie, entrebâilla les volets et regarda au dehors. Elle vit, à travers la grille du jardin, les passants aller et venir affolés, des détachements se rendre au feu, au pas gymnastique... Elle se pencha et eut le vertige. Au-dessous de la croisée, les fossés du sous-sol étaient défendus, à trois mètres de la façade, par une grille aux piques acérées. Descendre? C'était s'enfouir dans une nouvelle prison. Sauter n'était pas possible. Et puis, une fois dans le jardin, que ferait-elle? La grille était close, bien close. Demander du secours aux passants? C'était provoquer un scandale. Elle eut un moment atroce de découragement.

Marcelle, tu le sais maintenant, pauvre chère femme : quand le mal nous tient, ne fût-ce que par un pli, c'est comme si tous les crampons d'enfer étaient après nous.

Elle étudia la place de nouveau. Le fossé ne faisait certainement pas tout le tour du bâtiment. Elle trouverait sur les côtés une issue plus facile à franchir. Elle allait s'engager à tâtons dans le couloir, lorsqu'elle vit un homme approcher de la grille, tirer un trousseau de clefs de sa poche, ouvrir et gagner, toujours courant, le perron. Le nouveau venu ne prit pas le soin de fermer les portes à double tour, comme l'avait fait Philippe. Marcelle s'en aperçut, sortit de sa cachette, traversa le vestibule sans se soucier des cris que poussait Claude dans le couloir, descendit le perron, traversa le jardin, ouvrit la grille et faillit tomber à genoux pour remercier Dieu lorsqu'elle se vit libre.

Elle eût devancé un cheval de course, je crois. Ceux qui la voyaient passer se disaient :

« Voilà encore une pauvre femme qui a quelqu'un des siens dans la fournaise. »

En cinq minutes elle fut chez elle.

« Monsieur?... » demanda-t-elle en entrant.

La femme de chambre faillit tomber à la renverse.

« Il vous croit morte, madame. Il est là-bas. Deux fois déjà il est venu ici demander si vous étiez rentrée. Il veut pénétrer dans la salle. Il se fera tuer si on ne le prévient pas de votre retour. »

Sans rien écouter davantage, Marcelle descendit, décidée à rejoindre Valentin, fût-ce dans le brasier. Certes ! elle eût pénétré dans le théâtre en flammes, plutôt que de rentrer dans cette maison qui l'avait vue rouge de honte. Il fallait qu'elle retrouvât au plus vite celui qu'elle avait voulu abandonner. Quelle place il avait reconquise ! Il l'aimait éperdument, sans s'en douter peut-être. Il s'exposait pour elle, à tous les dangers, le cher malheureux, tandis qu'elle s'exposait, elle, à toutes les hontes. En ce moment, Marcelle haïssait Philippe.

Elle avait fait cent pas à peine, lorsqu'elle vit un groupe qui avançait lentement, entourant un brancard. En tête marchait un homme qu'elle reconnut. C'était le valet de chambre de son mari. Elle courut vers lui, le cœur serré, glacée d'épouvante. En la voyant, le domestique poussa un cri et écarta la foule.

« Venez, venez vite, madame, dit-il. Le pauvre homme vous a crue morte. »

Valentin était étendu sur la civière, défiguré, les vêtements en lambeaux. Elle le prit dans ses bras, le couvrit de baisers :

« Valentin, regarde-moi. La voilà, ta Marcelle, celle que tu aimes, qui t'aime, qui n'aime que toi. Pauvre ami ! voyez donc comme il est meurtri ! Parle, parle-moi. Je vis... Me voilà...

Valentin demeurait immobile. Elle eut peur, se redressa, regarda la foule et, fondant en larmes, retomba accablée sur le corps de son mari.

« Ah ! malheureuse que je suis, dit-elle, il est mort, mort pour moi, mort par moi. J'en mourrai.

— Rassurez-vous, madame, reprit le valet de chambre. Il a perdu connaissance il y a une demi-heure. Il a cru vous reconnaître, là-bas, dans l'église Saint-François-de-Paule, parmi les morts à demi calcinés. Levez-vous, madame. Il faut le ramener promptement chez lui. »

Le lendemain matin Marcelle s'aperçut que Valentin avait les cheveux blancs.

V

Philippe ne donnait pas signe de vie. Le blessé voulut qu'on allât aux informations. Le jeune homme avait quitté Nice par le train de sept heures vingt minutes. Il écrivit de Gênes.

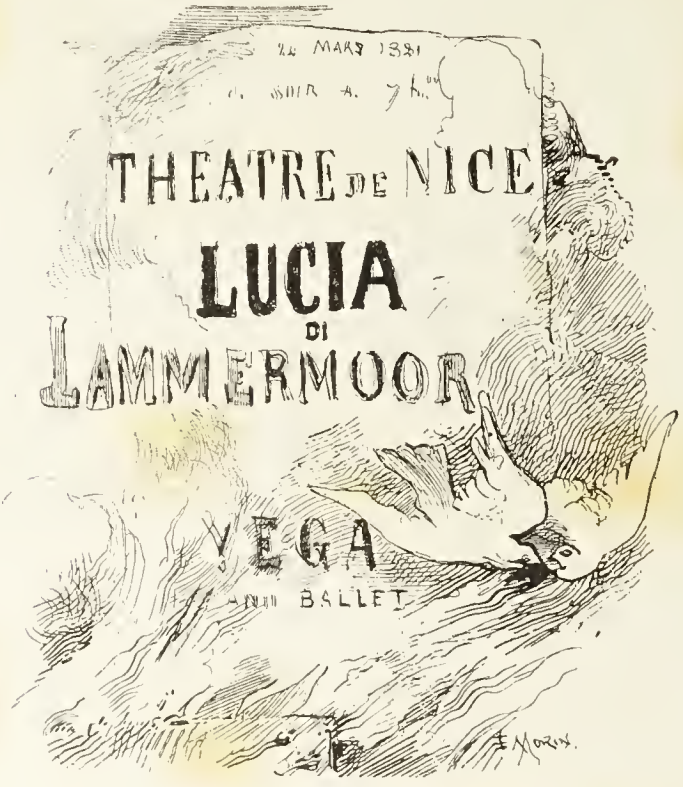
« *Si vous ne me voyez plus, n'en soyez pas surpris. J'ai perdu, pendant la terrible catastrophe qui nous a tous épouvantés, une amie que j'aimais. Je vais essayer de vivre avec son souvenir. Plaignez-moi.*

« *Philippe.* »

« Ah ! quel malheur ! dit Valentin.

— Ah ! quel bonheur ! » se dit Marcelle.

QUATRELLES.



ALEXANDRE DUMAS CHEZ LUI

La maison s'ouvre sur l'avenue de Villiers, et, à travers la grille, dans le fond du jardin, des branches vertes apparaissent en été, et sur les arbres gris, en hiver, viennent se percher les pigeons du voisinage. La demeure est hospitalière. Pas un débutant n'a franchi cette petite porte, n'a sonné devant ce perron, à gauche, et n'est entré dans le cabinet du maître du logis sans en emporter un bon conseil.

A l'entrée du seuil même de ce cabinet, comme un des dieux lares de la maison, se dresse souriant le buste de marbre d'Alexandre Dumas père, et, dans l'entre-bâillement de la porte, l'auteur de la *Dame aux camélias* peut voir, là-bas, ce grand front aux cheveux crépus et cette lèvre spirituelle et franche, relevée gaiement. Un joli buste de Mlle Jeannine fait face au visage de marbre de l'aïeul.

Tout l'hôtel est d'ailleurs encombré d'œuvres d'art. Les escaliers tapissés de tableaux, le salon d'en haut, les salles du bas, la chambre à coucher d'Alexandre Dumas, à l'étage supérieur, tout a son revêtement de toile, et naguère, en faisant un rangement dans le grand salon du premier où, tous les matins, il prend sa leçon de billard avec un ancien officier, passé maître en cet art et professeur de M. Grévy, Alexandre Dumas s'est aperçu qu'il avait, en fait de Meissonier, de quoi remplir deux rangs sur une muraille de six mètres. Les tableaux et les œuvres d'art envahissent ici la maison, comme chez d'autres les brochures et les livres. Il a même fallu à Alexandre Dumas une annexe, je ne sais quelle maison flamande de l'Exposition universelle qu'il a plantée au milieu de ses arbres, au centre du jardin, entre l'avenue de Villiers et l'avenue Ampère, et que voilà déjà pleine de Tassaert, de Jongkind, de Rousseau, de Vollon, comme le reste du logis.

Le cabinet de travail de l'auteur du *Demi-Monde* est au rez-de-chaussée de son hôtel, parallèle avec un petit salon dont les fenêtres donnent sur l'avenue de Villiers et qui, délicieusement meublé, a pour ornements, des deux côtés de la cheminée, les *Centaures*, d'Eugène Fromentin, et la *Première arrivée*, de Gustave Jacquet. Çà et là, sur les tables ou sur des chevalets, des aquarelles de Meissonier où caracolent des chasseurs du premier empire, où quelque raffiné, la main droite sur sa canne, retrousse fièrement de la main gauche sa moustache en croc ; des liseurs, des joueurs d'échecs : — des chefs-d'œuvre.

Mais, dans le logis d'un maître, ce qui intéresse avant tout — et je dirai uniquement — le public, c'est son cabinet de travail. Pour un écrivain, c'est là comme l'atelier pour un peintre ; c'est le cadre même du portrait intellectuel et moral de l'homme. Les goûts personnels de Dumas se révèlent bien dans les tableaux préférés accrochés dans sa chambre à coucher, des Tassaert lumineux, lactés, argentés, exquis, le portrait du général Dumas, le père héroïque du grand romancier ; mais c'est son cabinet

même avec sa bibliothèque et sa table de travail, qui nous préoccupe. C'est ce coin de la maison que M. de Liphard a dessiné, et avec raison, de préférence à tous les autres.

Dumas a, jadis, en regard d'une aquarelle de Van Elven gravée par Mangin pour le *Musée des Deux Mondes*, dessiné à la plume son cabinet de l'avenue de Wagram qu'il allait bientôt quitter. Il y avait, dans cette sorte de confession intime des indiscrétions curieuses. Dans cet autre *Voyage autour de ma chambre*, Alexandre Dumas nous révélait sur lui-même des détails piquants, d'une valeur *documentaire*, comme on dirait dans le jargon du jour, son amour de l'ordre et du rangement ou du dérangement par exemple. — Celui qui t'empêcherait de décrocher tes tableaux et de déranger tes meubles serait un misérable, lui disait, un jour, Charles Marchal, le peintre de *Pénélope* et de *Phryné*, qui s'est suicidé place Pigalle.

La vérité est que Dumas se plaît à renouveler l'aspect même de son cabinet de travail. Il possède assez d'œuvres d'art pour changer les toiles précieuses qui doivent arrêter son regard. C'est tantôt un coucher de soleil de Jules Dupré qu'il a devant lui, avec ses rougeoiements de forges, tantôt une claire matinée de Corot. Il y avait ici, la semaine passée, des *Armures* de Vollon; maintenant on y voit une copie du *Marat* mort de David, exécutée par Paul Baudry et au-dessous, sur un cartouche doré, ces vers autographes de Dumas :

> Marat assassiné! Quel malheur pour la France!
> Pour un bain qu'il a pris il n'a pas eu de chance!

C'est un cadeau trois fois précieux, et par cet autographe, et par la peinture de Baudry, et par le souvenir du chef-d'œuvre de David, que Dumas voulait faire à Mme de C., qui lui avait offert une toile de Fortuny.

Mais si certains tableaux changent dans le cabinet de Dumas, il est des œuvres d'art inamovibles. Le buste de Mme Alexandre Dumas par Carpeaux, par exemple, admirable de vie, d'un charme puissant, enlevé par le maître sculpteur en deux ou trois séances. Puis le portrait de Dumas par Meissonier, les jambes et les mains croisées, l'œil profond et clair. Près de la porte, une copie du *Persée* de Benvenuto Cellini, bronze que Dumas a fait exécuter à Florence, d'après l'original, comme il avait fait

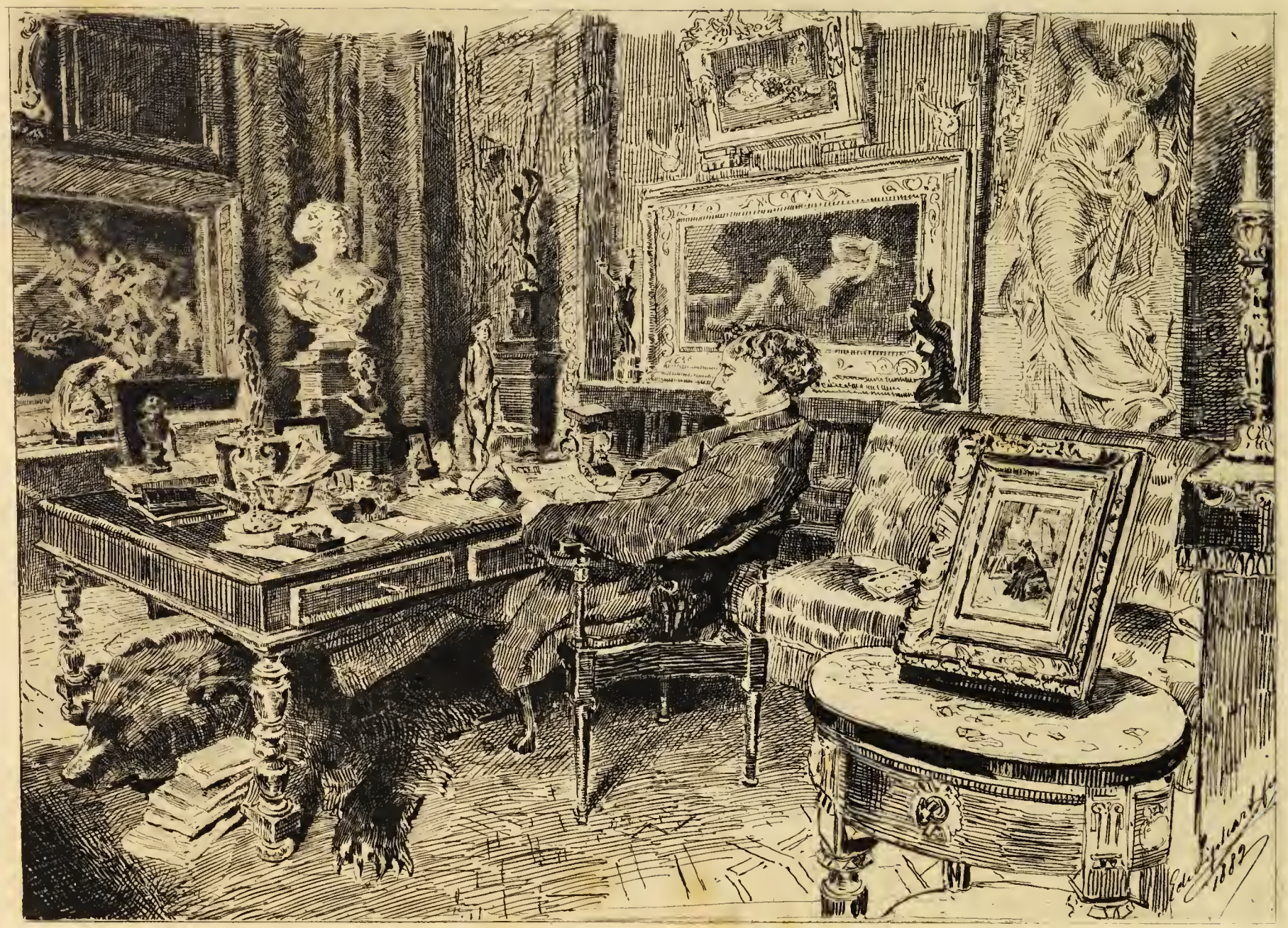
copier, à Lille, l'exquise et troublante madone de cire attribuée à Raphaël. Un superbe morceau de Chapu, *la Jeunesse*, apportant le rameau d'or au tombeau de Regnault; un cavalier de Delacroix; au-dessus de la glace des fruits d'Antoine Vollon, pêches et raisins noirs roulant sur un tapis qui effacent tout ce que Chardin a pu peindre. Une merveille que ces fruits velontés sur ce tapis éclatant. Puis, çà et là, des Meissonier encore, une *Tentation de saint Antoine* d'Octave Tassaert, avec ses grappes de femmes demi-nues, aux chairs argentées par la lune.

Et, sur la table de travail, là, devant ce fauteuil cannelé, en bois peint en vert, fauteuil du XVIIIe siècle où Dumas se tient assis, une statuette en pied de Dumas père : Dumas jeune, rayonnant, élancé, presque maigre, la taille prise dans une jaquette courte; un buste de Denis Diderot qui, s'il a écrit l'incomparable *Neveu de Rameau*, a signé un *Fils naturel* qui ne vaut pas *le Fils naturel* de Dumas; une main de bronze moulée sur la large main de Dumas père; un encrier de forme russe, un tas de plumes d'oie, d'un jaune d'or, dans un vase de cristal; du papier à lettres, ce papier « de tous les formats, dit Dumas, papiers blancs et bleus que je répands à profusion à portée de la main pour me donner l'envie de travailler, car je ne trouve rien de plus appétissant pour un écrivain que le beau papier. C'est la soucoupe pleine de lait des petits chats; c'est irrésistible. »

Et, sous le bureau Louis XVI, une grande peau d'ours noir, superbe, où les pieds enfoncent tandis que la main court, avec sa belle écriture qui rappelle celle de Dumas père, sur le papier tentateur.

Puis, des deux côtés de ce bureau, deux corps de bibliothèques, celui de gauche à mi-hauteur, entre deux fenêtres dont les vitraux cernés de couleur laissent apercevoir le balancement des arbres du jardin. Au-dessus de cette bibliothèque une figure de femme peinte par Corot et sur les rayons noirs, les livres aimés, préférés — des moralistes plutôt que des rêveurs — Pascal, Saint-Simon, Montaigne, La Rochefoucauld « et, disait Dumas autrefois, un grand nombre de livres de physiologie avec lesquels les journalistes qui me font l'honneur de parler de moi déclarent que je me fausse l'esprit ».

« Autour de moi, ajoutait-il encore dans ce remarquable et curieux article, par terre, sous mon bureau, les dictionnaires de Littré, de Trévoux, de Lafaye, de Bouillet, de Vapereau, de Robin; le petit dictionnaire des termes techniques de Souviron, que je vous recommande et qui contient à



E de Liphart

Imp. A. Quantin

LE CABINET DE TRAVAIL DE Mr ALEXANDRE DUMAS

peu près quinze mille mots que personne ne sait et que Théophile Gautier savait. »

Je ne me rappelle pas avoir vu « le petit meuble en chêne sculpté », rempli de porcelaines de Saxe et de Sèvres qui occupait le fond de la chambre de l'avenue Wagram et qui venait à Dumas de son père : « C'est le premier meuble, écrivait-il, que j'aie eu à moi en sortant du collège; il est, avec la table sur laquelle est posée la figure en cire (celle de Lille, copiée par Cros), le seul qui me reste de ce temps heureux ! »

Mais voyez-vous ce divan de soie rayée, à côté de la cheminée, et qui fait face à la fenêtre du fond ? Toujours chargé de livres nouveaux, de catalogues de ventes, de brochures académiques, de manuscrits de comédies à couverture bleue sortant de la main du copiste, il a toujours aussi une place accueillante pour l'auteur, inquiet de son œuvre, qui apporte sa pièce au maître, comme le père mènerait son enfant malade au médecin illustre ; il a toujours un coin hospitalier pour la débutante intimidée, la femme tombée qui demande un conseil, la malheureuse qui tend la main à celui qui sauve pour ne pas tendre la lèvre à ceux qui achètent.

Et, dans son fauteuil, — en face de l'auteur un peu pâle ou de la pénitente un peu troublée, d'Oronte qui va lire son sonnet ou de Madeleine qui va raconter sa vie, — Alexandre Dumas se tient, souriant de son mâle sourire fait de bonté et d'ironie ; il se mêle à l'œuvre boiteuse, à la vie gâchée ; il y entre pour faire marcher l'une et faire cesser l'autre ; et, de sa voix nette, vibrante, franchement, en chirurgien littéraire ou en *prosecteur* moraliste, il donne le conseil, le secours : il console et il réforme.

Ce pessimiste n'est jamais plus heureux que lorsqu'il a rendu un service. Les ingratitudes rencontrées ne lui ont pas désappris la générosité. Il est de ceux qui sont bons sans phrases. Il a le mot coupant et la main bienfaisante.

Aussi bien, ce peintre, souvent cruel, des amertumes de la vie ; ce philosophe qui ne se paie jamais des banalités du convenu, ce clairvoyant qui n'est pas un attristé, ce moraliste qui a touché au tuf du genre humain et qui ne hait point l'humanité, quoiqu'il la connaisse, ce maître de notre théâtre qui a fait du théâtre une œuvre de pensée, qui a amusé et enseigné, plaidé des causes justes, gagné des procès redoutables, cet Olivier de Jalin qu'on prendrait pour un Alceste, avait le droit de répondre à un biographe « naturaliste » qui lui demandait des renseignements, des *documents*, sur son existence :

« Posez en principe que je suis très heureux de ma destinée, et cherchez pourquoi ! »

Pourquoi ? Parce que dans ce logis de l'avenue de Villiers, il y a non seulement de la gloire, mais de la bonté ; et que celui-là est satisfait de son existence qui l'a vouée tout entière à l'art quand il s'est agi de plaisir, à un but social lorsqu'il s'est agi de devoir, à la famille lorsqu'il s'est agi de bonheur.

CROISILLES.

HÔTEL D'ALEXANDRE DUMAS.

FANTAISIES ALLEMANDES

COSTUME DE JUNON.

Venise, la fière cité patricienne, avait jadis le monopole des plaisirs fous, des carnavals fabuleux, des intrigues à faire damner tous les sphinx du monde, des féeriques travestissements et du faste à dormir debout.

Aujourd'hui Venise est morte; Mab, la reine des Songes, ne préside plus à ses amours, et ce sont les pavots d'un éternel sommeil que sa main de déesse jette sur la ville endormie.

Juliette dans son tombeau repose auprès de son amant, et la neige du marbre ne rougit plus sous la pluie sanglante des dagues homicides. L'anneau d'or, à jamais enfermé dans l'écrin d'Amphitrite, a cessé de troubler les vagues mourantes dont l'écume blanche vient baiser les lagunes.

Venise italienne, comme Venise autrichienne, s'en est allée rejoindre aux fastes éternels, Athènes, Bagdad, Constantinople, Palmyre. — Je ne parle pas de Rome qui est la ville éternelle — et de toutes les cités mortes, à jamais frappées d'impuissance par la baguette meurtrière de la fée Décadence.

Mais en revanche, la Folie, enfermée dans les palais sombres des vieux doges, s'en est échappée ainsi qu'un oiseau joyeux, avide de liberté, répandant sur l'univers ses grelots d'or et distribuant à tous un rayon de sa gaieté.

On s'amuse à Paris, à Nice et à Pétersbourg. Le carnaval partout est célébré. Ce n'est plus comme autrefois, liesse et réjouissances, bruyant tapage et folle orgie. Mais du haut en bas de l'échelle, dans les plus infimes tabagies comme dans les salons princiers, le plaisir sourit, les violons s'agitent, on se grime, on se masque, on se costume, et c'est à qui inventera quelque divertissement nouveau.

COSTUME DE PERROQUET

Même la sérieuse Allemagne! Jusqu'où ira la fantaisie? Jusqu'où s'en ira galoper le brillant cortège, aux oripeaux papillotants, fantasque mascarade surgie de je ne sais quel pays fabuleux, où les fleurs vivantes, les déesses et les oiseaux-femmes forment la cour éblouissante de la reine des fées.

C'est à Munich que vient d'apparaître une série nouvelle de costumes très originaux, dédiés aux belles Bavaroises pour les bals de cet hiver. J'en veux décrire quelques-uns, afin de donner une idée à mes lectrices parisiennes de la façon dont on se costume là-bas. Ma foi, peut-être y puiseront-elles quelques idées. Elles prêtent assez souvent pour emprunter une fois?

Voici la liste rapide des plus étranges. Je mets en tête la *reine Papagena*, souveraine au pays des Perroquets. Son corsage de feu s'encadre d'ailes multicolores; sur la jupe d'or glissent des franges de plumes en guise de guirlandes. Sa traîne — je devrais dire sa queue — est une gerbe de flammes. Une perruche à son cou, des colibris à ses oreilles, un perroquet posé en casque sur les cheveux rutilants, à sa main le plumage d'un paon, telle est la merveilleuse sauvagesse.

Après cela, *Mélusine*. Sur la jupe légèrement safranée s'étale une queue de sirène aux écailles verdoyantes. Ces écailles remontent le long du dos, viennent enserrer la taille d'un corselet fulgurant. Des écharpes de gaze aigue marine coupent la jupe, rattachées par des touffes de fleurs

aquatiques. Les mêmes fleurs dans la chevelure dénouée, et au corsage, fermant le fichu vaporeux de gaze aérienne. *Méduse* continue la série, serrée dans une robe-maillot verdâtre, que coupent des bandes azurées sur lesquelles courent de fabuleux dragons. Serpents en bandelettes dans la coiffure athénienne, en collier, grimpant le long des bras sur les gants longs.

Puis la *Fantaisie* dans sa robe d'azur, les plumes de l'oiseau d'Argus coulant par derrière en manteau olympien, des épaules au bout de la jupe. Plumes de paon couronnant en diadème les cheveux fauves. Éventail des mêmes plumes. Cela ne messiérait pas à nos plus délicates Parisiennes.

COSTUME DE MÉDUSE.

Une actualité, *la Comète de 1881.* Robe noire d'astre des nuits, voilé par une tunique de gaze d'or, constellée d'étoiles. Sur le front un astre énorme. Puis dans la cascade dorée des cheveux dénoués, frissonne une pluie d'étoiles lilliputiennes qui, semblables à des follets capricieux, viennent danser jusqu'au haut des cheveux.

Une autre actualité, l'*Hiver*, dans sa robe de neige, brodée de fleurs glacées, avec son petit manchon, sa ceinture et sa mignonne pèlerine, bordées de chaudes fourrures.

Le camp des ailées : la *guêpe* en robe d'or, striée de noir, des gants qui ressemblent aux bas d'Arlequin, la coiffure en pouf cerclée d'or, avec les antennes perfides posées en aigrette et un double collier de méchants insectes.

Les *Papillons*, l'un blond, en blanche tunique de vestale serrée aux reins par une draperie de pâle émeraude. Quelques enroulements de gaze d'or glissant en bas de la jupe dans la bordure verdoyante. Au corsage, un fichu doré rattaché par une guirlande de papillons. Des bandelettes vertes dans la chevelure à la Véronèse, avec un gros papillon en diadème sur le front.

L'autre brun, enfermé dans une collante robe de velours noir. Un papillon aux ailes pourpres coquettement posé sur le côté de la chevelure sombre. Un autre épanoui en gorgerette, un autre immense, piqué ; — autour des reins, présentant au public ses antennes effilées. De plus petits voltigent dans la jupe qui est traversée d'une draperie vermillonnée. Volants de satin, rubis dans le bas de la robe. Grands gants noirs et bouquet de roses sombres à la main.

Pour finir, un vrai parterre fleuri comme en un jour de mai. La reine des fleurs vêtue des flots bouffants de la sainte mousseline, portant dans les nuages de sa jupe, au corsage, en bracelets, en bouquets, et en impérial diadème sur les flammes blondes de sa chevelure épanouie, des roses, toujours des roses, une jonchée de roses !

Puis la *nymphe des bois* dont la tunique d'émeraude s'enguirlande de lierre, se frange de fougères, ainsi que l'une de ces statues verdies par le temps, oubliées au fond des parcs solitaires, près des manoirs abandonnés. Une limace grimpe à la jupe. Une grenouille sert de collier. Un papillon retient une branche de fougère dans les cheveux flottants d'une couleur de rouille rougissante. Autour du gant vert, des couleuvres formant bracelet; à la main et au corsage, des touffes de fraisiers, fleurs et fruits. Une vraie ballade allemande pleine de rêves, de grands bois et d'amoureuse mélancolie.

La *Naïade*, une autre nymphe dont la jupe d'azur se cache sous le peplum de satin algue marine. Des roseaux jettent leurs feuillages aigus sur tout le costume. Une libellule effleure les cheveux noués par un ruban d'azur.

Le *Muguet des bois*, presque le printemps, dans sa robe d'avril, en satin marmoréen, bordé d'une floconneuse fourrure de cygne. La jupe est teintée d'écorce pâle, avec une jetée de bouquets de violettes. Sur le plastron vert, une mosaïque fleurie où domine le muguet. Aigrette de muguet dans la chevelure. Violettes à la main.

L'*Été*, radieux dans sa robe blanche, étoilée de fleurs, drapée d'azur. Une échappée de roses mêle son sourire pourpré à l'éclat des épis, sur ces flots qui ressemblent à des vagues. Une gerbe au corsage, une autre dans les cheveux, mêlée de fleurs des champs, dont la main gantée de blanc tient un bouquet.

L'Automne, tout habillé d'or; sa tunique de satin, aux cassures ensoleil-

lées, collante sous les guirlandes enlacées, aux fleurs multicolores, est celle d'une déesse ou d'une fée.

Tel est ce long poème dont chaque strophe coquette renferme une pensée, un songe, un éclair d'idéal, merveilleuse procession qui apparaîtra triomphante à quelque cotillon monstre.

STELLA.

COSTUME DE COMÈTE.

LA VÉNERIE CONTEMPORAINE

II

Si brillante que soit la situation de la vénerie contemporaine [1], il est impossible de se dissimuler qu'il existe des points noirs dans ses horizons.

Nous ne sommes pas en Angleterre où la passion du sport, partagée par le pauvre comme par le riche, domine toute autre considération, où le steeple au renard prend les proportions d'une fête locale, à laquelle s'associeront non seulement tous les gentlemen, mais tous les fermiers, mais tous les paysans des alentours.

Les principes égalitaires qui dominent la société française ont le grave inconvénient de servir de passe port et de couverture au plus vil des sen-

1. Voir *la Vie élégante* du 15 janvier 1882, p. 24.

timents humains, à l'envie. On ne saurait donc, si peu que ce soit, déborder sur le niveau commun, sans se heurter à des animosités presque farouches. Il se rencontre alors des tas de braves gens qui, ne se contentant plus de l'aimer décemment, cette égalité sainte, comme nous aimons le jeu de loto, la musique de M. Wagner et les épinards, vous déclarent la guerre sous prétexte que vous l'offensez et se vouent corps, cœur et espoir à la démolition de la jouissance, petite ou grande, que vous avez le mauvais goût de ne point partager avec eux.

Avoir du gibier sur ses terres, des gardes vigilants qui défendent ce jardin des Hespérides, voilà déjà qui suffit à vous créer pas mal d'ennemis; mais entretenir un équipage, mais avoir un monde de chiens, de chevaux, de piqueurs, de valets, mais chasser, avec grand tapage, un cerf que Pierre ou que Jean tueraient eux-mêmes avec tant de satisfaction, d'une seule balle bien placée, voilà ce qui constitue un privilège absolument insupportable et vous ne devez pas vous étonner, le cas échéant, s'il suscite lui-même à vos trousses une meute acharnée.

Or, par le temps qui court, les petits ne se contentent pas d'aboyer, ils mordent. Point de mire de jalousies sans nombre, les veneurs ont déjà senti leurs dents.

N'essayez pas de démontrer à ces adversaires l'utilité de cette vénerie, les services sérieux qu'elle rend au pays, par l'amodiation des forêts de l'État, la destruction des carnassiers, par l'argent qu'elle répand dans les villages isolés, théâtres de ses déplacements, en propageant le goût de l'équitation, en encourageant l'élevage du cheval du guerre, en formant des cavaliers hardis et entreprenants, etc., etc., vous ne parviendrez jamais à les convaincre, leur siège est fait. Pour les décider à admettre que vous pourriez avoir raison, il faudrait doter chacun d'eux d'une petite meute, avec chevaux, piqueurs, chenil, écurie pour les loger et forêt vive en fauves pour exercer tout cela. Si plantureux que soit notre budget, il est permis de douter qu'il se refuse à vous fournir de pareils arguments oratoires.

Cette sourde, mais générale malveillance s'est déjà révélée par des doléances auxquelles certains conseils généraux ont eu le tort de donner une consécration officielle en formulant le vœu de la clôture simultanée de la chasse à courre et de la chasse à tir.

Sous prétexte d'égalité, cette mesure ne tend à rien moins qu'à établir entre ces deux sports l'inégalité la plus flagrante et la plus injuste. Celui-ci

se poursuit presque sans trêve depuis le 1er septembre, jusqu'au jour où l'arrêté préfectoral déclare la chasse fermée; l'autre doit compter avec des intempéries qui le forcent à bayer aux corneilles pendant les deux tiers de la campagne, les chaleurs de septembre, la chute des feuilles, la neige, le verglas, etc. ; ce n'était donc que remettre quelque équilibre dans la répartition de ces plaisirs, que de prolonger le droit des chasseurs à courre pendant la période où il cesse d'être une chimère. Ils étaient d'autant plus fondés à le souhaiter que cette concession n'est refusée ni aux amateurs de la chasse au marais, ni aux massacreurs peu intéressants des plages et des grèves de mer. Cependant, si juste que fût la cause, elle a été perdue devant les conseils généraux auxquels nous faisons allusion ; en petit nombre, heureusement.

L'État a obtenu une plus-value considérable dans les dernières adjudications du droit de chasse dans ses forêts et les journaux ont été unanimes à féliciter le gouvernement de cette augmentation du revenu public. On pouvait croire qu'on ferait le nécessaire pour que ces généreux amodiateurs pussent jouir en paix de la chose louée, mais il n'en a pas été ainsi.

Quelques semaines après la signature des baux, le locataire d'un des massifs les plus importants du département de l'Oise était mis en demeure de détruire non pas seulement les lapins, mais les cerfs, les biches et les sangliers des bois à lui concédés. Une sommation analogue fut adressée à l'amodiateur d'une forêt des bords de la Loire ; sous prétexte de plaintes de riverains, on le contraignit à subir des battues qui, effectuées sous la direction des agents de l'administration, ont abouti à la connaissance d'un unique cerf dans une forêt de plus de trois mille hectares!

Nous voulons croire que l'administration supérieure est étrangère à ces singuliers procédés ; elle ne saurait ignorer que l'honneur de représenter l'État ne la dispense pas de la délicatesse qu'un bailleur ordinaire se fait un devoir d'apporter dans ses relations avec son preneur. Si elle avait décidé que ni bêtes fauves ni bêtes noires ne seraient tolérées dans ses couverts, il était de son devoir d'en prévenir les amateurs avant l'adjudication, puisque ceux-ci, chassant à courre, ne se décidaient à subir des prix excessifs qu'en raison de la présence dans le massif des animaux que l'on proscrivait le lendemain. Quand on loue une maison à quelqu'un, ce n'est pas pour l'empêcher d'y entretenir des meubles.

Enfin, un récent arrêté qui classe l'espèce cerf parmi les animaux

nuisibles avec les lapins, et permet par conséquent de les détruire en tous temps sur ses terres, ne nous paraît pas moins menaçant que ces malveillantes dispositions, pour cette manifestation si intéressante du progrès de la richesse générale.

D'autres symptômes encore nous font craindre qu'un certain déclin ne succède prochainement à cette période où la vénerie aura jeté un si vif éclat. La louveterie représente sa pierre angulaire, et il nous paraît infiniment probable qu'elle sera très gravement atteinte par la réforme de cette institution qui se prépare.

Elle date de loin, cette louveterie; la destruction d'animaux qui s'étaient multipliés dans de telles proportions pendant les guerres du moyen âge que, sous le règne de Charles VII, ils dévorèrent quatorze personnes en une semaine, entre Montmartre et la porte Saint-Antoine, fut de tous temps l'objet de mesures exceptionnelles.

Les Capitulaires de Charlemagne contiennent une disposition qui les concerne. Elle ordonne aux comtes d'entretenir des veneurs chargés de se livrer à leur chasse et de favoriser toutes les entreprises qui auraient pour but la poursuite de ces carnassiers. Une prime était payée par le domaine royal pour chaque tête de loup qui lui était apportée.

Ce fut François Ier qui décida que tous les offices de louvetiers relèveraient de la couronne et seraient placés sous le commandement direct du grand louvetier dont la charge fut plus tard réunie à celle du grand veneur que supprima la Révolution. Un arrêté du Directoire exécutif du 19 pluviôse an V autorisa les corps administratifs à permettre aux propriétaires de meutes à se livrer à la chasse des animaux nuisibles sous la surveillance des agents forestiers. Une loi des Conseils décida que les administrations départementales délivreraient, pour la destruction des loups, des primes qui figureraient au budget du ministère de l'intérieur.

Napoléon Ier, frappé des services que l'institution de la louveterie était appelée à rendre aux habitants des campagnes, la réorganisa par un décret du 8 fructidor an XII (1804). Il institua des lieutenants de louveterie, fonctions gratuites et honorifiques, obligeant celui qui les acceptait à entretenir à ses frais un équipage composé d'un piqueur, d'un valet de chiens, de deux valets de limiers, de dix chiens courants et de quatre limiers. L'officier de louveterie devait diriger les chasses ou battues commandées par le préfet du département.

Comme dédommagement de ces obligations et, dit l'ordonnance, « pour tenir leurs chiens en haleine » l'État leur concédait, deux fois par mois, le droit de chasse à courre dans les forêts de leur arrondissement. Des primes leur étaient allouées ; une ordonnance du 20 août 1814 fixa ces primes à 18 francs pour une louve pleine, à 15 francs pour une louve non pleine, à 12 francs pour un loup, à 6 francs pour un louveteau. Vous le voyez, on ne saurait accuser la louveterie d'avoir pressuré les contribuables.

Le désintéressement des officiers de louveterie devait subir une plus cruelle épreuve; après 1830, l'État, en amodiant la chasse de ses forêts, leur enleva ou, si l'on veut, réduisit à néant un privilège d'autant plus précieux qu'ils n'en avaient pas d'autres. Il suffit cependant de jeter un coup d'œil sur la statistique des animaux détruits pour apprécier les services que l'institution rendait à l'agriculture ; en prenant une moyenne des tableaux publiés par l'administration pendant vingt-cinq ans, on trouve que 1,200 loups, louves et louveteaux sont tués annuellement en France et que les deux tiers de ces destructions sont du fait des lieutenants de louveterie, ce qui démontre qu'ils ne perdent pas leur temps.

Cependant, en 1877 et bien que le Conseil d'État fût saisi d'un projet de réorganisation de la louveterie qui avait sa place marquée dans le Code rural, un député présenta à la Chambre un autre projet témoignant que loups et louvetiers se classaient *ex æquo* dans les sympathies de l'honorable législateur et concluant sinon à la destruction des seconds comme des premiers, du moins à leur suppression.

En raison des petites faiblesses humaines que nous avons signalées, les titulaires de ces charges, — jamais le mot ne fut mieux appliqué, — grands propriétaires, notables de divers ordres ne sont généralement pas en odeur de sainteté dans leur canton; aussi la presse départementale fit-elle écho à ces rancunes en célébrant avec une nuance d'enthousiasme la prochaine mise en disponibilité de ce personnel réprouvé, qu'une vieille malice représente comme préposé à la conservation du loup et de sa race.

Il va sans dire que l'anéantissement de cette dernière engeance devait suivre à bref délai une mesure aussi sagace; à entendre les feuilles susdites, du moment où les louvetiers ne seraient plus là pour les protéger, les loups ne pouvaient faire autrement que de disparaître, pour obéir à la mise hors la loi, décrétée par M. le préfet.

Il faudra en rabattre de ces illusions de cœur généreux et la dispari-

tion, l'une portant l'autre, de l'espèce loup et de l'espèce louvetier ne nous paraît pas près de se réaliser. Que l'institution actuelle ne soit pas la perfection, cela est incontestable; mais les vices qu'elle peut présenter ne sauraient excuser l'ingratitude qu'on lui témoigne et l'incroyable légèreté avec

LOUP FUYANT A TRAVERS BOIS.

laquelle on oublie ses services passés, comme ceux que, seule, elle est en mesure de rendre encore. Certainement, la reconnaissance ne représente pas une raison suffisante pour nous décider à nous montrer équitables à leur égard ; mais notre intérêt nous y condamne.

En dehors de l'empoisonnement préconisé par M. le comte d'Esterno, moyen efficace, mais gros de périls, on n'arrivera jamais à délivrer nos campagnes des carnassiers qui les ravagent en répudiant le concours des lieutenants de louveterie, c'est-à-dire des seuls veneurs qui possèdent des meutes se rabattant sur une voie de loup et chassant franchement cet animal.

Ces chiens ne sont pas aussi communs que l'auteur du projet de loi

susdit et ses caudataires nous semblent le présumer. Il est clair qu'en sa qualité d'ami de l'homme, le chien devrait témoigner beaucoup plus d'acharnement contre le seul adversaire déclaré qui nous soit resté que contre le lapin, le lièvre ou le cerf, qui n'ont d'autre tort que d'être bons à manger et auxquels, en sortant de nourrice, il est toujours prêt à déclarer la guerre; sa prudence instinctive l'emporte néanmoins sur son sentiment du devoir.

Sur cinquante chiens que vous découplerez aux trousses d'un loup, il y en aura toujours quarante-neuf pour insérer immédiatement leur queue entre leurs jambes et regagner le logis à leur allure la plus rapide et par le chemin le plus court. C'est précisément la difficulté que l'on éprouve à recruter des chiens se réériant sur le loup, qui fait de l'entretien de ces meutes spéciales un luxe que tout le monde ne saurait se permettre. Où trouverez-vous ces auxiliaires lorsque vous aurez supprimé les veneurs qui maintiennent leur meute sur cet objectif au prix de tant de soins et de véritables sacrifices?

On allègue, il est vrai, que la louveterie de l'avenir procédera par des battues dans lesquelles les chiens n'auront plus qu'un rôle secondaire. C'est une nouvelle erreur ajoutée à beaucoup d'autres; le travail préalable du limier est indispensable même dans les battues à l'aide des traqueurs.

La réfutation de finesse que l'on a faite au renard, le loup n'en est pas indigne et il est infiniment plus méfiant que son cousin germain. Si vous attaquez les enceintes au hasard, sur renseignements approximatifs, tels que ceux que fournissent les pieds relevés sur un chemin et que votre bonne étoile ne vous conduise pas à celle de ces enceintes où l'animal a son liteau, il se mettra debout, videra la forêt au moindre bruit menaçant venant dans sa direction et le plus souvent il disparaîtra sans que personne l'ait aperçu. On ne réussit dans une battue qu'à la condition de rembucher l'animal, c'est-à-dire de chercher, de découvrir et de circonscrire, avec un limier, la partie de bois dans laquelle le loup s'est mis au repos, afin de commencer les traques par celle-là.

D'ailleurs, il faut bien le dire, les battues de grands animaux donnent rarement de bons résultats. Même sous la direction de veneurs expérimentés et avec d'excellents chiens pour auxiliaires, ces sortes d'opérations font beaucoup de tapage et de bien mauvaise besogne. Quant à celles pour lesquelles les populations de toutes les communes du canton seraient réqui-

sitionnées huit jours à l'avance, comme l'indique le projet, nous croyons qu'il faut les classer côte à côte avec *les sorties torrentielles;* comme celles-ci, elles ne sont irrésistibles que sur le papier.

Nous avons peut-être trop longuement insisté sur ces considérations; mais nous espérons que nos lecteurs voudront bien, en raison de l'intérêt de la question, se montrer indulgents pour l'ennui que nous leur aurons infligé. Les tendances envieuses, comme les événements politiques, peuvent amener la décadence momentanée de la vénerie; mais, tant qu'elle aura derrière elle la louveterie dans laquelle elle pourra se retremper, il suffira d'une accalmie pour que ses traditions ressuscitent et nous croyons que la conservation du grand sport de la vie élégante importe à la gloire de notre pays.

G. DE CHERVILLE.

CRISE A LA BOURSE

Le comte est fiévreux.

Il va, vient, fait de grands pas, ronge sa moustache, se prend la tête à deux mains : que faire?

Il s'arrête machinalement devant la glace et se demande s'il aura le courage d'aller jusqu'au bout!

Sa situation est terrible; lui, l'héritier d'un grand nom, lui qui jamais n'avait joué à la Bourse, avoir perdu tout son patrimoine dans ce pitoyable coup de baisse! Malédiction!

Mais aussi quelle occasion plus irrésistible s'était jamais présentée! Depuis plusieurs mois, au cercle, dans les salons, partout autour de lui, on n'entendait parler que de gains inespérés, fortunes érigées d'un coup de baguette magique, gens autrefois obscurs parvenus d'un bond aux sommets du bien-être et du luxe.

La hausse avait embrasé les cerveaux. On ne vivait plus, on jouait; on ne dormait plus, on jouait encore. De vrais grands seigneurs réalisaient sans scrupule leurs biens au soleil, pour faire de l'argent et l'engouffrer dans la spéculation.

Et le comte avait subi l'entraînement comme les autres.

Le voilà ruiné aujourd'hui. Ruinée, la paix de son intérieur; ruinés, son avenir, l'avenir de ses enfants!

— Jérôme, vous direz à madame que je déjeune au Cercle.

Il est onze heures. Bien morne, la table du Cercle. A peine si les amis de la veille se saluent. Chacun est préoccupé. Il y aura des vides demain.

Quelques malins essayent de donner le change en affectant une gaieté exagérée. Mais cela détonne. Les voisins ne sont point au diapason : c'est presque déplacé. L'on se méfie, et l'on a bien raison : tenez pour certain que les rieurs forcés ne sont pas les moins éprouvés.

LE GROUPE DU COMPTANT, VERS TROIS HEURES.

Le déjeuner est expédié lestement. Vite, il faut courir à la Bourse ; la déroute coïncide avec la liquidation ; les honnêtes gens, ruinés, mais la tête haute, s'y compteront.

⁂

Dès midi, la Bourse présente une animation inaccoutumée. Banquiers, coulissiers, remisiers, boursicotiers de tout genre, baissiers et haussiers, vainqueurs et vaincus, arrivent en foule, se précipitent dans le temple, avides de nouvelles, en quête des moindres détails propres à accentuer leurs craintes ou à raviver une lueur d'espérance.

L'angoisse contracte les visages. C'est fini, bien fini ; jamais on ne s'en relèvera ! Un tel s'est brûlé la cervelle ; cet autre est en Belgique. Que va faire le parquet ? Quelle main puissante viendra en aide à la place ?

— C'est un krach! s'écrie l'un.

— C'est un vol! exclame l'autre.

Les nerfs sont tendus, les cerveaux surchauffés, et il n'est pas d'absurdités que l'on ne débite — et qu'on ne pardonne — dans de semblables moments.

*

— C'EST UN KRACH!
— C'EST UN VOL!

A midi et demi, le parquet entre officiellement en séance. On se rue autour de la corbeille. Les haussiers se lancent résolument dans la mêlée pour tâcher de relever un peu les cours. Peine perdue : aujourd'hui, le marché est à la merci de la baisse — et les exécutions vont achever la lugubre besogne!

Certaines valeurs avaient été chauffées à blanc, poussées à des hauteurs vertigineuses. Patatras! elles s'écroulent comme des châteaux de cartes. La rente française, ce refuge de l'épargne nationale, reçoit des coups terribles.

— Fatalité! gémit l'un des camps. — Quelle veine! répond l'autre, nous achèterons quand tout sera au plus bas.

*

Moutons à la galerie. Foule de curieux. Le spectacle est indescriptible. Cette fourmilière grouillante, hurlante, gesticulante, semble, de cette hauteur, une mêlée de bataille, quelque titanique combat corps à corps.

Au centre, la corbeille ; à gauche, le groupe de la rente ; à droite, celui du comptant.

Cette foule est noire, toute noire, — noire comme la baisse, noire comme le désespoir qui ronge bien des cœurs.

Par-ci par-là, pour faire diversion, un pompon rouge de la garde républicaine ; à droite, les grandes feuilles blanches des registres du comptant ;

puis encore les têtes chauves des commis et de messieurs du parquet, — que l'on se plaît à nommer le bureau des crânes!

UN GARDE DE LA BOURSE.

Redescendons. Il est une heure vingt : on affiche les dépêches qui apportent la cote des consolidés. Londres est en baisse : aïe! voilà qui ne va point relever nos valeurs.

Les premières feuilles de cours circulent. On les dévore. Les remisiers les copient haut la main, sautent dans leur coupé pour les porter aux gros clients qui ne viennent point à la Bourse.

Dans l'enceinte, sous le péristyle, partout, nouvelles et cris s'entrecroisent.

— Comment va l'Ext?

— Vous ne faites rien?

— Heu! combien?

— Un et quart on fait!

— Où cela s'arrêtera-t-il?

— Je prends de l'Omnibus!

— Je vends du cinq!

— Laissez le passage libre, fait le bon *cipal*, — tout ahuri dans la bagarre.

— D'abord, c'est la faute au gouvernement!

Remarquons en passant que dans ces cas-là c'est toujours la faute au gouvernement, à quelque régime qu'il appartienne.

ALLANT CHEZ SON CHANGEUR.

Décidément la baisse s'accentue. La panique grandit. On s'aborde, on s'interroge, on en sait long d'un mot. Les nouvelles font la traînée de poudre.

Les fiches d'ordre pleuvent dans la guitare, dans la corbeille ; les gardes du parquet sont sur les dents : il leur faudrait cent bras pour saisir tous ces messages.

— Jeannin, un tel ! — Rémon, cette fiche !

— Dare-dare, brigadier !

La bousculade va son train. En avant, les horions ! Gare les pieds

LES BOURSICOTIÈRES DU DEHORS.

sensibles ! Parfois, un grincheux : — Faites donc attention, animal ! — Mais je ne vous connais pas, monsieur ! — Moi, je ne vous connais que trop, vous, monsieur !

Et l'on en reste là : c'est bien le moment de se donner des gifles !

Dans le vestibule le long des colonnes, on remarque des groupes atterrés, qu'on n'avait jamais vus à la Bourse. Les malheureux, ils ignoraient les traîtresses surprises de ce jeu où échouent les plus habiles ; naïvement ils se sont laissé prendre. Mais ils viennent de payer à la liquidation ; place à la probité, *gloria victis !*

⁂

Quelques faiseurs aussi. Rastaquouère, par exemple, lui qui n'a jamais

L'AFFICHAGE DES COURS A LA BOURSE

Typ. A. Quantin.

réglé ses différences, est d'autant plus fier que cette crise accumule plus de dettes à son actif. Aussi coudoie-t-il d'un air méprisant ce bon monsieur Dontun qui s'est saigné pour faire honneur à ses engagements! le brave homme, qui avait juré à sa femme ne vouloir gagner que cinquante francs sur la valeur.

*

Entrons chez le pâtissier. Une vraie bourse des femmes. On cause du *krach*, cela va sans dire, — puisque ces aimables gourmandes ont *écopé* pour leur propre compte, tout comme les seigneurs et maîtres qu'elles font marcher à la baguette; mais soyez sûr que l'on y déblatère plus encore contre cet infortuné petit prochain... Il n'y a réputation si solidement établie dont le cours ne baisse un peu dans ces entretiens de bonnes amies.

*

Et devant les boutiques de changeurs, voyez cette foule empoignée. Tous, capitaliste ou simple marmiton, flâneurs ou gens pressés, s'arrêtent pour happer au passage les dernières cotes affichées. Hélas! la brèche grandit dans ma caisse, murmure le gros monsieur. — Et moi, soupire le pauvre journalier, voilà mes petites économies au diable!

*

Autour du palais, dans les rues latérales, de jolis minois sortent des coupés. Dans l'un est blottie la cliente : elle attend avec anxiété les derniers cours que doit lui apporter son remisier préféré.

Dans l'autre s'agite convulsivement une Ariane éplorée, qui n'a pas revu son banquier depuis trois jours, et qui ne comprend rien au mouve-

ment des valeurs. Est-ce qu'elle s'occupe de ces choses-là, la pauvre petite !

Dans le jardin de la Bourse, et le long du bureau des omnibus, le ban et l'arrière-ban des vieilles tripoteuses, laides à faire peur, emmitouflées comme des paquets de vieux linge, assises sur le classique pliant et appuyées sur le petit cabas renfermant l'honnête produit de leurs économies.

Tout ce monde n'est pas à la noce, ah, mais non !

A l'intérieur, des spéculateurs se parlent bas, dans le tuyau de l'oreille: ils ont l'air de s'embrasser !

Au plus gros de la cohue, l'inévitable petit rentier de province; après avoir encaissé durant deux heures coups de pied sur coups de coude, il se raccroche à un remisier pressé, ne le lâche point, et lui demande timidement si cela n'a pas un peu haussé depuis l'ouverture!

Eh non, mon excellent ami !

Les exécutions se succèdent féroces, inexorables. Vers deux heures un quart, la seconde feuille de cours vole de main en main; ça baisse de plus belle.

Les intermédiaires vendent à tout prix. Trois heures approchent. Les clameurs vont grossissant autour de la corbeille. On exécute — et allez donc ! La panique redouble, le désarroi est à son comble. Le titre le plus en vue tombe comme une masse d'une hauteur de onze cents francs. C'est un effondrement !

De mémoire de boursier l'on n'a vu chose pareille.

La cloche annonce la clôture. Le parquet se retire sous sa tente. Les clameurs diminuent peu à peu. Hier, on se croyait au plus bas ; aujourd'hui, la chute est plus lourde encore. Nous sommes en pleine débâcle.

Jusqu'à quatre heures, la coulisse tripote quelques affaires. Des discussions s'engagent; les têtes se montent : on parle, on gesticule pour ne rien dire.

Puis, la Bourse se vide. Au grand air, la surexcitation fait place à l'apaisement. Le gros X. se demande si décidément il se brûlera la cervelle, ou s'il attendra des jours meilleurs. — Il attendra.... Et pour prendre patience, il achète vingt-six sous de loterie algérienne — cinq cent mille francs pour un et trente — histoire de se refaire !

A cinq heures, il n'y a plus sur l'escalier de la Bourse que le ramasseur de bouts de cigares — le seul des familiers du palais qui opère toujours à coup sûr !

MARS.

LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE

II

ALFRED STEVENS

STEVENS (Alfred), quoique né par delà la frontière, est plus Français que Belge. Sa patrie d'élection, c'est Paris dont il paye l'hospitalité en gloire. Son père du reste lui avait inculqué l'amour de la France à qui il avait offert son épée, comme plus tard le fils devait lui offrir son pinceau. Officier au 11e chasseurs à cheval, il fit presque toutes les campagnes du premier Empire, y compris celle de Russie, et ne désarma qu'après Waterloo. Rentré en Belgique, il donna un libre cours à son goût pour la peinture, allant aux artistes fortement combattus, aux Géricault, aux Delacroix, aux rénovateurs du paysage moderne. Ce fut lui qui, le premier, montra un Delacroix à Bruxelles. Un Delacroix! Ceci se passait en 1833.

Verbœckoven, dans l'atelier de qui l'exhibition de ce morceau de maître, un *Lion*, eut lieu, demeura pensif devant l'œuvre de l'artiste si critiqué, si méconnu en France, et, s'adressant à ses élèves, il leur dit : « Tâchez donc de regarder ». Puis, faisant un retour sur le genre qu'il avait pratiqué, il ajouta avec une sorte de regret : « Si je l'avais écouté, comme j'aurais été loin ! »

Alfred Stevens grandissant sous les chauds enthousiasmes de son père, ayant à côté de lui son frère Joseph, le peintre des chiens et des singes, vivant dans l'atmosphère où David banni était mort, sentit se développer le germe qu'il portait. En dépit des luttes, des misères, des palinodies dont, à l'époque encore plus qu'à présent, les artistes étaient les victimes, il rêva d'entrer dans la carrière, indécis toutefois sur la direction qu'il donnerait à ses pas.

Son premier maître fut Navez, élève de l'auteur du *Serment du jeu de paume*. Il apprit avec lui la pratique de l'art, dessinant très habilement et donnant déjà des marques de ce qu'il serait par la suite comme coloriste. Nous avons vu certains de ses morceaux de début : un intérieur qui rappelle la facture des peintres hollandais ; un chevalier, bardé de fer, enlevé de verve. Mais, en somme, tout cela était encore à l'état rudimentaire.

Sur ces entrefaites, Camille Roqueplan passe à Bruxelles. Alfred Stevens lui est présenté et conquiert tout de suite la confiance du peintre français qui l'emmène à Paris et l'installe dans son atelier. Ici commence la vraie bataille de la vie ; il faut produire pour manger. Et quelles productions ! Des mignons du temps de Henri III, des seigneurs Louis XIII dans des cadres où le bric-à-brac domine ; du faux art, le clinquant de ceux qui ne peuvent pas enfanter. Cependant Paris s'est emparé de l'esprit du débutant. Tout ce qu'il y voit l'intéresse, tout ce qu'il y coudoie le passionne, lui donne la fièvre. Parfois il jette sur la toile l'impression fugitive qu'il a ressentie, l'incident ou le drame de la rue dont il a été le témoin ; mais Roqueplan, mais Willems, mais Couture qui le surveillent le dissuadent de tomber dans le naturalisme, eux qui ne sacrifiaient que sur les autels d'un passé bien fantaisiste. Il en arrive à cacher ses tentatives comme on cache des fautes ; mais l'esprit de rébellion soufflait en lui.

Vers 1850, le hasard d'une méprise le mit en rapport avec tout un groupe de personnalités, génies naissants qui jetteront un beau lustre sur

le XIXe siècle. Il y avait Isabey, Couture, Théodore Rousseau, Diaz, Troyon, Barye, Roqueplan, Corot, Millet, Ziem qui se réunissaient en un dîner qui avait lieu passage du Havre. Un jour Alfred Stevens reçoit une invitation. Il s'y rend, mais c'était Joseph Stevens qu'on attendait. Tableau! Les dîneurs habituels, gens d'esprit, acceptent la substitution et voilà Alfred Stevens introduit dans un cénacle où tous ses efforts pour faire revivre le passé sont, tantôt exaltés, tantôt combattus, suivant que celui qui parle est un conservateur ou un révolutionnaire en art. Pourtant avec Rousseau, avec Troyon, avec Corot, avec Millet, avec Diaz, Alfred Stevens se sent plus à l'aise, il respire mieux. Ceux-là l'entraînent vers les cimes où montait leur imagination. Peu à peu la lumière se fait dans le chaos où il se débat, il entrevoit l'horizon vers lequel il marchera quand la nécessité lui laissera quelque répit; car il faut vivre, et les marchands et le public sont réfractaires à toute manifestation moderne. D'un autre côté, Roqueplan, asservissant la pensée de son élève, ne lui permettait pas de sortir du sentier étroit où il posait le pied.

A l'époque à laquelle nous faisons allusion, l'atelier de Roqueplan regorgeait d'apprentis que le maître façonnait pour l'École des beaux-arts et qui souvent y échouaient. Quelqu'un très au courant du mouvement de la peinture effectué vers 1850 nous a raconté qu'Alfred Stevens, déjà un peu émancipé, voulut, lui aussi, concourir, que Roqueplan apporta des entraves à ce projet et qu'enfin il lui fallut céder. Seulement Alfred Stevens, inscrit le dernier, dut, faute de siège, travailler debout devant le modèle. Il fut le seul reçu. Le modèle, type achevé de la beauté humaine, qui posa pour les *Enfants d'Édouard* de Paul Delaroche, et que depuis une maladie terrible a déformé, s'est établi marchand de tableaux, place Saint-Georges. C'est W..l très connu dans le monde des collectionneurs.

Alfred Stevens exposa, pour la première fois, en 1853. Son envoi se composait du *Mercredi des Cendres* (au musée de Marseille), le *Découragement de l'Artiste* et un *Assassinat*. Ce dernier tableau devait être tout ce qu'il y a de plus naturaliste et comme une reproduction d'un crime commis à Montmartre. Un matin, le peintre avait vu, dans une des ruelles qui montent au plateau des buttes, un homme à terre, baignant dans son sang ; des passants, ouvriers et femmes du peuple, l'entouraient et donnaient cours à une foule de commentaires. Au petit jour la scène ne manquait pas de grandeur tragique. Alfred Stevens, rentré chez lui, jeta sur la toile une

esquisse toute chaude de l'émotion qu'il avait éprouvée. Il voulait en faire un tableau, mais ses amis lui dirent qu'il ne vendrait jamais une telle composition, que le public se fâcherait, que les marchands l'abandonneraient. Le peintre eut peur, d'autant plus qu'il ne se sentait pas suffisamment armé pour combattre. Le thème de l'assassinat de Montmartre devint alors celui-ci : « Des bourgeois et des manants trouvent au point du jour le corps d'un gentilhomme de la Cour assassiné par les guisards. » Couture, qui s'écriait toujours : « pas de modernité », battit des mains ; Alfred Stevens obtint une médaille.

Cette concession fut la dernière que consentit l'artiste ; la récompense qu'il venait d'obtenir lui montra l'abîme où de mauvais conseillers allaient l'entraîner. D'un seul coup, il brisa les lisières dont on l'avait enserré et, en 1855, il envoya six tableaux dont la modernité seule faisait presque tous les frais. Une deuxième médaille lui fut attribuée.

Au salon de 1857, Alfred Stevens, un peu en retard, avait verni à la hâte sa toile, une *Visite de condoléances* [1] ; deux femmes en deuil auxquelles une amie en toilette claire vient apporter le témoignage de sa sympathie. Le vernis semblait écraser le noir d'ivoire, et l'artiste se désespérait, ne sachant comment remédier au désastre. Meissonier, qui habitait Poissy, apprend la nouvelle et le voilà qui part pour Paris, chargé d'une boîte à couleurs, et se dispose à réparer l'accident. Heureusement le mal était moins grave qu'on ne l'avait craint, et Meissonier n'eut pas à opérer. Mais, n'est-ce pas que c'est charmant, le mouvement de ce grand peintre accourant au secours d'un jeune homme ?

Nous avons indiqué le point de départ d'Alfred Stevens, nous avons raconté sa vie comme jusqu'ici personne ne l'avait fait; nous l'avons montré, commençant sans originalité, suivant le goût du jour, cherchant à vivre de sa palette, puis ensuite se détachant sans secousse des enseignements qu'on lui avait imposés et arrivant enfin à parler le verbe qui chantait en lui. Dès lors il n'a plus qu'à regarder, qu'à écouter, qu'à se souvenir et qu'à fixer ses impressions sur la toile pour ainsi dire sensibilisée par la chaleur intense qui court en lui. En traits précis, il va écrire tout le côté intime, familier ou humain qui s'agite dans la sphère où il évolue. Il le dira plutôt en homme épris de psychologie qu'en homme

1. Achetée par M. Ravené, de Berlin.

amoureux de plastique. Il exprimera l'âme des choses : tel il nous apparut aux Expositions universelles de 1867 et de 1878.

Charles Blanc, qui vient de mourir, écrivait en 1867 : « M. Alfred Stevens est aussi moderne que possible. Il peint la femme qu'il a vue hier, et la robe qu'elle porte aujourd'hui. Se mettre ainsi face à face avec la nature et savoir lire dans ce livre-là, sans aide, sans truchement, c'est une grosse difficulté. M. A. Stevens s'en tire avec une dextérité consommée; il y emploie un pinceau souple et sûr, au coloris varié, fin, étoffé, recherché, un coloris aux tons rares et puissants. »

Rappelons qu'à l'Exposition universelle de 1867, Alfred Stevens comptait cinq pages de premier ordre : la *Douloureuse certitude*, la *Rentrée du monde*, la *Dame rose*, *Miss Fauvette* et la *Consolation*.

Comme s'il comprenait qu'en dehors de la femme toute société s'effrite et tombe en ruine, Alfred Stevens, qui écrit l'histoire de son temps avec la précision d'un Terburg et la flamme d'un Velasquez, n'a fait entrer dans son œuvre que l'éternel féminin.

Il lui a suffi de le placer dans son milieu naturel, c'est-à-dire partout où circule la vie d'une cité. Le foyer domestique, les promenades publiques, les visites, le plein air et le plein soleil lui ont permis de peindre son « sujet » sous cent faces caractéristiques. Il l'a montré avec ses élans vers le bien, ses appétits de « fruit défendu », ses curiosités maladives, ses générosités, ses caprices, ses dévouements, ses ardeurs.

Elles ont bien dans tous leurs traits le signe de la race, ces Parisiennes exquises, si finement observées, si savamment analysées. Comme dans les veines de la grandesse d'Espagne, le sang bleu circule dans les leurs et permet de constater l'authenticité de leur origine. La Parisienne sera de toute éternité !

Qui ne se souvient de l'éclatant succès qu'obtint Alfred Stevens à l'Exposition universelle de 1878. Il occupait presque toute une salle où s'accrochaient le *Sphinx parisien ;* les *Mondaines ;* l'*Atelier de l'artiste ;* le *Retour au nid ; Désespérée ;* une *Horrible Incertitude ;* des panneaux décoratifs: les *Quatre Saisons*, au roi des Belges; les *Visiteuses* qui furent achetées 60,000 francs; le *Besoin de rêver ;* un portrait d'enfant et un portrait de femme. Autant de morceaux exquis et raffinés qu'on ne reverra plus et que les amateurs gardent jalousement dans le silence de leurs galeries.

Cette suite merveilleuse de tableaux hors de pair nous avait enthou-

siasmé et en sortant d'une des nombreuses visites que nous fîmes à la section belge, nous résumions, en quelques lignes que nous sommes heureux de retrouver, les sensations que nous avions reçues :

PENDANT LE BAL.
Fac-similé d'un dessin de Stevens.

« A chaque pas on trouve des affinités avec les morts illustres qui sont comme les aïeux immortels de l'Art. Alfred Stevens continue leur labeur sans recommencer leurs inventions, utilisant ses dons d'observation, son intelligence sans cesse en travail et sa main vaillante à bien traduire ce qu'il a bien vu. Aussi quelle sûreté d'exécution égale à sa sûreté de coup d'œil ! Il dessine et modèle les figures, indique les *caractères*, peint les

mains (des mains qui parlent!) avec une réussite incomparable. Il exprime dans l'attitude, dans la physionomie, dans un geste la nature du personnage qu'il reproduit ou qu'il crée. Il dit l'anecdote ou le drame d'un trait. Il infuse la passion — cette vie de l'âme — à toutes ces héroïnes qui montreront à l'avenir ce que fut le cycle où elles évoluèrent. »

Le *Soir* dont le peintre a fait pour nous un très beau dessin montre son talent — ce talent souple, varié, puissant — aux prises avec une composition des plus originales: une femme à la chevelure rougeâtre épandue sur la rondeur de ses épaules, et tenant sur ses genoux un chat noir dont les poils se hérissent sous l'influence de l'électricité qui charge les nuages courant, éperdus, dans un ciel d'orage. Au loin, Paris enflammé par les reflets d'un soleil d'août se couchant à l'horizon.

Cette année, Alfred Stevens, qui ne s'attaque qu'aux forces de la nature, est allé s'installer à Saint-Adresse, et là, après la femme, il a peint la mer — autre énigme ! Ses essais qu'on a pu voir chez M. Georges Petit, le célèbre marchand de tableaux, sont de véritables révélations. Du premier coup il a triomphé avec des pages d'une distinction, d'une variété et d'une richesse de coloration achevées ; sur les unes il a jeté ce voile de brume mélancolique qu'on admire dans les Van de Velde et sur les autres éclatent la gaieté et la lumière de certains Van Goyen.

EUGÈNE MONTROSIER.

LE

MONDE ET LA MODE

L'or pleuvait cet automne. Il semblait qu'un nouveau déluge, dont les gouttes énormes étaient des lingots, eût submergé Paris.

Porté par quelque naufrage gigantesque, un morceau de Californie était venu s'échouer en France. Mais, comme ces îles subitement surgies, que les flots mouvants emportent à leur gré, ces monceaux d'or, pulvérisés par l'éclair d'une Bourse, se sont dissipés aussitôt qu'apparus, ainsi qu'un décevant mirage.

Épidémie fatale, la fièvre du luxe avait engendré la fièvre de l'or, et cette fièvre pernicieuse, réservée jusqu'ici aux coureurs d'aventures, s'était emparée des cœurs les plus fiers. La contagion sévissait, s'attaquant à tous, envahissant jusqu'aux vieilles demeures seigneuriales du grand faubourg. Cela brûlait les veines, grisant les têtes surchauffées.

Quel désastre et quel coup de foudre! Il ne reste aujourd'hui de cette aventure que l'épouvante et la ruine, hôtels que l'on vend, équipages dont on se défait, bijoux que l'on échange pour un peu de cet or où l'on plongeait les mains pleines! Et pis que tout cela, la fuite, le suicide et la mort!

Jamais depuis un siècle on n'avait vu pareille catastrophe. Sur ce champ de bataille où triomphent les vainqueurs nos gentilshommes ont tout perdu « fors l'honneur ».

Car ils se sont souvenus que « noblesse oblige », ne fût-ce que par le décorum imposé. Sachant bien qu'un grand nom est une tunique de Nessus dont on ne se dépouille pas impunément, leur attitude est demeurée héroïque. C'est aux jours de deuil que les vrais grands seigneurs dévoilent leur âme stoïque, leur fermeté généreuse, cette calme vaillance et ces hautes façons qui en imposent jusqu'à l'agonie. L'infortune devient pour eux un second baptême qui les retrempe et les fortifie, et c'est aux heures de revers qu'on les retrouve toujours grandis.

Ruinés par les révolutions, la soif de jouissances, la honte de l'inaction qui les a frappés d'impuissance, l'énergie improductive qui leur montait au cerveau, avaient lancé aux affaires des gentilshommes dont les noms fameux retentirent jadis jusque sous les voûtes du Louvre ou de Versailles. Ils ont essayé de gravir les marches de pierre qui conduisent à la spéculation, à la fortune rapide, à la ruine plus rapide encore, à ce dédale ténébreux où, dégringolant de chute en chute jusqu'aux plus navrants expédients, on arrive au suicide ou à la correctionnelle. Mais, en vain le vieux sang de France essaye de déroger. En vain les mains blanches, nerveuses, familières à l'épée, habiles à manier un cheval de sang, tenteront le métier dont elles ignorent les revers. Naïfs comme toutes les âmes hautes, ils ne savent pas, et ils seront toujours les dupes.

Ils sont guéris désormais, mais au prix de leurs fortunes et de leurs vies!

Ce qui est étrange, c'est que les femmes même se sont trouvées frappées. On s'étonne de rencontrer aux abords du palais de Plutus les coquettes patriciennes, de jeunes femmes dont la beauté radieuse resplendit au plus pur firmament du faubourg Saint-Germain. Mon Dieu, c'est

TOILETTE DE BAL

Rodrigues, inv.

Typ. A. Quantin.

moins surprenant que l'on ne pourrait croire : l'amour du luxe, si fatalement général aujourd'hui, a conduit là les plus honnêtes. Assoifées de parures, chacune voulait son collier de perles, de ces perles grosses comme des noisettes, jadis l'apanage des princesses et des courtisanes.

Et comme, à l'exemple de cette Marguerite éclose aux heures de décadence impériale, sur je ne sais quel fumier, elles ne voulaient pas « l'égrener », elles ont joué pour avoir les perles, les diamants, les équipages et les fastes de toute sorte.

Leur esprit aventureux devait les conduire à l'avant-garde toujours ; c'est pour cela qu'elles ont été plus décimées que les autres. Ah! quels moments ont payé leur folie! Comme leurs frères, comme leurs maris, comme leurs pères, leur contenance a été superbe. Elles sont apparues chaque soir à l'Opéra et aux réceptions dans leurs plus splendides atours, le cœur navré sous les roses de leur corsage, sans qu'un pli à leur front pût révéler leur détresse, sans qu'une hésitation trahît leur olympienne sérénité.

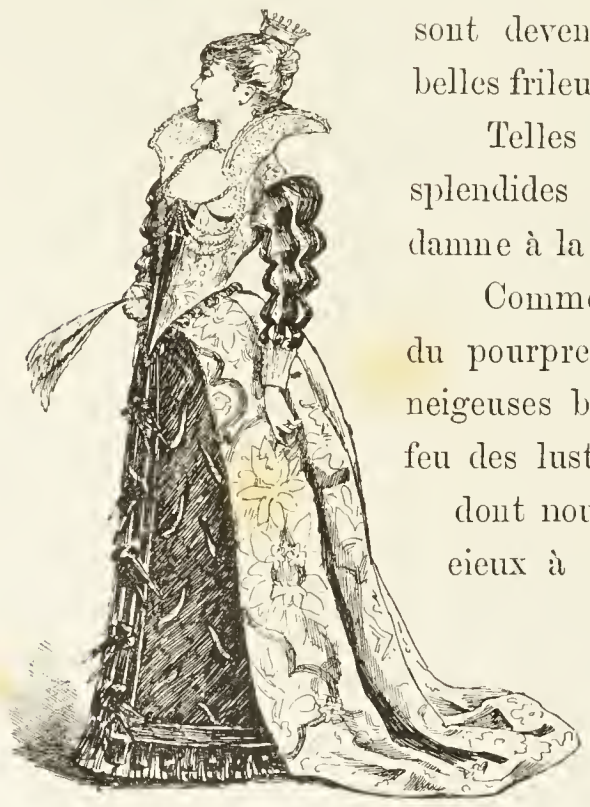
Les apparences ont été gardées fièrement. S'il y eut des coupables, elles se sont rachetées par leur hauteur. Certes, je ne veux pas encourager la femme à la spéculation, mais je la veux grande en toute chose ; cette fois elle l'a été à la mesure de la ruine.

Mais la saison mondaine se ressentira de cette secousse. Cette année, moins encore que les précédentes, il y aura de carnaval. Le faubourg Saint-Germain, qui avait promis à la jeune marquise de Belbeuf une série de galas pour sa bienvenue, les remettra après Pâques, afin de prendre le temps de se reconnaître et de se refaire. La baronne de Hirsch est en Italie pendant qu'on achève les embellissements de son hôtel, les Rothschild sont en deuil, et les autres n'oseront troubler d'une fête importune la tristesse de tous.

Janvier porte à son actif bien peu de réjouissances : la nouvelle année russe, célébrée par un dîner chez la princesse Stourdza, a réuni quelques convives d'élite. Des réceptions très intimes chez la princesse de Beauffremont-Courtenay; trois fois par semaine, un dîner chez la duchesse de Galliera, et quelques autres réunions sans importance. On se retrouve aux

mardis des Français et à l'Opéra, mais on ne fait ni parures ni étalage.

J'aurai peu de toilettes à conter cette fois. Je signalerai pourtant les trois grandes tendances du luxe cet hiver : la dentelle, qui le soir, s'enroule en mouvants nuages aux jupes aériennes ; la perle, qui est le joyau préféré, presque banale, à force d'être recherchée ; et la loutre, dont les pelisses douillettes aux velloutements moelleux, sont devenues l'uniforme charmant de nos belles frileuses.



COSTUME DE MÉDICIS.
Au bal costumé de Mme Guichard.

Telles sont les trois triomphantes, les splendides coquetteries pour lesquelles on se damne à la Bourse!

Comme couleurs, le rose, l'ardente flamme du pourpre sombre, et l'éblouissant éclat des neigeuses blancheurs, s'épanouissent le soir au feu des lustres. C'est une robe de satin rose dont nous offrons aujourd'hui le type gracieux à nos lectrices dans notre planche spéciale. Des perles fines givrent le tablier de leurs nacrures, des dentelles moussent en bas sous les bouquets de roses. Des roses en buisson glissent au côté de la traîne dans l'étroite coulée que forment les plis du satin. Le corsage largement décolleté colle au buste comme un gant. Un bouquet de roses met un sourire à la blanche poitrine. Un croissant de diamant brille dans les cheveux, coquettement arrangés. L'exquise simplicité de cette toilette en est la distinction suprême. Tandis que j'en suis à cette séduisante description, je puis dire une fois pour toutes que c'est à nos plus grands faiseurs que nous empruntons les types charmants des costumes dont nous offrons le modèle à nos lectrices. Ces costumes porteront chaque fois la signature d'un costumier fameux dont le nom seul sera une garantie toute-puissante. Virot veut bien nous permettre de copier ses chapeaux, Auguste, ses coiffures, nous sommes donc assurés de posséder les merveilleux éléments d'une mode extra-élégante, rendue avec un talent infini par notre excellent artiste et collaborateur M. Ferdinand Bach.

*

En fait de solennité mondaine, j'en note une seule, en janvier: le bal costumé de Mme Guichard, la charmante, l'aimable châtelaine des Crêtes, l'hôtesse toute gracieuse chez laquelle Gambetta s'en allait aux heures chaudes de juillet se reposer des fatigues parlementaires, sur les bords verdoyants du plus poétique des lacs.

MANTEAU DE LOUTRE.

Mme Guichard est la nièce de Duboehet, et l'héritière de ses millions. C'est dire d'un seul mot le luxe princier qui règne en son bel hôtel. Neuf cents invitations avaient été lancées pour ce jour-là et si quelques jolies femmes ont manqué à l'appel, il n'en faut accuser que la débâcle arrivée à point pour contrarier la fête.

Il en est d'autres dont les merveilleux costumes semblaient porter un coin de deuil dans leur sévère magnificence. Hasard ou coïncidence, le noir dominait. En noir, la maîtresse de maison, charmante dans sa robe à la Rubens, en velours de Gênes, doublé de satin or et ourlé d'un large entre-deux de jais. Un tablier en peluche rubis, très sombre, se voile à demi sous les entre-deux de jais, à peine égayés d'or, agrafé au milieu par d'énormes méchettes

de jais. Le corsage noir, doublé d'or, sur un plastron rubis, coupé en biais d'une toute petite écharpe de satin noir à mèches de jais. La manche Rubens, une succession de gros bouillons composés d'entre-deux alternés noirs, doublés or et rubis, sur un crevé de linon. Guimpe et manchettes de linon.

TOILETTE DE Mme JUDIC.
Au 1er Acte de *Lili*.

Mme Arnaud de l'Ariège, une *femme savante*, de Molière, en noir.

Mme Munckasky, la reine du bal, en Médicis, d'après le tableau des *Infantes*, de Rubens : toujours la grande école du XVIe siècle.

Sur un jupon de satin vieil or, à peine visible, un tablier de satin noir brodé d'or et de jais, crevé de place en place pour laisser deviner le dessous, à peine dépassant par le bas. Au milieu, d'énormes nœuds moirés, retenant de colossales aiguillettes, dans un ruissellement de jais et d'or. Là-dessus, une robe en lampas florentin, à fleurs de velours « Othello » (d'une teinte de marron sombre), et brochè d'or, le tout formant d'énormes rosaces de style vénitien.

TOILETTE DE Mme JUDIC.
Au 2e Acte de *Lili*.

Le corsage, du même brocart, appuyant ses longues pointes sur un bourrelet, des entre-deux noirs bordés de jais et d'or, roulés tout autour. De même les manches, bouillonnées à la Rubens, comme celles de Mme Guichard, laissant apparaître entre les bandes noir et or, la peluche rubis, presque collante au bras. Sur le plastron, écrasé de jais et d'or, un double festonnement de perles fines, dont les rangs splendides remontent ensuite le long de la poitrine pour venir serrer le col. Dans l'évasement de la fraise gigantesque, en guipure de Venise rebrodée d'or, la tête fine et altière, semblable à une fleur échappée à sa

corolle. Le bandeau de perles à la Marie Stuart, coupant les cheveux d'un rayonnement. Puis au faîte du chignon, une toute petite couronne royale, grande comme un bracelet, éblouissante de perles et de diamants. Des gants Jeanne d'Albret, très montants, en cuir fauve brodé d'or. A la main, l'éventail formé de trois grandes plumes blanches, le sceptre que Rubens donnait à ses modèles.

TOILETTE DE Mme JUDIC.
Au 3e Acte de *Lili*.

Dans une note plus riante, l'idéal pastel de la plus jolie des Athéniennes, Mme Sinadino. Du Louis XVI comme en portaient à Versailles les Lamballe et les Polignac : la jupe courte, en moire ciel, toute drapée sur un jupon de dentelles qui laisse passer dans le bas un ravissant froufrou d'angleterres mêlées d'argent. De chaque côté un double nœud en cordes d'argent, avec de longs flots de perles, retient la moire au-dessous des paniers en satin or, ourlés d'argent sur une angleterre frissonnante. Là-dessus un corsage en brocart rose de Chine, semé de roses-thé, se continuant derrière en lés allongés sur le jupon. Manches bouffantes en dentelle transparente, arrêtées à la saignée. Un fichu de linon, ourlé d'angleterre, formait autour des épaules une ligne nuageuse dont elles ressortent plus blanches. Des nœuds de moire noire, attachant le corsage sur le plastron azuré, très étroit, achevé en bas en pointe très aiguë. Sur l'épaule gauche, un bouquet de roses et de jonquilles. Dans les cheveux, retenu par une agrafe de diamants, un pouf de plumes multicolores. Impossible d'imaginer rêve plus coquet que cette jolie Grecque, avec sa taille de guêpe, ses grands yeux de velours, et son corsage de Vénus en réduction.

TOILETTE DE Mme JUDIC.
Au 4e Acte de *Lili*.

Une statuette de Saxe, la générale Kodolitch, avec sa robe printanière : le corsage de satin blanc treillagé d'or figure une corbeille renversée, la jupe est une

vapeur de tulle blanc dans laquelle se niche une jonchée de fleurs. Ses admirables cheveux noirs mêlent leur sombre flottement à une guirlande retombante.

Pour finir, Mme d'Artigues (née Bressant), avec la plus splendide toilette Marie-Antoinette que l'on ait modernisée. Du brocart vieux rose, ramagé de chèvrefeuille d'or, s'allongeant en traîne magnifique et s'ouvrant sur un tablier de satin bouillonné de tulle rose. Sur les paniers de tulle glissent les guirlandes de roses et de chèvrefeuille en feuillage d'or. Le corsage, en brocart, s'agrafe par des brillants. Une draperie de tulle rose s'attache sur les épaules par des touffes de roses.

Au théâtre, une seule *première* à sensation élégante.. Mais cette fois les *Variétés* résument à elles seules la mode de tout un demi-siècle : un véritable cours de costume que Mme Rodrigues étale complaisamment dans les coquets atours de Lili-Judic.

Cela débute en l'an de grâce 1840 et la robe-fourreau de cette époque s'idéalise en soulignant les gracieux contours d'un corsage adorable. Rien de bourgeois ni de disgracieux dans cet ensemble jeune et charmant. Du foulard Pompadour semé de boutons de roses sur un fond laiteux ; un corsage virginalement plissé en fichu, avec un tuyauté de rubans roses en guise de guimpe; un tablier qui s'élargit sur la jupe comme un large pétale de rose effeuillée, dans une moussue bordure de crêpe blanc : tel est ce costume si simple et si gentil, dans lequel Judic nous apparaît plus que jamais ravissante et charmeuse.

Au second acte, nous sautons dix années. Un soupçon de crinoline date le demi-siècle. Sur la jupe de dentelles s'ouvre, de chaque côté, une tunique en grosse soie violette de Parme, rattrapée par des nœuds de rubans. Une ceinture forme pointe au-dessus des hanches, attachée au milieu par une boucle d'améthyste. Cette nuance chaude et douce fait ressortir l'éclat marmoréen de la peau blanche, et jamais les grands yeux de velours n'ont brillé d'un plus suave rayonnement.

Au quatrième acte enfin, nous en venons à l'actualité : 1880 ! C'est la mode éblouissante, coquette, artistique, raffinée, s'appliquant à la douairière aussi bien qu'à la fillette de seize ans.

Car Judic est son aïeule à elle-même. C'est le *clou* de la pièce, et cela se passe comme dans une féerie. La robe de grand'mère mérite qu'on la regarde, c'est une énigme résolue. Habiller une vieille femme en la laissant élégante sans la rendre ridicule, il y avait de quoi tenter l'artiste fée.

Une robe princesse en brocart noir, semé d'énormes roses rouges et or. En bas, un simple bouillon de velours noir, des poches de velours, et une écume de vieille valenciennes en jabot et aux manches. C'est sobre et c'est splendide.

Ingénue au début, elle le redevient au *finale*, mais elle nous révèle ainsi tous les progrès que les ingénues ont faits depuis 1840 ! C'est la grâce même que ce costume ! Du Louis XVI modernisé ! Une vapeur de dentelles met à la jupe ses mouvantes blancheurs. Là-dessus une redingote Lamballe en lampas dahlia, piqué de petits feuillages mousse, souligne les hanches par un semblant de paniers s'allongeant derrière, en ailes étroites et bouffantes. Un gros fichu de linon met au corsage son éclat neigeux, et Lili, sous l'auréole dorée de sa perruque blonde, est idéalement jolie, radieusement troublante, innocente à faire damner les anges.

Les grands mariages qui, d'ordinaire, attendent le printemps pour faire éclore tout un parterre de gracieuses jeunes femmes, l'ont devancé cette année.

C'est, d'abord au 15 janvier, l'union très aristocratique de Mlle de Contades avec le comte Arthur de Vogué, qui a inauguré la série ; mais c'est déjà loin et les échos de cette brillante cérémonie se sont éteints sous les voûtes de l'église de Cannes, inhabituée jusqu'ici à de pareilles splendeurs.

Puis, le 31 janvier, la ravissante Américaine, Mlle Post, l'une de ces jolies sœurs que l'on compare volontiers aux trois Grâces, a épousé M. Zenbell.

Les fiancés formaient un couple charmant, à leur entrée dans la petite église américaine de la rue Bayard. Lui, grand, distingué, élégant. Elle, élancée, blonde, sa taille de déesse moulée dans une robe de satin blanc, tout unie, sans autre garniture qu'une grande collerette et des manchettes en point de Venise. Des guirlandes d'oranger naturel et un voile à la juive en tulle illusion complétaient cette toilette virginale dont

l'exquise simplicité rehaussait la beauté parfaite de la jeune fille.

Enfin, le 6 février, tout le faubourg Saint-Germain s'est trouvé rassemblé à l'église Saint-Thomas d'Aquin, pour le mariage de Mlle Marie-Antoinette d'Ousembray, fille du vicomte et de la vicomtesse d'Ousembray, avec le comte Raymond de Saint-Gilles, le sportsman extraélégant dont la conquête est un véritable triomphe pour sa charmante petite comtesse.

La mariée mérite sa réputation de beauté. C'est une grande jeune fille, un peu frêle encore, dont les minceurs élégantes prenaient des grâces de lis dans la collante robe de satin. Le tablier bouillonné était coupé de trois écharpes de vieux point, rattachées par des bouquets d'oranger. Au corsage une fichu de dentelle avec des touffes d'oranger à la poitrine et à l'épaule. Les cheveux très blonds, bouclés à la Montespan, encadrant de leur rayonnement des traits très délicats et mettant des flammes à l'azur des grands yeux. Sur le chignon très-bas un cache-peigne d'oranger retenant la mantille dont les longs bouts flottants glissaient dans les nacrures de la traîne tout unie.

C'est le 15 février qu'aura lieu à Cannes le mariage d'une autre jolie blonde, mignonne, délicate, élégante comme une vierge d'Albert Dürer: Le gentille miss Médorah van Hoffmann avec le marquis de Vallombrosa, fils du duc et de la duchesse.

Je donnerai la prochaine fois les détails. La corbeille est princière. La fiancée a reçu par avance deux splendides boutons d'oreilles d'une valeur de quarante mille francs : deux *gouttes de sang* dans un cercle de diamants.

MAGALI.

L'Éditeur-Gérant : G. DECAUX. Paris. — Typ. A. QUANTIN.

L'ENVERS D'UNE FÉERIE

Que de livres n'a-t-on pas écrits, sur l'Envers au théâtre, dont les titres plus ou moins fantaisistes, imprimés sur couvertures multicolores, me dansent encore dans la tête, bien qu'entrevus furtivement au hasard des flâneries, soit aux vitrines proprettes des librairies modernes, soit dans les poussiéreuses boîtes à quatre sols des parapets de la Seine? — *Derrière la toile ; — le Manteau d'Arlequin ; — Au rideau! — Entre cour et jardin ; — Foyers et coulisses ; — le Théâtre tel qu'il est ; — Derrière la rampe ; — les Théâtres en robe de chambre*, et tant d'autres

LE BALLET DES PERLES.

monographies des spectacles parisiens vus à l'envers du spectateur dans le brouhaha des changements à vue et des appels pour l'entrée en scène. — Le public semble très friand de ces mystères que lui voile le rideau de pourpre; il n'est de joli rêve que son imagination ne crée, d'Éden qu'il n'entrevoie, de plaisirs piquants qu'il ne s'imagine dans sa conception de ce monde de comédiens. Point ne sert de lui répéter à satiété que rien n'est plus triste à voir de près que cette mascarade humaine ; ses désirs s'irritent de cet inconnu des coulisses et il ne comprendra jamais que le carnaval fini le masque tombe; que là où le rire s'achève, la tristesse arrive et que la fiction fait place à la banalité la plus réelle ou à la vulgarité la plus sotte. — Je ne prétends pas ici m'armer du falot de Diogène pour jeter des lueurs crues dans les bas-fonds attristants du théâtre; la toge du censeur se goderait en plis grotesques sur mon buste d'épicurien et mes jambes s'empêtreraient aisément dans la jupe philosophique; je ne veux, en compagnie de mon collaborateur et ami Robida, qu'entr'ouvrir la porte de fer qui sépare la salle de la scène, et là tous deux, prenant notes et croquis, faire une de ces courtes chroniques, à propos et dessins rompus, digne de complaire durant une fugitive seconde à quelque piquante mondaine prise des vapeurs de l'ennui dans les *far niente* de sa chaise longue.

Une féerie s'offre à nous : *les Mille et une Nuits;* Émile Rochard, le jeune directeur gentleman, nous accueille au *Châtelet* avec une bonne grâce dont feu Roqueplan lui légua sans doute la tradition, et, puisque nous voici dans la place, nous aurons la consciencieuse ingratitude de mettre de côté tout esprit de réclame à son égard et de prendre la pièce qu'il a si superbement *conçue* et montée uniquement comme le prototype du genre où Martainville excella, et qui enrichit tant d'auteurs sur le dos de Perrault, de Mme d'Aulnoy et du bon et vertueux Galland.

Nous arrivons au moment précis où le sifflet du chef machiniste fait mouvoir des cintres et des dessous les toiles de fond, la ferme et tous les châssis compliqués du *Royaume des Perles.* — La bousculade est effrayante comme en un camp à l'approche de la bataille ou sur un pont de corvette à l'heure de l'abordage ; les mâts se heurtent, les commandements se croisent, les herses se dressent et les manœuvres font glisser de lourdes charpentes dans une atmosphère de poussière de poudre et de gaz évaporés.

« Attention! attention! » crient les machinistes qui rangent les plantations de *Bagdad* et d'*Ispahan.....*, et les visiteurs effarés, craintifs

ne savent où avancer ni comment reculer, se blottissant pour éviter les chocs le long des murs blancs maculés d'huile, éraflés d'inscriptions, balafrés de caricatures naïves, *encharbonnés* de silhouettes burlesques.

Le dialogue des acteurs en scène, les chansons, les chœurs et les répliques se perçoivent indistinctement dans ces clameurs confuses des coulisses, car voici que descendent des étages supérieurs la cohorte de la figuration et la colonie des marcheuses et des ballerines. — Un timbre électrique roule sa note cuivrée et continue vers la région des loges pour indiquer l'heure du premier ballet, et déjà, sur le *côté jardin*, l'aristocratie de la danse se masse lentement ; petites ondines, langoustes, hippocampes, crevettes roses, escargots marins, moules, coraux et bernards l'hermite se groupent ; mélange d'opulences charnelles et de pauvretés étiques, singulier bétail féminin où le rire se stéréotype sur des lèvres carminées, où le crayon allonge des yeux qui n'ont plus qu'une expression de passivité attendrie. Les caquets marchent dans cette cohue blonde et rose, c'est un popotage indicible mêlé de rires et de petits cris parmi lesquels domine parfois la toux rauque et irrésistiblement poignante d'une phtisique.

NAGEUSES ATTACHÉES AU FIL.

Dans les bas côtés, on ne peut plus circuler ; le foyer regorge de premiers sujets emmitouflés dans de larges tricots de laine, d'acteurs bâillants, pris de l'impatience de regagner leur lit, d'habilleuses assises avec un abandon résigné sur les banquettes de velours rouge noircies et éven-

trées, tandis que près de la cheminée, une fée coquine se cambre, attifant, en ronronnant un refrain, les rebelles frisons de sa chevelure rousse.

Un mouvement se produit : « En place pour le ballet ! » — près des plantations de troisième plan, on dispose l'apothéose ; de grandes échelles sont dressées auxquelles gravissent les nageuses aériennes que doivent suspendre des fils de platine. — D'aimables Bellevillois en casquette de soie,

LE FOYER DES ARTISTES.

foulard imprimé au cou, serrés dans le bourgeron de toile bleue, montent aux échelons opposés pour agrafer ce fil à l'anneau de fer du corsage solidement blindé, et c'est un contraste puissant que de voir, ainsi réunis au sommet de ces vulgaires échelles de peintre en bâtiments, ces filles en maillot chair cuirassées d'argent, grelottantes dans leur nudité et ces ouvriers de faubourgs qui se dodelinent et grasseyent voyoucratiquement avec ce reste du gavroche qui fut en eux, aux heures du lazzaronisme de la rue.

Au moment du « *lâchez tout* » ! ces vivantes poupées-nageuses, affolées par le vide, l'œil hagard, les jambes immobiles, *grenouillant* en l'air, se cramponnent de la main aux lambeaux de toile qui forment les « *bandes d'eau* » du féerique *Royaume des Perles*, et, tandis que ces infortunées contemplent l'espace et les dures arêtes de bois des décors, tandis que les

fils fonctionnent, les balancent et les promènent sur la largeur de la scène, des artificiers allument et agitent dans des réceptacles de fer-blanc les rouges flammes de Bengale qui illuminent cette assomption de la femme-poisson. — Le public qui bonde la salle, émerveillé à juste titre, applaudit

UNE LOGE DE DANSEUSES.

longuement pendant la dernière ritournelle du ballet, le rideau se baisse, se relève et tombe définitivement. L'acte s'achève, et toute cette population de l'humide séjour se rue à l'escalier pour gravir aux loges, souffler un instant, et se transfigurer de nouveau. — Nous montons pendant l'entr'acte à l'une de ces loges de première danseuse.

Une petite porte, au milieu de laquelle une lucarne ronde ; en face, une fenêtre sur cour ; d'un côté, le vestiaire ou plutôt l'armoire aux costumes ; de l'autre une longue tablette de marbre, quelques miroirs ou fragments de glaces et tout l'attirail voulu de blanc de perle, de cold-

cream, de poudre de riz, de pattes de lièvre, ainsi que les crayons et tous les tubes où Gautier aurait vu de l'antimoine et des parfums de Judée, et qui ne contiennent en définitive que des pommades rosat, du blanc et du rouge pour graduer les pastels du visage. — Devant cette table, trois femmes déjà au repos, en jupon blanc, dans le déshabillé d'un lever de modistes, jadis peint par Bernard Lépicié ; l'une faufile un chausson de satin rose, l'autre fait au crochet une classique courtine de laine, tandis que la troisième, un « Syngnathe » signé Grévin, ajuste sa *réchauffante*, et fait des jetés-battus et des fantaisies giratoires dans la petite pièce.

Des murs nus, sur lesquels, par place, un artiste décorateur, quelque ancien pensionnaire, a peint « *en trompe-l'œil* » des assiettes de vieux Rouen, une horloge en cartel et un parapluie jeté dans un coin où il projette une ombre fausse. — Aux patères est accroché le fouillis des costumes de ville; les chapeaux fleuris, les manteaux-dolmans bordés de chat-noir, les jupes, les pantalons et les lingeries les plus intimes et, sur des chaises en désordre, des maillots reprisés et déteints par place, des chaussons troués, des ceintures abandonnées, tout un mêli-mêlo d'objets ; jusqu'au petit nécessaire de cuir que ces dames emporteront tout à l'heure à la sortie.

Ici mon collaborateur Robida est l'objet de toutes les gracieusetés ; son crayon qui erre sur l'album tente ces filles d'Ève : « Pour quel journal... Dites?... » et de se démener, de sourire, de se mettre de profil ou de trois quarts, à cheval sur un siège, héroïques devant la réclame entrevue, joyeuses à la pensée de voir leur silhouette provocante reproduite en public.

Mais les personnages de la cour de Cléopâtre doivent songer dès ce moment à revêtir les costumes de l'Alexandrie décadente, et nous descendons de nouveau sur la scène, où de formidables praticables se sont dressés en un clin d'œil, encombrant de leur charpente massive les passages déjà trop étroits ; sur le *côté cour*, les éléphants attendent sous leur harnachement de velours que le cornac les accote flanc à flanc sous le même panneau qui doit supporter la divine reine d'Égypte et ses esclaves favorites; — les énormes pachydermes épandent par leur seule présence une odeur puissante et fauve qui monte à la tête ; ils sont aimables, fouillent dans les poches et promènent de tous côtés leur longue trompe grise semblable à un tuyau de pompe d'incendie. Le cortège de Cléopâtre, les prêtres, les guerriers, les porteurs d'étendard arrivent peu à peu et jettent des notes d'or, de pourpre et de satin azur, au milieu des équipes populaires et

dégingandées des machinistes, lampistes, et garçon d'accessoires. — Le contraste est bien fait ici pour charmer la rétine d'un artiste, d'un coloriste ou même pour un simple piqueur de croquis et de documents, et je m'étonne qu'en ce temps d'impressionnistes, de naturalistes et d'*intentionnalistes*, dans cette fièvre d'étrange qui passionne notre époque, je m'étonne, dis-je, qu'il ne se soit pas trouvé un seul peintre de talent pour tenter quelque pochade,

EN ATTENDANT L'ENTRÉE EN SCÈNE.

même un tableau très étudié de ces coins de coulisse où la plus curieuse friperie humaine s'étale avec tant de pittoresque de heurté et d'imprévu.

Il y a, entre certains portants, des *aspects de salle* bondée jusqu'aux cintres qui prennent, dans leur gradation populeuse et par les gigantesques remous des têtes, une allure grandiose d'arène romaine ou de cirque espagnol un jour de « toros ». — Cette salle, — de la scène, — offre à l'œil comme une muraille circulaire de spectateurs dont tous les yeux convergent au même point, depuis le rayon visuel horizontal ou oblique jusqu'au perpendiculaire qui tombe du paradis avec d'autant plus de fixité qu'il est plus élevé. Rien de baroque et de saisissant, dans un amphithéâtre aussi remarquablement vaste que celui du Châtelet, et pour un curieux de sang-froid, comme cette agglomération d'hommes et de femmes réunis en hauteur

et qui inspirent ce rêve Poësque « d'une bibliothèque vivante rangée sur diverses galeries et dont un géant pourrait tirer à lui, comme autant de livres, les personnalités variées ou les tomaisons d'une même famille. »

Je le répète, un peintre assoiffé de couleur et de bizarre, même un « tachiste » trouverait une jolie mine de « modernisme » à exploiter dans ces milieux des grands théâtres ; le crayon rend mal ce que la couleur seule pourrait interpréter avec ses reliefs, ses demi-teintes et ses vigueurs éclaboussantes. — Voici, par exemple, derrière un châssis, dans la pénombre, une fée et des sultanes qui guettent leur entrée en scène, presque frileuses sous la mante qui les protège ; c'est à peine si elles marchent librement dans les chaussures de satin qui emprisonnent leurs pieds mignons, et dont les talons élevés font saillir les muscles de la jambe ; le décor, troué par places, laisse filtrer des rayons de lumière qui se promènent sur la soierie ou les broderies des étoffes et des maillots, allumant tout à coup des scintillements sur les costumes comme un éclat de soleil sur un vitrail gothique ; — ces jeux de lumière des coulisses, surtout avant quelque changement à vue, eussent affolé Rembrandt lui-même par leur étourdissante fantaisie et leurs zébrures fluctuantes et spirituelles à force d'oppositions brutales.

ENTRE DEUX PORTANTS.

Mais nous voici tirés de notre contemplation esthétique par le bruit que ne peut manquer de faire le cortège de la reine Cléopâtre, dont les

AVANT LE BALLET ÉGYPTIEN DES « MILLE ET UNE NUITS »

Typ. A. Quantin.

différentes parties se forment sur le grand praticable du fond. — Les porteurs de palmes sacrées, les gardes, les dignitaires, les joueuses de cistre, les lévites, les harpistes bleues, les prêtres brûle-parfums, les eunuques, les esclaves porteuses de chasse-mouches en plumes d'ibis, les seigneurs, les guerriers conducteurs, se disposent pour le défilé que scandera un « pas redoublé » de l'orchestre. Tout ce monde vu de profil, de la coupe du praticable, donne l'illusion d'une foire aux costumes historiques, magistralement conçue par Gustave Doré, et, dans l'éloignement, la vibration des couleurs évoque les étonnantes débauches de palette d'un Monticelli.

Le défilé de côté, avec la vision générale du spectateur en moins, prend une allure très originale; quelque chose de ce que devait être pour le public de la rue, à Vienne, lors des fêtes des noces d'argent, le fameux cortège historique du peintre Mackart. Au moment où Cléopâtre fait son entrée couchée entre quatre filles d'honneur sous le vaste dais de soie bleue pâle frangé d'or, il semble que le théâtre doive s'effondrer sous les pas des gros éléphants attelés côte à côte. Les *costières* tremblent sous le faix ; la maîtresse de Marcus-Antonius veut agiter encore un monde tout nouveau.

Pendant le temps que dure le ballet égyptien, ces éléphants, remisés dans la coulisse, se dandident en cadence avec des grâces titanesques, faisant grincer l'édifice de bois qui les harnache, comme un navire en rade, pris de gros temps, menacerait de briser ses amarres.

Au milieu de la poussière de la danse, de l'âcre odeur *pachydermique*, des senteurs du gaz et de toutes les émanations humaines qui se confondent, la nausée de la scène monte alors à la gorge. — Voici la meute des chiens danois, vendéens et anglais tenus en laisse par de grossiers piqueurs, voilà les chevaux qui montent du manège pour la *Chasse infernale ;* puis arrivent les sonneurs de trompe, les rabatteurs, toute la figuration du grand Lancé courre au tigre qui doit se terminer par une curée aux flambeaux d'un réalisme si saisissant qu'il enlève le public tout entier en frénétiques applaudissements. — Rien de plus navrant, j'ose le dire, que cette exhibition canine vue de près. Ces pauvres bons toutous de race, réduits sans doute par le fouet et le jeûne à tenir un rôle; la grande fatigue résignée qui se lit dans leurs yeux, leur joie à sentir une main qui les caresse, et leur ahurissement dans ce pourchas sans merci sous des futaies de toile et des buissons de carton éclairés par des incandescences d'artificiers ; ce travestissement du meilleur ami de l'homme a quelque chose

de profondément poignant; — un honnête musulman s'indignerait, mais un chrétien civilisé est au-dessus de ces apitoiements. — La phrase du placide Fénelon d'un spectacle « *fait pour le plaisir des yeux* » a singulièrement dérivé de son sens originel ; ce n'est plus la nature, les sources,

LA CHASSE INFERNALE.

les berceaux de verdure et les frais bocages que cette phrase appelle ici à l'imagination, c'est l'apothéose théâtrale, la chasse fantomatique où passent éperdus, hors d'haleine, des animaux bizarres et des cavaliers géants comme dans la légende du *Beau Pécopin*.

Les tableaux succèdent aux tableaux. Le *Royaume d'Aladin* ou le monde des Lampes apparaît, mais nous sommes harassés par cette très rapide excursion à travers une féerie. Ma foi! tant pis, s'écrie Robida; — qu'importe que l'on dise : *Desinit in piscem;* finissons en cul-de-lampe par ce croquis de *Lampes* qui défilent. — Et tandis que les quarante voleurs

rôtissent dans leurs jarres, et que se démènent dans un acte final tous les sujets brillants d'Aroun-al-Raschild, alors que les palais de porphyre, d'agate et de jaspe s'écroulent pour la plus belle moralité d'un amour qui veut rester pauvre afin de demeurer plus noblement grand; tandis enfin que le spectacle enchanté s'achemine à l'évanouissement de tous ces contes bleus de *Ma Mère l'Oie*, nous fuyons, les yeux secs de poussière, la gorge aride, la tête cerclée d'une légère migraine, heureux de nous retrouver sous la morne clarté des becs de gaz, de respirer l'air de la rue et de humer les gouttes de la pluie bienfaisante qui bruine dans la nuit.

Il ne nous restait plus qu'à envier la sérénité heureuse du public qui s'écoulait lentement à la sortie, et de voir des yeux de femmes se fermer lentement comme pour mieux emporter avec elles la vision des merveilles entrevues dans ces *Mille et une Nuits*, songeant à part nous à cette vérité ressassée que voir l'envers des plaisirs est une sottise, que la doublure importe peu à l'habit qui flatte, que la trituration de la meilleure cuisine dont on regarde les apprêts dégoûte souvent des plus fins ragoûts, et qu'avec le vieil Horace il faut bien répéter *Nocet empta dolore voluptas.*

OCTAVE UZANNE.

Paris, 6 mars 1882.

UN MARIAGE MANQUÉ

Gontran, après avoir hoché la tête et levé les bras, avec un gros soupir, encore effrayé, mais déjà soulagé nous dit — du ton d'un homme qui vient d'échapper à un grand danger :

« C'est moi. Regardez-moi bien. Vous avez failli ne pas me revoir. Encore un peu, j'étais cloîtré, cadenassé, confisqué, supprimé... J'étais marié! Oh! l'accident m'a frôlé de près! J'ai cru que j'y passais... C'est très effrayant quand j'y songe! Non pas que ma fiancée fût laide ou sotte, ou désagréable...Charmante! Dix-huit ans, blonde comme un épi, avec de grands yeux bleus qui brillaient, très drôles, vous regardant bien en face et vous interloquant un peu, beaucoup, étonnamment, quoi qu'on ait fait ses preuves un peu partout, dans le monde ou dans les coulisses!

« Comment je l'avais connue? Très simplement. Comme ces choses arrivent quand on veut se marier. Je m'étais éveillé maussade, l'estomac navré du souper de la veille, la tête lourde, le cœur vide... Avec cela un temps gris, froid, maussade! Un vague ennui dès le matin. A midi, un ennui noir. Rien à faire, rien à lire, rien à aimer. « Tiens, m'étais-je dit,

c'est le moment de se marier! Si je fondais une famille? Ça m'occuperait! » Je me jette dans mon coupé, je cours chez mon notaire, un vieil ami de famille... Je lui soumets mon cas, il feuillette ses dossiers, me demande si je veux une femme blonde ou brune.

« Je la préférerais blonde!

« Pourquoi?

« Parce que Toupinette était brune! La loi des contrastes!»

« L'observation lui paraît juste. Il me propose Mlle Berthe Brivard... « Jolie? — Très jolie! — A qui ressemble-t-elle? — A personne... à elle-même! — Voyons, cherchez bien, mon cher notaire, il n'y a pas dans le corps de ballet quelque visage qui rappelle le sien?... Je ne parle pas de la jambe, je suis moral! — Dans le corps de ballet! Quelle question! — Je ne vous demande qu'une réponse approximative! — » Mon notaire réfléchit : « Dans le corps de ballet!... Le corps de ballet! Je ne vois personne! Mais, aux Bouffes, il y a la petite Angèle! — Angèle! Ravissante! Comment elle ressemble à Angèle, votre jeune fille? Je l'épouse tout de suite! Quand me présentez vous? »

« Je vous passe les détails préliminaires. D'abord la présentation! On devait se voir à l'hôtel Continental. Un bal de charité au bénéfice des demoiselles de magasin qui désirent devenir aquarellistes. Un quadrille, une valse. Deux doigts de flirtation. Après quoi, nous nous connaîtrions assez pour entrer en pourparlers officiels. L'américanisme! On va très vite en affaires. Mais voilà le bal contremandé. On le remplace par l'Opéra-Comique. Présentation classique. Le notaire m'ouvre la porte de la loge. Salut au père, salut à la mère, coup d'œil à la jeune fille! Oh! adorable, la jeune fille! — Un pastel. Un petit nez fripon, de jolies lèvres, les yeux grands, grands, et tout à côté des plus mignonnes oreilles roses, des frisons qui semblaient, dans la lumière, de la fumée d'un blond d'or... Plus jolie qu'Angèle!

« Eh bien? me demanda le notaire.

« Eh bien, c'est dit! A quand la noce? »

« La noce! Avant ce réalisme, il y a d'abord toute la poésie des fiançailles. J'étais enchanté de me marier. M. Brivard, très aimable homme, sans autre occupation que celle de détacher ses coupons, m'avait invité, dès le premier jour. Je revois encore ce tableau de famille, boulevard Malesherbes, dans le grand salon blanc et or, meublé de toutes les somptuosités banales

des tapissiers à la mode. Meuble de Beauvais, richement atroce... Bronzes trop dorés, écrans trop criards, peluche trop tapageuse, tableaux trop neufs... Un luxe né d'hier, du goût garanti sur facture! Et — exquise, il faut tout dire, — jolie à croquer, sa tête blonde inclinée sous la lampe, Mlle Berthe coupant avec un couteau japonais le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes :* un Greuze lisant Feuillet! C'était un peu arrangé, un peu factice, ça jouait la note familiale, sentimentale, mais c'était gentil!

« Gentil à damner un saint. Je ne suis pas un saint. Parole d'honneur, j'aurais épousé sur-le-champ Mlle Berthe Brivard. Les parents n'auraient probablement pas voulu. Ils auraient eu tort, puisqu'ils tenaient à marier leur fille.

« Après tout, le temps des fiançailles est délicieux à passer. C'est le prologue, la préface, l'avant-propos du printemps du mariage. Une préface c'est alléchant, c'est plein de promesses! On se dit en la lisant : « Ah! le joli livre! Quel roman! Quel poème! Divin! Délicieux! » Oui. Le malheur est qu'on tourne les pages... et alors... Mais, je vous le répète, je ne demandais qu'à les tourner, ces pages, et vite, vite... d'autant plus que la jeune fille, c'est la page blanche sans un trait de crayon, tandis que j'en avais rencontré tant et tant de ces jolies filles qui ressemblent à ces glaces de restaurant que tant de gens ont rayées de leurs noms ou de leurs inscriptions d'un soir...

« Ah! la jeune fille! Cet être ignorant, naïf, timide, exquis et blanc, tout blanc comme de la neige vierge, je l'avais trouvé, cet idéal! Comme je serais heureux d'avoir à moi la pensée de ce regard clair, le sourire de cette bouche, le frisson de cette peau si douce, si douce... J'étais décidé... J'épouserais Mlle Brivard. Et, dès lors, chaque soir, faisant ma cour, je venais dîner boulevard Malesherbes... je me retrouvais dans le salon blanc et or... avec les mêmes bronzes, les mêmes écrans, dans le même fauteuil de Beauvais... Seulement Mlle Berthe ne coupait plus la *Revue des Deux Mondes*... Elle lisait de petits journaux plus drôles, avec de petits dessins représentant de petites femmes gentilles, très gentilles, et qui lui ressemblaient...

« Tous les jours, j'apportais un bouquet. Un bouquet de roses ou de lilas blanc. J'entrais à la même heure, dans le même magasin et, en me voyant arriver, tout naturellement la même fleuriste étendait sa main vers le même endroit et, d'un même mouvement, me présentait les mêmes lilas

et les mêmes roses... Je devenais un habitué! D'ailleurs, ne regardant personne. Très pressé, quoique ce soit très agréable à contempler ces touffes de fleurs, amas de violettes, roses toutes fraîches... des arbustes, des orangers, des camélias, des pétales qui ont le satiné d'une chair de femme, et dans cette verdure, des femmes jeunes, souriantes qui ont le ton rose de fleurs vivantes... Ne vous moquez pas de moi. Je deviens idyllique. C'est un souvenir!

« Je n'avais même pas remarqué, — moi, barbare! la grâce affinée et le joli visage triste de la petite fleuriste qui me servait. Je ne pensais qu'à Berthe, je ne voyais que Berthe et ses frisons d'or me dansant devant les yeux, je me disais qu'elle serait cent fois plus jolie que la petite Angèle si elle portait le costume de paysanne morlaque de la chanteuse d'opérette...

« Angèle! Justement un soir, dans le grand salon, nous feuilletions l'album de famille... Très mêlé, l'album! Des militaires, des négociants, des volontaires d'un an, des tantes en parchemin, des oncles apoplectiques, un colonel d'artillerie, un ministre... Mais aujourd'hui presque tout le monde a un ministre dans son album de famille... Ça ne tire pas à conséquence... C'est comme autrefois, le portrait d'un grand-père coiffé du bonnet à poil de la garde nationale...

« En fermant l'album, Berthe me dit : « J'en ai un plus drôle! » Elle va le chercher. Elle court. Ah! quelle taille! Elle l'apporte. Plein d'actrices, celui-là. Des chanteuses, des danseuses. Toutes les épaules de l'Opéra et tous les maillots de la danse. Et là, entre Théo et Judic, souriante, friponne, décolletée... la petite Angèle des Bouffes. « N'est-ce pas que je lui ressemble? » me dit vivement Mlle Berthe. Comme cela, les yeux dans les yeux, à brûle-pourpoint, on devrait dire à brûle-cœur, car ces regards-là, diable! électriques, étincelants, volcaniques! On se sent flamber quand on les subit.

« Tout le monde me dit que je lui ressemble! »

« Et, prenant les attitudes de la petite Angèle, minaudant, cliguant de l'œil, son petit doigt mordillé par ses dents de petit chien, elle se mit à fredonner en *imitant* la chanteuse d'opérette, les couplets du *Remontoir :*

Une poupée.
Une poupée.
Une poupée à remontoir !
Messieurs, trouvez mon remontoir !

« Misère de moi ! Elle savait le répertoire des Bouffes, Mlle Brivard, fille de M. Brivard, notable commerçant et ancien président du tribunal de commerce ! Je sortis, un peu suffoqué, ce soir-là, du salon blanc et or du boulevard Malesherbes. La petite Angèle et la petite Berthe se mêlaient étrangement devant moi et sautillaient gentiment comme deux poupées revêtues du même costume et, ma foi, plus j'avançais et moins je savais si j'allais voir débuter, passage Choiseul, Mlle Brivard ou épouser devant une écharpe tricolore la blonde petite Angèle des Bouffes !

« Tout justement je repassais devant le magasin de fleurs où j'entrais chaque soir, régulièrement. On allait fermer, mais entre les touffes d'azalées, par-dessus les énormes bouquets en montre, les corbeilles dorées, entre les grandes feuilles vertes des caoutchoucs qui luisaient comme vernies par la pluie, j'aperçus, achevant un bouquet, et jolie dans sa petite robe noire, avec un col plat qui faisait ressortir la pâleur de sa tête brune, la petite fleuriste qui, tous les jours depuis deux semaines, me tendait le même bouquet, avec le même sourire, un sourire poli, tendre, un peu triste, que je ne voyais pas...

« Et je restai là, regardant. Elle était adorable, mon amie la fleuriste. Ses cheveux noirs plaqués sur son front lui donnaient, avec son profil droit, l'air d'une médaille antique. Il y a de ces têtes à Arles. Mais, suis-je niais ! il y en a à Paris aussi, car c'était une Parisienne, et fine, et élégante, et douce, avec du piquant, du montant... Sous le bec de gaz où elle travaillait, ses doigts tournaient et retournaient un bouquet de roses qu'elle composait comme on doit composer un sonnet. Je ne voyais que sa main blanche. Ah ! la jolie main ! Et aristocratique, je vous prie ! Et je contemplais cette main, moi, moi qui, boulevard Malesherbes, là-bas, dans le salon blanc et or, m'apprêtais à en demander une autre !...

« Le lendemain (je vous passe le compte rendu de mes rêves et de mon insomnie, une insomnie où je voyais des fleuristes qui avaient l'air de vierges et des jeunes filles qui dansaient des ballets d'opéra, en costumes morlaques, sur l'air du *Remontoir*, le lendemain nous devions aller dîner, Berthe, Mlle Berthe, ses parents et moi chez ce satané notaire qui me disait : « Eh bien ! Gontran, eh bien ! il me semble que vous vous refroidissez ! » J'avais promis à Mlle Berthe un bouquet de corsage. Je l'apporterais. Elle le piquerait là à son côté, et nous partirions ensemble pour la salle à manger de Me Verdier !

« J'entre chez ma fleuriste. La même main se tend vers un bouquet de lilas identique à tous les bouquets passés que j'avais achetés là...

« — Non, mademoiselle, non, aujourd'hui il me faut un bouquet de corsage!

VOUS VOYEZ, MONSIEUR, CE SERA FORT BIEN. (PAGE 170.)

« — Ah! » Elle me regarda en souriant de ses beaux yeux noirs très honnêtes, alla me chercher un autre bouquet et dit : « Voici, monsieur!

« — Alors, mademoiselle, cela suffira?... N'est-ce pas un peu gros?... Voyons... s'il vous plaît... »

« Peu m'importait le volume du bouquet, mais je ne sais quel besoin me prenait maintenant de ne point sortir aussi vite que la veille de ce grand magasin de fleurs. Un paradis! Du vert, du blanc, du rose! Et cette

jolie jeune fille, tout en noir, pâle, sévère et pourtant aimable, qui me disait tout naturellement, en mettant à son corsage le joli bouquet de roses thé :

« — Vous voyez, monsieur, ce sera fort bien ! »

« — Si bien, ah ! oui, si bien, que j'avais envie de lui répondre :

« — Laissez-le là ce bouquet de roses et gardez-le pour vous, mademoiselle ! Il est fait pour vous ! C'est l'honnête bouquet d'une honnête fille comme vous, jolie comme on n'est pas jolie, et si charmante avec votre petit air triste et bon !...

« Mais elle aurait trouvé bizarre ma profession de foi. Je pris le bouquet et l'emportai. Quand j'arrivai, je vis que Mlle Berthe en avait un autre au corsage. Énorme. « Ah ! me dit-elle, je ne comptais plus sur le vôtre ! » Elle laissa là celui que j'apportais. Tant mieux. J'en détachai une rose. Je devenais bête comme un chou. Mais cette rose-là, je la gardai et elle me donnait chaud sur la poitrine durant tout le dîner chez Me Verdier, pendant que, riant à tout propos, Mlle Berthe faisait des mots, répétait les plaisanteries courantes, cherchait des *combles*, et demandait à un monsieur qui, depuis 1854, chauffait une candidature à l'Institut, l'étymologie du mot pornographe.

« Ah ! ce dîner ! Il me parut long, long comme une opérette qui ne marche pas. Il me semblait que, ce soir-là, la petite Angèle (des Bouffes) avait un rôle qui ne portait point. Un rôle de fiancée mal venu. Et toujours, et encore, et inévitablement, je revoyais le profil doux, l'air sérieux de la jolie fleuriste en robe noire. C'était elle, la fiancée !... La *fiancée !* Si les mots avaient des couleurs, celui-là serait tout blanc, tout blanc ou tout rose !... C'était elle la jeune fille ! Pourquoi les auteurs ne lui avaient-ils pas distribué à elle — ce rôle là ?

« Les auteurs ! Eh ! imbécile ! Le seul auteur de tout cela c'était toi ! Mais vous voyez le dénouement... Il approche, le dénouement ! A mesure que je retournais dans le salon blanc et or, la petite Berthe me faisait peur. La jolie maîtresse !... Mais l'effrayante petite femme ! Et à mesure aussi que je revenais chez ma fleuriste, je me disais que c'était là la véritable femme, la compagne associée de bonheur et de peines, l'amie !... Ah ! la charmante fille ! Je me disais qu'elle était pauvre, orpheline sans doute, vivant toute seule, destinée à épouser quelque commis marchand, quelque employé de chemin de fer, ou à tourner comme tournent au vent de Paris les créatures qui n'ont pas d'appui. Comme ce serait bon et beau tout de

même d'arracher cette enfant à ce hasard, de la tirer de sa condition... de... D'en faire sa maîtresse? « Allons donc, Gontran, tu n'y penses pas!» Non! vrai, je n'y pensais pas! Alors, d'en faire sa femme? Ah! parbleu, si on osait!

« Et, tout en n'osant pas, lentement, doucement, poliment, je me détachais de ma petite Berthe Brivard — des Bouffes. — Je la laissais à son père, à son salon blanc et or et à son *Remontoir*. Je cherchais des atermoiements, des retards... des prétextes... « Enfin, me dit un soir Me Verdier, nous ne pouvons pas laisser mon ami Brivard le bec dans l'eau! » — Naturalistes, ces notaires! — « Est-ce oui? est-ce non? » — Moi, ah! ma foi, cette fois, je répondis : « Eh! bien, non! c'est non! Je ne suis pas fait pour être marié!»

« Je ne remis plus les pieds chez les Brivard et je courus le lendemain à mon magasin de fleurs. Au lieu de ma fleuriste brune... à la même place, il y avait une fleuriste rousse, très polie, très jolie. Mais c'était l'autre que je cherchais. On m'apprit qu'elle était partie. Elle avait des parents en Bourgogne! On l'y rappelait pour la marier. A quel tonneau? A quel fût? A quel misérable vigneron? Je n'en sais rien, je ne le saurai jamais! De ma petite fleuriste brune, j'ignore tout : son nom, son âge, sa vie. Je ne sais rien, sinon qu'elle était jolie à ravir, l'air honnête, les yeux profonds et qu'elle me tendait mes bouquets de lilas et de roses blanches au bout d'une main fine, fine, que je l'aurais supplié de me donner, ma parole, et qui, dans tous les cas, m'a empêché d'en demander une autre — une de ces mains, celle-là, qui vous étranglent doucement — une main d'usurière d'amour, tandis que les mains pareilles à celles de ma fleuriste sont des mains d'amoureuses et de sœurs de charité!

« Voilà mon aventure! Elle est simple. Eh bien! je n'en ai jamais eu de plus agréable dans toute ma vie! Il me semble que j'ai cueilli, dans notre vie de serre chaude, une fleur des champs et que j'en ai encore le parfum aux doigts, le senteur douce aux narines... Ah! je deviens élégiaque, ma parole, mais qu'elle soit bénie, partout où elle se trouve, la petite fleuriste inconnue qui, comparée à ma cocodette du boulevard Malesherbes, ressemblait à un bouquet avec sa tige verte, tandis que l'autre me rappelait les bouquets montés sur fil de fer... Et que c'est donc gai, et bon, et doux, et amusant, un mariage manqué et un *oui* qu'on allait dire bêtement et qu'on ne dit pas! »

« A propos, vous savez ? Mlle Brivard épouse demain un jeune financier très adroit qui a trouvé le moyen de se tailler une fortune dans le *Krach* qui a ruiné les autres. Mlle Berthe doit appeler çà vivre sur le cadavre. Ils seront très heureux. — Moi, je pars ce soir pour Monaco ! J'ai perdu ma petite fleuriste au col plat, je gagnerai peut-être quelques louis à la roulette. *Malheureux en amour*..... Dans tous les cas, j'aurai toujours été heureux dans le jeu du mariage, cette loterie qui ressemble à toutes les loteries et où l'on est seulement certain d'y trouver un gain... quand on ne prend aucun billet. »

JULES CLARETIE.

LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE

III

LES AQUARELLISTES

DÉCIDÉMENT la vogue, le succès, la fortune vont aux peintres. Une exposition de tableaux est un événement. On fait queue aux Mirlitons, on refuse du monde au cercle de la rue Volney; et rue de Sèze, pour l'inauguration de la nouvelle galerie de M. Georges Petit, c'est sur la chaussée qu'attendaient les invités du marchand de tableaux et ceux non moins nombreux de la *Société d'aquarellistes français*. La salle — qui va devenir le vrai centre, le vrai lieu de rendez-vous des amateurs — est merveilleuse; l'exhibition est d'un piquant attrait. Un petit scandale bien parisien a failli faire tourner la comédie en drame. Un peintre n'avait-il pas eu la singulière idée de se croire Aristophane et la malencontreuse pensée de mettre au pilori qui? je vous le donne en mille! Aristophane lui-même! Dieu que la galerie s'est mise à rire de la folle prétention d'un peintre galant, coutumier du succès, mais qui, dans l'espèce, s'est oublié jusqu'à ne pas être un galant

homme. Aujourd'hui le tapage s'est éteint; demain, des hommes graves revêtus de robes noires décideront s'il y a eu dommage causé à la vanité du peintre ou à l'honorabilité de l'écrivain. Pour nous le débat est clos.

C'est la quatrième exposition d'aquarellistes que nous voyons depuis que la Société a été fondée; Société qui a pris l'importance d'une institution et que le public encourage de ses visites et de ses achats. Avant la création de cette sorte de club de la peinture à l'eau, l'aquarelle était en

LA PLUIE.
Aquarelle de M. Duez.

piètre estime. Aux Salons annuels on l'exposait dans les galeries extérieures du Palais de l'Industrie entre les dessins et les peintures sur porcelaine, et personne n'y prenait garde. Nous nous souvenons d'avoir vu là des chefs-d'œuvre de ce grand artiste qui s'appelle Gustave Moreau, confondus avec les essais des jeunes filles du monde. C'était ridicule. Il n'en est plus de même à l'heure présente, grâce à l'intelligente initiative de quelques hommes de talent — qui sont en même temps des hommes de bonne volonté. Ils ont réuni leurs forces, groupé leurs personnalités, assemblé leurs tempéraments très divers et, du matin au soir, ils enlevaient le succès. Il faut les en louer puisqu'ils ont prouvé que toute revendication juste est écoutée quand elle est présentée avec conviction. Maintenant qu'ils règnent en souverains aimables, peut-être accepteront-ils les critiques quand elles

seront fondées, les conseils quand ils seront justes. L'aquarelle est un des côtés de l'art, mais ce n'est pas l'art tout entier. Aussi la fièvre du moment ne doit pas faire oublier aux êtres très intelligents dont les noms figurent au catalogue de la Société qu'il y a d'autres voies à parcourir, un autre idéal à atteindre; que l'aquarelle est œuvre de mode tandis que seule la peinture est œuvre de durée. Les Heilbuth, les Detaille, les Vibert,

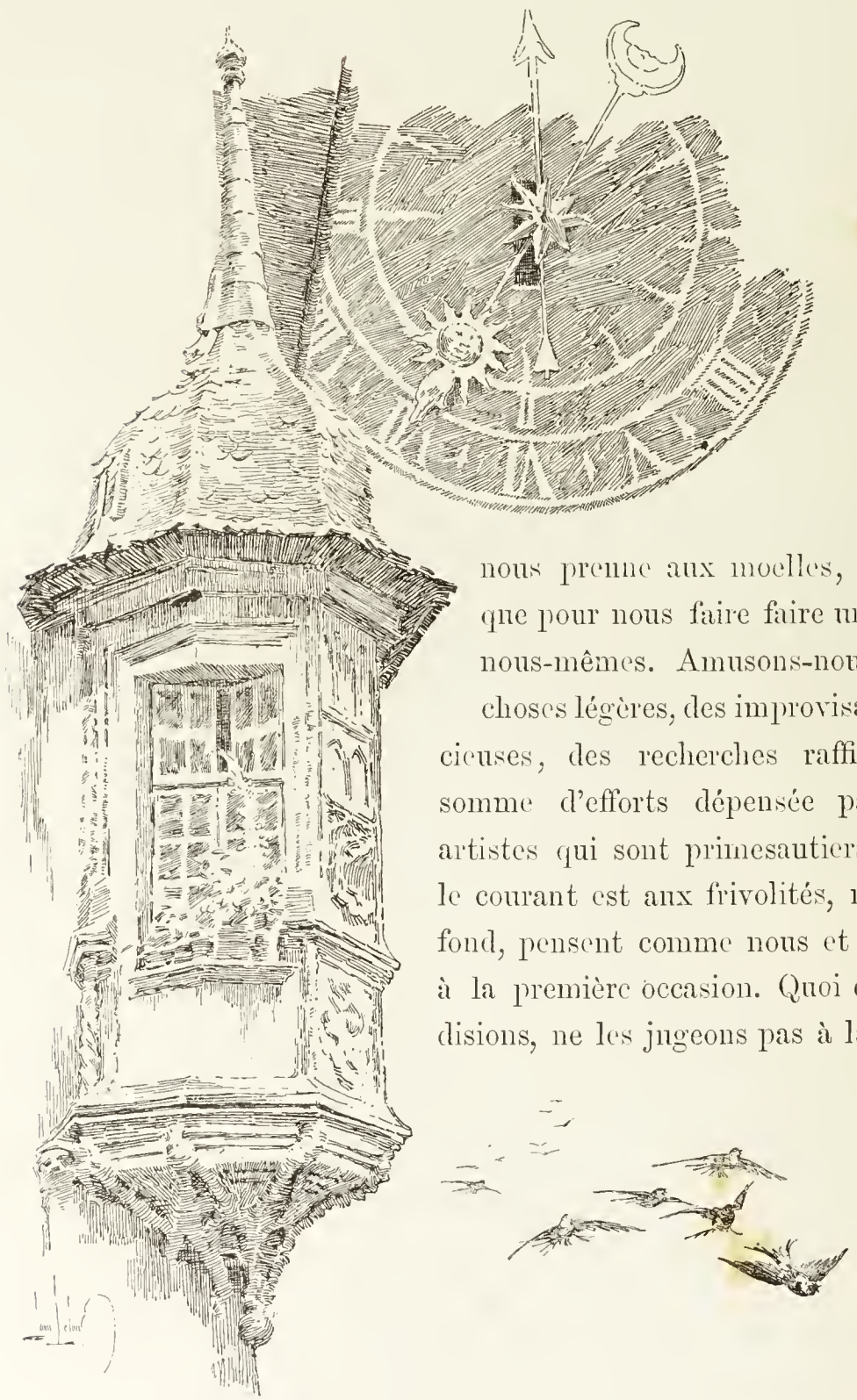
ARIEL.

Aquarelle de M. Gustave Doré.

les Leloir, les Duez, les Isabey et *tutti quanti* me comprendront eux qui, comme peintres, ont fait leurs preuves et s'apprêtent encore à les faire. L'aquarelle c'est la manifestation aimable de la faculté créatrice de quiconque y a recours; c'est la création charmante de cadres aptes à orner, à égayer nos demeures un peu étriquées. Cependant il y manque le relief, l'âpreté incisive, la passion pénétrante du morceau de peinture enlevé de verve, la belle et hautaine allure de la grande page qui dit en un poème impeccable les beautés de la forme ou les véhémentes douleurs de l'histoire, ou les attirantes aspirations de l'humanité. L'art, quel qu'il soit, ne peut subir de compromis. Il faut qu'il parle à l'esprit ou qu'il touche l'âme,

en procurant l'émotion. Être ému c'est être gagné à une œuvre; être amusé ne produit pas toujours le même résultat.

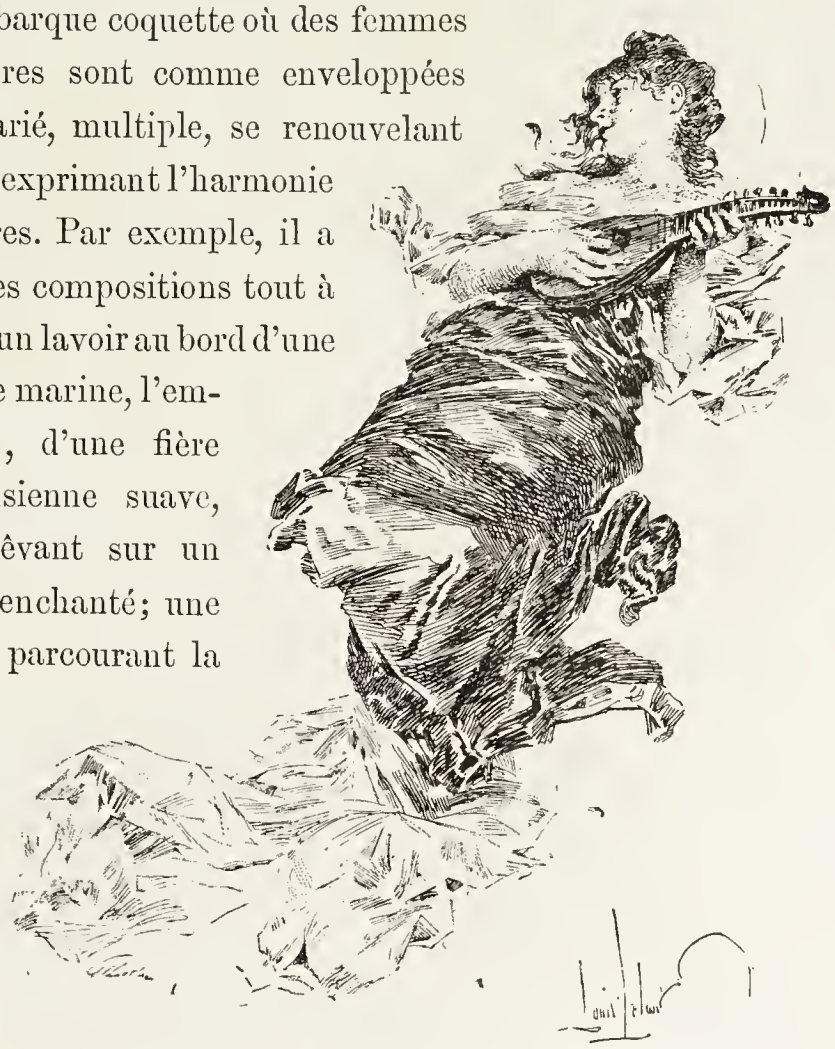
Par ce temps de prosaïsme que nous traversons il est bon que parfois l'émotion nous prenne aux moelles, ne serait-ce que pour nous faire faire un retour sur nous-mêmes. Amusons-nous donc des choses légères, des improvisations capricieuses, des recherches raffinées, de la somme d'efforts dépensée par tous ces artistes qui sont primesautiers parce que le courant est aux frivolités, mais qui, au fond, pensent comme nous et le prouvent à la première occasion. Quoi que nous en disions, ne les jugeons pas à la surface, et rendons témoignage à leurs mérites en nous rappelant les gages qu'ils ont déjà donnés à l'art vécu et souffert.



FRAGMENT DE « UNE AUBADE ».
Aquarelle de M. Louis Leloir.

Arrivons enfin, car nous avons pris le chemin des écoliers, aux aquarellistes qui figurent dans les galeries de la rue de Sèze. Tout d'abord

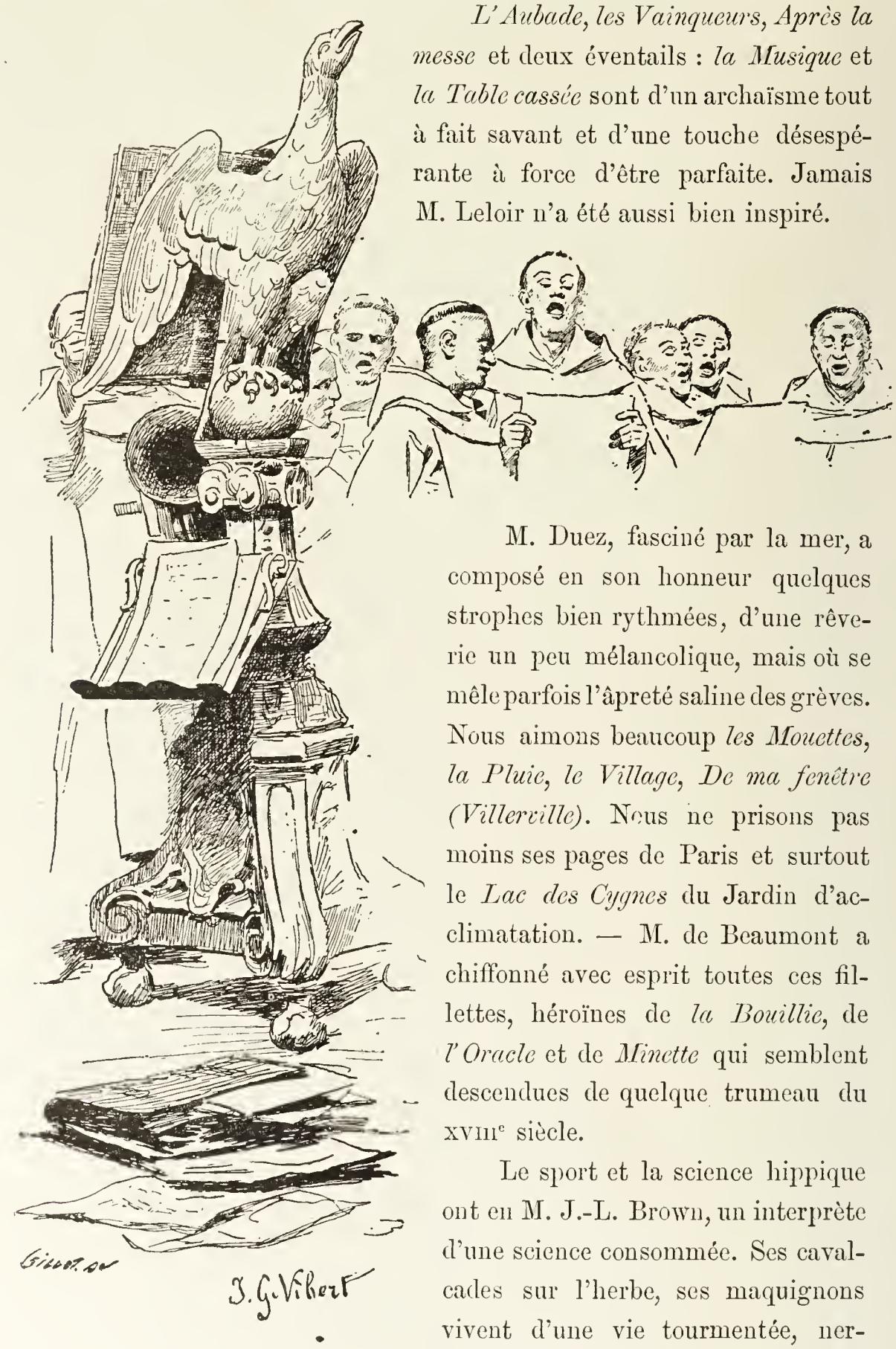
M. Heilbuth nous attire avec la note de modernité et d'élégance qui est le propre de son beau talent. C'est un amoureux de la campagne, un peintre épris de la nature, habile à en faire sentir la poésie et l'intimité. Il dit les vallées que coupe une rivière capricieuse, les horizons que cernent les forêts mystérieuses. Parfois il laisse glisser sa pensée au fil de l'eau, sur une barque coquette où des femmes vêtues de robes claires sont comme enveloppées de lumière. Il est varié, multiple, se renouvelant sous chaque latitude, exprimant l'harmonie des choses et des êtres. Par exemple, il a envoyé cette année des compositions tout à fait caractéristiques : un lavoir au bord d'une eau transparente; une marine, l'embouchure de l'Elbe, d'une fière puissance; une Parisienne suave, délicate et tendre rêvant sur un banc, dans un jardin enchanté; une autre femme lisant, parcourant la terrasse d'un parc; une jeune mère assise sur la terrasse de Saint-Germain, ayant auprès d'elle un enfant jouant et, sous ses yeux, tout l'admirable panorama qu'on sait. Tout cela dénote un goût affiné, une pratique prestigieuse, une âme de rêveur qui poursuit l'infini des êtres dans l'infini de la nature.



FRAGMENT DE LA MUSIQUE.
Éventail de M. Louis Leloir.

M. Vibert a sept numéros dont quelques-uns sont plus qu'amusants. *L'Andante* est une œuvre importante, une grande composition très bien agencée et d'une observation très forte. Les types sont observés, les groupes s'arrangent habilement et l'exécution est d'un maître. *La Gitana* aussi est à citer, de même qu'un portrait de femme d'une tenue simple et d'une facture des plus réussies.

L'Aubade, les Vainqueurs, Après la messe et deux éventails : *la Musique* et *la Table cassée* sont d'un archaïsme tout à fait savant et d'une touche désespérante à force d'être parfaite. Jamais M. Leloir n'a été aussi bien inspiré.



ANDANTE.

Fragment de l'aquarelle de M. Vibert.

M. Duez, fasciné par la mer, a composé en son honneur quelques strophes bien rythmées, d'une rêverie un peu mélancolique, mais où se mêle parfois l'âpreté saline des grèves. Nous aimons beaucoup *les Mouettes, la Pluie, le Village, De ma fenêtre (Villerville)*. Nous ne prisons pas moins ses pages de Paris et surtout le *Lac des Cygnes* du Jardin d'acclimatation. — M. de Beaumont a chiffonné avec esprit toutes ces fillettes, héroïnes de *la Bouillie*, de *l'Oracle* et de *Minette* qui semblent descendues de quelque trumeau du XVIIIe siècle.

Le sport et la science hippique ont en M. J.-L. Brown, un interprète d'une science consommée. Ses cavalcades sur l'herbe, ses maquignons vivent d'une vie tourmentée, nerveuse, inquiète. C'est le mouvement saisi dans la rapidité de l'éclair.

M. Édouard Detaille a dessiné de verve deux souvenirs de son voyage dans le pays des Kroumirs : *Bizerte* et *Halte de la brigade Vincendon*, et *les Grandes Manœuvres*. Voilà des documents précis comme des feuillets d'histoire.

Il y a encore rue de Sèze des morceaux étonnants de M. Gustave Doré — un peintre de race qui a passé sa vie à lutter avec la chimère sans parvenir à la dompter ; des paysages d'une hautaine tournure de M. Français ; des vues de Paris de M. Harpignies et des impressions rapportées de ses voyages dans diverses provinces.

M. Jacquet ne se fait remarquer que par des ébauches à peine commencées, et qui ne sont pas dignes de sa réputation et du bruit qui s'est fait autour de lui. Nous l'attendrons à une autre occasion.

A citer les aquarelles de M. Jourdain, les animaux de M. Lambert, profonds et humains comme ceux de La Fontaine ; les fantaisies de M. Eugène Lami ; les belles scènes bretonnes de M. Le Blant ; les compositions de M. Maurice Leloir ; les fleurs de Mme Madeleine Lemaire ; les épisodes espagnols de M. Jules Worms.

Avec M. Isabey nous clôturerons ce décombrement. M. Isabey est un doyen de la peinture moderne, un de ces artistes qui inspirent le respect et qui font aimer l'art. Il vit dans le passé dont il évoque les particularités, les usages, les mœurs, pour restituer, à l'aide de détails souvent bien incomplets, les siècles oubliés. Il y a de la magie dans cet art-là, magie qui fait flamboyer les intérieurs, rutiler les accessoires sur des poèmes éclos le plus souvent dans la pensée de l'artiste et qui font songer à quelque vers de l'Arioste ou à quelque féerie de Shakespeare.

Maintenant que nous avons parlé des aquarellistes dont la réussite est incontestable, il nous paraît opportun de signaler l'influence que la Société des vingt-deux aura peut-être sur la marche de l'art et sur le groupement des artistes. Il est de toute évidence que les grandes agglomérations d'individus ont fait leur temps et que les cénacles sont à la veille de devenir choses courantes. Voyez déjà les embryons qui se forment : paysagistes, animaliers, impressionnistes ; ici des Russes, là des Suédois, sans compter les petits Salons inaugurés par les cercles faisant des tableaux qu'ils exhibent les pavillons qui doivent couvrir leur marchandise illicite. Peu à peu on semble vouloir s'éloigner des Salons annuels, qu'envahit la lèpre des médiocrités et que submerge la marée des *rateurs de*

train. Si cette mode s'acclimate chez nous nous finirons par avoir comme Londres une *Royal Academy* avec deux ou trois cents artistes; et, en revanche, vingt galeries publiques où la peinture à l'huile, l'aquarelle, le pastel, le dessin en prendront à leur aise. Le public sera écartelé à vingt Salons comme autrefois on était écartelé à quatre chevaux! Le dégoût ne tardera pas à suivre, et alors de cette quantité de toiles, de cette vile multitude de fruits secs il ne restera plus rien. Seuls, les artistes domineront la débâcle prochaine qui doit engloutir les faux ouvriers de l'idéal; et, sortant de l'arche où ils se seront renfermés, ils rapporteront à l'élite qui l'attend la branche d'olivier des horizons futurs.

EUGÈNE MONTROSIER.

L'ORACLE.

Aquarelle de M. E. de Beaumont

TÊTE DE CHEVAL EN BRONZE.

(Musée de Naples.)

LE CHEVAL

DANS L'ART ET DANS LA SOCIÉTÉ

De tous les animaux domptés par l'homme, asservis à ses besoins, associés à sa vie et réduits par lui à l'état de domesticité, le cheval est celui qui jouit de la plus haute réputation, et qui rend les plus grands et les plus précieux services à son maître.

Élément de richesse pour un empire, de force pour une armée, il est le seul dont la reproduction ait officiellement préoccupé les classes gouvernantes. Qualifié un peu emphatiquement par Buffon « la plus *noble* conquête que l'homme ait jamais faite », il est aux yeux de Cuvier « la plus *importante* conquête » de l'homme sur la nature ; et ce dernier éloge n'a rien d'exagéré.

Partout et en tous temps, même chez les hommes appartenant à un même pays, à une même race, à une même nation, la possession du

cheval a toujours constitué une supériorité marquée. Dans les constitutions des primitives républiques elle servit de *criterium* pour le classement des citoyens. A Athènes et à Rome dans le principe, tout particulier assez riche pour posséder et entretenir un cheval fut admis à prendre rang dans la classe privilégiée des Chevaliers. On sait quel prestige depuis lors a conservé ce titre. Celui de Cavalier, dans un autre ordre d'idées, a également sa distinction ; quant à ceux de Connétable[1] et de Maréchal[2], dont l'étymologie n'est pas moins limpide, l'organisation féodale en gratifia les plus hautes fonctions du royaume.

Source de titres et d'honneurs pour son maître, le cheval devait rencontrer chez les puissants du monde un accueil bienveillant et flatteur. Mahomet l'a protégé dans ses lois, recommandé dans son culte et le Coran l'appelle *El-Keir*, c'est-à-dire « le bien par excellence ». Cinq cents ans avant Mahomet, Caligula avait fait décerner à l'un de ses chevaux les honneurs consulaires. Alexandre le Grand éleva la ville de Bucéphalie sur la tombe de son coursier, et les Perses contemporains de Darius laissèrent un cheval décider du sort de l'empire. On sait en effet que le fils d'Hystape dut sa couronne à un hennissement de sa monture favorite.

Les poètes, plus généreux que les rois, ont été plus loin encore. Ils ont assigné au cheval une origine quasi céleste. A en croire Homère, les cavales d'Eumèle, fils de Pherès, avaient eu Apollon pour gardien. Les coursiers d'Achille, plus heureux que leur maître, étaient immortels. Arion, cheval d'Adraste, était né de Neptune et d'une des furies. Eoüs, Pyroïs, Aéton et Phlégon traînaient le char du soleil, et Pégase, d'un coup de son aile, emportait les adeptes des muses dans le monde idéal. Les poètes bibliques, pour être plus respectueux de la divinité, n'en sont pas moins enthousiastes. Job nous montre avec une admiration non déguisée le cheval « agitant sa majestueuse crinière, enflant ses puissantes narines, creusant la terre de son pied, ne s'épouvantant de rien, et se riant de nos frayeurs ». Virgile, plus calme en ses *Géorgiques,* est tout aussi louangeur, et le portrait qu'il trace n'est certes pas moins beau.

On sait que le Moyen âge ne le céda en rien à l'Antiquité dans son culte du cheval. Les romans de Charlemagne et des douze pairs lui

1. *Comes stabuli,* c'est-à-dire « comte des écuries ».
2. *Marah-scalc* en langue tudesque : « celui qui prend soin des chevaux ».

réservent une place à part dans l'estime générale. Arioste et Le Tasse, dans leurs poèmes héroïques continuèrent la tradition. Tout le monde se souvient de *Bayard,* le coursier immortel des quatre fils Aymon, du *Passebreul* de Tristan de Léonois, du noir *Rabican,* de l'*Estonne,* cette jument qui attira de si étranges aventures à Perceforêt, et d'*Hippogriffe* que l'Arioste fait pénétrer dans la lune. Enfin un libraire, Los Rios, dédia ses œuvres à son cheval.

Compagnon de l'homme dans ses travaux et dans ses luttes, le cheval est aussi le compagnon de sa parure. De tout temps son maître l'a associé à son luxe et à son faste. En Orient, chez les purs disciples du prophète, qui répudient pour eux-mêmes toute somptuosité dans leur costume, il apparaît couvert d'or, de bijoux, de velours. Au Moyen âge, bardé, houssé, caparaçonné, il apparaît aussi brillant que le prince qui le monte. A l'entrée de Charles VII à Paris, le cheval du monarque est vêtu de drap bleu sur lequel se détachent des plaques d'argent et d'or. Philippe le Bon accompagnant Louis XI a la selle et le chanfrein de son cheval couverts de pierreries. Qu'il sorte d'Alexandrie ou qu'il entre dans Gênes, Louis XII assortit le harnais de son cheval à son propre équipement, et le comte de Foix porte sur son destrier une si magnifique housse que, sur la demande des habitants, il l'abandonne à la ville de Bayonne pour qu'on en fasse des robes à la Madone du lieu. Ce luxe se continue pendant la Renaissance. Le cheval de François Ier, au Camp du Drap d'or, n'est pas seulement caparaçonné de damas brodé d'or en relief[1], il est couronné de gigantesques plumes d'autruche. Une miniature appartenant au baron Gustave de Rothschild nous montre François II presque aussi galamment équipé. Au reste, il n'est pas besoin de remonter à même un siècle en arrière pour trouver dans nos Champs-Élysées quatre chevaux ferrés d'argent, tirant un galant équipage.

Après cela on pourrait croire que l'homme, que l'artiste, quand il s'est donné la satisfaction de reproduire ce compagnon si vénéré dans l'Antiquité, si estimé, si prisé à toutes les époques, si connu partout et par tous, en a exécuté une image respectueuse et fidèle. — Eh bien, c'est une erreur.

Chaque fois qu'il s'est agi de représenter ce fier et noble animal, les peintres et les sculpteurs sont entrés le plus souvent dans la convention

1. Voir à Rouen les bas-reliefs de l'hôtel de Bourgtheroulde.

pure. Presque toujours ils ont dénaturé ses formes, faussé ses allures, falsifié ses proportions, ou méconnu son caractère ; — et, curieuse indulgence, le public et les critiques n'ont jamais protesté.

C'est que notre œil, familiarisé avec toutes les attitudes humaines, habitué à considérer, sinon avec plaisir du moins avec intérêt, toutes les poses auxquelles nos occupations, nos besoins, nos désirs nous contraignent, ne connaît presque rien des poses, des attitudes des animaux. Aussi, en présence d'une interprétation fausse, d'une reproduction défectueuse, le public et les critiques oublient-ils de protester, parce que cette interprétation fausse, cette reproduction erronée ne les contrarient, ni ne les blessent.

Pour prouver ce que nous avançons, il n'est besoin que d'un exemple. Pendant des milliers et des milliers d'années, peintres et sculpteurs ont représenté le cheval au galop, s'enlevant sur les deux jambes de derrière, les *pinces* fixées au sol et le pressant fortement, avec les membres antérieurs fortement levés et parallèlement arrondis. Les Assyriens figuraient ainsi leurs chevaux galopant. Après eux les Grecs, les Romains, les artistes du Moyen âge, ceux de la Renaissance, les plus illustres et les plus grands, Léonard de Vinci, Raphaël eux-mêmes, Rubens, Lebrun, Van der Meulen, Parrocel, Casanova, Falconet, Gros et tous leurs confrères, ne les ont jamais représentés autrement.

Ce fut seulement au commencement de notre siècle que l'on s'aperçut ou qu'on osa reconnaître que le cheval au galop n'avait pas la même attitude qu'au *cabrer ;* et pour que cette grande révolution s'accomplît intégralement, il ne fallut rien moins que l'effort persistant et l'intrépide hardiesse de trois grands artistes, Carle Vernet, Géricault et Horace Vernet. C'est à ces maîtres illustres que le cheval doit d'avoir, en peinture, quitté la terre des quatre pieds, pour s'élancer et bondir dans l'espace[1]. Depuis lors

1. Encore la part de ces trois hommes exceptionnels est-elle fort inégale. Géricault est celui qui contribua le plus à la solution du problème et il semble même que ce fut seulement au milieu de sa carrière qu'il se décida à tenter l'épreuve définitive. Sa magnifique lithographie *Artillerie à cheval changeant de position* marque une transformation, qu'on chercherait vainement dans *les Courses de chevaux libres,* dans *les Bouchers de Rome* et dans les autres ouvrages antérieurs, ou datant de son séjour en Italie. Ce fut en Angleterre qu'il acheva de s'émanciper. Son beau tableau *les Courses d'Epsom en* 1821 montre la révolution accomplie. C'est, je crois, M. Bartholdi qui le premier

cette importante conquête a si bien fait son chemin, qu'il n'est pas, dans une de nos écoles de dessin, un artiste de quinze ans qui n'aborde franchement la difficulté et n'ose résoudre un problème devant lequel l'humanité a reculé jusqu'au commencement de notre siècle.

LOUIS XII, D'APRÈS UNE MINIATURE.
Voyage à Gênes, Ms. de la Bibliothèque nationale.

Est-ce à dire toutefois que la conquête des deux Vernet et de Géricault ait été complète, et qu'on la puisse déclarer, dans ce qu'elle est, d'une pureté absolue ? — Hélas non, — Cette allure de grande vitesse, que nous nommons le galop, comporte forcément deux temps : le premier, pendant lequel la bête rassemble vigoureusement ses quatre membres en inclinant sous elle sa croupe et en tendant le cou et la queue — le second temps pen-

appliqua la solution à la sculpture, Son *Vercingétorix*, statue fort mouvementée qui date de 1869, est l'une des premières, sinon la première sculpture représentant un cheval au galop, les quatre pieds dans l'espace.

dant lequel l'animal prend une attitude étendue et *rasante*, c'est-à-dire presque parallèle au sol.

Or c'est seulement au dernier de ces deux temps que nous ont initié les grands artistes dont nous venons de tracer les noms. Le premier est demeuré pour nous lettre morte. Nous l'ignorons si bien que, non seulement, si l'on s'avisait de le représenter dans un tableau nous le trouverions disgracieux, étrange et singulier, mais encore il nous paraîtrait d'une fausseté et d'une inexactitude absolues.

Ajouterons-nous que la conquête de Géricault et des Vernet pèche par d'autres points? Dirons-nous que, même en concédant à ces grands artistes cette unité de poses — quoiqu'il paraisse bien extraordinaire que tout un « train » comme celui des *Courses d'Epsom* se trouve simultanément dans la même attitude allongée et *rasante* — dirons-nous que cette allure, devenue aujourd'hui classique, n'est ni parfaitement correcte ni complètement vraie? Tout d'abord dans ces chevaux les membres semblent galoper par paires parallèles, en sorte qu'à les voir, on a l'idée qu'ils doivent frapper le sol deux à la fois et qu'on ne doit entendre dans le galop du cheval que deux *battues*. Ce qui est une erreur.

Le galop du cheval compte trois *battues* très distinctes. Si les peintres de notre temps paraissent l'ignorer, les poètes antiques le savaient et le fameux vers de Virgile, avec sa cadence imitative, en fait foi :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum

Boileau, par une imitation soudaine et spontanée, dont son oreille délicate avait été l'inspiratrice, donna comme pendant au vers de Virgile cet autre alexandrin qui galope, lui aussi, vivement.

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Qu'on vienne nier après cela que par ordre de date la poésie ne marche point avant la peinture! — Mais ce n'est point tout. Non seulement les chevaux de la plupart de nos peintres galopent avec deux *battues* au lieu de trois, mais la pose respective de leurs quatre membres s'accorde mal. Le plus souvent, chez eux, le « bipède antérieur », c'est-à-dire les membres de devant sont représentés dans l'action du galop, tandis que l'arrière-main est en pleine ruade.

Pour se bien convaincre de la fantaisie qui a présidé à ces *galopades*, il suffit au reste de jeter un coup d'œil sur la très curieuse série de photographies instantanées qu'a exécutées un Américain nommé M. Muybridge. Ces photographies, au nombre de onze, donnent toutes les poses que prend successivement le cheval au galop précipité. Leur exactitude, est indiscutable, puisque, convenablement espacées, elles donnent au zootrope la sensation parfaite du galop du cheval. Eh bien, dans ces onze poses, il n'en est qu'une seule dont les artistes anciens et modernes aient fait exactement usage. C'est la première, qu'on retrouve sur les métopes du Parthénon, où l'on voit les vaillants petits chevaux grecs s'enlever sur un de leurs pieds de derrière.

Ce que nous disons du galop, on le pourrait dire aussi du trot et du pas. Là encore artistes et spectateurs nagent dans une relative fantaisie. La seule pose du trot que nos artistes connaissent, ou du moins qu'ils exploitent, est la pose étendue, rasante ; le moment où l'animal se rassemble leur échappe, et aucun d'eux ne paraît en avoir soupçonné l'existence. Pour le pas, il n'est guère mieux compris. Nos sculpteurs et nos peintres ne savent le figurer qu'avec un des membres de devant fortement levé et majestueusement arrondi; alors que les animaux les plus ardents, les chevaux de sang, marchant au pas ordinaire, soulèvent à peine le sabot. Une visite au Cirque est sous ce rapport fort instructive. Elle nous montre que les bêtes de manège, bien que dressées à exagérer le côté plastique de leurs allures, sont loin d'atteindre au développement que les sculpteurs indiquent comme mouvement normal. Le pas espagnol lui-même, bien qu'il soit un intermédiaire entre le pas et le trot, n'est pas aussi relevé que celui des chevaux de marbre ou de bronze qu'on nous montre marchant à leur allure ordinaire.

Enfin il est nombre d'artistes qui, voulant représenter le cheval au pas, relèvent à la fois un des membres de devant et la jambe diagonalement opposée. Or ce double relèvement constitue une des poses du trot. Les membres, en effet, à l'allure du pas, ne marchent point par paire et simultanément, mais l'un après l'autre, progressivement et en faisant entendre quatre battues fort distinctes. Et le plus curieux c'est que, lorsque par hasard un très grand artiste, comme Verocchio, respecte l'allure du cheval qu'il représente et donne à la monture de son *Coleone* la pose exacte et le mouvement qui lui convient, il se trouve des critiques imprudents,

comme M. Cherbuliez, pour lui reprocher cruellement d'avoir laissé trois des membres de son cheval adhérents au sol.

« Nulle action, rien qui annonce la vie, s'écrie l'auteur des *Causeries athéniennes* en parlant de cette admirable statue, sans compter que la position des jambes ne saurait s'expliquer. Il lève celle de gauche de l'avant-main en la repliant de mauvaise grâce... Les trois autres jambes sont fixées au sol, qu'elles pressent de tout leur poids, en particulier la jambe de droite de derrière, qui devrait accompagner le mouvement, est la plus reculée de toutes et bien habile qui la détacherait de son piédestal..., etc. » Ce à quoi le colonel Duhousset, écrivain plus compétent en ces matières, répond simplement : « L'auteur du *Colleone* a représenté son cheval appuyant sur la base diagonale formée par le membre antérieur droit et le gauche postérieur ; le pied droit de derrière pose encore sur le sol qu'il va quitter. Trois pieds touchant terre, au pas, représentent plutôt l'allure naturelle que l'exception. La jambe droite est donc d'un mouvement juste..., les appuis sont vrais comme direction et trace sur le terrain ; il suffit, pour s'en convaincre, de suivre les foulées qu'un cheval au pas laisse sur le sol humide et rien ne dit que le Verocchio ait eu l'idée d'avancer la jambe droite pour mettre son cheval au trot, ce qui fût arrivé s'il eût suivi l'avis du critique[1]. »

Ce que nous venons de dire sur la façon dont les peintres et les sculpteurs ont interprété les allures du cheval, nous pourrions le dire également de ses proportions. Pour la satisfaction de leur œil, la plupart d'entre eux ont dessiné des animaux trop longs, et leur ont octroyé des têtes trop petites. Les mensurations les plus exactes donnent, en effet, comme hauteur, du garrot à terre, deux longueurs et demie de tête, au grand maximum deux longueurs trois quarts. Ajoutez à cela que la longueur de l'animal, de la pointe du bras à celle de la fesse doit être, pour le cheval de selle, exactement égale à sa hauteur, toujours prise au garrot. Pour le cheval de trait, elle peut être d'un quart de tête supérieure. Certes, il n'est pas bien difficile de s'apercevoir que ces proportions, constatées par l'expérience, et qu'on peut, dès lors, qualifier de normales[2] sont

1. *Le Cheval, allures, extérieur, proportions.* Paris, Ve A. Morel 1881.

2. Sur cinquante chevaux d'Afrique pris dans une liste d'observations chiffrées, le colonel Duhousset a constaté que 26 étaient moins longs que hauts, 14 possédaient égalité de hauteur et de longueur, 10 étaient plus longs que hauts.

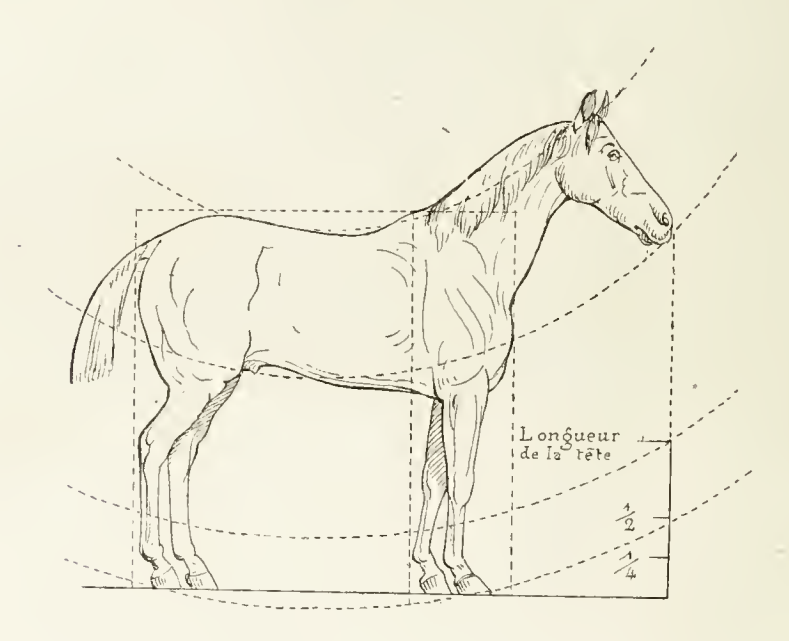
rarement observées par la plupart de nos artistes. Sous prétexte de rendre l'animal qu'ils représentent plus distingué, ils le gratifient d'une tête trop courte, d'un corps trop long et de membres disproportionnés dans leur développement.

STATUE DU COLEONE, PAR VEROCCHIO, A VENISE.

On voit par ces simples remarques combien cet animal, noble entre tous, aimé, choyé, source d'honneurs et de fortune a peu à se louer, au point de vue de la vérité, des peintres et des sculpteurs qui se sont occupés de lui. Essayer d'amener les délinquants, à complète résipiscence est une ambition bien grosse et qui comporterait de leur part une docilité et une modestie singulières, de la nôtre une autorité à laquelle nous ne prétendons pas.

Nous nous bornerons donc, dans les articles qui vont suivre, à promener nos investigations dans le passé, à rechercher comment les différents peuples ont compris et traduit le cheval. Ce domaine de recherches et d'étude est déjà large, puisqu'il va de la plus haute antiquité jusqu'à nos jours et qu'il englobe presque toutes les nations du vieux monde. Peut-être trouverons-nous, dans cette vaste enquête, matière à quelques observations intéressantes et à quelques remarques dignes d'être retenues.

HENRY HAVARD.



DU CHOIX DE LA PARURE

C'est un cruel embarras pour certaines femmes de choisir leurs toilettes. La Parisienne seule — j'entends la Parisienne de race — va droit au but, sans hésitation et sans erreur. Son coup d'œil saisit la note juste, et sur un bout de chiffon, guidée par son instinct très sûr, elle compose de suite l'ensemble voulu.

Elle sait ce qui lui convient, et ce qui convient aux circonstances.

Parlons d'abord d'elle-même : Sa gentille personne en vaut bien la peine. En thèse générale, elle hait toute couleur criarde ou voyante, elle fuit le clinquant, laissant aux méridionales ces nuances éclatantes qui s'harmonisent si bien à l'horizon violent de leur beau soleil.

Les tons éteints des vieilles nuances, ces riches flamboiements de vieux cuivre, d'or brun, de vieux rouge, grenat de Syrie, bleu héraldique, santal et bois de rose, dont le magique coloris semble tombé de la palette merveilleuse de Rubens ou des Breughel, sont en pleine faveur dans l'ameublement comme dans la toilette. Les pâles nuances de la rose mourante, de l'aigue-marine ou du myosotis et de la violette de Parme, séduisent de préférence les toutes jeunes femmes, les soirs de bal. Cependant, depuis quelque temps, ces nuances même s'accentuent légèrement ; le myosotis se fait turquoise, l'aigue-marine émeraude, la violette de Parme violette russe, et la rose de Noël devient la rose de mai.

Pour la rue les teintes les plus sombres, les tons sévères du drap, mêlés au veloutement de la peluche ; le bleu amiral, le grenat scabieuse,

presque violet, le vert si foncé qu'il est presque noir, le marron couleur de vieux chêne, ou tout simplement le satin noir, si commode et si élégant, relevé de jais ou de quelques nœuds moirés : le tout enseveli sous l'immense pelisse de loutre, douillette, moelleuse, pleine d'ombres lumineuses comme un tableau de Rembrandt, le luxe splendide des belles frileuses.

L'âge d'une femme intelligente la guide à son insu dans le choix de sa toilette. Il se traduit par d'imperceptibles nuances, mille riens qui dénotent ses années aussi bien que sa situation.

Sa vie se partage ainsi en phases diverses, — un long poème dont chaque lustre est une strophe nouvelle, sur laquelle se répandent tour à tour les paquerettes et les roses, la violette, et la pensée du souvenir!

Il n'y a plus, dit-on de vieilles femmes : cela veut dire que la Parisienne actuelle a supprimé cette vilaine transition qui sépare la jeunesse des cheveux blancs. Elle est une jeune femme jusqu'à ce qu'elle soit courageusement vieille, suivant en cela l'exemple des belles de l'autre siècle, qui savaient si bien rester de jolies femmes jusqu'à ce qu'elles fussent de charmantes douairières. Comme elles, nous fuyons aujourd'hui cet automne grisonnant qui, il y a quarante ans, frappait de laideur les grandes bourgeoises de la cour de 1830 ; nous sommes parvenues à force de soins, à l'aide des cosmétiques, de teintures et des certains fards, qui ont atteint un rare perfectionnement, à conserver notre fraîcheur ou du moins son apparence. La femme de quarante ans garde la plupart du temps le charme triomphant de ses radieuses années. Elle est la reine brillante et fêtée de notre génération dont les plus chères idoles sont les dernières élégantes de la cour disparue.

C'est à elle surtout que notre luxe réserve ses plus merveilleux atours, ses brocarts fabuleux, tout craquelés d'or, ses satins brodés et rebrodés, ses peluches splendides dans les ombres desquelles coulent des flammes de pierreries. C'est à son front altier que sied de préférence l'éclat violent des diadèmes embrasés, de ces diamants dont l'éblouissante auréole couronne la beauté toute puissante, moins ardents que la prunelle brûlante où se cache le secret de la vie.

Avant de vieillir tout à fait et d'une irrémédiable façon la femme moderne veut briller d'une suprême apothéose. Sa beauté plus robuste et plus majestueuse jette un dernier feu et toutes les splendeurs lui forment un piédestal souverain.

LE SOIR

Fac-simile d'un dessin d'Alfred Stevens

Imp A Quantin

Puis, lorsqu'elle devient une aïeule, lorsqu'un nimbe d'argent vient cerner son front pâli, lorsque les roses d'octobre ont effeuillé leurs derniers pétales sur ses joues de neige, elle sait être belle encore d'une imposante beauté. Des soins exquis président à ses ajustements sévères. Une royale simplicité fait tomber en plis droits ses robes « princesse » dont la jupe unie est coupée dans le velours ou tissée du plus riche brocart. Elle ne se décollette point ; mais les plus fastueux joyaux rattachent sa collerette de malines dont les flots mousseux glissent sur le corsage sévère. De la sobriété et de la richesse, des couleurs sombres et des étoffes splendides, de l'ampleur dans la simplicité, tel est le programme d'une garde-robe de vieille femme.

Mais revenons en arrière, car c'est surtout des jeunes que nous prétendons nous occuper ; on ne s'habille pas à vingt comme à trente ans, ni à trente comme à quarante. La nuance, imperceptible d'une année à l'autre, s'accentue quand on saute une dizaine et il y a dans le luxe une note ascendante, qui croît à mesure que nous avançons dans la période de beauté.

Une fillette de quinze ans n'a besoin que « d'une robe légère, d'une entière blancheur » ; si elle fleurit son corsage, c'est d'un brin de muguet ou d'un bouton de rose. Un ruban noue ses longues tresses et son sourire suffit à éclairer son visage.

La jeune fille, à vingt ans, commence à prendre des allures de jeune femme. Des perles déjà rayonnent à son oreille rose en attendant que la bague de fiancée vienne poser une étincelle à son petit doigt. Ses costumes, plus bouffants, sont taillés dans le satin et, tout mousseux de dentelles frissonnantes, leur chasteté moins naïve s'accentue d'un brin de science. Puis lorsqu'elle laisse tomber la robe virginale, cette robe de mariée que l'on dirait tissée des rayons d'une perle, lorsqu'elle apparaît radieuse de sa merveilleuse jeunesse, dans le cadre adorable de la corbeille de noce, ainsi que le papillon lorsqu'il déploie ses ailes de fleur vivante, le lis se transforme en rose éblouissante. Et fabuleusement jolie, belle comme le printemps en ses plus beaux jours, elle s'habille de nuages et de dentelles, comme une déesse ou comme une fée. Son bijou préféré, c'est la perle qui s'égrène sur le satin de sa poitrine, mêlant son doux éclat aux nacrures de la chair, ou bien le saphir dont le sombre azur reflète sa rêveuse prunelle.

A trente ans, on aborde tous les luxes. On mêle les idéales fraîcheurs

de la veille aux magnificences du lendemain. C'est l'âge parfait où tout presque est permis, même une pointe d'excentricité, lorsqu'elle est gracieuse et qu'elle ne dépasse pas les limites du « comme il faut ». La parure comme le caractère s'empreint d'un charme plus complet, et en dépouillant ses grâces premières, elle revêt un attrait plus piquant. C'est alors que la femme, lorsqu'elle est bien femme, devient « plus que jolie ». Ce n'est pas la fleur exquise dont on aspire avec délices le suave parfum, c'est le fruit délicieux au grisant arome, à la saveur troublante, tombé de l'arbre merveilleux d'un idéal paradis.

Les voyez-vous, coquettes et ravissantes, le long du boulevard ou de la rue de la Paix, lorsque, pour flâner, elles posent leurs petits pieds sur l'asphalte du trottoir, tout habillées de loutre, ainsi que des chattes frileuses, les mains blotties câlinement dans leur manchon pour rire, lançant à travers la voilette la flèche de leur regard vainqueur ? Ce sont les dangereuses sirènes auxquelles nul ne sait résister. Peu importe le monde auquel elles appartiennent. Grandes mondaines ou grandes courtisanes, une cour d'esclaves s'agenouille sur un signe de leur petit doigt ganté. Leur luxe fabuleux dévore des fortunes, la leur ou celle d'autrui. Elles ne s'en inquiètent ni ne s'en doutent. Elles s'habillent à ravir celles-là. Mieux que leurs jeunes sœurs elles savent ce qui sied et ce qui embellit, la *mouche* qui aiguillonne la beauté. Plus raffinées, elles n'oublient aucun détail, s'identifient chacune de leurs toilettes et harmonisent toute chose pour composer le cadre splendide sur lequel se détache délicieusement leur profil enchanteur.

Ce sont celles-là qui connaissent les derniers secrets de la grande lingère ou du couturier fameux. Moins imbues de préjugés que les femmes plus âgées et plus dégagées des errements du passé, elles saisissent avec un instinct absolu la mode nouvelle, la fantaisie actuelle, le mystère du lendemain. Ce sont celles-là que nous suivrons plus particulièrement dans le cours de cette étude, car c'est en leur compagnie que nous apprendrons davantage.

La nuance des cheveux influe très spécialement sur le choix des toilettes et sur celui des couleurs ; cela ne veut pas dire qu'il y ait des couleurs spéciales aux blondes ou aux brunes. On est revenu de ce préjugé ; les blondes sèment aujourd'hui leur chevelure dorée de ces pavots écarlates qui se nichent dans les ondes légères de leurs boucles aériennes

ainsi que dans la nappe rutilante d'un champ d'épis mûrs; tandis que certaines brunes, les mélancoliques au grand œil rêveur, ont adopté la douce nuance d'azur, noyant leur corsage dans l'enveloppement d'un morceau de ciel au fond duquel rayonne la flamme de leur prunelle veloutée.

Mais il y a des tons qui rehaussent davantage certains visages, tandis qu'ils écrasent des teints différents. Les joues roses pâlissent dans une pourpre trop ardente et s'éclairent dans les fraîches nuances de l'églantine ou de la turquoise. Le bleu de roi brunit certaines brunes, et le vert Diana Vernon donne des blancheurs de fantôme à des blondes trop diaphanes.

Il faut des yeux brûlants sous des cheveux d'or pour supporter les éclats du rubis; et les transparences d'une carnation trop délicate, les douceurs de certains regards d'idéales, veulent le soir des tons de fleurs et des légèretés ailées de papillons.

L'ensemble d'un style, certaines coupes, ajoutent à la grâce de certaines tailles ou en altèrent quelques-unes. C'est pour cela que la mode ne peut être unique et qu'elle a renoncé à ces uniformes qui condamnaient, au profit de leurs rivales, la moitié des élégantes au ridicule. C'est pour cela que les femmes vraiment intelligentes prennent de la mode ce qui leur convient et repoussent le reste, discernant très bien ce qui leur sied. J'ai indiqué rapidement dans notre premier chapitre les styles divers qui s'appliquent à des types très différents. Mais ces types même offrent une telle diversité de beauté, d'allure ou de caractère même, qu'ils multiplient à l'infini les distinctions, et il est impossible de les marquer autrement que d'une façon très générale.

Ce qui est très positivement absolu, par exemple, c'est l'application des toilettes aux circonstances. Ces règles, si étrangères à certaines femmes de province, sont tellement familières aux Parisiennes que la dernière d'entre elles les connaît beaucoup mieux que sa grammaire.

La division même de cet ouvrage en robes de dîner, robes de bals, robes de matin, etc., qui nous fournira une série de chapitres dont chacun comportera une étude approfondie des différents genres de toilettes, est l'expression de la règle du costume approprié aux diverses circonstances d'une même journée.

Mais il est encore mille nuances fort subtiles qu'une femme de tact devine mieux qu'elles ne les sait. On ne met pas la même robe de bal pour

une fête officielle ou pour une soirée intime. On ne va pas à tous les théâtres dans la même tenue. Les visites de *jour* se font en plus grand apparat que la visite inopinée qui, par ce fait seul qu'elle est imprévue, devient plus intime. On ne s'habille pas à pied comme pour aller en voiture, ni pour monter dans sa propre voiture comme pour faire des courses en fiacre.

Rien ne choque davantage que ces toilettes à tapage, exhibées au fond d'un modeste « remise » à l'heure, par des étrangères ignorantes, peu soucieuses d'établir une juste harmonie entre leur cadre et leur personne. L'ajustement d'une femme comme il faut, lorsqu'elle est obligée d'aller en fiacre, est le même qui lui convient lorsqu'elle est à pied. Dans un cas comme dans l'autre, elle doit passer inaperçue. La toilette peut être très riche, mais à condition d'être si sobre, si sombre, si cachée que le vulgaire la confondra avec ce manteau « couleur de muraille » qui est la distinction suprême, en ces sortes de circonstances.

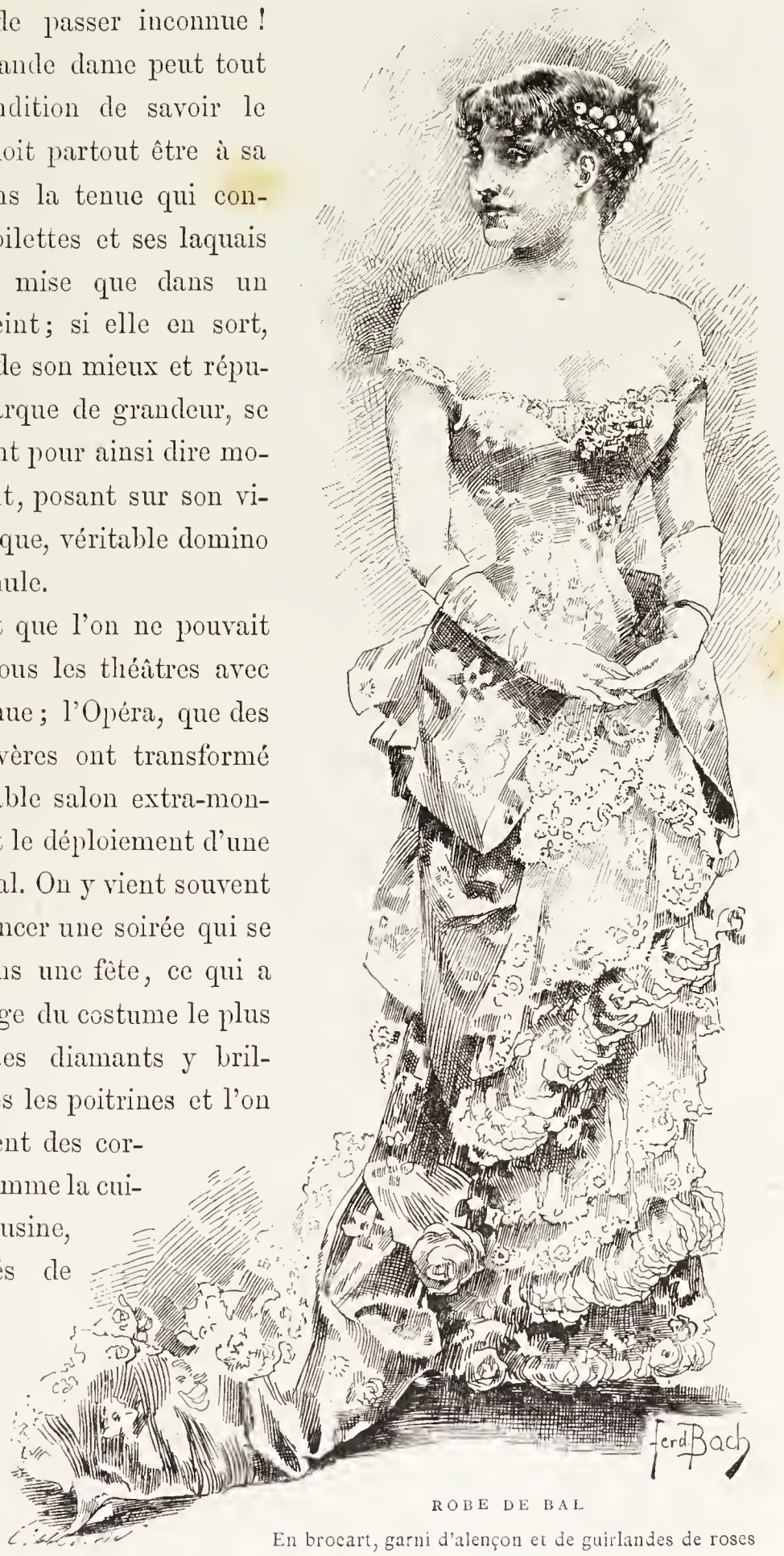
La vraie mondaine ne se montre dans l'éclat de ses atours que dans son propre milieu : dans son salon, dans sa voiture, dans sa loge, ou chez ses pareilles. Alors seulement elle déploie son faste de déesse et glisse triomphante ainsi que l'idéale vision de quelque immortelle, portée par son lit de nuages, couronnée d'étoiles et habillée de millions. C'est pour elle que Rodrigues invente ces mousseuses robes d'alençon, qu'elle enferme dans des guirlandes de roses, ces habits de brocart, rose pâle semés de fleurs argentées, ailés pour ainsi dire, dont la traîne royale met une coulée rayonnante sur les dentelles aériennes. Tout alors lui devient permis. Il n'est pas assez de pierreries dans Golconde pour rouler dans les plis de sa robe, il n'est pas assez de perles dans l'écume des vagues pour ruisseler à son corsage, ni de fleurs dans les parterres du paradis terrestre pour sourire à sa grâce. Dentelles de cent mille francs, lampas fabuleux dont chaque lé vaut un billet de banque, velours doux comme un duvet d'oiseau, dont les ombres enferment de la lumière, diadème de princesse et colliers de sultane, rien n'est trop fastueux pour elle, à la condition d'un cadre digne de sa beauté.

Mais que tout cela disparaisse, que les joyaux rentrent dans leur écrin, que les robes éclatantes s'endorment dans le satin de l'armoire sitôt que le mélange ou la confusion deviennent possibles ! Comme les reines, la patricienne ne s'échappe qu'incognito, et hors de son cercle ne peut être remarquée que par l'inexprimable « je ne sais quoi » qui s'exhale d'elle-même et

lui défend de passer inconnue !

Une grande dame peut tout faire, à condition de savoir le faire. Elle doit partout être à sa place et dans la tenue qui convient. Ses toilettes et ses laquais ne sont de mise que dans un centre restreint ; si elle en sort, elle s'efface de son mieux et répudie toute marque de grandeur, se démocratisant pour ainsi dire momentanément, posant sur son visage un masque, véritable domino qui le dissimule.

J'ai dit que l'on ne pouvait aller dans tous les théâtres avec la même tenue ; l'Opéra, que des lois très sévères ont transformé en un véritable salon extra-mondain, permet le déploiement d'une toilette de bal. On y vient souvent pour commencer une soirée qui se continue dans une fête, ce qui a amené l'usage du costume le plus fastueux. Les diamants y brillent à toutes les poitrines et l'on y voit souvent des corsages qui, comme la cuirasse de Mélusine, sont écrasés de pierreries. Les étoiles éblouissantes constellent les chevelures bru-



ROBE DE BAL

En brocart, garni d'alençon et de guirlandes de roses

nes ou blondes et le croissant de Diane verse ses pâles rayons sur plus d'un front rêveur.

La Comédie française et l'Opéra-Comique veulent des toilettes plus sévères, quoique fort élégantes. On y va en chapeau clair, rose, turquoise ou « crème » souvent pailleté d'or et la robe de couleur tendre y est tolérée, à la condition qu'elle soit montante. Les toilettes noires, très riches, en velours, ou en satin, éblouissantes de jais, toutes frissonnantes de dentelle noire avec le sourire d'une rose ou l'éclair d'une fleur de pourpre, y sont très à leur place. Dernièrement une belle Espagnole avait échancré la sienne en « œil-de-bœuf », retenue au col par un énorme grêlon de diamant. Sous l'auréole d'un immense Rembrandt, surchargé de plumes, c'était d'un effet étrange et charmant. Je ne saurais assez encourager ses jolies rivales à suivre ce coquet exemple.

Après cela les Variétés, le Gymnase, le Vaudeville et quelques autres scènes réputées élégantes exigent une tenue correcte, mais simplement la toilette de visites, noire, grenat, ou de toute autre couleur sombre. Les chapeaux rouges, si en faveur depuis quelque temps, piquent l'obscurité d'un point éclatant. Ils sont là bien à leur place, mettant un rayon de gaieté à l'ensemble sévère.

Quant aux théâtres secondaires, si l'on s'y égare on ne doit point y être vue. La robe la plus simple, le chapeau inapparent: un costume de laine ou de soie noire, tel qu'on le choisirait pour aller à la messe à huit heures du matin.

Que de choses encore influent sur le choix du costume! La saison, c'est élémentaire; le temps, couvert ou ensoleillé, la disposition même où l'on s'éveille! Les couleurs gaies conviennent aux jours joyeux. Instinctivement les ombres du deuil enveloppent les heures de mélancolie. Quelquefois on adopte une nuance qui devient un uniforme. Certaines jeunes femmes ne s'habillent le soir que de blanc. D'autres se mettent toujours en noir dans la journée. Quelques-unes ont une fleur préférée qui resplendit à tous leurs chapeaux, à tous leurs corsages. Cela donne une saveur originale, quelque chose de mystérieux qui provoque et qui séduit.

Il en est encore qui, postent, à leurs bijoux cette exclusivité. Vous verrez dans le monde la « Dame aux Perles », la « Fée aux émeraudes » et certaine Américaine dont les seuls joyaux se composent d'une pluie de ces flamboyantes « gouttes de sang », la plus belle et la plus riche des

pierres, que l'on ne voit guère briller qu'au front des sultanes et des archiduchesses.

Même dans la plus fabuleuse splendeur, la toilette peut conserver une simplicité qui est un gage de distinction. Simplicité de coupe, sobriété d'ornements, harmonie des détails, élégance de lignes, pureté de contours, etc. Les robes vraiment royales coulent en ondes soyeuses, musicales, oserai-je dire, et cadencées. Plus l'étoffe est riche, plus elle est écrasée de broderies, de perles et de pierreries, plus elle doit mouler sévèrement la taille, plus la traîne doit s'allonger en nappe éblouissante, exempte de tout surchargement. La dentelle seule et les étoffes légères demandent les enroulements mousseux, les fouillis aériens, les vapeurs coquettement enrubannées, tout le *frou-frou* qu'autorise la fantaisie.

Une robe de satin ne se taille pas comme une robe de laine, ni du velours comme de la mousseline. Le style d'une toilette doit donc s'approprier à l'étoffe par la loi des extrêmes. Les étoffes très riches, comme les plus modestes, veulent la simplicité. Ce sont les étoffes que j'appellerai *intermédiaires* qui permettent le plus de recherche dans la forme.

Les garnitures également. Telle nuance ou telle étoffe réclame la dentelle pour se compléter, d'autres les broderies, d'autres les fourrures. Certains contrastes sont des trouvailles. Une robe de bal en lampas blanc, bordée de fourrure noire, est idéale. Des broderies écrasantes sont quelquefois très heureuses, sur un tissu aérien et des dentelles sur du velours parviennent à former des chefs-d'œuvre.

Pour le jour, que d'heureux mélanges entre la laine et la peluche, le velours et le satin, la moire et la gaze ! Toujours une étoffe unie avec une étoffe brochée ; l'une plus riche que l'autre, de façon à ce que la moindre ne paraisse qu'un accessoire, une doublure, ou l'autre une garniture.

Ces remarques seraient infinies. Elles viendront chacune à son heure, dans les chapitres spéciaux. Le goût les suggère et toute Parisienne les devine ou les invente.

STELLA.

A QUOI ON PENSE

EN ÉCOUTANT UNE SYMPHONIE AU CONSERVATOIRE

Est-ce que vous savez ce que nous avons aujourd'hui ? Telle est la question sacramentelle qu'en se serrant la main, on s'adresse tous les dimanches, de deux heures moins cinq à deux heures dix, de groupe en groupe, avec accompagnement de bruits de portières de voitures qui se ferment, dans le vestibule du Conservatoire, tout en se chauffant les pieds sur les bouches de chaleur ou en circulant pour montrer une toilette nouvelle ou un manteau extraordinaire.

— Un programme admirable, répondent les fanatiques pour qui tout ce qui s'exécute au Conservatoire est admirable.

— Très intéressant, répondent les esprits critiques, qui veulent se donner un air de connaisseurs. Très intéressant signifie toujours un programme composé de grands noms, mais terriblement ennuyeux. On sait que le mot ennuyeux ne doit jamais se prononcer dans le temple de Mozart et de Beethoven.

— Le même que dimanche passé, grognonnent ceux qui ne savent pas, mais qui veulent dire quelque chose.

— Peuh ! peuh ! répond-on encore en faisant la moue, lorsque le programme ne vous satisfait pas entièrement.

Il ne faut pas oublier le monsieur qui ne répond rien, mais qui met toute son éloquence dans une poignée de main bien sentie et a l'air de dire :

« Je ne vous en dis pas plus long. Vous m'en donnerez des nouvelles tout à l'heure. »

On défile avec recueillement. On va occuper sa place. On la connaît si bien qu'on s'y rendrait les yeux fermés. On regarde si on a ses voisins habituels autour de soi, et s'il y a quelque chose de changé dans la composition des loges. Une figure nouvelle, une place donnée est un événement. Une loge sans ses titulaires, une révolution. Ce sont des intrus. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici? Les hommes ont pris leur position. Les dames, selon le programme, prennent différentes attitudes. Le Mozart, l'Haydn s'écoutent simplement, sans effort, avec abandon. Il faut avoir l'air ravi. Pour Beethoven, on doit déjà prendre une figure de circonstance, faire les yeux blancs. On accompagne l'orchestre de la tête pour montrer combien cette musique vous est familière. L'attitude élégiaque est indispensable pour écouter du Mendelssohn et du Schumann. On doit même mettre dans ses traits un je ne sais quoi qui fait croire que vous avez beaucoup souffert.

CHORISTE.

Chut ! chut ! chut ! On commence.

Est-ce que sérieusement vous avez jamais cru que, tandis qu'on exécutait la symphonie avec chœurs, par exemple, ou *l'Héroïque,* ou *l'Écossaise,* une ouverture de Weber, ou un chœur sans accompagnement du XVIe siècle, tous ces excellents abonnés qui paraissent abîmés dans les profondeurs de ces chefs-d'œuvre musicaux en écoutaient une note? Imaginons-nous, pour quelques instants, que nous sommes doués du don de

seconde vue, et tâchons de découvrir sur ces physionomies les pensées ou les préoccupations qui leur occupent l'esprit.

Ces jeunes mariés? Quarante-cinq ans à eux deux. Ces places leur ont été données par contrat, à vie, par la vieille tante de Juanisménil, qui devient trop sourde pour aller au Conservatoire. Le jeune mari, pendant que se développe la grande pensée de Beethoven, songe avec terreur qu'il va falloir s'exécuter les trois ou quatre derniers concerts de la saison, mais il les *séchera* l'année prochaine au profit de sa jeune sœur, fanatique de musique. La petite mariée, quoique élevée dans la crainte de Dieu et l'amour des classiques, trouve cependant le concert quatre fois trop long, et pense au petit lunch chez Guerre et au tour au Bois qu'ils vont faire. Il y a certaine avant-scène pour le soir aux Variétés qui fait une sérieuse concurrence à l'hymne de joie et de reconnaissance qui s'exhale des poitrines des jeunes élèves du Conservatoire. Ce qui l'amuse et la distrait, c'est qu'on la lorgne beaucoup. Pensez donc, une figure nouvelle! Mariée de la semaine passée. Elle cause un peu trop. La vieille dame pointue, sa voisine, qui bat la mesure avec son pince-nez, a serré les lèvres et lui a lancé un regard terrible.

Avec maman, pourrait-on appeler ce groupe. Pendant la première moitié de la première partie, le jeune homme a fait bonne contenance, a regardé la salle, lorgné les choristes, mais, malgré des efforts héroïques, n'a pu résister au sommeil envahisseur. Pensez donc! Il est rentré ce matin à huit heures! A dix heures, il avait sa leçon d'allemand, à onze de piano. Droit sur son fauteuil, il s'est savamment appuyé la main sur la poignée de sa canne-béquille. Il se réveille toutes les deux minutes, quand sa tête penche ou quand la musique cesse. Il revoit en songe, avec accompagnement du divin Mozart, toutes ses frisques et ses frasques de la nuit. La maman cherche une combinaison machiavélique pour envoyer son héritier passer les vacances de Pâques chez quelques parents à la campagne, car cette vie-là ne peut pas durer.

Une artiste d'un théâtre de genre avec une amie. Ce n'est pas qu'elle soit folle de musique! mais elle n'était jamais venue au Conservatoire. Un ami lui a donné ses places. Elle voulait voir ce que c'était. Elle a entendu et elle est convaincue. Ne retrouve pas du tout son monde d'hommes. Elle a des agacements dans les jambes qu'un bel andante de Mendelssohn est impuissant à calmer. Elle lorgne, regarde l'heure, bâille derrière son éven-

tail, se regarde dans sa petite glace. Ça n'en finira donc pas? Ses voisins sont confondus. Si les espèces viennent maintenant au Conservatoire ! Elle s'en irait bien, mais personne n'a l'air de quitter sa place, et puis ce serait dommage de manquer une belle sortie et une entrée triomphale dans sa nouvelle calèche suspendue.

Souvenirs et regrets. Une ancienne belle, le front dans sa main dégantée, le bras accoudé sur le bord de sa baignoire, les yeux fermés, elle a une recette infaillible pour ne jamais s'ennuyer, ni au concert, ni au spectacle, ni dans sa voiture entre deux visites. Elle se rappelle le temps passé. La musique de Mozart la berce agréablement et lui rafraîchit la mémoire. Elle ne s'occupe pas plus de ses voisins avec qui elle a la baignoire de moitié que s'ils étaient en face ou restés chez eux.

Le Conservatoire est deuil. Ils font peine à voir. On trouve qu'ils ne devraient pas donner leur douleur et leur crêpe anglais en spectacle au public. Cette grande musique porte à la tristesse. Cette marche funèbre doit leur faire penser au pauvre défunt... Mme Veuve ne songe qu'à se débarrasser de sa dernière fille et le plus vite possible pour convoler aussitôt les délais expirés. Ses gendres, à couteaux tirés avec leur belle-mère avant la mort du beau-père, se sont réconciliés. Ils n'ont plus qu'une unique pensée : entourer belle-maman de l'affection la plus tendre, des soins les plus empressés, de distractions, pour l'empêcher de se remarier. Pensez donc, elle a à peine quarante-deux ans et sans remonter à la Bible et à Sarah... Rien ne serait moins invraisemblable. Voilà à quoi on pense dans les baignoires, sous les crêpes les plus malabaresques, et à la sortie on dira à quelques intimes : Ça m'a fait du bien. J'avais besoin de me détendre les nerfs.

Une des plus jolies comtesses de Paris. Et musicienne ! Et sculpteuse ! Elle ne demanderait pas mieux que d'écouter, mais le moyen quand deux cents lorgnettes sont braquées sur elle pour la voir, l'admirer et tâcher de découvrir l'heureux accompagnateur qui se cache derrière elle. Elle déploie son grand éventail pour pouvoir être toute oreilles pendant la grande fugue. Mais patatra ! Elle se rappelle qu'elle n'a pas mouillé les linges qui recouvrent ses dernières terres glaises. Si les domestiques n'ont pas pensé à baisser les stores de l'atelier, par ce soleil, par cette chaleur, il va leur arriver malheur. Dans ces conditions, peut-on, je vous le demande, apprécier les beautés d'une fugue ! Le morceau terminé, elle sort.

La jolie petite abonnée qui a des dettes chez ses couturiers, mais qui n'en a pas encore l'habitude. Elle est venue avec les intentions les plus sérieuses du monde. Elle veut se régénérer. Il lui semble que si elle aimait plus la musique elle dépenserait moins d'argent en toilette. Elle veut écouter consciencieusement cette neuvième encore un peu obscure pour elle; afin de se tenir bien éveillée, elle ne s'appuie pas. Elle reste droite sur sa chaise, enlève ses gants, — on entend mieux la musique sans gants, — et croise ses bras sur sa poitrine. Pauvre petite! Les mémoires de ses couturiers dansent devant elle! C'est un bourdonnement à ses oreilles de huit mille francs chez l'un, de quatre mille chez l'autre, cinq chez celle-là, trois chez cette autre... Et cependant tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il n'y a pas à Paris une femme qui se mette aussi simplement. Elle s'est juré de payer à la fin du mois. La fin du mois c'est demain. Schumann est pour la conciliation, il conseille dans un andante plein de largeur d'avouer à papa ou au mari les petites dettes; mais certains petits *cherzo* lui font craindre une grande colère de la part de ses deux banquiers ordinaires.

L'ABONNÉ SOURD.

ENTR'ACTE.

Toute réflexion faite, — et cette décision fait rentrer le calme dans son cœur, — elle ira demain chez chacun de ses couturiers se commander quelque chose. O musique, si tu n'adoucis pas les mœurs, tu te fais donc complice des couturiers!

Le couple qui a posé la première pierre de la salle et qui a assisté au concert d'inauguration. Pendant que son sigisbé bat la mesure avec la régularité d'un métronome, elle, qui, on le croit, ne vit que par et pour la musique, n'écoute même pas une note, elle repasse ses anciens rôles des comédies qu'elle jouait dans son château. N'est-ce pas elle qui la première a représenté Marianne et ses caprices! Ses lèvres remuent... Elle chuchote... Elle redit la phrase fameuse qu'elle lançait à M. de Rémusat : « L'homme qui lui

ABONNÉ DEPUIS LA FONDATION.

LES CHŒURS DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Typ. A. Quantin

parle n'a-t-il pas le droit de lui dire : vous êtes une rose de Bengale sans épine et sans parfum. »

Est-ce en souvenir de cette fleur qu'elle porte toujours des roses de papier dans son tour de tête!

La plus agitée, des abonnées, surnommée le *mouvement perpétuel de Paganini.* Ne tient pas en place. Bondit sur son fauteuil comme si elle avait reçu une décharge électrique, comme un diable d'une boîte à surprise, et s'écrie tout haut en levant les yeux au ciel, d'un air suave : O Mozart, ô Beethoven! ô Gluck! comme s'il n'y avait pas pour elle d'autres compositeurs au monde.

Dans un instant elle s'écriera : O Gounod! ô Berlioz! ô Saint-Saëns, avec le même enthousiasme, le même lyrisme. Seulement il lui arrive souvent de les pousser à faux ces cris de l'âme.

Son mari alors se penche vers elle et lui fait charitablement observer, en l'appelant : « ma bonne », que c'est la sérénade qu'on exécute pendant qu'elle glapit ô Berlioz, ou l'ouverture de la Grotte de Fingal quand elle se pâme en prononçant le nom d'Ernest Reyer!

Les hypocrites de la musique. Abonnés titulaires de fondation et qui de fondation ont toujours vendu leur loge. Ils sont venus au Conservatoire pendant une saison, il y a trente ans, et pour un billet de cinq cents francs ils se sont établi une réputation de mélomanes, de raffinés et de Mécènes. Ah! que ces cinq cents francs ont été bien placés! On parle d'eux sur un tout autre ton que des abonnés de l'Opéra. Cette dépense une fois faite ils ont été dispensés d'aller entendre toute autre musique. On ne leur présente jamais de billets de concerts, car on connait l'air suprêmement dédaigneux qu'ils prennent en disant : « Vous savez, nous sommes gâtés, quand on est abonné au Conservatoire..... »

Autre variété d'hypocrites. Ceux-là n'ont jamais mis le pied dans la salle du Conservatoire. Ils se faufilent parmi le public, à la sortie, et serrent la main à leurs amis et connaissances qui leur disent invariablement :

— Quel magnifique concert!

— Splendide, répondent-ils!

— Où étiez-vous donc? Je ne vous ai pas vu.

— Toujours dans un fond de baignoire... on n'entend bien que là, en fermant les yeux.....

Ceux qui soupirent toute leur vie après deux places. Pas mal d'hy-

pocrites encore. Ils ne manquent jamais de dire à leurs amis abonnés :

— Vous savez, si vous avez des malades chez vous... Pensez à nous... N'importe ce que j'aurai, je saurai me rendre libre.

Une occasion se présente, vous envoyez les coupons à ces fanatiques, ne doutant pas un seul instant de plaisir que vous leur ferez. Comme dans le mot qui accompagne les billets, vous dites : « *Je suis heureux de pouvoir vous céder...* » et que le prix est inscrit sur les coupons, on vous les retourne agréablement avec un petit mot sur une carte : « *C'est comme un fait exprès. Impossible aujourd'hui*, mille regrets. »

Jusqu'à deux heures votre domestique courra chez tous vos fanatiques avec le même succès. Vous enregistrerez à votre actif quatorze mille regrets. Et si le soir, devant vos amis, vous dites que vos billets ont été perdus, ils ne manqueront pas de vous reprocher amèrement de ne pas avoir pensé à eux.

La famille d'abonnés par héritage. Ils n'y comprennent rien, mais ça les pose auprès des gens qui n'y vont pas. Ils ont le privilège de dire toutes les sottises musicales possibles. Étant du Conservatoire ils sont absolument infaillibles. Si avec cela ils lisent la *Revue des Deux-Mondes,* leur suffisance ne connaît plus de bornes.

L'abonné émancipé ! Quand il commence à trouver embêtantes la symphonie à la reine, le septuor et la pastorale, et qu'il est légèrement blasé sur « chantons victoire » de Judas Machabée, il revend ses places à l'administration et va à droite ou à gauche chez Pasdeloup, chez Colonne ou chez Lamoureux, selon l'attrait du programme. Quand il est tombé sur des séries Grandval, Lalo, Salvayre, il revient faubourg Poissonnière avec plaisir et retrouve de la jeunesse et du charme à la symphonie à la reine et à « chantons victoire ».

Le peintre de portraits de femmes. Air fatal et fascination irrésistible. Il n'est pas abonné, mais vingt loges, trente baignoires, quarante fauteuils se disputent l'honneur d'être occupés par lui. Il regrette qu'il ne soit pas permis, comme en Angleterre, d'avoir une élégante mondaine à chaque bras.

Les déclassées du grand monde. Elles rencontrent à la sortie quelques gentilshommes artistes avec qui, faute de femmes à qui parler, elles échangent leurs impressions sur le concert et bombardent de félicitations, dans la petite cour, les musiciens de l'orchestre.

Elles prennent soir avec quelques-uns pour faire un peu de musique de chambre, dans la semaine, quand elles ne les font pas monter en voiture avec elles.

Le petit banquier. Ne frayant pas avec la grande finance. Il est heureux de se trouver avec elle sur le même terrain artistique. Il ne s'y connaît pas. Ça lui est bien égal, mais c'est comme il faut et puis il se rencontre avec Rothschild, Mallet, Hottinguer, Pereire, Camondo, Pillet-Will...

Une chroniqueuse mondaine. Elle a de temps en temps une place. Comment? On l'ignore. Jetons le voile qu'elle devrait bien se mettre sur la figure. Peu connue du monde, collet-monté du Conservatoire, elle a tout le temps pour fouiller avec sa lorgnette les affiquets féminins dont elle fera en rentrant chez elle une brillante description et épatera la rédaction de son journal par la quantité et la qualité de ses brillantes relations à qui elle n'a pas dit un seul mot de la journée.

Là-haut, là-haut, dans les combles. On ne vient pas là pour faire le beau ou la belle, ou s'amuser. Généralement des billets d'amphithéâtre ou de couloir procurés par les professeurs d'accompagnement, qui font partie de l'orchestre. C'est là que se trouve la pépinière de tout ce qui nous charmera dans l'avenir.

Ces demoiselles sont venues avec leur mère se perfectionner, pour trois francs, dans l'art des nuances et sur le mouvement réel. Ce mouvement des symphonies n'étant pas indiqué sur les partitions. Ce n'est pas précisément une partie de plaisir pour ces demoiselles. On n'entend que la maman s'écrier : « Tu vois, tu vois... Tu ralentis tous tes *presto*, tu accélères tes *adagio*. »

Et ce petit jeune homme aux longs cheveux blonds qui, le menton appuyé dans la main, semble plongé dans de profondes réflexions, les yeux fixés sur le bout du ciel bleu qu'on entrevoit par la lucarne qui éclaire le couloir? Il est peut-être plus près de Beethoven que vous ne le pensez. Il s'est transporté à Bonn dans la Rheingasse devant la maison au toit pointu où est né Beethoven.

Il se souvient du mal qu'il a eu à se faire ouvrir la petite chambre où le maître a passé sa jeunesse et composé ses premières œuvres. Il revoit les marronniers en fleurs de la Poppelsdorfer allée... Il s'assied, à l'Alterzoll, sur le banc de pierre célèbre. Le Rhin est à ses pieds, les Siebenge-

birge devant ses yeux, éclairées par un splendide soleil couchant qui embrase les ruines de Drachenfels.... Il se chante l'*andante* de la sonate à Kreutzer, l'appasionata, l'air d'Adélaïde.....

— Est-ce que monsieur ne veut pas prendre son pardessus?

— Adélaïde! Adélaïde!

LITTLE LADY.

L'ÉDUCATION D'ACHILLE

MACHIAVEL a écrit le *Traité du prince*. Barbey d'Aurévilly a promis d'écrire le *Traité de la princesse*[1]. Moi, je veux écrire *le Traité du fils de famille* pour compléter l'éducation de mon cousin Achille, un jeune gommeux de première classe qui sait tout ce que l'on enseigne dans les collèges et rien de ce que l'on apprend dans le monde.

Mon cher Achille :

Comme vous n'avez pas de principauté à gouverner, ce que je regrette d'autant plus sincèrement que je suis votre héritier, je vais vous aider à vous gouverner vous-même, ce qui est plus difficile, croyez le bien.

⁂

D'abord mettez une livrée à votre domestique pour qu'on ne vous confonde pas avec lui.

⁂

Ne parlez jamais de votre fortune, on croirait que vous n'avez pas toujours été riche.

⁂

Si vous voulez que les femmes vous estiment, ne les voyez, ne les reconnaissez, et ne les saluez que lorsqu'elles veulent être vues, reconnues

1. J'espère, pour mon plaisir et pour le plaisir de mes contemporains, que Barbey d'Aurévilly tiendra sa promesse.

et saluées. Si vous êtes intelligent, leur démarche vous dictera votre conduite; si vous ne l'êtes pas, ne les saluez jamais. — Elles se chargeront elles-mêmes de trouver une excuse à votre impolitesse, mais votre maladresse vous resterait pour compte.

⁂

Dites du bien des bonnes choses; on trouve toujours assez de gens pour louer les mauvaises.

⁂

Il y a deux hommes avec lesquels je vous conseille de n'avoir pas d'affaires d'argent : Votre ami et votre ennemi.

⁂

Voulez-vous que les femmes vous trouvent charmant ?
— Exaltez leur beauté.
Voulez-vous qu'elles vous trouvent l'air distingué ?
— Vantez leur distinction.
Voulez-vous qu'elles vous trouvent spirituel ?
— Louez leur esprit.
Voulez-vous qu'elles vous aiment ?
— Ne les aimez pas.

⁂

Recherchez les femmes qui mettent toujours leur vertu sur le tapis. Soyez sûr que c'est pour donner aux messieurs l'idée de la fouler quelque peu aux pieds.

⁂

Si vous voulez être bien vu d'une femme ne lui parlez jamais de votre estime.
Fut-elle estimable.
Parlez-lui de votre amour.
Fut-elle honnête.

⁂

Ne dites jamais à une jeune veuve ou à une femme dont le mari voyage qu'elle engraisse, vous risqueriez d'être très méchant sans le vouloir.

⁂

Voulez-vous que je vous indique une bonne manière de vous singulariser? Quand tout le monde attaque une femme, défendez-la.

⁂

Soyez poli avec votre concierge et hautain avec votre propriétaire ; vous avez besoin du premier et le second a besoin de vous.

(*Nota bene*).

Si vous payez deux mille francs un appartement qui vaut mille écus, soyez poli avec tout le monde.

⁂

Je n'ai pas besoin de vous recommander de remercier très cordialement les personnes qui vous ont rendu un petit service, surtout si elles peuvent vous en rendre un grand.

⁂

Lorsque vous apercevez un homme dans une baignoire grillée avec une jolie femme, si vous dites :

— Il est avec sa maîtresse ;

Vous vous trompez rarement ; mais si vous dites :

— Il est avec son maître;

Vous ne vous trompez jamais.

Je vous conseille cependant de ne rien dire du tout.

⁂

N'oubliez jamais que la femme est l'amie de l'homme... comme le boucher est l'ami du mouton, dont il fait des côtelettes et des gigots.

⁂

Ne parlez jamais des pertes que vous faites. Si vous vous adressez à un riche et si vous lui dites :

Je viens de perdre cinquante mille francs, il rira dans sa barbe en pensant :

— Peut-on se lamenter pour une telle misère ?

Si vous vous adressez à un pauvre il dira :

— De quoi se plaint-il? si j'avais ce qui lui reste, je serais fort heureux.

⁂

L'humilité est une vertu que je vous conseille d'aimer... chez les autres.

⁂

Travaillez jour et nuit à acquérir de l'expérience, elle vous servira tôt ou tard à voir les fautes... des autres.

⁂

Ne jetez pas de pierres dans le jardin de la femme que vous quittez, à moins que ce ne soient des pierres précieuses.

⁂

Si vous voulez conserver votre ami, ne lui présentez pas votre maîtresse. — Si vous voulez conserver votre maîtresse ne lui présentez pas votre ami.

CHARLES NARREY.

FRONTON DE LA FAÇADE DU NOUVEAU COMPTOIR D'ESCOMPTE DE PARIS.

CHRONIQUE DE LA RUE

LE NOUVEL HOTEL DU COMPTOIR D'ESCOMPTE

La Rue! vive la Rue! c'est le Forum moderne, et bien fou qui voudrait nier son importance. Elle est l'*alpha* et l'*oméga* de notre société, le point de départ et le point d'arrivée de tout en notre siècle. Depuis le baptême jusqu'à l'enterrement tout passe par là. C'est là que tout commence et tout finit, les gouvernements, les réputations et les modes. L'esprit lui-même court la Rue.

Pour nous montrer complet, — et nous tenons à l'être, — il nous faut donc descendre de temps en temps dans la Rue, regarder, étudier, contempler et redire à nos lecteurs les mille transformations de ce kaléidoscope « aux cent actes divers ». L'événement important de la Rue a droit ici à une place spéciale. Voilà pourquoi nous commençons dès aujourd'hui notre inspection, et nous la commençons bien, car nos premiers regards se portent sur un palais d'une actualité doublement saisissante.

Malgré cette rafale de *krach* et de craques qui vient de bouleverser notre monde d'affaires, la Finance n'en demeure pas moins la puissance

héroïque du jour. Survivant à ses propres exécutions, debout au milieu de ses propres ruines, elle reste le levier indispensable sans lequel rien n'est possible en notre temps. Ajoutez à cela que lorsque, par hasard, elle se mêle d'être honnête, loyale et sûre, elle prend les apparences d'une fée bienfaisante, à laquelle chacun de nous tient à rendre hommage, et si quelque architecte habile lui élève un temple, tout le monde se fait un devoir d'aller le contempler.

GRANDE SALLE DU NOUVEAU COMPTOIR D'ESCOMPTE DE PARIS.

Ne soyons donc point surpris de voir la foule s'arrêter à considérer le nouveau palais du Comptoir d'Escompte, et faisant comme elle, admirons la robuste façade de ce nouveau monument.

Elle a vraiment grand air cette façade à la fois simple et magnifique. Son campanile hardi la désigne de loin aux regards du passant. Ce n'est point là l'établissement honteux qui se cache entre cour et jardin pour mener à bonne ou mauvaise fin ses entreprises obscures. Ce n'est point non plus le caravansérail de la finance gommeuse, plus banquiste que banquière, qui jette aux yeux de ses actionnaires cette poudre fameuse, qui bien souvent, hélas! n'est pas de la poudre d'or.

Il faut donc grandement féliciter M. Corroyer, l'architecte de ce nou-

FAÇADE SUR LA RUE BERGÈRE.
(M. Corroyer, architecte.)

veau palais, de s'être si bien imprégné des vérités financières qu'il devait exprimer, ét de ce que le Comptoir d'Escompte, avec sa haute moralité

et sa solidité à toute épreuve, se trouve en quelque sorte photographié dans la façade de son nouvel hôtel.

La grande baie majestueuse qui s'ouvre en face de la rue Rougemont exprime, en effet, admirablement, l'accès facile que doit présenter à notre époque tout établissement de crédit. La belle plaque de mosaïque avec ses grandes lettres dorées, enseigne complétée par des figures emblématiques de l'Industrie et de la Finance, décèle une maison qui ne cache ni son nom ni son titre, et la massive statue de la Prudence qui domine l'entrée nous révèle le nom de l'Égérie qui préside aux transactions du Comptoir.

Peut-être M. Millet a-t-il donné à sa statue une figure bien sombre, un œil bien sévère. Mais la prudence en notre temps a quelque raison de se montrer récalcitrante. On l'a soumise à de si rudes épreuves!

Voilà l'aspect du palais contemplé du dehors : c'est une composition harmonieuse en ses lignes, puissante en ses formes, correcte dans ses proportions. Pénétrons maintenant à l'intérieur.

Tout d'abord nous trouvons un vestibule fort ingénieusement divisé en travées à coupoles, point intermédiaire entre la rue et les divers services de l'hôtel, et dont l'heureuse disposition va éviter l'encombrement et créer l'ordre matériel dans la foule qui se presse.

Le vestibule franchi, nous voici dans la grande salle où le public se met en rapport avec le Comptoir. Elle est magnifique à tous égards, ou, pour mieux parler, il est fort beau ce *Hall*, car c'est là le nom qu'il est, sinon de bon goût, du moins de bon ton, d'accorder aujourd'hui à ces salles immenses.

Même caractère que la façade : solidité à toute épreuve, révélée par de massives colonnes de granit, par de magnifiques arcades aux tympans finement sculptés, par une large et vigoureuse corniche suspendant à vingt mètres du sol une toiture vitrée d'un effet magique.

Que d'art mis au service d'une idée ingénieuse, que de science et d'habileté dépensées à la solution d'un problème ardu! Employer la colonne, le chapiteau, l'arcade, l'architrave, la corniche et la frise, ces éléments architectoniques vieux de près de trois mille ans, à exprimer une puissance nouvelle et des idées qui datent d'hier, certes c'est de l'audace. Y réussir, c'est plus que du bonheur.

M. Corroyer, là encore, s'est admirablement tiré d'affaire. Il a dit ce qu'il voulait dire et ce qu'il fallait dire, signifié ce qu'il fallait signifier.

Cette belle conception parle aux yeux sans qu'on s'en doute, et à l'esprit sans qu'on s'en aperçoive. Parmi les très nombreux visiteurs qui se pressent et se presseront dans ce superbe établissement, il en est certainement beaucoup qui ne comprendront point l'éloquence de ces belles lignes ni l'expression de ces formes élégantes et robustes, mais nous gagerions volontiers qu'il ne s'en trouvera pas un pour souhaiter au Comptoir d'Escompte un logis différent de celui-là.

C'est là le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un édifice de cette sorte ; car il prouve sa parfaite convenance, et voilà pourquoi l'inauguration du nouvel hôtel du Comptoir d'Escompte marquera, pour tous les gens de goût, parmi les fastes de la rue.

JEAN DE LA RUE.

LA PRUDENCE.

Nouveau Comptoir d'Escompte de Paris. — M. Aimé Millet, statuaire. M. Corroyer, architecte.

LE MONDE ET LA MODE

Mars apparaît avec son radieux cortège de lilas qui s'éveillent, de bourgeons qui éclosent, de mousses qui verdissent, de marronniers qui fleurissent, de muguets qui soupirent, de fauvettes amoureuses et d'hirondelles qui reviennent à tire-d'aile.

C'est le signal du printemps et c'est aussi le signal de la saison mondaine. Si le carême sonne à Nice un glas d'agonie, si les cendres là-bas effarouchent les jolies mondaines qui s'enfuient, c'est, au contraire, ici, l'aube des fêtes, la veillée joyeuse de Pâques et de ses plaisirs.

Comme les hirondelles leurs sœurs, les jolies Parisiennes rentrent

COSTUME D'AMAZONE

Typ. A. Quantin.

hâtivement prendre leur part de fête. Les toilettes fraîches, neigeuses, au coloris de pastel pâle et doux, précèdent les fleurs en leur suave éclosion. On renouvelle sa garde-robe, on rejette la chrysalide d'hiver, et les chiffons pimpants frémissent au contact ensoleillé de l'atmosphère attiédie.

Le Bois reprend son aspect printanier. Tandis que les arbres rougissants se revêtent de pâles émeraudes, le long du lac, dont l'argent se bleuit aux reflets du ciel, se pressent des équipages fringants. Les chevaux piaffent dans un regain de vitalité, les harnais tout luisants, flamboient au soleil qui rayonne, se mirant dans les plaques argentées ; et les jolies femmes sourient dans leurs toilettes diaprées. Quelques-unes, frileuses encore au décevant soleil de mars, se blottissent dans leurs grands cachemires ou dans les pelisses claires brodées d'or, dont la mosaïque papillotante remplace le sombre veloutement de la loutre.

Les chapeaux chargés de fleurs laissent dégringoler leurs guirlandes le long des cheveux d'or. Les oiseaux coquets se nichent sur les grandes passes, ombrageant les yeux d'azur qui rêvent, noyés d'extase, et les yeux noirs, tout brûlants, qui brillent et qui provoquent.

Puis, le long des haies, dans les contre-allées, glissent les amazones, enivrées d'air, de soleil et de jeunesse, charmantes dans la sévère robe de drap noir, très collante, une sorte de maillot masculin, qui leur donne une grâce cavalière, svelte, de belles guerrières et d'intrépides chasseresses. Très correctes dans l'allée des poteaux, quelques-unes galopent volontiers à l'écart, dans les sentiers déserts, s'oubliant dans la vitesse qui devient une ivresse ; celles-là sont les amoureuses, les poétiques et les indépendantes, qui dépensent en rapidité leur surcroît de jeunesse.

L'amazone est plus sobre que jamais. Le col militaire à peine perceptible, une raie blanche soulignant le poignet, une épingle très masculine fermant le col, le corsage tout uni, sévèrement boutonné, pointu par devant, à très petit postillon derrière ; la jupe ronde, absolument ajustée sur la culotte de peau, collante comme un gant, le chapeau noir, peu élevé sur les cheveux noués très solidement, à l'américaine, tel est l'uniforme voulu. Du drap noir, presque invariablement, ou, pour les blondes, d'un bleu si sombre qu'il paraît noir. Le stick en guise de cravache. Une toute petite plaque d'argent chiffrée au pommeau.

La mode printanière est encore mal définie. Les failles semblent pourtant remplacer décidément le satin. La moire est à son apogée, mettant ses miroitements à toutes les toilettes. Rayée elle se bigarre d'un véritable arc-en-ciel. Pour le soir, de couleur pâle, elle se fleurit de ravissants bouquets pompadours, des roses pâles sur un fond d'azur, des œillets pourprés sur un fond rose éteint, des violettes sur du lilas tendre. C'est ravissant.

Pour toilettes de visites, des failles sombres, bleu de roi, scabieuse ou prune, se chinent d'un semis de roses très vives, aux contours indécis, perdus dans l'étoffe. Les gros foulards à tout petits carreaux se mêlent aux unis pour former de très jolis costumes. On parle de larges rayures qui formeront de hauts plissés sous un retroussé tout uni. Ces rayures, très larges, azur et rose très pâles, légèrement fondues sur les bords, feront de très jolis jupons ruchés à la Lamballe, sous des tuniques de bengaline unie, à paniers, en guimpe et manches transparentes avec broderie vénitienne de soie bise. La même guipure pourrait ourler le jupon, doublée d'une série de petits plissés repoussoirs, alternés rose et bleu. Plus que jamais des nœuds de rubans. La dentelle restera aux frissonnantes jupes courtes, toutes blanches, qui flaconnent sous les tuniques à la Lamballe, aux dîners d'après Pâques.

De très jolis costumes se font en vigogne à carreaux immenses, d'un écossais très foncé, bleu, violet, loutre, myrthe, bronze ou scabieuse, marqués par un filet rouge, blanc ou or. Les jupons se plissent sous la tunique drapée. Le corsage amazone, avec postillon, col et manchettes de velours, trois rangs de grelots pour boutons, est en drap uni, assorti au reste. Le chapeau Diana Vernon, ou la petite toque enfermée dans des ailes d'oiseaux multicolores, complète cet ensemble très sobre, très heureux, mais absolument négligé.

D'autres se font avec corsage-chemisette froncé, enfermé à la taille par une ceinture nouée en étroit ruban de satin. En haut la gorgerette est unie ou à carreaux, à l'opposé du corsage. Si la draperie est unie, le jupon est à carreaux, et c'est de même à l'inverse. Des nœuds attachent devant la draperie très courte.

Un seul très grand mariage à noter ce mois-ci, celui de Mlle Médora

de Hoffmann avec le marquis Antoine de Mores, fils du duc et de la duchesse de Vallombrosa.

Le mariage a eu lieu à Cannes, dans la jolie petite église toute neuve de la Verrerie, splendidement parée à cette occasion par les deux familles. C'est Mgr Terris, évêque de Fréjus, qui a voulu bénir les jeunes époux, ajoutant la pompe épiscopale à l'élégance aristocratique d'une assistance d'élite.

COSTUME D'HIRONDELLE.

La mariée était ravissante dans sa robe de velours épinglé blanc, dont les reflets d'ivoire, sous le nimbe d'or des cheveux très blonds, mettaient à cette taille fluide, à ce visage délicat ciselé dans un pétale de rose thé, une vague ressouvenance de ces vierges idéales qui resplendissaient au moyen âge sur les autels gothiques. Pour achever la ressemblance, une petite couronne d'oranger, toute ronde, était posée héraldiquement retenant le voile de dentelle sur les cheveux aériennement bouclés.

ROBE DE BAL.

Style Louis XV.

Pas de falbalas inutiles ni de ces frou-frous trop neigeux qui transforment la chaste robe de mariée en tapageuse robe de bal. Au bord de la jupe ronde une pluie d'oranger frangeant sur l'ourlet tout mousseux de dentelles. Puis, là-dessus, fendue très étroitement de côté pour laisser voir le jupon, une robe princesse tout unie dont l'immense traîne, doublée de satin, était agrafée par des bouquets d'oranger. Au corsage, un seul bouquet à la ceinture.

Mme Corbay, en composant cette toilette saintement virginale, avait bien compris l'immatérielle beauté de cette future petite duchesse dont l'aristocratique élégance est faite de chasteté sévère et de

charme idéal. L'azur rayonnant de ses doux yeux renferme comme un reflet de paradis.

Je regrette de clore si vite la liste des jeunes femmes enrôlées d'hier dans l'escadron élégant de nos belles mondaines. Le carême en est le coupable. Espérons que Pâques nous donnera belle revanche en une gracieuse moisson de jolies fiancées.

En fait de premières, la reprise de *la Belle parfumeuse* nous donne dans la coquette personne de la gentille Théo la perle des toilettes de ce mois. Rose Michon, en robe de bal, est un bouquet de roses. Son costume est ce que l'on peut voir de plus frais, de plus radieux, l'une de ces créations adorables qu'inventait en ses beaux jours la plus gracieuse des dauphines : Marie-Antoinette.

Les draperies en feston, selon le style, s'ourlent de petites guirlandes de roses sans feuilles, tandis qu'une grosse rose au feuillage d'argent s'épanouit au milieu de chaque feston. Cela retombe l'un sur l'autre ainsi que les pétales d'une fleur gigantesque, bordée de fleurs lilliputiennes.

Et le cœur de cette rose-reine, c'est la mutine frimousse, la bouche qui sourit, les yeux qui interrogent, les cheveux d'or qui frissonnent, les épaules neigeuses qui s'échappent du corsage de satin, décolleté en cœur, les encadrant d'une étroite guirlande de roses dont la caresse pourprée met une morsure vermeille à la blancheur de la peau.

Pour en finir avec l'exacte description de cette jolie toilette, j'indiquerai, sous les pointes effilées du corsage, les paniers très courts en brocart rose, constellé de larges feuilles satinées que détache un mince filet d'argent. La traîne du même brocart s'étale en nappe onduleuse, dont le doux coloris semble tissé de lueurs d'aurore et de rayons de lune.

Cette délicieuse création pourrait s'intituler « le Poème des roses ».

Barberine, aux Français, nous montre deux jolis visages : celui d'une artiste qui est Barretta, celui d'une belle fille qui est Mlle Feyghine. Si je

COSTUME DE MADAME THÉO

Dans *la Jolie Parfumeuse*

Typ. A. Quantin

m'arrête à cette dernière, c'est qu'elle est la moins connue. Étrange, d'une beauté parfaite, elle a une physionomie mutine qui rappelle celle de Mlle Croisette. C'est pour elle que l'on a joué *Barberine.*

Elle est très élégante dans son costume semi-oriental de drap d'or et velours noir, avec sa ceinture de bayadère mollement nouée en écharpe sur les hanches. Un ensemble très harmonisé à sa beauté.

BARBERINE A LA QUENOUILLE.
Costume de Mlle Barretta au 2e acte de *Barberine.*

*

Le mois mondain se résume à bien peu de chose. Des soirées intimes, depuis le carême, chez la duchesse de Bisaccia, chez la duchesse de Maillé, chez la vicomtesse de Trédern, chez la princesse de Brancavano, chez la comtesse d'Argy, chez la comtesse Philibert de Chabrillan, chez la comtesse de Béhague, chez la comtesse de Biré, chez la comtesse de Montreuil, etc. En somme, l'on revient de Cannes, et il est à croire qu'après Pâques nous aurons une saison moins brillante peut-être que de coutume, mais très passable encore.

Les premières fêtes annoncées sont chez Mme Bamberger, pour la semaine de Pâques. Le bel hôtel des Champs-Élysées ouvrira tout grands ses beaux salons, où l'an dernier une crémaillère monstre a convié tout le faubourg Saint-Germain.

S'il y eut alors quelques rebelles entichés de vieux rigorisme, qui boudèrent le richissime financier, la grâce aimable de Mme Bamberger les a conquis désormais. Et comme tous sont devenus ses amis, il n'y aura plus d'abstentions.

*

Si le carnaval est demeuré absolument terne et vide de sérieuses réunions, on n'avait jamais tant vu, en revanche, de *bals blancs.* La jeunesse a donné le bon exemple à ses aînées, insouciante des deuils de toute sorte autour d'elle accumulés, ivre de gaieté et de fol entrain.

Ce mot de « bal blanc » exhale une poésie toute pleine d'innocentes joies et de grâces virginales. Cela fait songer aux envolées de roses blanches qu'effleurent les mains des anges les jours de fête-Dieu ; cela renferme un frôlement d'ailes, un roucoulement de colombes, un bruit de fauvettes qui chantent. Cela sourit comme les roses et c'est pur comme les lis.

Chacun de ces bals est marqué par les « débuts » de quelque belle enfant dont les seize ans radieux viennent mettre une fleur nouvelle à la guirlande d'élégantes jeunes filles, patriciennes dès leur berceau et Parisiennes au premier bégaiement, la plus délicieuse expression de la grâce féminine.

Parmi les dernières venues et les plus remarquées, je cite : Mlle de Ganay, une statue athénienne aux traits purs, aux grands yeux chastes et doux, aux formes sculpturales.

Mlle de la Trémoille, une gamine qui possède d'intuition l'aisance et les façons d'une duchesse à tabouret.

Mlle de Carayon-Latour, blonde, rose, fraîche à croquer, un bouton de rose ; elle n'a pas dormi de quinze jours dans l'attente de son premier bal !

Mlle de Quinlis, aristocratique jusqu'au bout de ses ongles roses, charmeuse et charmante.

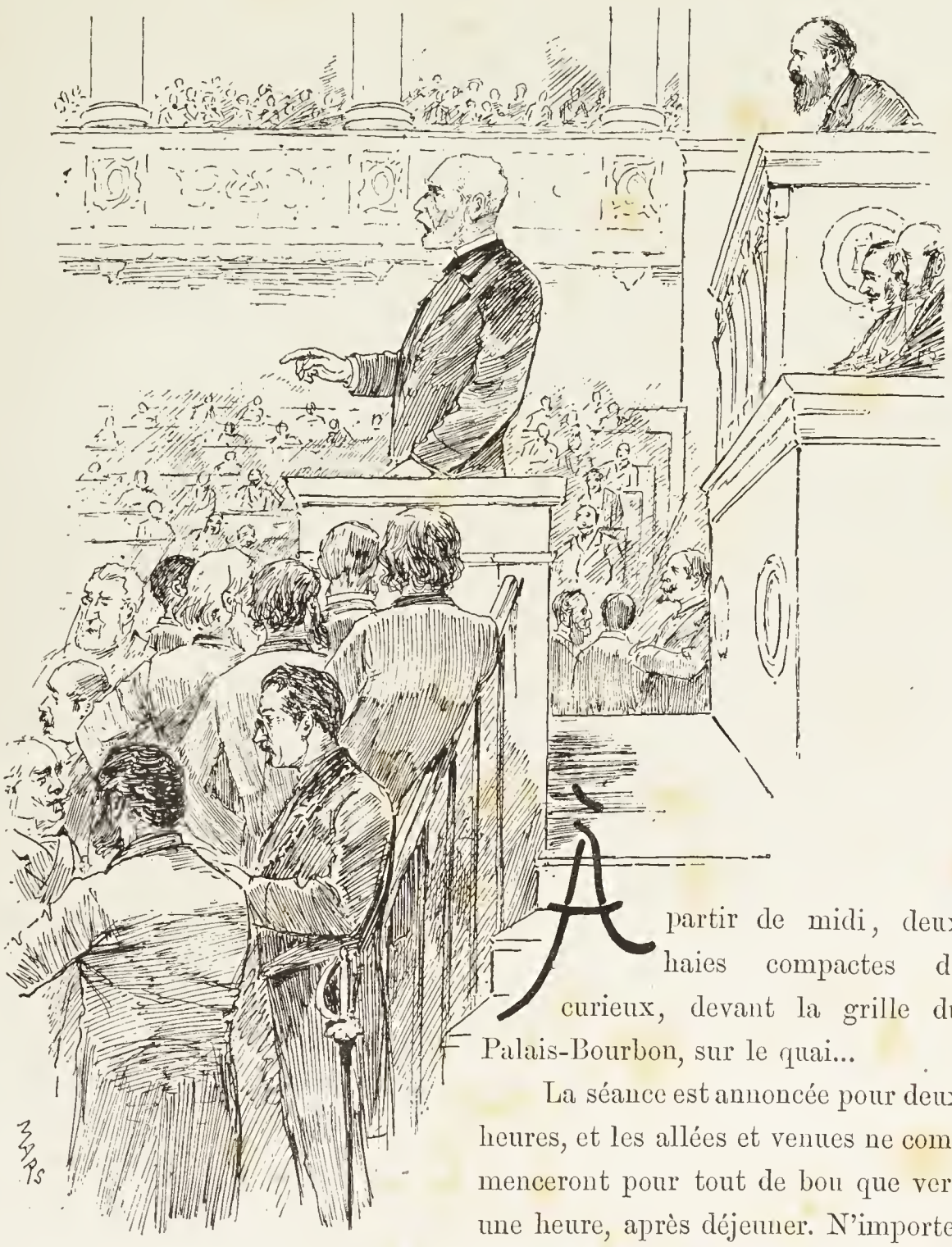
Mlle de Pourtalès, à qui sa jolie maman a donné toute sa grâce féline, sa démarche onduleuse, cadencée, musicale pour ainsi dire, et sa taille fine qu'on enfermerait dans un anneau nuptial.

Tout ce gentil essaim a dansé chez Mme Bocher, chez Mme de Gosslin, chez Mme Trubert, chez la duchesse de Valence, et un peu chez la marquise de San Carlos, au milieu de tous les beaux yeux noirs de la colonie espagnole, en acompte des bals promis pour après Pâques.

MAGALI.

L'Editeur-Gérant : G. DECAUX. Paris. — Typ. A. QUANTIN.

GRANDE SÉANCE A LA CHAMBRE



A partir de midi, deux haies compactes de curieux, devant la grille du Palais-Bourbon, sur le quai...

La séance est annoncée pour deux heures, et les allées et venues ne commenceront pour tout de bon que vers une heure, après déjeuner. N'importe, le vrai curieux recherche avidement les occasions de perdre son temps. Le bruit s'est répandu qu'il allait y avoir une « grande séance ». Pour M. Prud'homme cela signifie interpellations, cris, rappels à l'ordre ; qui sait, peut-être le renversement du ministère, — dont il approuve la politique, — ou même un petit changement de gouvernement ! Or, chacun sait que les jours où l'on culbute le pouvoir,

M. Prud'homme, qui *déteste* les révolutions, tient à honneur d'être là — pour y avoir été !

Il y aura du « *chahut* », s'est dit de son côté l'ouvrier parisien. Son journal du matin a déclaré qu'aujourd'hui on allait « *embêter* » le président du conseil. Est-ce assez rigolo ! Plutôt manquer l'atelier — c'est lundi — que de ne point voir passer ceux qui vont « *faire du boucan* » !

UN GARDIEN DU PALAIS.

Et les deux haies de curieux attendent patiemment, maintenues sans aucune peine par le factionnaire et quelques gardiens de la paix.

Cependant l'heure avance. Les voitures se succèdent à la porte du Palais. C'est tantôt un député, tantôt quelque élégante accompagnée de son mari, — car il y aura beaucoup de monde, un monde fou. Madame a composé tout exprès une toilette, moitié claire, moitié sombre, ou plutôt entre les deux — comme les opinions de monsieur. A tout prix, il lui faut le premier rang — le bourrelet — dans la tribune, sinon l'effet serait manqué. On ne la verrait point, d'abord — ce qui la ferait déchoir dans l'opinion des Parisiens qu'on rencontre partout. Et sa pauvre toilette, que deviendrait-elle, masquée honteusement par un rideau d'affreux bourgeois mal mis !

Précisément, les voici, ces bourgeois mal mis : de Carcassonne ou de Bergerac, sans aucun doute. Vous avez bien fait d'arriver bonne première, chère madame ! le troupeau est complet : Monsieur, avec son air gauche, son chapeau graisseux et son pépin soie et coton... Notez qu'il ne l'a point pris en vue des orages parlementaires !

Madame, une bonne grosse rougeaude, fagotée comme une poignée de sottises, tout essoufflée de la vie qu'on mène à Paris : les braves gens, à force de vouloir s'amuser, ont perdu dix kilos en huit jours ! Dame, il faut bien profiter de ce qu'on est ici pour tout voir, mais en vérité un tempérament de fer n'y résisterait point !

Puis, c'est Mlle Hortense tout engoncée dans une toilette neuve achetée n'importe où, au coin du quai.

UNE TRIBUNE PUBLIQUE

A la Chambre des Députés

Typ. A. Quantin.

Enfin, notre fils, — un gaillard qui ira loin : deux accessits la même année en sixième, à Louis-le-Grand ! On est venu le voir du pays, et pour le récompenser de ses progrès, on veut lui montrer le député de l'endroit à son banc, ou — s'il parle — à la tribune !

Une heure et demie. — Le mouvement s'accentue aux abords de la Chambre. Nos honorables arrivent coup sur coup — en flânotant, s'ils n'ont rien à dire, ou bien affairés, la serviette noire sous le bras, s'ils ont quelque interpellation ou quelque discours à placer.

UN HUISSIER.

Le public de la grille fait ses remarques. On observe que l'évêque d'Angers a un portefeuille rouge comme les parements de sa soutane. Tiens, Tony Révillon ! Eh mais, ils ne l'ont point exagéré, son chapeau, les caricaturistes, c'est bien ça ! Pour sûr, Gambetta va venir aujourd'hui. Voir Gambetta, puis mourir !

Mais dans tout ça, que fait Victor Hugo ? — Je te parie ce que tu veux qu'il est membre de la Chambre ! — Es-tu bête, s'il ne vient pas, c'est qu'il est malade : le *Rappel* l'a annoncé : tu ne lis donc rien ?

Et les propos d'aller leur train.

Au fond de la cour, les garçons de service réclament aux arrivants leurs cartes. Cartes de la presse, cartes de galerie. — Quel étage, monsieur ? On a recommandé de se montrer féroce, aujourd'hui. Pensez donc, quatre interpellations ; et peut-être amènera-t-on Gambetta à la tribune !

Si vous saviez ce qu'ils ont eu de demandes, à la questure ! C'était à en devenir fou !

Bescherelle, l'homme de la situation par excellence, où est Bescherelle ? On le cherche partout pour avoir des cartes. Bescherelle n'en a plus. Hélas ! *Sa* salle est remplie, bondée. Las de refuser, Bescherelle s'est dérobé — et un échotier du *Renseignement* s'empresse de noter que l'illustre chef du service s'est réfugié dans les caves !

Allez donc l'y dénicher, quémandeurs de billets ! Aussi plus d'un s'en retourne-t-il penaud, en grommelant.

Pouvoir tiens-toi bien : l'opposition — vient de se renforcer — pour vingt-quatre heures — d'un mécontent de plus !

M. BESCHERELLE.

L'heure approche : les tribunes débordent, le public est placé.

Dans la salle de la Paix règne une animation extraordinaire. — L'amendement sera-t-il voté ? — Le ministre répondra-t-il à l'interpellation ? — Il paraît que la droite est décidée à ne laisser parler aucun orateur du gouvernement. — Nous verrons bien ! — Moi, je leur flanquerais des rappels à l'ordre à tous ! — Est-on sûr de la majorité ? — Parbleu ! — Et d'abord, il ne s'agit, au fond, que d'une mesure transitoire, d'un acheminement, d'une prise en considération. On pourra se diviser quand la loi viendra avec tous ses articles. Ne compliquons point la situation, que diable !

C'est un bruit confus de propos qui se croisent et s'entre-croisent, une rumeur obsédante.

Voici la troupe. Elle se range sur deux files, à travers le salon de la Paix, depuis la porte communiquant avec la demeure présidentielle jusqu'à celle du couloir de la Chambre.

Deux heures sonnent. — Les clairons entonnent une fanfare. Portez.... arme ! — Présentez.... arme ! On se découvre, et le président traverse la double haie de soldats — précédé de deux huissiers, et suivi des secrétaires de la Chambre et de la présidence.

LE VERRE D'EAU.

— Monsieur le président ! crie un huissier à son entrée dans l'hémicycle. — Et le président monte au fauteuil.

Un coup de sonnette. — La séance est ouverte ! La parole est à monsieur le secrétaire pour donner lecture du procès-verbal.

Un frisson d'attente parcourt les tribunes. Les lorgnettes se braquent dans toutes les directions. On remarque que le corps diplomatique est au grand complet : ce sera chaud !

Les députés arrivent par les deux portes de côté. Les ministres prennent place à leur banc. On se serre la main, on fait un bout de causette. Puis c'est un bruit de pupitres qu'on referme. On se case lentement. Pourquoi se presser? Pour entendre le président demander si l'on n'a point d'observations à présenter sur le procès-verbal de la dernière séance? On se soucie bien de cela!

LE CHEF DES HUISSIERS.

— Quelqu'un demande-t-il la parole sur le procès-verbal? — Le procès-verbal est adopté.

Cependant le bruit augmente, le tumulte grandit. Les députés continuent à échanger leurs impressions.

— Faites silence, messieurs, s'il vous plaît! tonne d'une voix claire l'huissier *ad hoc*.

Le président donne lecture de quelques projets d'intérêt local inscrits à l'ordre du jour. On n'y prête aucune attention. Après la lecture de chaque article : — Que ceux qui sont d'avis d'adopter la proposition veuillent bien lever la main? — Ceux qui sont d'avis contraire?... Deux, trois mains se lèvent — par habitude. — La proposition est adoptée!

FAITES SILENCE, MESSIEURS!

Mais ce sont là les bagatelles de la porte. La Chambre et le public manifestent de l'impatience. On n'est pas venu pour cela!

— L'ordre du jour appelle l'interpellation de M. Untel sur la politique du gouvernement.

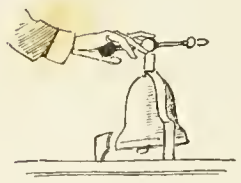
Un député de l'opposition vole à la tribune. Ah! enfin! Le public se pâme d'aise. Dès les premiers mots, on pressent un orage. C'est qu'il n'y va pas de main morte, l'orateur! Point de concessions, mais surtout point d'arguments. Une charge à fond, sans réticences. Un éreintement sans suite, sans but défini — autre que de houspiller le ministre. Et allez donc! Des personnalités : pif! pan! en veux-tu en voilà!

Un feu roulant d'invectives.

Les tribunes sont sous le charme.

La majorité trépigne, hurle, vocifère.

Après les injures dans le tas, l'orateur prend à partie certain collègue de la majorité. — L'insulté bondit.



LA SONNETTE DU PRÉSIDENT.

— Bravo ! crie la droite. — A l'ordre ! tonne la gauche. — Silence, messieurs, un peu de silence !

La sonnette se mêle au vacarme. Le président, enroué, essaie en vain de se faire écouter. L'orateur poursuit. On ne l'entend plus, on ne voit que ses gestes, violents. — A l'ordre, à l'ordre !... De part et d'autre, on s'envoie tout l'arsenal des clichés surannés. — Parlez-nous du Mexique ! — Et le Deux-Décembre ! — Et le Quatre-Septembre ! — Où sont vos Khroumirs ? — Quand reviendront les trente mille hommes ! — Respectez la minorité !...

Tous les orateurs sans discours lancent leur petite interjection, pour figurer au compte rendu.

C'est une vraie tempête. — Silence, messieurs, faites silence ! — L'orateur s'arrête, les bras croisés, d'un air de défi. — A l'ordre ! à l'ordre !

Et le président finit par infliger le rappel à l'ordre tant demandé....

Un moment de calme relatif, puis la discussion reprend de plus belle.

Décidément, les têtes sont surchauffées : l'on ne saurait obtenir d'apaisement aujourd'hui.

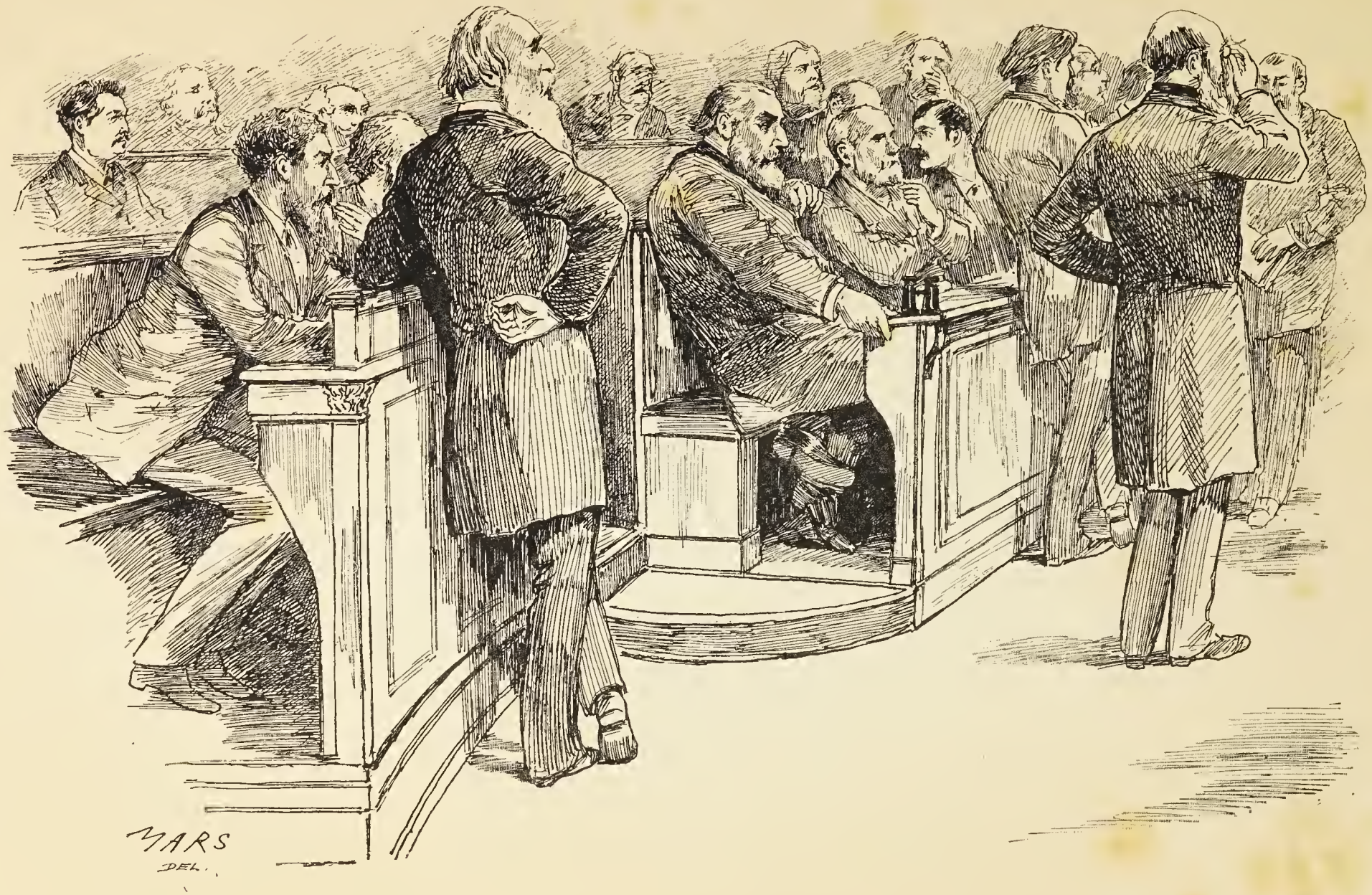
C'est un va-et-vient perpétuel. Les orateurs se succèdent à la tribune, mais ils parlent pour les sténographes. Le public n'entend que la sonnette. On est un peu désappointés. De quoi vous plaignez-vous ? vous aimez les « grandes séances », vous voilà servis à souhait !

UNE URNE.

La Chambre se démène à tour de bras. Quelques interrupteurs, exténués, vont se rafraîchir à la buvette.

La séance sera courte : impossible de continuer de la sorte.

Tout à coup, à travers le bruit, le public perçoit qu'on va voter. Les urnes circulent. Les couvercles de pupitres battent de plus belle. Tous les députés quittent leurs places. L'hémicycle est encombré. — Ne restez pas dans le passage ! font les



UN COIN DE LA SALLE DES SÉANCES

Typ. A. Quantin.

huissiers. Le bureau dépouille le scrutin. Le président proclame le résultat. — Majorité absolue : tant! Pour l'adoption : tant ! Contre : tant! — La proposition est adoptée.

On dépose encore quelques projets de loi sans importance.

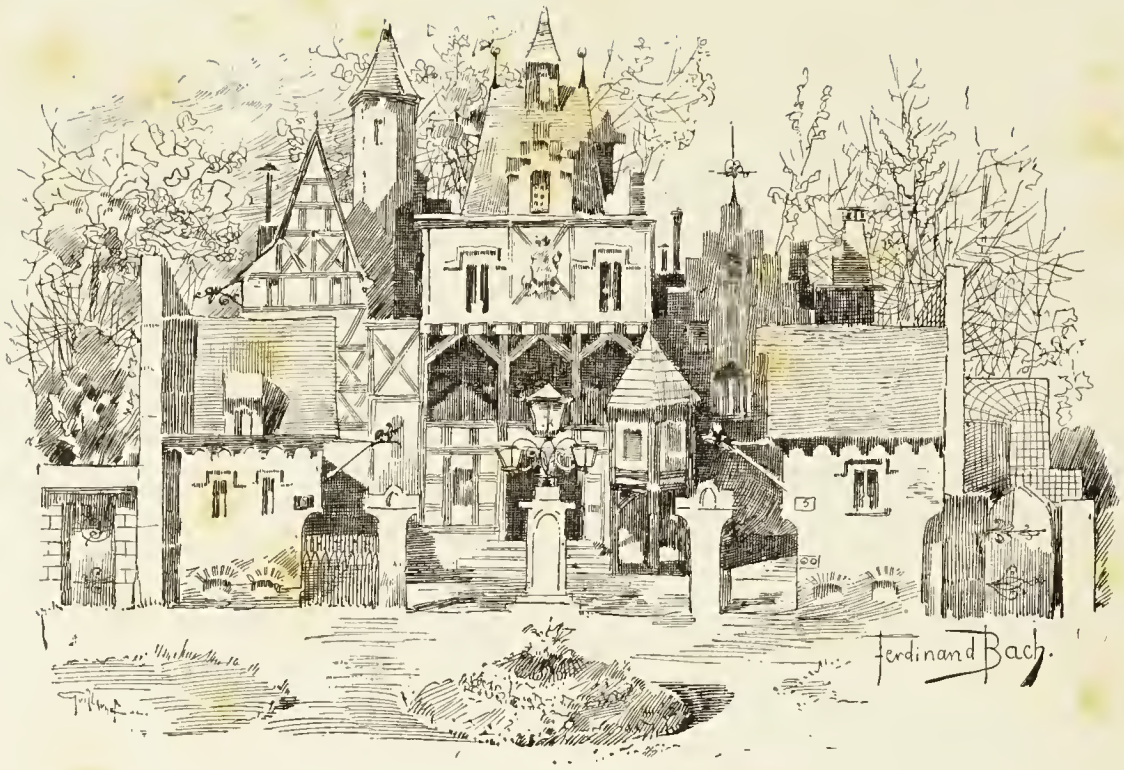
Le président fixe l'ordre du jour et la date de la prochaine séance. Personne n'ayant d'observation à présenter, la séance est levée.

La salle se vide rapidement, ainsi que les tribunes. Le public règle son vestiaire, et s'écoule lentement à travers escaliers et couloirs.

Au dehors, la foule des badauds n'est pas moins compacte qu'avant la séance. Il s'agit encore — bonheur ineffable — de noter au passage les têtes populaires, de voir sortir enfin ces élus de la nation qui ont eu le bonheur de faire du tapage !

MARS.

LE FAUTEUIL PRÉSIDENTIEL.



UNE IDYLLE MODERNE

Avril, si charmant quand la nature veut bien n'y pas écouler le stock des giboulées de mars, est le mois qui fait s'ouvrir toutes grandes les feuilles, les âmes et les fenêtres ; cependant, pour mon ami Saint-Brieuc, le retour d'avril, l'an dernier, fut le point de départ d'une tristesse inexplicable autant que profonde...

— C'est une histoire, monsieur ?

— C'est de l'histoire, mesdames et messieurs.

— Encore quelque invention excentrique, sans doute ?

— Non, mesdames, la vérité, la Vérité, en tenue de puits...

— Passons. Continuez.

— Je continue. — Donc, mon ami Saint-Brieuc, l'an dernier, salua les prodromes de la venue du printemps avec des airs de désespoir dont nous fûmes tous péniblement frappés, car, au mois d'avril, comme dit le poète Théodore de Banville, toute créature a le cœur plein d'ivresse et d'espérance,

Excepté les pervers et les marchands de bois.

Or mon ami Saint-Brieuc, qui n'est ni pervers ni marchand de bois, mais tout simplement rentier, joli garçon et honnête homme, n'avait aucun motif pour devenir sombre sous l'azur dont s'effraient les méchants, et se montrer mécontent en présence du soleil qui fait éteindre les calorifères.

— Alors, il s'agit de peines de cœur ?

— N'anticipons pas sur les événements ! Et pour commencer par le commencement, je vous dirai, mesdames, que certaines singularités de conduite et de langage m'avaient beaucoup étonné chez mon correct et joyeux ami, avant que son visage prît, au mois d'avril dernier, l'aspect lamentable que nous constatâmes tous... Ainsi, à tout propos, par exemple, il conseillait très sérieusement à chacun de ceux qu'il rencontrait, j'entends ses amis, de faire un constant usage du gaz. — Ma parole, il y avait des jours où on l'aurait pris pour un adversaire résolu et audacieux de la lumière électrique, ou tout au moins pour un agent de la Compagnie parisienne...

— Voilà qui est bizarre ! — Oh ! pardon ; continuez donc, je vous prie.

. . . . . .

Avant que l'honorable narrateur, interrompu par les exclamations de son auditoire, aït repris et renoué les deux bouts du fil coupé de son récit, apprenons rapidement aux lecteurs les nom et qualité du narrateur en question et faisons-leur connaître aussi l'endroit dans lequel il opère.

L'orateur, bien entendu, ne s'appelle pas Duverdy. C'est là le point important. C'est un peintre de nature morte, qui répondrait volontiers au nom de Bertrand Lancry, pour peu que le jury y tînt le moins du monde et voulût bien lui décerner une grande médaille sous ce vocable.

Quant à l'enceinte dans laquelle il manie de son mieux la parole, c'est le salon d'une étoile de la colonie étrangère, étoile que les reporters mondains qualifient de « la toute gracieuse Mme Hominy. »

Tous les vendredis, entre quatre et six heures, de janvier à mai, chez la toute gracieuse Mme Hominy, une Américaine du Nord d'infiniment de dollars, — dont le transatlantique époux est toujours en chambre de première classe à des degrés de latitude et de longitude qu'il lui est impossible de fixer exactement, — on vient échanger des remarques pleines d'inattendu sur la pluie et le beau temps, en noyant à jamais de tout petits gâteaux dans d'énormes tasses de thé, au-dessus de serviettes fort jolies un peu plus grandes que des timbres-poste.

Cette opération capitale, entrecoupée parfois d'une histoire comme celle que raconte Bertrand Lancry, ou d'un récit de chasse au *Wombat*, fait par un étranger à forte barbe dont la bouche semble le rendez-vous de tous les accents connus, a lieu dans une des plus irréprochables rues du centre

de cette ex-plaine Monceaux sur laquelle un vol d'architectes s'est abattu, il n'y a guère, et qu'ils ont transformée gaiement en une sorte d'exposition rétrospective de maisons de tous styles, de toute époque et de tous pays.

Après avoir subi les angoisses de l'embarras du choix, la toute gracieuse Mme Hominy avait jeté son dévolu sur une habitation moyen âge du goût le plus nouveau, attendu qu'elle est moyen âge à ce point que la niche au chien, élevée sur un morceau de terrain qui vaut encore, ma foi, dans les trois cent cinquante francs le mètre, à l'air du propre palais de Louis X dit le Hutin.

Les décrottoirs sont également moyen âge.

Donc, tous les vendredis, de quatre à six heures, la toute gracieuse Mme Hominy reçoit là quelques intimes, une cinquantaine tout au plus, mon Dieu, parmi lesquels tous les peuples, — les Lapons exceptés cependant, — ont des représentants de la plus haute distinction.

L'ex-plaine Monceaux, à présent le quartier chéri du *high life* à l'huile et à l'aquarelle, est absolument fière de posséder la toute gracieuse étrangère.

Et elle le prouve.

En effet, l'élégante population artistique de l'endroit ne néglige jamais le vendredi, de quatre à six, de venir délayer des petits gâteaux au gingembre dans de l'eau chaude, sous les solives sculptées de la délicieuse forteresse moyen âge que, entre parenthèses, l'invisible mari de Mme Hominy a boudée des produits de l'industrie qu'il a créée, c'est-à-dire de meubles moyen âge en sciure de bois comprimée, infiniment préférable au bois lui-même, paraît-il.

Ce brave Hominy ! Il a gagné de quatre à cinq millions avec sa sciure comprimée.

C'est pourquoi l'élégante population artistique des environs de la confortable maison, où les porte-parapluies sont tout ce qu'il y a plus moyen âge eux-mêmes, ne râterait pas pour un empire « le jour » de la belle Yankee.

Dame ! l'élégante population artistique espère bien « coller », sauf le respect que je vous dois, le fond de ses ateliers au comprimeur de sciure de bois.

Eh ! pourquoi non ? Il y a dans ce quartier-là de la peinture comprimée qui plaira beaucoup à Hominy.

L'affaire marche bon train, d'ailleurs, et Hominy a déjà dans sa galerie, pour la modeste somme de trois cent mille francs, une trentaine de tout petits tableaux représentant une Vedette à cheval dans une absence de paysage qui est, sans doute, le désert, et il possède aussi vingt ou vingt deux toiles où l'on admire un Homme en costume moyen âge tenant pensivement une épée de Tolède. Dans quelques-unes de ces œuvres d'élite, je dois l'avouer, la puissance cérébrale de l'élégante population artistique s'est manifestée hautement, et au lieu de l'éternel reître tenant une épée, c'est une épée que tient pensivement le reître. La fécondité du *high life* à l'huile ou à l'aquarelle est vraiment inépuisable...

Mais il est temps de revenir à notre narrateur, à ce garçon de talent distingué que nous avons laissé la bouche bée tout à l'heure.

Bertrand Lanery, peintre de nature morte, continua comme il suit l'histoire de ce mystérieux ami Saint-Brieue que le retour d'avril horripilait si fort l'an dernier.

— Oui, mesdames, à l'insistance chaleureuse que Saint-Brieue mettait dans ses recommandations touchant l'emploi perpétuel du gaz dans les appartements se joignaient des bizarreries dont je vais avoir l'honneur de vous citer des exemples : — Quand un ballon, gonflé dans une usine à gaz, emportait M. de Fonvielle dans les airs, mon ami Saint-Brieue était joyeux ; et pourtant, mélancolique, il soupirait : « Il n'y en a qu'un ! » mais il s'épanouissait complètement les soirs de fête publique. Une illumination nationale et quotidienne l'eût fait heureux pour la vie, disait-il. — Quand il passait devant une maison à cinq étages, arborant avec fierté au-dessus de sa porte la plaque bleue avec l'inscription *gaz à tous les étages*, il souriait et saluait. — « Bon propriétaire, puisses-tu vivre autant que les cèdres », murmurait-il.

— Mais votre ami est fou!

— Point, mesdames. Et permettez que j'achève. — S'il faisait un brouillard intense, si les journaux annonçaient des kyrielles de soirées et de bals, Saint-Brieuc, tout souriant, s'écriait : « On va consommer du gaz ! bravo! » Enfin, il y a plus fort que tout cela : si les hasards de la promenade le mettaient en présence d'ouvriers essayant de découvrir, pour la cicatriser, la blessure invisible d'un tuyau de gaz souterrain, mon pauvre ami Saint-Brieue sautait de joie et criait, au grand étonnement des passants : Une fuite ! une fuite ! ô délicieuse odeur !

— Voyons, monsieur Lanery, interrompit la toute gracieuse Mme Hominy, vous nous faites poser. Cette histoire est une charge d'atelier...

— Je suis sérieux comme Minos, juge à la cour d'appel des Enfers, mesdames. — Faites-moi crédit de quelques secondes de patience, et vous allez voir que je n'invente rien et que la *gazophilie* de mon ami Saint-Brieuc avait un motif des plus respectables et des plus touchants.

— Oh ! voyons un peu cela !

— Il faut vous dire — et j'aurais dû commencer par vous donner cette indication de mise en scène — que mon ami Saint-Brieuc occupe, dans sa propre maison, avenue Hoche (je ne désigne pas le numéro ; le numéro pourrait me faire un procès), près du parc Monceaux enfin, le troisième étage, un étage à balcon. Devant lui verdoie, depuis longtemps invendu, un grand terrain vague. Au delà de ce terrain vague, mon ami Saint-Brieuc aperçoit un boulevard et plus loin une usine à gaz.

— Nous y voici.

— Oui, mesdames ! vous *brûlez*.

— Achevez !

— Eh bien, cette usine à gaz, avec ses cloches immenses, qui peut-être ne vous intéressent que faiblement, faisait à la fois le malheur et la félicité de mon ami Brieuc.

— Expliquez-vous, grand Dieu !

— Mesdames, en avril dernier, comme j'interrogeai amicalement Saint-Brieuc sur les causes de sa tristesse, il m'avoua enfin ceci, qu'il était amoureux !...

— De la fille du directeur de l'usine ?

— Non ! Vous n'y êtes pas ! — Il était devenu amoureux, mais amoureux à lier, et comme il faut qu'on le soit, du reste, d'une charmante jeune femme aperçue un matin, au bout de la lorgnette — de l'autre côté de l'usine à gaz, au troisième étage d'une des maisons neuves de la plaine Monceaux.

— Mais que vient faire le gaz dans tout ceci?

— Mais il jouait dans ce poème le rôle d'un jaloux de comédie ; il s'interposait, à partir du matin, entre la jeune femme et mon ami. En un mot, les cloches, vides à l'aube, après la consommation nocturne du gaz, étaient tout au fond de leurs énormes alvéoles, et alors mon ami Saint-Brieuc voyait son idole par-dessus leur dôme de tôle, mais hélas ! sitôt que

l'usine se remettait au travail et produisait du gaz, les cloches remontaient remontaient, remontaient, cachaient la lointaine maison adorée, et mon ami avait à attendre jusqu'au lendemain matin pour que le formidable écran redescendît au niveau cher à son cœur et favorable à sa lorgnette.

— La situation n'est pas commune.

UN AMOUREUX QUI VOIT SA BIEN-AIMÉE AU BOUT DE SA LORGNETTE. (PAGE 238.)

— Vous comprenez maintenant avec quelle ardeur mon ami souhaitait que Paris fît usage et abus de l'éclairage au gaz ! Consommer du gaz à l'excès, mais c'était faire descendre les récipients dans le troisième dessous de la cuve où ils plongent, et par suite permettre à Saint-Brieuc de contempler plus longuement son inconnue de la plaine Monceaux.

— Et que disait l'inconnue ?

— L'inconnue, mesdames, elle ne se serait jamais doutée de rien, et peut-être la tombe aurait-elle emporté pour toujours le secret de mon pauvre ami, si ce secret, Saint-Brieuc ne me l'avait confié, et sans prendre la précaution de m'interdire d'en parler. Or, il y a quatre mois, à la fin

d'un dîner qui avait lieu chez le charmant statuaire Godebski, je commis l'indiscrétion de raconter l'histoire d'un amoureux qui ne voit sa bien-aimée, au bout de sa lorgnette, que lorsque les cloches à gaz sont basses. — Cela amusa. Cela amusa surtout une délicate blonde, veuve au suprême degré (ce qui ne gâte rien, au contraire ! chez une jolie femme), qui me questionna assez vivement sur les qualités morales et extérieures de mon ami Saint-Brieuc.

— C'était la dame vue par-dessus les réservoirs à gaz, n'est-ce-pas ?

— Il paraît. — Mais j'étais loin de m'en douter alors, et je lui donnai tous les renseignements possibles sur mon ami Saint-Brieuc...

— Bref.

— Bref, mon ami reçut à peu de jours de là une invitation à un bal que donnait...

— La jeune veuve... La douleur ne l'accablait plus, allons, allons.

— Précisément. — Saint-Brieuc, fort intrigué, alla à ce raout... reconnut dans la maîtresse de la maison la ravissante silhouette qu'il savourait de sa lorgnette, quand la consommation du gaz dans Courcelles et la banlieue le lui permettait, et — mais j'ai peur d'abuser.

— De grâce, au dénouement !

— Et, après des visites, qui devinrent de plus en plus fréquentes, il exposa chaleureusement, un jour, aux pieds de ladite dame, pourquoi, contrairement au sentiment du commun des martyrs, il avait tant détesté le mois d'avril, le mois qui annonce la fin des jours sombres, des longues soirées, des fêtes d'hiver, enfin de tout ce qui, dans la vie de Paris, amenant à brûler beaucoup de gaz, lui procurait le plaisir de l'admirer.

— Et que répondit la dame ?

— La dame qu'il suppliait de lui accorder sa main, et à laquelle il demandait ensuite si elle l'aimait un peu... un tout petit peu... lui répondit en rougissant :

— Saint-Brieuc,... il y a trois semaines que j'ai fait mettre le gaz partout chez moi !...

. . . . . .

Cela dit, le peintre Lancry avala un petit gâteau poivré comme une pilule, et, saluant l'auditoire, ajouta :

— On publie les bans dimanche.

ERNEST D'HERVILLY.

LES BOIS ET LES CHAMPS

LES MIGRATEURS DU PRINTEMPS

Les échos ont redit le dernier hallali ; la trompe et le couteau de chasse sont appendus aux trophées du vestibule, les chevaux vont être mis au vert et la meute va prendre ses quartiers d'été ; quatre mois qui doivent sembler éternels à de braves chiens réduits, pour unique distraction, à se vautrer au soleil au pied des murs et à se retourner quand ils se jugent suffisamment cuits d'un côté !

Les hôtes des bois envisagent probablement la trêve sous un tout autre aspect. Plus de ces allées et venues sous les couverts qui tout le jour les tenaient à l'éveil, plus de ces fanfares éclatantes, de ces tonnerres d'abois qui les glaçaient d'épouvante, plus de ces paniques folles lorsqu'un

animal, malmené et cherchant à se sauvegarder par le change, amenait la meute hurlante sur la harde. La forêt a recouvré son solennel silence, ses murmures de cimes agitées que traverse de loin en loin le cri aigre du geai en émoi ; depuis le cerf qu'épuise un peu le travail du refait, jusqu'au lièvre, en passant par le chevreuil, tous les ci-devant persécutés peuvent dormir la grasse matinée.

Cette quiétude qu'ils ne peuvent pas constater sans surprise, elle coïncide avec le commencement de la fête du printemps, avec l'heure des amours pour les uns, celle de la maternité pour les fauves ; l'air est tiède et la brise caressante, le soleil réchauffe en même temps qu'il illumine le décor encore triste, mais qui demain s'étalera dans toute sa somptuosité ; il n'y a point de noces sans festin, et le couvert est mis pour celles du renouveau ; le taillis se pare de tendres bourgeons, les jeunes pousses saturées de sève sont devenues savoureuses, l'herbe pointe fine et verdoyante dans la clairière, l'abondance a succédé aux jours de jeûne ; les victimes ordinaires de ce massacreur d'innocents qu'on appelle l'homme ne doivent-elles pas se croire revenues aux temps bienheureux de l'âge d'or ?

Peut-être, dans leur naïveté, se figurent-elles que la tristesse de leur destinée a fini par désarmer leurs bourreaux. Devant cette étrange suspension d'armes, le lapin, assez enclin à l'outrecuidance, doit supposer que sa contenance héroïque aura donné à réfléchir à Ramoneau ?

Conservez vos illusions, pauvres jouets de nos plaisirs, jouissez-en tout votre soûl, le réveil ne viendra que trop tôt.

Tandis qu'une ère de paix commence pour la terre, les airs sont devenus le théâtre d'un mouvement singulier ; ses routes se couvrent de voyageurs. Amnistiés par le printemps, les exilés de l'hiver sillonnent les uns de nuit, les autres pendant la journée, ces sentiers mystérieux de l'espace où leur instinct les guide aussi sûrement que le fil d'Ariane dans le terrible labyrinthe.

Toujours facile, toujours attrayante, toujours joyeuse la traversée qui ramène au nid, au berceau, c'est-à-dire à la patrie. On était parti chassé par l'invasion de cruels frimas, par la faim, par la froidure qui se dressaient menaçants ; on s'en était allé, à regret, obsédé de pressentiments sinistres, redoutant un piège, un danger à chaque coup d'aile, demander aux pays du soleil une hospitalité chèrement payée ; on revient plein d'espoir vers la terre connue, aimée, que la nature a assignée pour théâtre aux amours du

migrateur et il a si bien conscience des joies qu'elle lui réserve, que, le plus souvent, chemin faisant, il en ébauche les préludes.

Les palmipèdes, qui se sont mis en route les derniers, sont des premiers à revenir. C'est aujourd'hui vers le nord que se tourne la pointe de

MAIS L'AMOUR RESTE L'AMOUR, MÊME QUAND IL PLEUT. (PAGE 242.)

leurs vols triangulaires ; comme au passage de l'automme, ils voyagent par bandes, mais le plus souvent, à chaque station, la troupe se fractionne, les couples, s'isolant, cherchent dans les oseraies, dans les roseaux, dans les touffes de joncs, dans les méandres tortueux de quelque ruisseau, un abri contre les jaloux de leur espèce. Hélas ! l'impérieux besoin qui les possède se montre pour eux, comme pour d'autres êtres, le grand pourvoyeur de la mort ; absorbés par leurs ardeurs, les pauvres amoureux oublient un peu trop la vigilance et souvent un coup de fusil termine l'églogue par un drame.

Le gros des nombreuses variétés de l'espèce, milouins, garrots, ridennes, vingeons, etc., etc., pousseront, comme les cygnes, comme les oies,

jusqu'aux contrées du septentrion où elles feront leur ponte ; un certain nombre de tadornes s'arrêteront sur nos côtes, quelques pilets, quelques souchets, se fixeront en Picardie ; des sarcelles et des canards à col vert nidifieront sur un grand nombre d'étangs de notre pays.

Buffon avance que ceux de ces oiseaux qui nous honorent de cette préférence ont été empêchés par quelque accident de suivre le gros de leurs colonnes. Une détermination volontaire nous paraît, au contraire, parfaitement dans l'ordre naturel. L'agglomération de cette innombrable famille dans une seule région, si vaste qu'on la suppose, au moment de l'éducation des petits ne serait pas sans inconvénients. Ce qui contredit l'assertion du grand naturaliste, c'est qu'il n'est pas chez nous un seul étang, bien fourni de joncs et à l'abri de la sécheresse, qui ne soit choisi par un couple, au moins, de ces oiseaux, pour s'y établir ; cela ferait, en vérité, beaucoup d'éclopés. Ajoutons qu'ils reviennent très régulièrement tous les ans aux eaux réunissant les conditions qu'ils recherchent.

Le retour au nord de ces hardis batteurs d'estrade donne au monde ornithologique le signal de la clôture de la villégiature d'hiver. Dès la fin de mars, les touristes de petit vol, c'est-à-dire principalement les insectivores, mesurant le chemin à parcourir, d'après leurs forces, se sont mis en mouvement. Résistant à la contagion des locomotions rapides, ils gardent la tradition des voyages à petites journées illustrés par Mme de Sévigné, ils choisissent les routes abritées des vents âpres, qui gêneraient la traversée, ils évitent les coupe-gorges où s'embusquent les détrousseurs des oisillons, séjournent si la température cesse d'être propice, flânent au gîte qui les séduit et nous arrivent ainsi d'étapes en étapes.

Les mâles des fauvettes noires et des fauvettes blanches à dos noir se sont montrés les premiers, précédant de quelques jours leurs femelles ; la petite fauvette à poitrine jaune, celle des roseaux, puis enfin l'étoile des oiseaux chanteurs, le rossignol, les suivent de près ; enfin le retour de ceux des petits oiseaux indigènes qui ont abandonné leurs tribus et leurs cantons pour se déplacer achève de repeupler nos bosquets et nos buissons.

Souvent ces revenants des pays du soleil débutent par une déception ; la fête qu'ils venaient chercher n'est pas commencée ; le ciel est encore gris et sombre, sans un rayon pour illuminer ces noces ; elles s'accompliront aux frissonnements des branches secouées par une rafale attardée, au cliquetis monotone des gouttes d'eau fouettant les feuilles naissantes et

rejaillissant sur les amoureux emplumés. Ils n'en chanteront pas moins ; le rythme ne sera peut-être pas aussi alerte, l'accent aussi joyeux que si le soleil trouant le buisson venait caresser le virtuose ; mais l'amour reste l'amour, même quand il pleut ; ce ne serait pas parce qu'on grelotterait qu'il faudrait manquer à le célébrer.

La huppe, le torcol, le coucou figurent parmi les débarqués d'un autre ordre. Les ortolans, retour d'Italie, sont installés dans le midi ; les mauvis, les litornes séjourneront un mois environ avant de terminer leur pointe vers le nord, mais en laissant chez nous quelques représentants qui nicheront. Le merle à plastron, le gobe-mouche noir à collier se montrent également en Normandie pendant une quinzaine de jours avant d'aller plus loin.

Les oiseaux de marais et de rivages traversent peu de jours après les palmipèdes ; la plupart sont des voyageurs nocturnes ou crépusculaires. La halte des pluviers dorés est assez longue, ce n'est qu'après de nombreuses allées et venues qu'ils poursuivront leur chemin vers les contrées septentrionales où ils vont pondre. Les combattants ont choisi la Picardie pour hôtellerie, ils y séjournent un mois environ et ce sera là que se seront livrés leurs duels les plus acharnés. Les vanneaux, les courlis, les diverses variétés de chevaliers, les judelles, les plongeons, les poules d'eau sont également en transit, mais ils ne nous quitteront pas jusqu'au dernier ; ceux qui auront trouvé prairie, marais, grève à leur convenance y installeront les pénates de leur famille future.

La plus curieuse de ces migrations, celle de la caille, commence à la mi-avril pour se continuer jusqu'au 15 mai ; nous en parlerons quand nous aurons à nous occuper de la chasse de ces oiseaux.

Deux de ces passagers du printemps intéressent spécialement les chasseurs, la bécasse et la bécassine. Le temps n'est plus où la loi sauvegardait relativement la première à son retour dans notre pays. Les préfets autorisaient généralement sa chasse, mais le colportage et la vente de ce gibier restant interdits sur le marché parisien sa poursuite manquait de son stimulant le plus actif : la cupidité. En l'exceptant de la protection dont la clôture couvre les espèces sédentaires, le gouvernement a cédé aux doléances d'une vingtaine de restaurateurs, qui criaient contre ce privilège aussi haut que s'ils étaient mille ; les principes démocratiques exigeaient, à ce qu'il paraît, que ces messieurs eussent le droit de faire figurer ce rôti

d'élite dans les menus et, surtout, dans les additions de leur élégante clientèle, cela, bien entendu, à des prix largement rémunérateurs.

Pour nous nous persistons à croire que refuser à la bécasse les bénéfices de la trêve qui couvre le gibier indigène, par la seule et unique raison qu'elle niche, qu'elle se multiplie dans d'autres contrées que la nôtre, cela nous semble ressusciter cette législation barbare qui, sous la qualification de « droit d'aubaine », attribuait au souverain la succession de l'étranger. Nous nous étonnons que cette considération n'ait pas impressionné les hommes politiques qui ont proscrit la bécasse, puisqu'ils professent l'horreur de l'ancien régime. Tous les êtres en œuvre de reproduction ne sont-ils pas également respectables, qu'ils soient voyageurs ou sédentaires ?

Or, presque toutes les bécasses qui arrivent sur nos marchés ont été tuées à la « croule » qui est une des manifestations par lesquelles elles préludent à la pariade. En sa qualité de voyageuse la bécasse si harmonieusement habillée de noir et de roux, connaît le prix des moments ; elle prétend qu'il sera bien tard pour plaire quand on sera rendu au gîte et elle emploie les loisirs de la traversée à balbutier les premiers mots d'amour à l'oiseau pour lequel son cœur a soupiré !

Tant que le soleil est sur l'horizon, comme en automne, elle se tiendra dans son hallier ou sous son abri de bruyères, sommeillant, sa grosse tête sous l'aile, ou fouillant d'un bec actif l'épais tapis de feuilles mortes ; attendant probablement avec quelque impatience ce crépuscule qui sonne l'heure des jolis rendez-vous.

Alors on les voit voler par couples, faisant entendre un petit cri particulier qu'il faut accepter comme leur épithalame. La prudente, la timide bécasse qui, n'en déplaise à M. de Buffon, est aussi un oiseau très madré, se trouve alors tellement enfiévrée par la passion qu'elle perd le sentiment du péril ; elle s'offre avec tant d'aveuglement au chasseur qui l'attend, qu'il arrive souvent à celui-ci d'immoler la belle sur le cadavre de son fiancé et, quelquefois, de réunir à la première les corps de deux rivaux en train de se disputer sa conquête.

La bécasse étant monogame, le mâle doit concourir avec la femelle à l'éducation des petits ; par conséquent, prétendît-on que la destruction considérable dont la croule est l'occasion embrasse surtout le sexe masculin qu'elle aurait encore son influence sur la diminution, de plus en plus constatée, de cet aimable gibier.

Il eût été d'autant plus rationnel de la respecter au printemps que, n'en déplaise aux fricoteurs peu désintéressés qui ont réclamé sa proscription, l'appoint fourni en ce moment à l'alimentation par la bécasse est insignifiant. Les fatigues, les privations de l'hivernage et des voyages, les ardeurs amoureuses, ont singulièrement altéré la valeur gastronomique de cette ci-devant reine du tourne-broche. Sa chair maigre et amollie a perdu sa délicatesse. Un véritable gourmand ne se laisse pas plus prendre à la longueur du bec qu'à l'étiquette ; une bécasse du printemps ressemble aux amours de l'âge mûr, son plus grand charme est dans les souvenirs qu'elle évoque.

Passez donc, d'une aile rapide, au-dessus d'une terre devenue pour vous si inhospitalière, voyageuses des nuits étoilées, ne cédez pas à la tentation de vous y arrêter ; regagnez d'une traite les bois montagneux, les déserts forestiers où vous trouverez la seule sauvegarde que vous puissiez espérer ici-bas, la solitude. Nous faisons des vœux pour que, tutélaire, elle vous permette d'amener à bien la duveteuse petite famille dont l'éducation sera la joie de vos mois d'été ; nous souhaitons qu'elle vous ménage assez de loisirs pour les initier au grand art de « verroter » afin qu'ils se trouvent bien en chair, gras et dodus, quand nous ébaucherons, l'automne prochain, leur connaissance.

La cousine germaine de la bécasse, la petite dame au long bec, ne donne pas moins généreusement dans nos marais à ce moment de l'année qu'elle ne l'a fait en novembre. Cependant, en raison de l'instabilité d'humeur de la bécassine, de ses habitudes plus crépusculaires que nocturnes, qui lui font souvent préférer un temps bas et sombre à la soirée pour voyager, l'irrégularité de ses passages met la persévérance des chasseurs à une terrible épreuve. Hier elles étaient descendues par milliers dans un marais, le lendemain un mouvement de la girouette ayant sonné le bouteselle, toute cette armée aux ailes légères a disparu, et si, averti, vous arrivez, votre nez peut rivaliser en longueur avec celui de ces couveuses.

Comme toutes les enchanteresses la chasse à la bécassine présente une coupe à ceux qu'elle a décidé de séduire. Toussenel a célébré les enivrements de la liqueur ; je vous nommerai la goutte d'amertume qui en représente la lie ; elle s'appelle le rhumatisme. Ne souriez pas ; non seulement on en meurt, mais on en souffre, ce qui est bien pis. J'ai vu agoniser pendant cinq cruelles années un ami qui n'avait pas commis d'autre péché que celui

d'avoir trop aimé la bécassine! Depuis lors, j'éprouve toujours une certaine anxiété lorsque je sens la première goutte de l'eau traîtresse s'infiltrer entre le cuir de mes bottes. Brrr... cette goutte-là, elle vous fait froid jusque dans les cheveux. Il est juste d'ajouter que lorsque le mouillage est complet, ce qui manque rarement avec des bottes imperméables, la philosophie prenant le dessus, les éventualités lugubres s'évanouissent. Dieu est grand, et la bécassine et son gibier !

G. DE CHERVILLE.

LA COLONIE AMÉRICAINE A PARIS

Les Parisiens ont cette bonne fortune qu'on vient volontiers les voir chez eux. Ils le savent, et c'est sans doute pour cela qu'ils n'aiment guère à se déranger pour aller regarder ce qui se fait chez autrui. A quoi bon, en effet? Paris est la ville cosmopolite par excellence ; en cherchant un peu, il serait aisé d'y réunir une collection ethnographique des plus complètes. Dans nos foules se coudoient les échantillons les plus divers de l'humanité : des Italiens bruns, des Norvégiens blonds, des Chinois jaunes, des Peaux-Rouges aux tons de casserole, des nègres noircis de jus de réglisse et des Japonais dont la tête biscornue ferait un ravissant motif de pomme d'escalier. Le plus difficile à trouver, dans cette cohue bigarrée qui tourbillonne à travers la grande ville, ce serait encore un vrai Parisien, un Parisien de Paris.

Toutefois, au sein de cette population étrangère qui nous envahit de tous côtés, il est un clan privilégié qui a su se faire une place à part, et cela au premier rang. Paris est, avec Dresde, la seule ville d'Europe où les

Américains du Nord se soient réunis en nombre suffisant, avec assez de cohésion, pour y constituer une véritable colonie. Encore celle de Dresde est-elle de fondation relativement récente, et se compose-t-elle surtout de transfuges qu'effraye l'augmentation générale des prix sur les bords de la Seine. Il y a eu là, pendant ces dernières années, une cause très sensible de diminution parmi nos hôtes d'outre-Océan, et bien qu'aucune statistique n'en établisse le dénombrement exact, les renseignements les plus sérieux nous permettent d'affirmer que le chiffre s'en est réduit de plus des deux tiers. Ceci devrait nous donner à réfléchir, sans doute; mais tout bon Français considérant en général l'étranger qui vient chez lui comme un intrus bon à plumer, nous nous consolerons en nous disant philosophiquement que ce sont les meilleurs qui restent.

Actuellement il y a encore à Paris un millier et demi environ d'Américains de tout rang. Ce n'est là, bien entendu, qu'une approximation. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'ils font plus de bruit, dans le monde où l'on s'amuse, que s'ils étaient trente mille. Ils se sont créé une société à eux où ils vivent leur vie propre, aux allures exotiques et originales, avec autant de liberté et d'indépendance que s'ils étaient chez eux. — A eux les plus belles toilettes, les plus belles voitures, les chevaux les plus fringants, les meilleures loges de nos théâtres, les *ricevimenti* les plus courus. Ils ont la note du jour; ce sont eux qui nous donnent le ton, à présent. Ils ont leur aristocratie, leurs coteries, leurs potins plus ou moins sanglants ; ils ont leurs distractions préférées, leurs danses spéciales, le *boston*, le *racket*, voire même le *saratoga*, parentes éloignées du cancan de nos aïeux; leur cercle national, le *Stanley Club*, leur journal, l'*American Register*, leurs banquiers attitrés, MM. Munroe, et Drexel Hartjes and C°, leurs médecins, leurs avocats, leurs pharmaciens, etc. Ils ont édifié, en un mot, dans notre vieux Paris, un petit Paris tout neuf, à leur usage.

Il leur est aisé, d'ailleurs, de mener ainsi la vie à grandes guides. Ce sont eux maintenant qui ont, à Paris, les plus grandes fortunes. Du haut de ses deux cents millions, M. Mackay, cet heureux mineur enrichi d'un coup de pioche, peut se permettre de regarder avec compassion nos princes décavés de l'Union générale, nos boursiers éperdus, et nos minces négociants. Les Van der Bilt, les Jay Gould, qui ont prouvé qu'un mètre de câble télégraphique, en fait de porte-veine, est aussi bon que la classique

corde de pendu, ont à coup sûr le droit de prendre l'existence par ses bons côtés : et ils en usent royalement. L'ennui, c'est que le voisinage de ces princes de la finance est terrible, tout le monde est pauvre auprès d'eux ; les simples millionnaires sont considérés comme ayant bien juste de quoi

MISS VAN ZANDT.

se nourrir. — Un autre inconvénient c'est que tous ces ors ne sont pas toujours purs de tout alliage, et que parfois il vaut mieux ne pas examiner de trop près la source de ces Pactoles grandioses. Il est regrettable de compter parmi les plus riches certain ex-fonctionnaire important, qui s'est enfui à Paris à la suite d'un procès scandaleux où furent révélées ses audacieuses filouteries ; il a trouvé moyen d'amener son gouvernement à composer avec lui, et de se faire abandonner une partie

du fruit de ses singuliers labeurs, ce qui lui permet de nous éblouir de son faste mal acquis.

On s'amuse donc dans la colonie américaine. On s'y amuse à grands frais ; c'est dire qu'on s'y amuse beaucoup, car le plaisir ici-bas se vend et s'achète comme le reste. On y reçoit énormément, et cela, tout le long de l'année. On danse toujours quelque part chez nos Américains ; et peu de salons sont plus aimablement hospitaliers que les leurs. Malheureusement un Parisien ne peut guère songer à y danser sans se couvrir de ridicule et sans proclamer l'infériorité chorégraphique de ses compatriotes. Mais, à part ce détail, la société des Américains a pour un Français des attraits infinis. Il y règne une certaine franchise, qui n'est pas toujours exempte de rudesse, mais qui repose des tortillages d'esprit auxquels nous sommes accoutumés. Les allures sont plus libres et les jeunes filles, loin d'être parquées et cloîtrées dans une enceinte de duègnes, vont et viennent comme il leur plaît sous la seule sauvegarde du respect universel. Rien de ravissant comme cette intimité qui s'établit à chaque instant, sans arrière-pensée, entre les deux sexes ; et si parfois il s'y mêle un grain de coquetterie féminine, si la causerie inoffensive dégénère en un *flirtage* plus ou moins avoué, on peut être assuré que la morale n'y perdra rien, et qu'en revanche les hommes y gagneront de s'amuser et de se plaire davantage dans la société des femmes comme il faut.

Il faut reconnaître, du reste, que les Américaines sont pour beaucoup dans le succès des réceptions de la colonie. Les hommes y sont parfois aimables ; mais les femmes y sont toujours charmantes. Faire l'éloge de leur beauté serait tomber dans la banalité ; d'ailleurs il ne faudrait pas s'imaginer que toutes, sans exception, jouissent de cet apanage divin. Ce qui est vrai, c'est que lorsqu'une Américaine est belle, elle est sans égale. Il suffira de rappeler les noms de « la belle Mme Gautreau », de miss de Schaumberg, de miss Mac Kindley, de miss Wilber, pour convaincre nos lecteurs parisiens de la vérité de cet axiome. Ce qui est vrai encore, c'est qu'elles ont une gaieté naturelle, une aisance de manières, une cordialité simple et de bon aloi, une absence d'affectation et de pruderie, qui en font les plus aimables danseuses, les plus spirituelles causeuses qui se puissent voir. Rien de ravissant comme ces jeunes et sympathiques visages, ces têtes rieuses si drôlement coiffées de leurs bandeaux plats et de leur petit chignon sur la nuque, ces tailles souples et fines qui circulent de pièce en

pièce, jetant un mot à celui-ci, un sourire à celui-là, et laissant à tous l'impression d'une élégance et d'un charme exquis. Quiconque a assisté aux splendides réceptions de Mrs Mackay, de Mrs Morton, à la légation

MISS EMMA THURSBY.

des États-Unis, de Mrs Walker, au consulat général, de Mrs Hooper, de Mrs Homans, du Dr Warren-Bey, dont les honneurs sont faits par sa gracieuse fille, de la comtesse Telfener, dans l'hôtel autrefois occupé par Mme Rattazzi et de tant d'autres aimables hôtesses pourra témoigner en leur faveur, et justifier ce que de tels éloges peuvent paraître avoir d'exagéré.

Les artistes jouent également un rôle fort important parmi les Amé-

ricains de Paris. Ils sont en nombre assez considérable, et se renouvellent incessamment. Les peintres ouvrent la marche, ayant à leur tête le doyen, M. Healy, sous le pinceau duquel tant de célébrités ont défilé tour à tour; puis viennent M. Sargent, le peintre ordinaire de la famille Pailleron; M. Mosler, dont un des tableaux a été acquis par le musée du Luxembourg; M. R.-G. Hardie, le portraitiste consciencieux et délicat qui a le privilège de reproduire tant de ravissantes figures féminines; MM. Bridgman, Walter Gay, Weeks, etc. J'en passe, et des meilleurs. Et pourtant, s'il nous est permis de donner notre avis, les peintres américains ne constituent pas, à beaucoup près, la partie la plus intéressante de la pléiade étrangère qui vient « faire de l'art » à Paris.

Nous en dirions autant des littérateurs, dont le nombre, du reste, est vraiment trop restreint parmi nous. M. Henry James, le romancier à la plume fine et déliée, l'auteur d'*Eugène Pickering*, de *Roderick Hudson* et de tant d'autres volumes d'attrayante fantaisie, est le seul qui se soit longtemps installé en France. Il faut encore mentionner pourtant un bas-bleu aimable et bienveillant, qui s'est fait un nom dans la fiction et dans le journalisme, Mrs Hooper, la femme du vice-consul des États-Unis. De temps à autre, des célébrités plus répandues traversent Paris en y jetant pour un moment l'éclat des météores. Bret Harte et Mark Twain, les maîtres humoristes, sont le plus souvent au nombre de ces visiteurs passagers. Nous citerons encore M. Ryan, délégué du *New-York Herald* à Paris, et président du Stanley Club.

La palme est à coup sûr aux musiciens, ou, pour mieux dire, aux virtuoses. Là encore, l'élément féminin prédomine. Décidément le règne de la femme est arrivé, et nous commençons à être mûrs pour l'émancipation du beau sexe. Nos scènes lyriques voient défiler à tour de rôle bon nombre d'étoiles empruntées à l'Amérique. A l'Opéra, c'est Mlle Griswold, la rivale souvent heureuse de Mlle Krauss; il est difficile d'imaginer une plus séduisante Ophélie; son talent est encore un peu jeune: elle n'a pas encore donné tout ce qu'elle promet; mais ceux qui l'ont entendue au centenaire d'Auber, et dans ses rôles de l'Opéra, reconnaîtront avec nous qu'il y a là un avenir musical de premier ordre. Pour nous, miss Griswold est de beaucoup la première dans la génération qui s'apprête. — De miss Van Zandt, nous ne dirons rien; elle est trop connue de tous les Parisiens pour qu'il y ait lieu d'insister sur son compte. D'ailleurs nous pourrions être tenté

de lui chercher querelle. Pourquoi se faire le satellite d'autrui quand il est si facile d'être soi-même ? Pourquoi rééditer la Patti, quand on peut mieux faire en restant originale ? Pourquoi s'amuser à imiter le pinson quand on

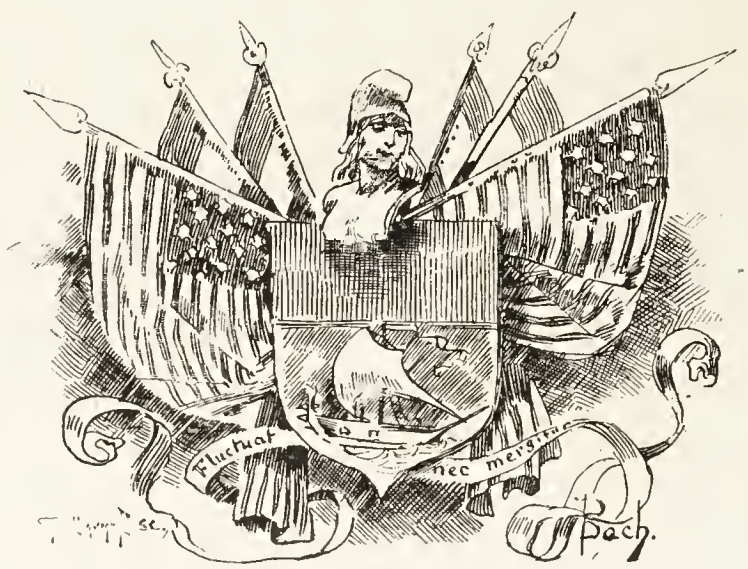
MISS GRISWOLD.

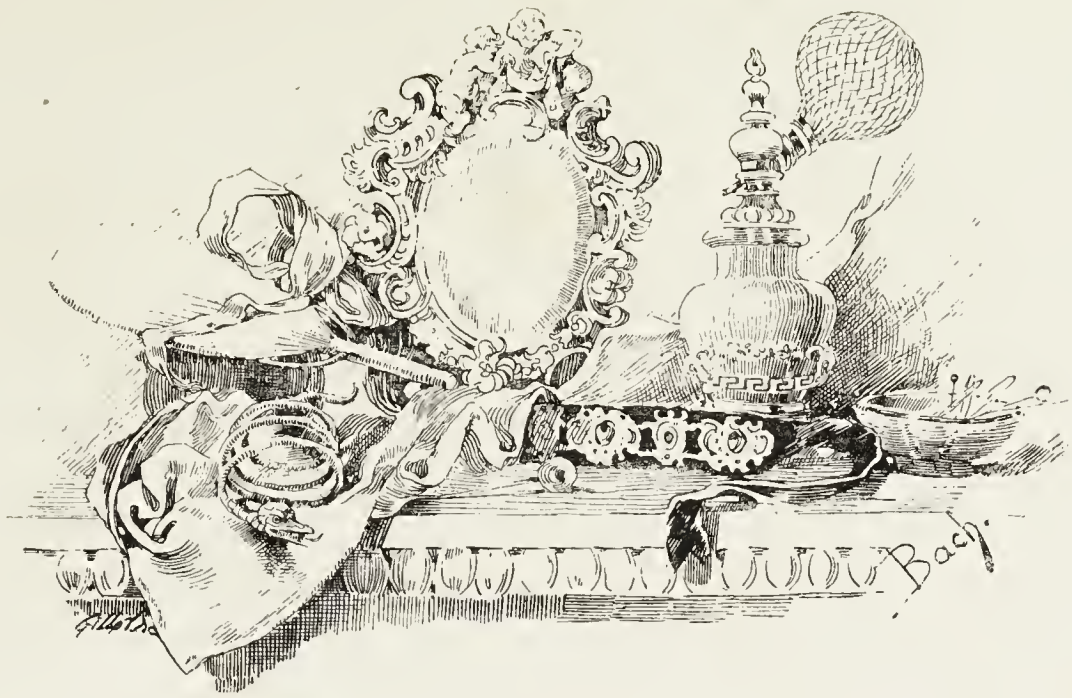
est un rossignol ? — Quant à miss Emma Thursby, la célèbre cantatrice des concerts à la mode, son gosier de cristal a le tort de mélanger un peu trop toutes les langues. Mais le charme pénétrant de sa voix lui gagne toutes les indulgences. Elle vient de faire, sous la conduite de M. Strakosch, l'*impresario* bien connu, une dernière tournée en Europe, et parle de se retirer à présent, dans tout l'éclat de son succès. Nous lui souhaitons ici, de la part de tous ses admirateurs parisiens, l'adieu le plus cordial.

Ce sont là les vainqueurs du tournoi musical. Mais parmi les jeunes, que de noms intéressants! Rien que dans ces dernières années, l'Amérique a remporté trois prix au Conservatoire. Miss Griswold, miss Harkness et M. Rivorde; ces deux derniers ont successivement atteint la plus haute récompense accordée aux violonistes. On annonce en outre les débuts prochains de Miss Norton à l'Opéra, sous le pseudonyme approprié de *Nordica*. On le voit, nous n'avons qu'à nous bien tenir, si nous ne voulons pas céder aux Américains la première et la plus large place dans le cœur des enthousiastes de la musique.

Les Américains, avons-nous dit, ont l'hospitalité écossaise. Il y a là, pour les Parisiens, une leçon de courtoisie internationale dont notre collaborateur M. L. Halévy s'est fait le spirituel interprète dans ce petit chef-d'œuvre qu'il vient de publier et qui s'appelle *l'Abbé Constantin*. Pour nous, du moins, nous n'aurons pas à nous reprocher d'avoir suivi le méchant exemple des journalistes qui perpétrèrent la légende odieuse de Mme Scott. Nous avons reçu un si bienveillant accueil dans la colonie américaine que c'était pour nous un devoir de gratitude de dire toujours la vérité, — du moins dans ce qu'elle a d'aimable.

OLD-NICK JR.





UNE LOGE D'ACTRICE

Vous connaissez Peaufollet? Adhémar de Peaufollet? Le gros Peaufollet, que son obésité, invraisemblable pour un homme seul, a fait surnommer Peaufollet-les-deux-notaires? Peaufollet, enfin, le gardenia qui sait sur le bout du doigt la vieille garde, la garde et même l'avant-garde?

C'est ce Peaufollet-là qui a reçu, il y a six semaines, du fond de la Creuse, un neveu de vingt ans, avec cette étiquette de la main de son frère : « A déniaiser, S. V. P. »

Il faut bien faire quelque chose pour sa famille.

Adhémar s'est donc mis à déniaiser Saturnin.

Mentor moderne, il a classiquement jeté le jeune Télémaque de la Creuse dans le torrent des galanteries parisiennes. Un homme à la bisque! comme on dit : un homme à la mer! Mais Saturnin est bon nageur. Non seulement il ne s'est pas noyé, mais il se plaît dans ces eaux-là. Il a pris goût à cette capiteuse boisson. Il y veut boire sans cesse ; il s'y veut griser sans fin.

— L'estomac de son oncle! pense Adhémar, avec l'orgueil d'un parent qui reconnaît sa race et l'effroi d'un précepteur qui trouve que son élève va trop vite.

Après avoir été ainsi glorieux et inquiet, Adhémar est devenu perplexe. Saturnin s'est emballé comme un jeune poulain. Saturnin ne ménage pas assez son train. Saturnin est fou. Il voudrait que les caves de Mercier pussent tenir dans son verre afin de les avaler en une gorgée. Il voudrait que les femmes de Paris n'eussent à elles toutes qu'une seule bouche, afin de les embrasser toutes en un baiser. Ce n'est pas un gourmet de plaisir ; ce n'est pas un gourmand ; c'est un glouton.

Adhémar songe aux moyens d'enrayer le mouvement ; mais comment faire? Quels réfrigérents inventer pour calmer ce Vésuve de la Creuse? Comment dégoûter de la vie folle cet adepte qui n'en a vu encore que le bon côté? Assis en face de Saturnin, chez Durand, l'oncle cherche des inspirations dans sa tasse de café et dans la fumée de son cigare. Si la faim est mauvaise conseillère, on doit attendre les meilleurs avis d'une digestion heureuse. En effet, Adhémar trouve, Adhémar a trouvé.

« Que fais-tu ce soir? demande-t-il à Saturnin.

— Et toi?

— Heu! J'ai envie d'aller au théâtre des Folies-Pelucheuses. Je ferai un tour dans les coulisses.

— Les coulisses! dit Saturnin dont les yeux brillent.

— J'irai voir ma petite amie Groseille dans sa loge.

— Groseille! celle qui chante si bien : « La nuit, j'ai froid »?

— Elle-même.

— O mon oncle! mon bon oncle! vous seriez bien aimable...

— Parle donc.

— De m'emmener avec vous.

— Très facile, » fait Adhémar avec un malicieux sourire.

Chemin faisant, Saturnin rayonne. Il regarde de haut les vulgaires passants qui ne vont pas comme lui dans les coulisses, qui ne sont pas appelés comme lui à pénétrer dans une loge d'actrice. Coulisses, loge, actrice! ces trois mots évoquent à son esprit mille idées charmantes et séduisantes. La loge, il se la représente comme un nid à baisers, délicieux et intime. L'actrice! il la connaît déjà pour l'avoir tenue au bout de sa lorgnette deux heures durant. Elle est adorablement jolie et spirituelle.

Edmond Morin del

Imp A Quantin

UNE LOGE D'ACTRICE

Des yeux, un teint, des cheveux, des jambes, des bras, des mains! Ah! mon oncle!

« C'est ici, » dit Adhémar.

Et il pousse Saturnin dans une allée étroite et borgne qu'éclairent faiblement des quinquets trop espacés. Le pied glisse sur les dalles humides. Cela sent le moisi. Pouah!

« Marche donc. »

Saturnin obéit. Cette allée n'en finit pas. Elle tourne; elle s'enfonce; elle s'accidente de quelques marches. Tout au bout, une petite porte en étoffe rembourrée se présente. Saturnin la pousse et se trouve devant un escalier sale, aux marches usées.

« Monte. »

Per angusta ad augusta, pense Saturnin, qui connaît *Hernani* par cœur.

Saturnin arrive enfin dans une vaste salle qu'il prend pour un arrière magasin mal tenu. Le sol est formé par des planches en bois brut mal jointes, coupées çà et là par des rainures, reliées par des ferrures massives. Des balcons de badigeonneurs sont suspendus en l'air; quelques cordages pendent çà et là.

« Où sommes-nous? demande-t-il avec ahurissement.

— Dans les coulisses. »

Quel désenchantement! Mais Saturnin n'a pas le temps de se livrer à son ahurissement.

« Gare là-dessous! dit la rude voix d'un machiniste qui transporte une ferme.

— Place! » crie un autre machiniste qui installe un portant.

Heurté, bousculé, effaré, Saturnin recule et s'arrête. Il a bien choisi sa place. La toile de fond lui descend lentement sur la tête et lui enfonce son chapeau sur les yeux.

« Ne perdons pas de temps ici, dit l'oncle. Allons voir Groseille.

— Enfin! »

Ils montent.

« Toc! toc!

— Qui est là?

— Adhémar.

— Lequel

— Peaufollet.

— Entrez. »

Ils entrent. Groseille officie devant sa toilette. Sa femme de chambre et son habilleuse l'assistent. Elle ne se retourne même pas pour recevoir Adhémar, à qui elle dit cependant :

« Gentil à vous d'être venu. Vous êtes rare. On oublie ses amies... Valentine, qu'avez-vous fait de mon crayon noir? Je ne peux plus faire mes yeux maintenant. Vous l'aurez encore prêté à cette grue d'Irma. Je vous le défends, entendez-vous? Ah! le voici... Nous disions donc, mon cher Adhémar... Mais asseyez-vous... cela me gêne de vous sentir debout. C'est encombré, je sais bien ; jetez tout cela par terre. Prenez un fauteuil.

— C'est qu'il m'en faut deux.

— Vous avez donc encore engraissé! dit-elle en se retournant.

— Non, mais j'ai amené mon neveu, Saturnin, que je vous présente.

— Monsieur, enchantée... il est très gentil... Il ressemble un peu à Poujoulade, ne trouvez-vous pas? »

Poujoulade, c'est le comique de la troupe. Saturnin n'est pas du tout satisfait de la comparaison. Il salue Groseille froidement ; d'ailleurs il la trouve affreuse, avec son œil droit, énorme, déjà passé au crayon, exagérément bistré et bleui, et son œil gauche tout petit, et éteint par le fard de la joue.

« Valentine, mes cheveux; pas ceux-là; c'est pour le deux; quelle fille maladroite!... bien... merci... Une fichue pièce, mon pauvre Adhémar! Pas une minute à moi. Six changements de costume. Et bête! Je ne comprends pas le public qui fait un succès à ça... Croyez-vous qu'hier on a applaudi Irma... Il est beau le peuple le plus spirituel de la terre!... C'est tout ce que vous me contez de nouveau?... Et Amélie?... on m'a dit qu'elle était à Nice... Une épingle, vite... Allons bon! elle est torduc... Je ne suis pas en avance. »

Un menton bleu entre-bâille la porte et dit :

« En scène, Groseille, c'est à toi.

— Zut!... je passe ma robe... Eh bien! qu'est-ce que vous faites là, vous, plantée comme une souche! En voilà une habilleuse... Allons... houp! plus vite que cela... la manche, passez-moi la manche... ça y est. Au revoir, mes petits, je remonte, j'en ai pour deux minutes. »

Elle se sauve.

« Charmante, fait Adhémar, adorable. »

Saturnin ne dit rien. Il est pétrifié. Dans cette loge, encombrée d'étoffes et de caméristes, éclairée à cru par plusieurs becs de gaz, l'air manque. Le peu qui reste est vicié par les émanations des soixante et quelques flacons et petits pots qui forment l'arsenal de parfumerie de Mlle Groseille. C'est écœurant. Du mur, pendent çà et là des maillots retournés, laissant voir la laine crêpée qui corrige les imperfections de l'actrice ; des costumes déjà trop souvent portés et d'une fraîcheur douteuse ; des jupons de la veille dont le dernier volant a balayé les planches. Au milieu de ce décroche-moi ça, Saturnin croit voir encore le visage de Groseille avec son œil poché de noir et son autre œil taché de rouge.

Tout à coup la porte s'ouvre de nouveau.

Groseille rentre, radieuse. Elle se penche vers Adhémar et lui serre les mains.

« Un succès fou, mon cher... Irma va en sécher... Vous m'avez porté bonheur. C'est gentil... mais allez-vous-en. Je me mets en maillot pour le deux. »

Elle est déjà à sa toilette. Adhémar se lève et sort, pendant que Saturnin salue le dos de Groseille.

Télémaque connaît maintenant le revers de la médaille.

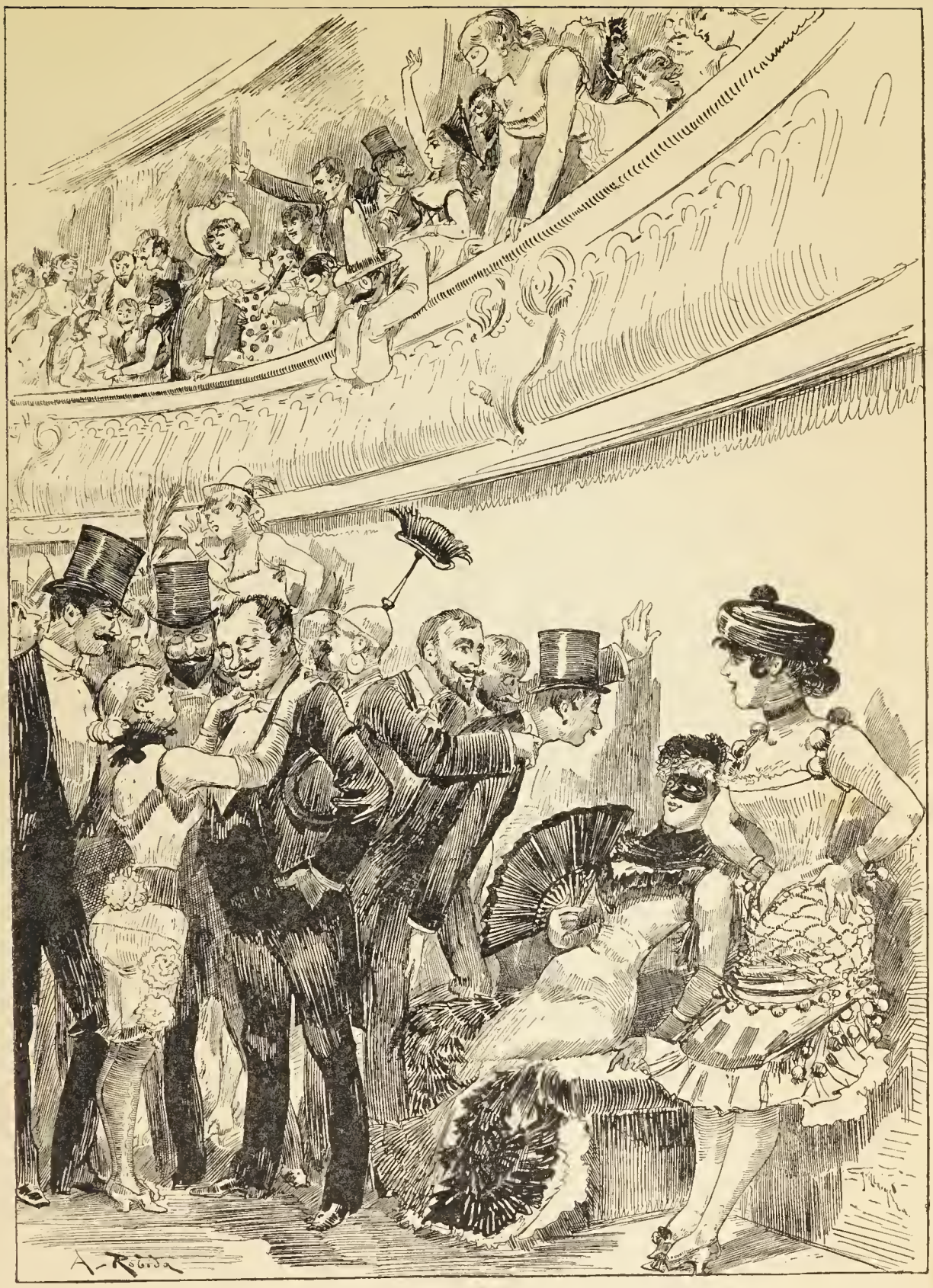
SAINT-JUIRS.

AU BAL DE L'OPÉRA

COMMENT ON Y VA — CE QU'ON Y RENCONTRE

Le premier bal. — On y pense trois mois d'avance, un an quelquefois, si on n'a pas encore quitté la robe prétexte et si on gémit en attendant le premier habit noir qu'on ne doit vous faire faire que l'année suivante. C'est généralement le samedi de la Saint-Charlemagne ou pendant les jours gras que se perpètre ce premier acte d'émancipation. Étrennes, mois, semaines, carottes, produits de ventes *importantes* de livres d'étrennes, d'études, ont été soigneusement réservés. Cette soirée commence toujours au spectacle et en famille, si chez monsieur votre père et madame votre mère la confiance n'exclut pas la surveillance, si vos parents veulent gagner du temps et retarder votre bonheur jusqu'à la dernière limite. Ils vous conduisent à l'Opéra dans leur landau et, en vous embrassant un peu sèchement, vous souhaitent, entre deux soupirs, de vous amuser. Ah ! que le bruit de la portière qui se referme résonne comme une musique délicieuse, une symphonie inédite, dans votre cœur et accompagne vos illusions !

Quand on ne fait pas les choses aussi ouvertement, on commence, en



AU BAL DE L'OPÉRA

Typ. A. Quantin.

revenant du spectacle, par refuser toute espèce de rafraîchissements, de séance retardataire chez Tortoni. On n'a pas faim. On n'a pas soif. On n'a envie que de rentrer se coucher. Si on est déjà un profond scélérat, on peut ajouter : *Quand on n'a pas l'habitude de veiller.....* Rentrés, on se souhaite une bonne nuit. Un quart d'heure après, à pas de loup, on se glisse, on se fait ouvrir et fermer la porte cochère avec toutes les précautions possibles et on rejoint la bande joyeuse qui vous attend, au coin de la rue voisine, dans deux grands fiacres.

On n'arrive qu'à une heure à l'Opéra. C'est désolant. Une heure de perdue ! Le bal commence à minuit. Une autre fois..... Ils sont sept ou huit. Ceux qui n'ont pas encore d'habit ont loué des costumes dans le passage. Ceux qui ont peur d'être reconnus par quelques membres de leur famille ou par les proviseurs qui se font représenter à tous les bals de l'Opéra ont endossé un manteau vénitien — ô Véronèse ! — et un loup. Ils se donnent le bras, ne se quittent pas... Quelle nuit ! Du rez-de-chaussée aux combles, du foyer dans la salle, — que ne peuvent-ils être dans ces deux endroits en même temps ! — ils se livrent à une circulation effrénée. Ils ne sont pas plus tôt entrés dans la salle qu'ils retournent dans le foyer, pour ne rien perdre; du foyer qu'ils envahissent dans la salle pour ne pas manquer une contredanse. Ils font plaisir à voir. En soudoyant une ouvreuse ils se font ouvrir une petite loge des troisièmes. Ils s'y carrent comme dans l'avant-scène d'un cercle. Leur joie ne connaît plus de bornes. Ils arrêtent toutes les laitières, toutes les folies, toutes les Espagnoles qui passent et les entraînent dans leur loge infernale... Palsambleu ! mes seigneurs !... C'est une orgie de *groseille*, de grenadine, de limonade et de bocks. On s'indique cette loge dans le monde de la laiterie et chez les dames espagnoles.

Les heures volent, les laitières s'envolent. Masques, danseurs, danseuses ont envahi le foyer. La jeune bande les suit... Ils ne peuvent cependant pas aller souper comme ça tout seuls.... Qu'est-ce qu'on dirait dans leurs *boîtes?* Ils décrochent deux ou trois tapisseries qui ont passé toute la nuit tendues le long du foyer ; mais ils sont fort surpris d'entendre une de ces verdures rapiécées et peinturlurées leur demander :

« Qu'est-ce que tu me donneras pour venir souper avec toi ? »

Comment ! on paye à souper et il faut encore donner quelque chose ! Ils iront souper ensemble dans un restaurant très chic et dévoreront, pour

les quatre cents francs qui leur restent, des bisques, des marennes, du foie gras, des mayonnaises de homard, des petits poulets de grain, des écrevisses, etc., etc., à faire éclater l'estomac de Gargantua. A sept heures, tout le monde est rentré, après s'être donné rendez-vous dans la journée au *Napo*.

Vers huit heures, le mal aux cheveux inévitable se déclare. Il est suivi d'une indigestion. Dans sept ou huit familles on confectionne du thé léger, on imbibe des morceaux de sucre d'eau de mélisse; et les pauvres mamans de se dire :

— Qu'est-ce que nous avons donc mangé hier? Il me semble qu'il n'y avait rien de lourd.....

PHASE GOMMEUSE.

Phase gommeuse. — Plus brillante, plus distinguée, mais pas aussi amusante. Plus d'émotions ! Vous n'avez pas besoin de vous cacher, d'user de diplomatie. Vous avez votre clef, votre entrée particulière. Vous avez dîné avec elle en tête-à-tête au restaurant. Vous passez votre soirée dans une avant-scène de petit théâtre, au dernier succès, où elle peut être sûre que tout Paris cocottant et cocotteur se trouvera avant d'aller au bal. Vous rentrez chez elle. Elle n'en a pas pour cinq minutes ; le temps de passer une robe de satin noir et de s'encapuchonner de dentelle. Vous voulez entrer avec elle dans le cabinet de toilette. Elle ne veut pas. Vous la retarderiez. Elle vous installe dans le petit boudoir et vous ouvre une boîte de cigarettes... C'est elle qui, une heure après, vient vous réveiller.. — Tu n'es pas prêt!... Tu n'es jamais prêt... Ah ! ces hommes ! Vous passez dans le cabinet de toilette

vous laver les mains, vous donner un coup de peigne. Il vous semble en refaisant le nœud de votre cravate blanche que vous entendez dans la rue une portière de voiture se fermer..... A deux heures, vous faites votre entrée au bal..... — Attends-moi un petit instant. Elle a aperçu une amie à qui elle à un mot à dire..... Elle vient d'entrer dans une loge... Elle n'en a que pour un instant. Elle vous prie de l'attendre là devant la loge 36, elle revient immédiatement. Et devant la loge 36, il monte la faction consciencieusement. Une heure après elle revient, lui fait une nouvelle scène et le crible des épithètes les plus zolesques de son répertoire. Il y a DEUX HEURES qu'elle le cherche... C'est toutes les fois la même chose... Quand on va au bal de l'Opéra, on devrait toujours y aller chacun de son côté... ON PASSE SON TEMPS A SE CHERCHER. Et puis il n'y pas un chat, elle en a assez. Lui aussi. Pour la forme on va souper dans un restaurant voisin. Elle commande son menu, va se repeigner un peu dans le cabinet de toilette. Il l'attend en étudiant la carte des vins. Comme elle ne revient pas, il se fait acheter le *Temps* par le garçon. — Ce sera toujours ça de fait, se dit-il. Elle revient, déclare qu'elle n'a pas faim, touche un peu à tout, mais trouve tout infect. Elle a sa migraine. Elle aurait bien mieux fait de se coucher en revenant du théâtre, mais elle craignait de le contrarier, il avait l'air d'avoir tellement envie d'aller au bal...

— Demande l'addition... Je ne me tiens plus.

Il la reconduit. Elle ferme les yeux tout le temps. C'est là que *ça la tient.* Il rentrera chez lui. Le plus triste, c'est qu'il est tellement habitué à ces petits manèges qu'ils ne l'ennuient plus et qu'il la trouve charmante!

PHASE FANTAISISTE.

Phase fantaisiste. — On revient vite des plaisirs convenus de la grande vie. Offrir son bras à un tas de bonnes dames qui bien souvent pourraient être madame votre mère; commander le sempiternel même dîner dans le restaurant à la mode; faire chercher une avant-scène à l'agence pour une pièce qu'on a vue dix fois, et la trouver,

toujours, cette avant-scène qui vient de rentrer à l'instant ; acheter des roses ou du lilas à Mlle Isabelle au bas de l'escalier du restaurant; prendre des mains de l'ouvreuse, vers les neuf heures et demie, la boîte de fruits frappés ; aller passer deux heures à l'Opéra dans une autre loge où on entend et on dit toujours la même chose ; retrouver Mlle Isabelle au bas de l'escalier d'un autre restaurant ; commander le saumon froid, le chateaubriand bien à point, et le foie gras falsifié ; toutes ces opérations du parfait gommeux commencent à vous laisser indifférent. Le besoin d'un peu de variété se fait vivement sentir. Le malheureux voudrait s'amuser pour lui, une fois, ne pas tourner toujours dans le même cercle.

Un petit restaurant près du théâtre où ils devaient aller le soir a remplacé le cabaret à la mode ; une bonne baignoire prise au bureau, l'avant-scène de l'agence ; des violettes achetées à la petite marchande en plein vent, Mlle Isabelle ; des oranges, ô gomme, voile-toi la face! et des berlingots au buffet du théâtre. Comme la pauvre petite ne roule pas sur le satin merveilleux ou le velours frappé, il lui a loué un joli petit costume, et pour lui aussi, pendant qu'il y est... Masqués tous deux ils ont dansé comme des *allumeurs* ou des stipendiés. Ils n'ont pas manqué deux danses. L'entrepreneur est enchanté d'eux et les réengagera. La petite fête s'est terminée dans un vulgaire restaurant de nuit, avec une bouteille de champagne et des écrevisses qui ont fait merveille. Elle avait le cœur gros de laisser ces belles mandarines, ces gros raisins, ces petites pommes d'api qui avaient si bonne mine. Ayant beaucoup pratiqué l'Opéra il a compris son regard. On fait de tous ces fruits une jolie corbeille qu'on enveloppe dans du papier. C'est pour la maman. La petite se charge d'imaginer et d'en faire accepter l'origine. Ce procédé, qui l'eût révolté chez *Plume-de-Paon, Ventre-de-Baleine* ou *Ciboulette*, il le trouve adorable chez cette jeune échappée de la classe de Mme Zina-Mérante. *Plume-de-Paon, Ventre-de-Baleine, Ciboulette*, prenez garde à vous. Il est tout étonné de retrouver cette nuit une fraîcheur d'impressions qu'il avait complètement perdue. Tout ne dépend-il pas de la personne avec qui on les partage?

Phase mondaine. — Que cette petite débauche a été difficile à arranger. Elle a bien été remise trois fois. C'est le dernier bal de la saison. Qui sait si l'année prochaine ?..... Elle n'avait jamais été au bal de l'Opéra. Elle ne

voulait y aller qu'une fois, mais avec lui. Le hasard a voulu qu'il y eût le même soir un grand bal officiel auquel elle devait assister. Voici comment elle s'y est prise : Elle s'est rendue à onze heures à ce bal avec monsieur. Monsieur, à onze heures et demie, en avait assez. Il partait au cercle et de là à l'Opéra. Madame, à minuit, s'échappait de son côté et allait chez *lui* changer de costume. Sa femme de chambre l'avait précédée avec une petite valise contenant tout ce qu'il fallait pour le changement qu'elle allait opérer dans sa toilette. Une fois habillée, quand il entra dans le cabinet de toilette il ne la reconnut pas tout d'abord. *Brune*, elle était devenue rousse. Très élégante, elle avait mis une robe de faille noire qu'elle avait donnée il y a deux ans à sa femme de chambre. Elle s'était enroulé autour de sa perruque rousse une mantille espagnole. Ses solitaires et sa grosse plaque de diamants et de rubis étaient remplacés par les boucles d'oreilles et un médaillon en or avec une ancre en petites perles appartenant à sa femme de chambre. Souliers sans talons pour la faire paraître moins grande ! gants blancs à deux boutons !! Un éventail de satin blanc avec Paul et Virginie sous leur feuille de tôle verte. Fallait-il qu'elle fût assez sûre de lui et d'elle-même pour oser se montrer ainsi affublée !

PHASE MONDAINE.

Loge de *seconde* de face retenue d'avance. Avant d'y monter, ils font un tour au foyer. Tout le monde est très étonné de le voir donner le bras à un petit bout de bourgeoise ainsi fagotée. Les uns pariaient pour une jeune cousine de province, les autres pour une institutrice en rupture de devoirs de style et d'analyse de catéchisme de persévérance. Elle trouve la loge remplie de fleurs. Un plateau servi sur la tablette. Elle n'aurait jamais cru que les secondes loges fussent aussi confortablement garnies. En regardant

dans la salle elle aperçoit monsieur dans la loge au-dessous d'elle. Il n'a pas l'air de se disposer à partir. Elle entend qu'un des dominos avec qui il est lui demande s'il soupera cette nuit. Elle se penche, écarte la dentelle qui lui couvre les oreilles..... Comme il est grand et debout, elle entend parfaitement qu'il doit aller rejoindre sa femme à quatre heures... qu'elle danse le cotillon.....

A deux heures et demie elle est rentrée chez *lui;* à trois heures de retour à son bal. Grâce à la cohue, sa rentrée passe inaperçue. On n'avait même pas remarqué son absence. Quelques instants plus tard, lui, grave, solennel, la tête en avant, le corps en arrière, s'inclinait respectueusement, lui présentait ses devoirs et la priait de lui accorder une valse, s'il lui en restait une encore !

Phase théâtrale. — Il est venu la chercher à la fin du spectacle. Il est monté dans sa loge, où il a attendu qu'elle fût sortie de scène, en compagnie de sa femme de chambre et de la coiffeuse qui lui a énuméré toutes les belles et les pas belles qu'elle a coiffées pour le soir, ainsi que les petits potins des différents théâtres de Paris où elle exerce son ministère. Remontée, la grande artiste, en un tour de main, de brune imposante est devenue une blonde piquante. Elle a quitté son magnifique costume du dernier acte et revêtu une robe que son couturier lui a envoyée dans la soirée, — les bonnes petites camarades ne la reconnaîtront pas, — tout en dentelles noires. Pas de bijoux qui pourraient attirer l'attention des donateurs. Elle est tellement habituée à s'habiller rapidement qu'en vingt minutes elle est prête. Ils se font conduire dans un restaurant voisin de l'Opéra. Ils ont la très bonne habitude de souper toujours entre le spectacle et le bal. Ainsi gaiement lestés, ils ne s'y ennuient jamais. Son théâtre l'obligeant à dîner à cinq heures et demie, elle soupe avec conviction, d'excellent appétit.

C'est vers deux heures seulement — *quand la fête doit être dans tout son éclat* — qu'ils quittent le restaurant. Liberté entière pour tous deux pendant l'heure qu'ils passeront à l'Opéra. Ils se retrouveront vers les trois heures chez l'ouvreuse de l'amphithéâtre, qui leur garde leurs fourrures et pardessus. Ce n'est pas une heure perdue, je vous assure ! Lui, va et vient de loge en loge, suit les indications données par la coiffeuse sur les artistes coiffées par elle. Tout au présent, tout à sa liaison, il donne cependant de

confiance des poignées de main respectueuses au passé infini qui le reconnaît et l'appelle de son petit nom d'amour.....

Douée d'une merveilleuse facilité pour changer sa voix, ses intonations, elle sait ce qu'il faut dire ou ne pas dire, pour être gracieuse ou très désagréable, sans se nommer, envers les critiques influents qui l'ont égratignée ou pas appréciée suffisamment lors de sa dernière création, ou envers tel ministre qui s'est montré un peu mou dans la grande affaire. Elle a aussi un petit mot aimable pour les ingénues de son théâtre qui ne sortent qu'avec papa et maman et encombrent les coulisses de leur famille, et qui, cette nuit, sont en belle et joyeuse compagnie. Ne lui parlez pas des ingénues. Elle leur dit une foule de petites choses qu'elles ne *savent* pas qu'elle *sait*. Quels potins, mes enfants, demain à la matinée !

PHASE THÉATRALE.

L'heure a bien vite passé ! Ils n'attendent pas qu'il n'y ait plus personne ou qu'ils s'ennuient pour partir. L'un et l'autre ils ont passé quelques instants charmants, sans trop de fatigue. La digestion est faite on peut rentrer chez soi.

Phase philosophique. — Ils sont entrés par désœuvrement. — On ne peut cependant pas se coucher à une heure du matin, a dit l'un. — Il me semble bien que dans trois ou quatre heures j'aurai faim, a répondu l'autre. Ils ont pris la place qu'occupaient deux couples d'avoués de province et leurs dames, dans une de ces loges qui donnent sur l'escalier. Ils assisteront au déballage et feront des études de mœurs comparées, des conjectures sur la façon dont on monte l'escalier, les pieds, les jambes, les toilettes, etc., etc.

Ils reconnaissent une baronne de la Pacotille qui pond tous les matins une chronique mondaine (???) dans un journal radical. Elle vient chercher

des documents masqués pour son prochain article. Ils reconnaissent ce bon M. Marguerite et sa femme, leur ancien maître de pension, retiré après fortune faite. Il est en habit noir, chemise brodée et tient à la main un chapeau haute forme qui ressemblera dans un instant à l'accordéon de Jacques Vingtras. Toujours aussi solennel que quand il présidait à la distribution du rata et à la pâtée. Madame a sorti sa robe de velours noir, son châle de dentelle, son camée, et a piqué dans ce qui lui reste de cheveux deux marguerites violettes et une barbe de Chantilly. Ils vont à visage découvert, se donnant le bras comme M. et Mme le Maire.

Et combien de manières de le monter, ce fameux escalier ! L'habituée de l'endroit, dans son costume *Mascotte*, pimpante, sachant comment il faut poser le pied, escalade les marches quatre à quatre et dit un petit bonsoir de la main aux cravates blanches préposées au contrôle... Cette malheureuse qui se prend le talon dans sa balayeuse et qui s'étale de tout son long ! Un municipal la relève. Elle constate, en continuant son ascension, qu'elle a un fort bleu au coude..... Cette bonne grosse commère en maillot chair fraîche, enveloppée dans une vieille rotonde de faille doublée de piteux petit-gris, qui s'attrape, parce qu'elle a oublié sa carte, avec le contrôle et les inspecteurs de la salle..... Cette belle patricienne qui monte lentement, comme épuisée, en étalant une queue de plusieurs mètres... — Est-ce que ce n'est-pas?... — Parfaitement. Elle glisse comme une ombre et, du haut de sa majesté, sans s'arrêter, laisse tomber : *Loge* 26. Le contrôle salue... etc., etc., etc.

En quinze ans de bals ils n'en avaient jamais vu autant. Le monde entré, ils vont continuer leurs petites études au foyer, dans les couloirs, dans la salle, dans les loges. Spectateurs désintéressés, ils s'amusent beaucoup. Ils termineront leur soirée dans la salle commune d'un grand restaurant de nuit. Tous les deux seuls? Mon Dieu, oui. Je ne vous jure pas qu'ils ne payeront pas quelques additions en retard, mais ils en sortiront comme ils y sont entrés.

Phase matrimoniale.— On s'est rangé. On s'est marié. Le bal de l'Opéra avec les petits théâtres, les romans de Balzac, de George Sand, de Gautier, les poésies de Musset, ouvrent la série des premières curiosités. On la fait toujours carrée, cette première partie, avec un autre petit ménage, à frais communs. Soirée complète commençant à sept heures dans un minuscule cabinet

particulier, puis une encore plus minuscule avant-scène du Palais-Royal. Chacun rentre chez soi se préparer, s'encapuchonner. Je vous assure que ces

PHASE PHILOSOPHIQUE.

dames ne sont pas restées longtemps à leur toilette. Elles voudraient arriver pour le commencement... Loge retenue d'avance, dans laquelle, bon gré, mal gré, on restera interné jusqu'à quatre heures. Défense formelle à l'ouvreuse de laisser entrer qui que ce soit. Ah! mesdames, vous avez voulu aller au bal de l'Opéra! Vous en aurez pour votre argent et pour quelque temps. Pas

de promenades. Pas d'intrigues. Elles voudraient faire un petit tour dans le foyer, dans la salle... — A quoi pensez-vous ? Personne n'y va. C'est tout ce qu'il y a de plus commun. Si vous voulez y aller, vous irez sans nous, leur répondent en chœur ces messieurs, qui ont d'excellentes et anciennes raisons pour ne pas affronter les couloirs avec leurs femmes à leur bras. Elles ne s'amusent pas follement. Elles n'osent pas demander l'heure qu'il est. Elles sont révoltées de voir tant de femmes s'asseoir sur les genoux des messieurs, sur le devant des loges, et tant de vieux genoux papillonner auprès de ces demoiselles... Ah! quelle horreur ! à sa place même, dans sa loge de famille, dans la loge qu'elle occupe tous les vendredis... C'est abominable !

PHASE MATRIMONIALE.

— Vos maris en faisaient bien d'autres, murmure un ami qui a pu forcer la consigne.

A l'ennui, à l'écœurement succède un sentiment profond de tristesse. Ce sont ces dames qui demandent grâce et leurs fourrures. L'effet immoral est produit.

Si le souper n'avait pas été commandé, chacun serait retourné chez soi. C'est beaucoup de cabinet particulier en un jour. Le souper se ressent de cette pénible impression. Les huîtres ne paraissent pas d'une fraîcheur exagérée ; le consommé à l'œuf rappelle ces délicieux bouillons qu'on vous sert dans les gares ; la mousse de homard a tout l'air d'une purée à la

semoule... Leur chef la réussit bien mieux, sans aucune comparaison ; quant au foie gras, lorsqu'on en a mangé, préparé chez soi.....

En somme, une petite fête qu'on ne renouvellera pas. C'est peut-être ce que désiraient ces messieurs, ce qu'ils voulaient démontrer. Aussi, lorsque ces jolies petites femmes seront devenues de grandes mamans, ne manqueront-elles pas de dire à leurs fils, quand le moment psychologique du bal de l'Opéra se sera déclaré, et cela très sincèrement : Nous n'y sommes allés qu'une fois, votre père et moi, nous vous souhaitons de vous y amuser plus que nous.

LITTLE LADY.

REMARQUES

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

La femme irréprochablement belle est presque toujours sans danger pour notre liberté et notre sang-froid; celle qui n'a qu'un rien de beau nous est presque toujours funeste.

⁂

Telle qui dans son habit de grisette a l'air princesse, en costume de princesse reprend avec usure l'air grisette.

⁂

Comme la femme aime à décevoir notre amour et à aimer qui, comment et quand il lui plaît... ainsi la Renommée se moque de nos labeurs, et illustre les gens à son caprice.

⁂

Les femmes ont compris la jalousie d'une façon stupide, nous disait un original. Au lieu de prendre mal que *leur homme* fasse des conquêtes, elles ne devraient pas admettre, au contraire, qu'il y eût une autre femme au monde pour résister à celui qu'elles ont reconnu pour vainqueur.

⁂

Une femme passionnée pour la toilette nous fait un peu l'effet de l'auteur qui a un morceau à placer. Il faut que le monde en sache quelque chose... à tout prix.

⁂

Cruelle et fréquente méprise de l'amour : souffrir et s'offenser, pour l'objet aimé, de choses auxquelles celui-ci demeure insensible.

⁂

Rien ne nous refroidit envers ceux que nous admirons comme de voir ce qu'ils admirent eux-mêmes.

⁂

L'orgueil s'offense plus de certaines avances que de certains refus.

⁂

Où est l'esprit? Il n'est pas un mot ressassé, pas une vulgarité plate, pas une idée saugrenue, qui ne deviennent de l'esprit, selon l'occasion.

⁂

Ces figures à contorsions, et ces natures gesticulantes, indiquent à l'ordinaire des âmes peu fines et rarement pénétrantes. Les observateurs de race ont plutôt le front calme et le regard distrait.

⁂

La beauté d'une femme n'est délicieuse qu'avec un reste d'enfance dans les traits du visage... Comme l'amour qu'elle nous inspire n'est entier qu'avec un peu de la pitié tendre et protectrice que verse en nous l'enfant.

⁂

Il y a plus d'éloignement entre certains quartiers de Paris qu'entre des nations différentes.

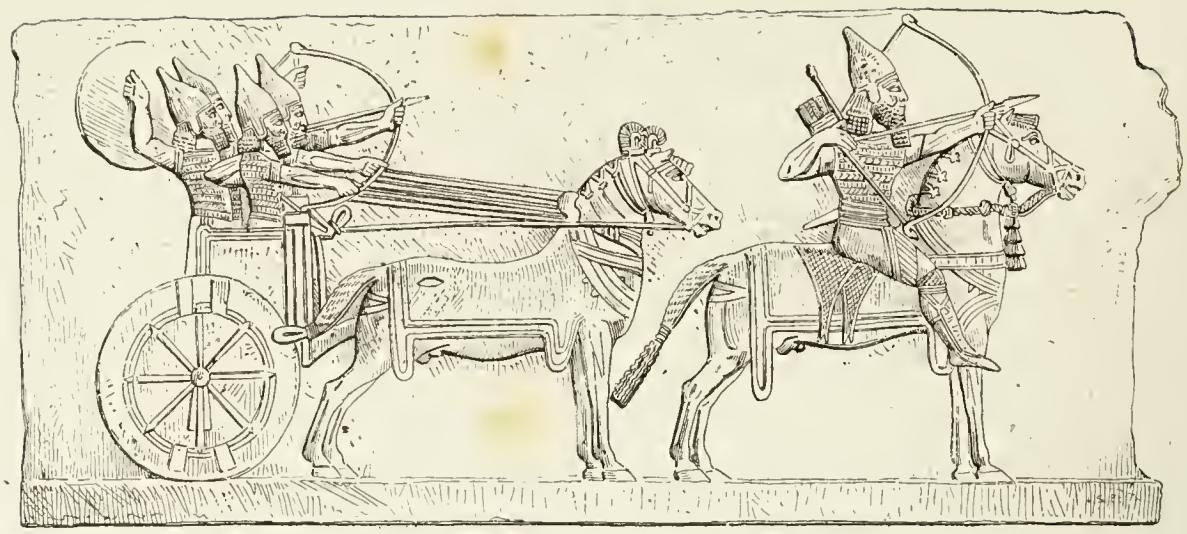
⁂

Paris recèle une joie propre : je veux dire le choc quotidien de ces rencontres, de ces retrouvers, entre gens venus de tous les coins de la France, ou des profondeurs de notre passé, et de ces cris de joyeuse surprise dont résonne à chaque minute tout Paris, et qui ressemblent à des éclairs d'amitié.

⁂

X... prétend qu'il n'y a pas d'opinions politiques, mais seulement des esprits contraires qui ont trouvé ce terrain pour se rendre la vie mutuellement déplaisante.

LOUIS DÉPRET.



BAS-RELIEF ASSYRIEN. — Musée du Louvre.

LE CHEVAL

EN ÉGYPTE ET ASSYRIE.

Les Égyptiens pratiquèrent-ils le cheval ? — Il faut bien le croire, puisque nous trouvons dans Bossuet cette phrase décisive : « Il n'y avait pas de meilleurs hommes de cheval que les Égyptiens ». Toutefois, dans leurs œuvres d'art il n'y paraît guère, et cela nous prouve assez qu'ils le pratiquèrent seulement sur le tard.

Il est à remarquer, en outre, que le cheval ne figure pas avec le bœuf, le bouc, le chien, le chat, le loup, l'ibis, l'épervier, l'ichneumon au nombre des animaux embaumés par les Égyptiens de l'ancien empire.

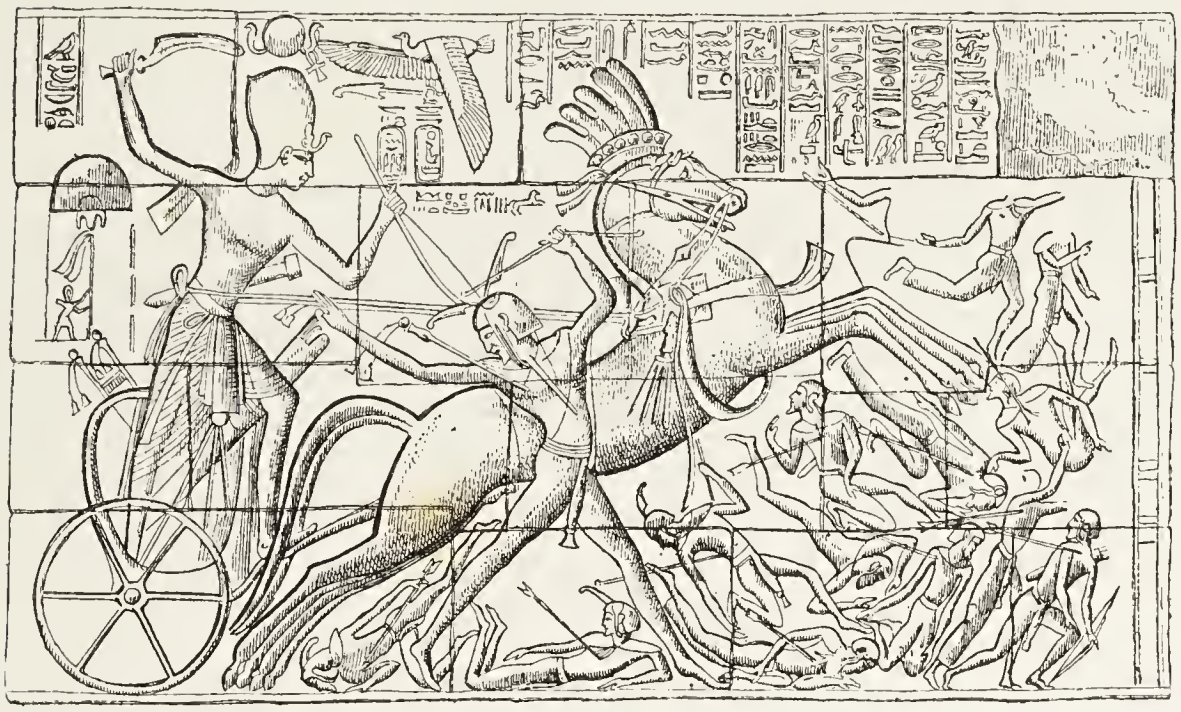
Diodore, dans sa minutieuse énumération de tous les animaux sacrés, ne le mentionne pas non plus ; et dans nos musées, si bien pourvus en figurines de bronze, de bois, de céramique ou de pierre, on cherche vainement son image.

Au Louvre, dans tout notre musée égyptien, si magnifique et si riche, il n'existe qu'une seule représentation du noble et vaillant animal. Ce sont deux petits quadrupèdes en or, hauts de deux ou trois millimètres, qui galopent sur le chaton d'une bague. On comprendra que nous nous abstenions de raisonner sur la forme, les proportions, les allures de coursiers aussi exigus.

A quelle époque faut-il placer l'introduction du cheval dans la vallée du Nil? La question est assez controversée. M. Prisse d'Avennes, dont on ne peut nier l'autorité en ces matières, estime que c'est pendant la XIIe dynastie qu'il fit son apparition et s'acclimata. Selon lui, il

aurait été amené et naturalisé en Égypte par les Hiksos ou pasteurs qui conquirent le pays [1] 2214 ans avant notre ère.

Mais M. de Sourdeval, compétent à d'autres titres, fait observer, avec beaucoup de raison, que les hordes envahissantes des Hiksos appartenaient à la race sémite ; or la race sémite ne possédait pas de chevaux à cette époque lointaine et ne les connut que plus tard [2]. M. François Lenormant



RHAMSÈS II SUR SON CHAR. — Bas-relief découvert à Thèbes.

va plus loin encore, il reporte à Thoutmès 1er, c'est-à-dire à un roi de la XVIIIe dynastie les honneurs de cette importation de si haute valeur [3] ; et M. Chabas, cité par M. Paul Pierret [4], se trouve à peu près d'accord avec M. Lenormant.

Une opinion si bien étayée semble donc prévaloir.

Mais, d'un autre côté, la Bible paraît donner raison à M. Prisse d'Avennes. Le patriarche Jacob a connu le cheval. Il en parle, en effet, dans cette étrange et prophétique harangue qu'il crut, au seuil de la mort, devoir adresser à ses nombreux enfants [5]. En second lieu, lorsque Moïse entraîna le peuple d'Israël à sa suite, l'armée de Pharaon possédait une

1. *Les Monuments d'Égypte,* in-folio.
2. *Le Cheval à côté de l'Homme*, par Ch. de Sourdeval, pages 18-19.
3. *Manuel de l'histoire ancienne de l'Orient*, t. 1er, p. 238.
4. Voir *Dictionnaire d'Archéologie égyptienne*, p. 127.
5. *Genèse*, chap. XLIX, vers. 17.

quantité de chariots et des « hommes de cheval[1] » ; les récits enthousiastes de l'*Exode* ne laissent là-dessus aucun doute.

Or, de ces deux événements, le premier, c'est-à-dire la mort de Jacob, se passa sous la domination des pasteurs, et le second eut lieu deux cents ans plus tard, c'est-à-dire aux commencements du nouvel empire.

On voit que le problème n'est point encore clairement résolu. Quoi qu'il en soit, les premières représentations du cheval relevées sur les murs de Karnak ne remontent point au delà de la XIXe dynastie, soit environ, — suivant les tables de Manethon et le tableau de Mariette, — à 1462 ans avant Jésus-Christ ; époque relativement récente, mais qui cependant pourra sembler être déjà d'une antiquité fort respectable.

Les plus beaux de ces animaux sont attelés au char de Ramsès II (le Sésostris des Grecs). Le plus souvent, ils sont au galop, s'enlevant sur leurs deux jambes de derrière et arrondissant leurs membres de devant à une hauteur qui n'a rien à démêler avec la vraisemblance.

On comprend que, dans cette attitude fantaisiste, il soit assez difficile de procéder à une étude sérieuse des formes et proportions de l'animal représenté. La seule chose qu'on en puisse dire, c'est que la bête paraît fine, haute sur les jambes et fort effilée. En outre, elle semble avoir beaucoup de sang.

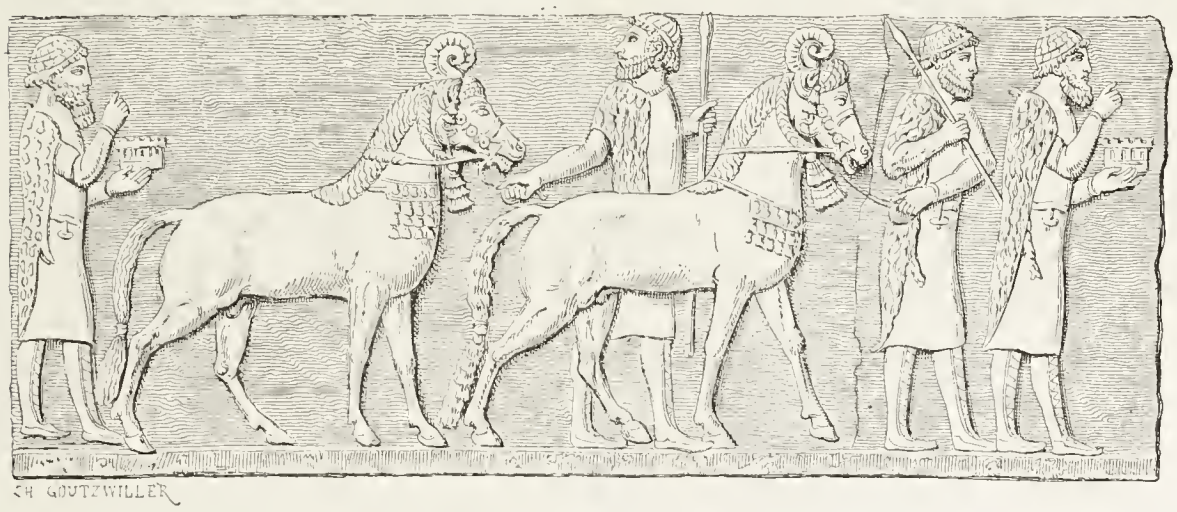
Bien longtemps, du reste, après ces essais graphiques, sous la domination des Ptolémées, plus de mille ans, par conséquent, après la mort de Ramsès Sésostris, les chevaux égyptiens n'auront rien perdu de leurs fougueuses allures ni de leur caractère difficile. Théocrite, dans *les Syracusaines*, rapporte une conversation de femmes grecques en passage à Alexandrie qui confirme les appréhensions que les images de Karnak font naître.

Fait à retenir : tous les chevaux figurés dans les peintures égyptiennes sont attelés à des chars. Ces chars sont petits et bas, montés sur des roues à six rayons. Les chevaux, en outre, sont harnachés avec luxe, leurs crinières sont tressées avec soin et cinq plumes d'autruche se balançant sur leur tête forment un majestueux cimier. Ajoutez qu'ils sont bridés et rênés presque comme ceux de nos jours. Et pendant le combat, le maître du char, pour avoir les mains libres, attache les rênes à sa cein-

1. *Exode*, chap. XIV, vers. 9 et suiv.

ture et semble diriger son fougueux attelage avec les mouvements de ses reins et les inclinaisons de son corps.

Quelques bas-reliefs de Thèbes nous montrent le Pharaon traîné sur un char luxueux par des chevaux au pas, richement caparaçonnés, la tête surmontée d'une superbe aigrette. Mais si l'allure calme de ces animaux en rend l'observation plus facile, il faut croire que leur image doit le jour à une main inexpérimentée, car leurs proportions s'éloignent singulière-



CHEVAUX ASSYRIENS MARCHANT AU PAS. — D'après un bas-relief du Louvre.

ment de celles indiquées par la nature. La hauteur du garrot est de trois longueurs de tête et la longueur du corps, loin d'être égale à sa hauteur, la dépasse de près d'un quart. Mais par contre, l'allure calme du pas est fidèlement observée.

*

Presque tous les chevaux assyriens, dont l'image nous est fournie par les superbes bas-reliefs que possède le Louvre nous apparaissent, eux aussi, attelés ou prêts à l'être. Il semble qu'à ces époques lointaines le rôle du cheval de selle ait été secondaire.

Cette particularité est d'autant plus curieuse que l'attelage de l'animal marque une étape élevée dans son dressage. Il indique, en effet, une domestication déjà ancienne et une docilité en quelque sorte héréditaire. En outre, comme le remarque Stonehenge, le grand historiographe du cheval anglais, cette habitude asiatique d'atteler le cheval oriental paraît d'autant plus extraordinaire que, par sa construction même, le coursier arabe est l'antipode du cheval de trait.

Celui-ci doit avoir l'épaule droite, l'autre, au contraire, l'a fortement inclinée. C'est ce qui faisait dire à l'écrivain spécial dont nous venons de tracer le nom : « Le cheval oriental est tout à fait impropre à certains usages, par exemple à tirer un poids et à donner dans le collier. Son courage, sa légèreté, la vivacité de son tempérament sont l'inverse de ce que la besogne réclame... Le cheval oriental et ses descendants tirent par saccades, et quoique l'habitude puisse modifier leurs allures jusqu'à un certain point, jamais on les élèvera pour le trait au niveau du cheval de charrette anglais. »

ASSYRIENS PORTANT UN CHAR.
Bas-relief du Louvre.

N'est-il pas étrange, après cela, que la première application du cheval en Orient, sa première manifestation dans l'art, nous apparaisse comme une adaptation à des fonctions si contraires à sa nature spéciale ?

Les Assyriens, nous l'avons dit dans notre précédent article, avaient le cheval en haute vénération ; aussi ont-ils apporté une attention et un soin extraordinaires à le bien représenter. Et grâce à cette attention, grâce à ce soin, il nous est facile de reconnaître dans les jolis animaux que nous montrent les bas-reliefs des palais de Korsabad et de Ninive, — gracieux étalons à la tête fine, à la croupe basse, toujours nerveux, délicats et fringants malgré leurs trois mille ans d'existence, — il nous est facile, dis-je, de reconnaître les ancêtres héroïques des chevaux arabes de nos jours.

Une autre preuve de l'estime toute spéciale des Assyriens pour ces nobles animaux, c'est la recherche extrême qu'ils apportaient à leur parure et à leur toilette. Ils leur tressaient la crinière, leur frisaient le toupet, leur ondulaient la queue, leur couvraient la tête de pompons, de houppes et de passementeries et les exemptaient généreusement de toute rude corvée. — Combien de bas-reliefs nous montrent, en effet, la troupe des esclaves ployant sous le faix des objets les plus encombrants et les plus divers,

et, au milieu de ces serviteurs surchargés, un cheval pimpant et paré, le dos nu, et libre de tout fardeau.

A en croire ces remarquables sculptures, les chevaux assyriens étaient de petite taille. Beaucoup même ne dépassaient pas la hauteur des poneys. Ce fait est attesté par la haute dimension des personnages qui leur font compagnie et par l'exiguïté des chars qu'ils étaient appelés à traîner. Ces derniers, bien qu'ils dussent contenir deux personnes : « l'homme de cheval », dont parle l'*Exode*, chargé de diriger l'attelage, et le guerrier combattant, étaient si légers que dans un bas-relief du musée du Louvre nous voyons deux hauts personnages porter un de ces chars sur leurs épaules, sans peiner aucunement.

Ainsi donc, à la taille près, ces jolis animaux présentent les mêmes caractères que les chevaux arabes de nos jours. Quelques-uns, datant de Sardanapale V, c'est-à-dire du VIIIe siècle avant notre ère, sont même si fins de race et si délicats d'exécution qu'on les croirait dessinés par Carle Vernet. Ils offrent, en effet, plus d'un lien de parenté avec les fougueux arabes, que le grand artiste fait caracoler entre les jambes des mamelucks de l'empereur.

Mais, tout en présentant la même élégance nerveuse, fière, hardie, fougueuse, ils sont mieux proportionnés, leur tête atteint les dimensions normales. Elle n'apparaît pas, comme dans les chevaux crayonnés par Carle Vernet, réduite à une exiguïté fort peu naturelle.

En outre, si dans l'allure de grande vitesse, les chevaux assyriens galopent les membres de derrière attachés au sol et l'avant-main parallèlement arrondie, par contre, dans les allures calmes, ils marchent d'une façon singulièrement plus correcte. Non seulement ils n'affectent pas, par le relèvement exagéré de deux de leurs membres, une pose du trot, mais ils avancent paisiblement les quatre pieds fixés au sol ou à peine détachés.

Ainsi par leurs justes proportions et par la vérité de leur allure, ces charmants animaux nous montrent heureusement résolu un problème devant lequel nos peintres et nos sculpteurs hésitent encore à l'heure actuelle, et dont Géricault, Horace Vernet et Meissonier, presque seuls parmi nos artistes modernes, ont compris l'importance et trouvé la solution.

HENRY HAVARD.

LE MONDE ET LA MODE

Le carême a tenu ses promesses, c'est-à-dire une ample moisson de fêtes. Il semble que ce faubourg Saint-Germain, que l'on croyait mort, atteint au cœur par le désastre et par la ruine, ait voulu protester de son existence. Jamais tant d'intimes réunions, ni tant de soirées musicales, la danse étant bannie par les austères, pour qui le carême reste une correction, sinon une pénitence.

Les dimanches de la duchesse de Bisaccia et ceux de la duchesse de Maillé, les mardis de la comtesse de Mirepoix, les vendredis de la comtesse de Trédern, les samedis de la comtesse de Pourtalès, les mardis, jeudis et samedis de la princesse de Bauffremont Courtenay, — la menue monnaie élégante de la saison mondaine, — ont fourni de charmantes *séries* où l'on s'est retrouvé presque chaque soir.

*

Parmi les belles réunions, il faut citer le second mercredi de la comtesse d'Argy, qui a été un véritable raout.

S. M. L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE.

Le joli hôtel de la rue de Lille est l'un des plus complètement féminins que je connaisse. Les salons, de pur style Louis XVI, encadrent la serre gigantesque à laquelle ils empruntent du jour par un cloître qui tient lieu de fenêtres. Leur magnificence gracieuse, leurs tons doux, d'une pâleur fraîche de pastel, leurs détails exquisement achevés, tout dans cet ensemble fait songer à ces adorables intérieurs de grandes dames, les compagnes et les amies de la reine de Trianon, à ces fabuleuses élégances

NAMOUNA.
Costume grec (3e tableau).

dont le raffinement reste pour nos bourgeoises d'aujourd'hui un insoluble problème.

C'est dans la galerie, dans le doux enveloppement du satin couleur de turquoise, coquettement drapé à l'entour des grandes glaces, le long des panneaux où grimpent des gerbes de fleurs, veloutées comme celles de Breughel, que l'on s'est réuni pour entendre la plus jolie de nos artistes.

Mlle Marthe Devoyod, la nouvelle étoile qui resplendit au firmament du Gymnase, a enlevé tous les suffrages de cette assistance de duchesses. Sa beauté et sa distinction les avaient séduites, ces délicates et ces raffinées, avant même qu'elle eût parlé. Et lorsque de ses lèvres roses elle a laissé échapper les fusées mélodieuses de *Sylvain* et de l'*Élégie* de Massenet, plus d'une larme a perlé le long des paupières attendries.

La Partie de chasse, le gentil monologue qu'elle a dit avec sa finesse spirituelle et coquette, a achevé son succès absolu.

NAMOUNA.
Sangalli et Mérante (2e tableau).

*

Puis le 17 la *crémaillère* de la duchesse de la Trémoille a semblé aux heureux invités l'éclosion d'un conte d'Orient.

Rien de plus étran-

gement magnifique que ce palais qui s'est élevé à l'entrée des Champs-Élysées, dans l'avenue Gabriel. Une allée en pente douce conduit à un vestibule un peu écrasé où surgit l'escalier à double rampe, qui s'arrête à un vaste palier au fond duquel une glace immense reflète, dans l'encadrement de la verdure, le grand balcon, véritable terrasse aérienne de Sémiramis. Après le palier, un hall gigantesque qui précède l'atelier, une salle énorme avec des plafonds en ogives, volés à quelque église gothique, débris majestueux d'un passé grandiose, pour lequel la duchesse de la Trémoille garde un culte religieux. Tous les arts et toutes les splendeurs semblent s'être donné rendez-vous dans cette salle fastueuse. Meubles, peintures, tapisseries, bibelots, chefs-d'œuvre de tous les âges et de tous les maîtres, épaves de tous les pays et de toutes les époques, c'est un chaos fabuleux : cela fait songer à une vallée de Josaphat dans laquelle un magicien eût commandé le rassemblement de toutes les merveilles humaines.

NAMOUNA. — Sangalli masquée (2e tableau).

NAMOUNA. — Mlle Invernizzi (2e tableau).

Au fond, un escalier conduit à un bureau et à une bibliothèque superposés en deux petits entresols, qui montrent que l'étude, comme l'art, est l'hôte assidue de ce palais.

La salle à manger, pleine de fleurs

et de verdure, est à droite. A gauche, un salon digne de Versailles, coupé au milieu par une colonnade d'or. Les panneaux, blancs et or, représentant un coin de chasse, ont été découverts par la duchesse dans un vieil hôtel de la place des Victoires. L'ameublement qui les accompagne est bleu et or.

GALANTE AVENTURE.
Mlle Chevalier (Gilberte).

Tel est le cadre magique des fêtes promises. Celle qui suivra la crémaillère, fixée à la semaine de Pâques, est destinée aux jeunes amies de Mlle de la Trémoille, auxquelles la gracieuse jeune fille veut offrir l'enchantement de sa princière demeure.

L'Opéra remplit les jours où manquent les réceptions. C'est là que se retrouvent les belles abonnées dont la guirlande radieuse transforme les merveilleuses loges en une galerie où les délicates silhouettes de ces femmes fées, tout éblouissantes de pierreries, tout embaumées de fleurs, semblent tracées par un maître divin.

Par exemple les alternatives de clartés, noyant la salle de lumière, pour retomber le lendemain dans les ombres grises des lustres ternes et des girandoles endormies, désespèrent les coquettes dont les toilettes s'écrasent ou se fanent à ces contrastes. Ah ! que l'on regrette le vieil Opéra avec son éclairage mesuré, ses ors sagement distribués, ses proportions plus réduites et son élégance absolue !

LES RANTZAU.
Mlle Bartet (Louise).

Ses chanteurs aussi. Car les sujets manquent absolument à l'Académie musicale. En dehors de Krauss et de Maurel, que nous sommes loin du temps où rayonnait la Nilsson à côté de Mme Carvalho, où Faure emplissait l'immensité, de sa voix puissante qui faisait vibrer les âmes !

Aussi le répertoire est pauvre, forcément. On redit éternellement les mêmes opéras et les spectateurs lassés oublient

parfois de les écouter. On promet du nouveau et ce nouveau fuyant s'enfonce à l'horizon, décevante illusion qui amuse les espérances et désespère les abonnés ! Aussi l'on prend revanche avec les ballets. Pour s'être fait attendre et pour avoir été discuté, *Namouna* n'a pas eu un moins réel succès. Jamais plus gracieux assemblages de couleurs diaprées n'ont été groupés en vivants tableaux devant les spectateurs éblouis. Sangalli, enfin rétablie, s'est montrée plus charmeuse que jamais, aérienne comme une libellule, vive comme une fauvette, poétique comme une strophe amoureuse.

LES RANTZAU.
Worms (Georges).

LES RANTZAU.
Coquelin (Florence).

Des amateurs sérieux trouvent cette musique fort bien rythmée, et la valse des fleurs, bissée presque chaque fois, est incontestablement mélodieuse. Les décors sont féériques et la *Sieste des Esclaves* fait rêver des Nuits de Cléopâtre.

*

Galante Aventure a ses partisans comme ses ennemis. Il y a tant de *premières*, ce mois-ci, que le temps me manque pour m'arrêter à cette jolie musique, toute pleine de charme et de gaieté. La *sérénade* mérite pourtant d'être mentionnée ; quant aux costumes, une grosse critique aux toilettes de bal dont les couleurs sont mal harmonisées.

LES RANTZAU.
Got (Jean Rantzau).

Les Rantzau ont enregistré un succès de plus au Théâtre-Français qui a eu tant de bonheur depuis quelques années : succès d'acteurs surtout, car la pièce est surannée, terne et monotone. Pièce de braves gens dont l'honnêteté même est la pierre d'achoppement. Mais cela est joué avec une telle finesse, de

GALANTE AVENTURE.
Mme Bilbaut-Vauchelet (Armande).

telles nuances, un tel esprit, que même les passages les plus médiocres acquièrent au contact de ces talents divers une perfection absolue.

Et sur tout cela règne la grâce délicate, l'exquise distinction, la douceur attendrie, le charme captivant de Julia Bartet, cette adorable artiste qui sait être aussi bien la plus touchante des ingénues que la plus accomplie des grandes dames, mettant un peu d'elle-même à chacun de ses rôles et les idéalisant tous. Dans ce cercle d'élite, Mlle Bartet brille de son pur éclat. Chacune de ses apparitions est un triomphe. Et, toujours calme et modeste, elle fuit les applaudissements comme le tapage des fêtes, leur préférant le doux refuge de son foyer, les chères tendresses intimes mêlées au labeur incessant de l'artiste insatiable. Comme les violettes, ses sœurs et son emblème, elle veut l'existence cachée des âmes délicates que heurtent les bruyantes agitations. C'est seulement à la scène, appelée par quelque création nouvelle, qu'elle se montre radieuse, enivrée de fièvre, se dévoilant tout entière, avec des éclats de génie, la plus parfaite comédienne que je connaisse, tragique et tendre, gracieuse et chaste, amoureuse et tendre, émue et émouvante.

Il y a encore *Coquelicot*, *Othello*, *Fatinitza*, *Madame le Diable* qui envahiraient volontiers cette chronique.

GALANTE AVENTURE.
Taskin (rôle de Virgile).

Le court séjour de l'impératrice d'Au-

TOILETTE DE PRINTEMPS

Typ. A. Quantin.

triche a donné comme un regain au goût et aux choses sportiques cynégétiques qui sont devenus chez nous la base de toute élégance. Il semble que de cette royale personnalité, étrange comme une héroïne de roman, hautaine comme ces Habsbourg dont elle porte la couronne, belle à la façon des amazones, cavalière et cependant véritablement souveraine, émane une séduction toute puissante. Ses tendances mêmes s'imposent à son insu et c'est son exemple qui a entraîné plus d'une de nos belles chasseresses.

Comme la chasse n'est point de saison, c'est au concours hippique que se reportent les élégantes. Jamais ses débuts ne furent plus brillants. Durant la semaine sainte il partage avec la *Potinière* les faveurs des jolies mondaines qui cherchent à se réunir.

Vous ne savez pas, peut-être, ce que c'est que la Potinière. Tout simplement un coin de l'avenue de l'Impératrice où chaque matin la mode condamne les aristocratiques paresseuses à venir promener leur caniche blanc, noir, marron ou gris de fer, tout en jasant à l'envi et mettant à toutes sauces leurs belles amies les absentes.

Bien peu de mariages ce mois-ci, le carême mettant un point d'arrêt entre ceux du carnaval et ceux d'après Pâques. Le seul que je puisse enregistrer est celui de la princesse Jeanne, fille du prince Pierre Bonaparte et sœur du prince Roland, avec le marquis de Villeneuve d'Esclapon, appartenant à la grande maison des Villeneuve de Provence.

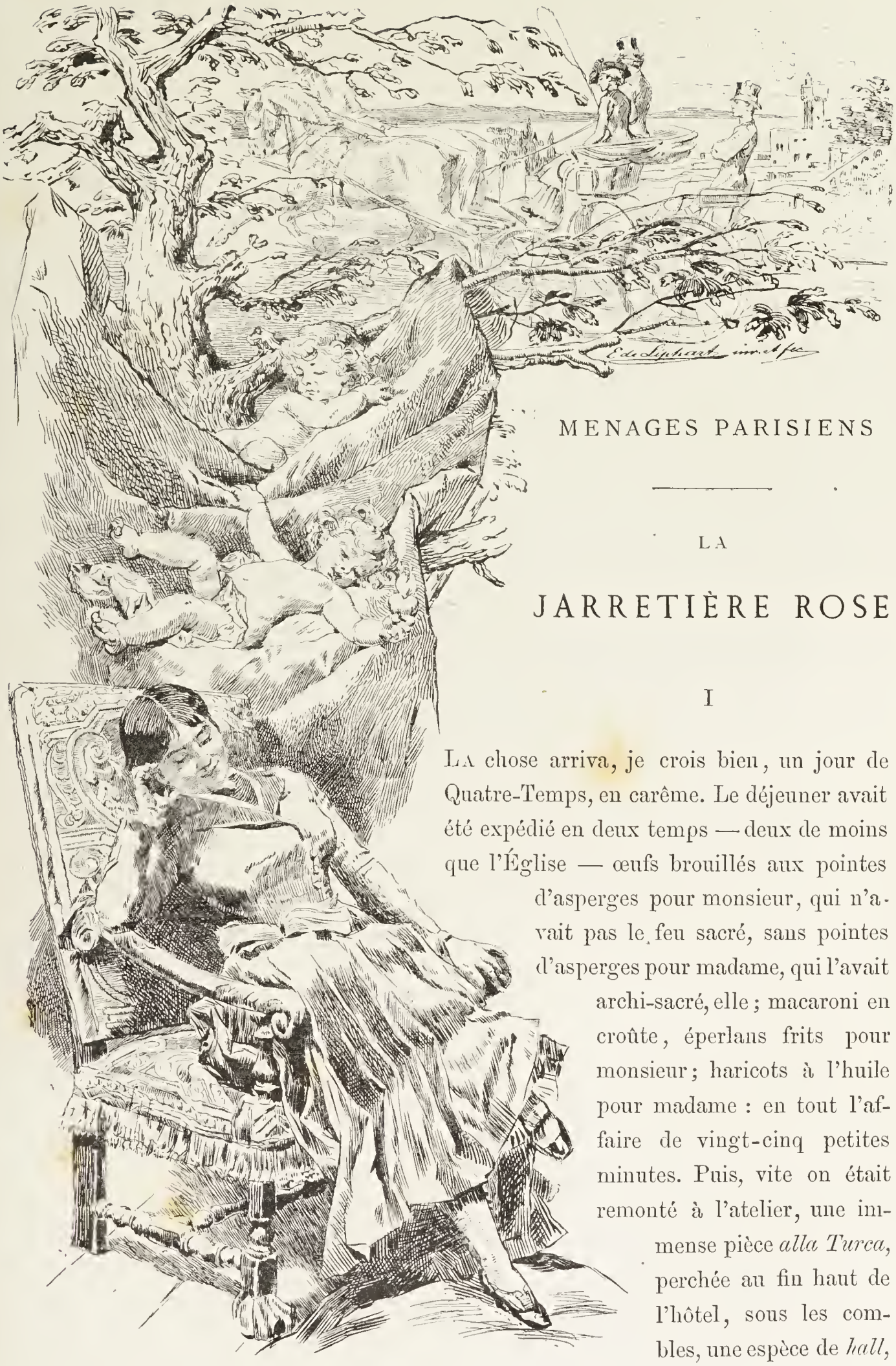
La jeune princesse était fort jolie dans sa toilette de mariée, en satin blanc, brodé de roses et d'oranger. Le corsage, très original, un habit à la Barras, un peu cavalier peut-être pour la circonstance. Le voile, en tulle illusion, était retenu par deux touffes d'oranger. Une autre touffe au corsage, posée à l'épaule gauche. Avec ses cheveux noirs et ses grands yeux veloutés la jeune femme était ravissante et elle n'eût pas eu besoin, à coup sûr, des deux millions jetés par son frère dans la corbeille de noces, pour séduire l'élégant gentilhomme dans la main duquel elle a posé sa petite main.

Il ne me reste plus de place pour parler de la mode. La gravure ci-jointe sera d'ailleurs plus éloquente que ma plume pour indiquer le plus coquet

costume de printemps que puisse porter une Parisienne. La jupe, plissée, est en satin écossais prune et or, en passant par toute la gamme des tons violets. La draperie est en cachemire de l'Inde prune, comme la petite casaque parementée, ouverte sur le gilet de chasse en satin écossais. Le chapeau Ligueuse, en paille dorée, est doublé de velours prune bouillonné. Sur la calotte un fouillis de dentelle bise achève le grand panache violet sombre et cela sied adorablement aux jeunes visages qui empruntent à cet arrangement coquet une crânerie provocante de jeunes frondeuses, une ressouvenance gracieuse de ces belles têtes de galantes damoiselles célébrées par le pinceau de Van Dick ou de Rubens.

MAGALI.

L'Editeur-Gérant : G. DECAUX. Paris. — Typ. A. QUANTIN.



MENAGES PARISIENS

LA

JARRETIÈRE ROSE

I

La chose arriva, je crois bien, un jour de Quatre-Temps, en carême. Le déjeuner avait été expédié en deux temps — deux de moins que l'Église — œufs brouillés aux pointes d'asperges pour monsieur, qui n'avait pas le feu sacré, sans pointes d'asperges pour madame, qui l'avait archi-sacré, elle ; macaroni en croûte, éperlans frits pour monsieur ; haricots à l'huile pour madame : en tout l'affaire de vingt-cinq petites minutes. Puis, vite on était remonté à l'atelier, une immense pièce *alla Turca*, perchée au fin haut de l'hôtel, sous les combles, une espèce de *hall*,

disait monsieur, qui n'en était pas peu fier, l'ayant pièce par pièce rapporté de son grand voyage de garçon en Égypte, une espèce de *halle*, disait madame, qui y gelait — avec son feu sacré.

Debout, la palette au poing, devant son chevalet d'ébène, dans la pleine lumière de la baie savamment drapée d'une gamme de stores pâles, monsieur, l'œil inspiré, donnait le dernier coup à son « envoi du Salon », *une douzaine Ostende* dans un plat de Chine.

Un très joli brun, monsieur : la raie une idée large par exemple, à peu près comme un petit chemin dans une pelouse, un petit chemin tracé par de toutes petites bottes. Et d'une gaieté, ce jour-là! Il venait de finir son demi-citron : et, content, il resta une seconde extasié devant sa « nature-morte », ruminant le mot de son maître, le grand Baccanelle, de l'Institut, le peintre d'histoire, qui, la veille, amené devant le tableau, s'était écrié :

— *Chouette*, mon petit! Il n'y manque que le chablis *première!*

Madame, elle, n'était pas gaie, gaie. Oh ! non. Blottie au coin de la cheminée, sous un palmier énorme, elle lisait le feuilleton du *Figaro*.

Très gentille, madame : une blonde, une vraie, garantie bon teint ; mais l'air si malheureux dans son peignoir de cachemire noir garni de crêpe anglais : une poupée fagotée d'un collet de croque-mort. Et, malgré que ce fût Quatre-Temps, elle avait des impatiences, madame : le journal criait dans ses doigts ; et elle soupirait, soupirait, en branlant son pied en cadence, un amour de pied chaussé de mules pointues à se faire les ongles avec.

Dame ! si vous croyez que ce soit drôle, à peine mariée depuis un an, d'en être à son troisième deuil de laine! Pas plus tard que la veille, juste le jour qu'Aurelly devait livrer à madame sa première robe mauve, paf! la troisième grand'tante s'était laissé mourir — exprès, pour la faire bisquer. Il y avait dix ans qu'elle traînait, paralysée de partout : qui l'empêchait de traîner encore ?

Une tante de monsieur, naturellement.

En avait-il de ces *grand'tantes*, monsieur ; pas une famille, un *douar*, un vrai *douar!* Et pas un sou d'héritage ; pas seulement de quoi payer le crêpe anglais !

Et c'était une vie, cela, jamais une sortie du soir, jamais dans le monde, jamais aux courses ? Du noir, toujours du noir, des cols de tulle et des bijoux de jais : bien la peine d'avoir eu 50,000 francs de diamants dans sa corbeille ! Allez donc jouir de la vie, dans cette tenue ! Elle avait la rage

de « jouir de la vie », madame. Lui, monsieur, qui avait beaucoup joui de la vie dans le temps, était au septième ciel de ces deuils. Il était si *couche-tôt* et si *pot-au-feu*, à présent : plus du tout de feu sacré, plus du tout !

Et, tout en lisant son feuilleton, une affaire de Montépin très dramatique, madame songeait que monsieur, dans son horreur des sorties du soir, avait peut-être bien un peu empoisonné ses grand'tantes.

— Hum ! fit monsieur; hum !... hum !

Une invite, cette toux, pas autre chose.

Mais elle rageait trop pour entendre, madame, aux prises avec un coquin de petit rayon de soleil, qui, au travers des raquettes du palmier, s'entêtait à lui faire de l'œil sur son journal. A la fin elle se mit debout, très en colère, et, se retournant :

— Mais fermez donc ce store ! dit-elle. C'est insupportable !.. Je crois que vous le faites exprès.

Puis, sans attendre, elle bondit à la fenêtre et commença de fourgonner dans les cordons du tirage, s'embrouillant, très nerveuse, très nerveuse.

Elle s'était pendue des deux mains à un des cordons, et le tirait à toute force. Il y eut un petit crac ! et monsieur se trouva là bien à point pour recevoir madame dans ses bras.

— Hou ! la méchante, qui démolit mon mobilier !... Hou !

Et il l'embrassait, la câlinait. Mais elle se débattait, grognant :

— Voulez-vous me lâcher !.... Voulez-vous bien.. ? — Lâchez moi ou je crie, vous savez, comme l'autre fois que Baptiste est monté pour voir s'il y avait le feu et...

— Et...? et...? Finis-la donc, l'histoire, finis-la donc !

— Chut ! Marcel, en carême !

— Eh bien ! je vais la finir, moi !...

— C'est un péché, tu sais, c'est un péché !

— Alors jure, ma petite biche, que tu ne feras plus de *bobo* à mes innocents cordons de tirage ?

— Oui, à une condition !

— Laquelle ? Dis vite laquelle ?

— Tu me donneras ton coffret de mariage, tu sais, l'ancien, celui de Marie-Antoinette ; mais, ne fais donc pas la moue comme ça ! Donne vite. Ça manque dans mon petit salon Louis XVI. Toi même, l'autre jour, tu as dit...

— Oh ! interrompit monsieur, tu brodes, Marie-Louise, je crois que tu brodes...

— Du tout, je me rappelle très bien. D'abord, depuis la vente Double, on donne beaucoup dans le coffret Marie-Antoinette...

— Mais...

— Oui, Marie-Antoinette ! Je n'ai pas inventé qu'il te venait de ta tante des Églises, propre nièce d'une dame de la reine...

— Vrai ? Tu crois que je...?

— Comment ! si je crois ! — Mais donne donc, coquin ! »

Elle avançait ses lèvres, tout près, tout près. Le moyen de ne pas lui donner...?

Oh ! comme alors elle dégringola vite des bras de monsieur, madame, pour courir sus au coffret, une boîte longue en cuir rouge, timbrée d'une dentelle aux petits fers, placée très haut sur une crédence et qu'elle guignait depuis longtemps. Grimpée sur un tabouret, elle l'attirait à elle, à bout de bras. Et tout de suite elle se mit à le vider sur le tapis, et je te vide, et je te vide, pendant que monsieur, un brin troublé, la regardait faire.

Un souvenir de garçon, ce coffret, où il serrait ses lettres. Et monsieur était en train de se demander si dans l'auto-da-fé d'avant la noce il n'avait pas oublié là-dedans quelque poulet. Diable ! si la déveine voulait...! Elle était si jalouse, madame ; au point d'avoir supprimé « le modèle femme » et condamné monsieur aux natures mortes.

...Madame s'était relevée, tragique, et marchait sur monsieur, brandissant une jarretière rose, qu'elle venait de trouver dans une enveloppe.

— Qu'est-ce que c'est ?... dites ?... qu'est-ce que c'est ? fit-elle en chevrotant un peu.

— Mais je ne sais pas... je ne...

— C'est à vous ?... Répondez... mais répondez donc ?

— Non !... mais non, ce n'est pas à moi ! Je n'ai jamais porté...

— Pas même étant garçon ?

— Pas même étant garçon !... C'est quelqu'un qui aura oublié...

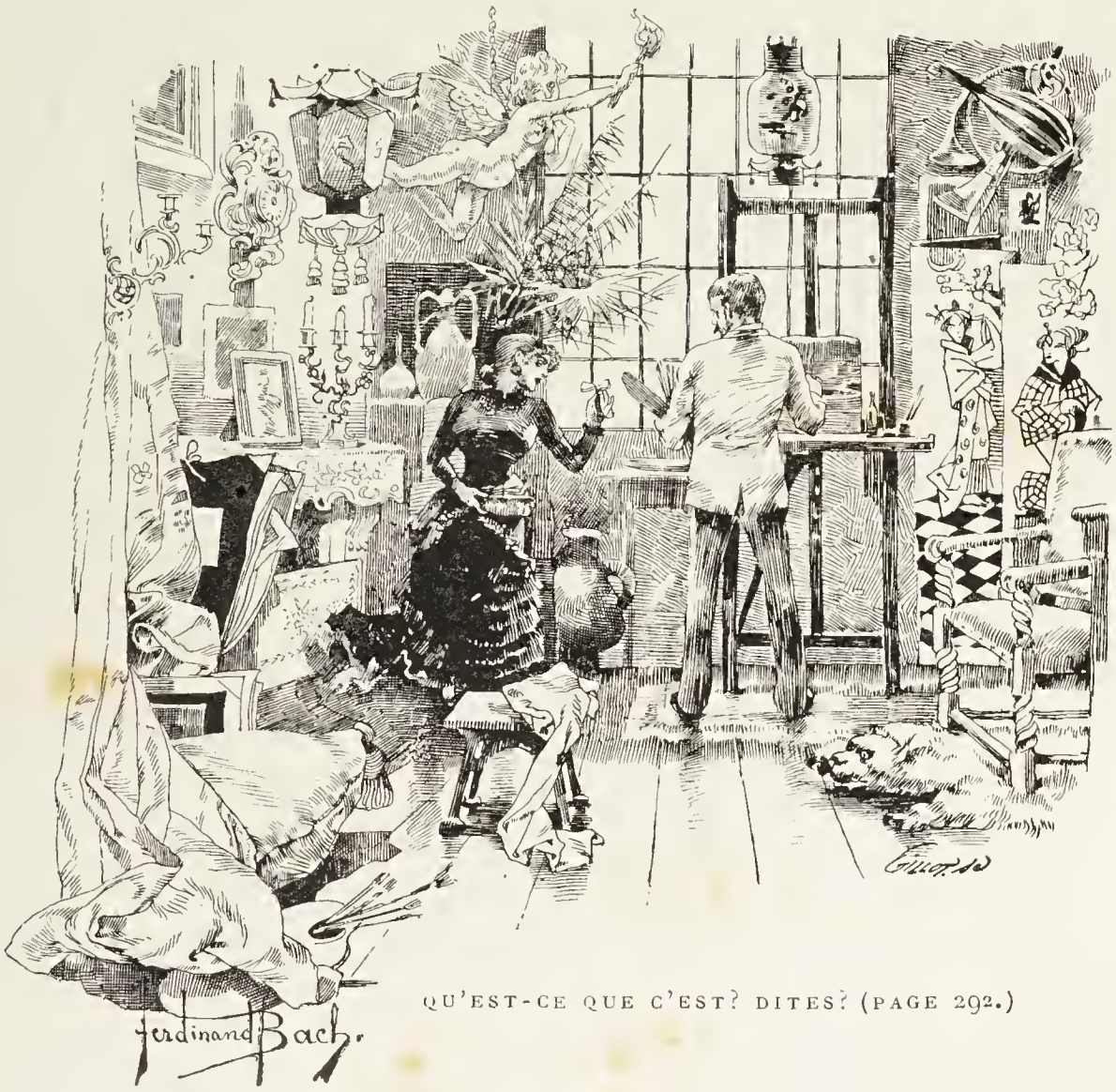
— Qui ça ? oublié ?... qui ça ? rugit-elle, et ses petits pieds battaient le tambour par terre — qui ça, voyons ?... Peut-être Marie-Antoinette ?

— Oh ! non ! dit monsieur... non, je ne... crois pas... Diable !... Marie-Antoinette !... non !... à moins.. cependant....

Madame s'était rapprochée, en glissant comme au théâtre, et, lui fourrant sous le nez la jarretière :

— Qui ça? répétait-elle, qui ça ?... qui ça ?

— Une de vos amies sans doute !... Baptiste l'aura trouvée... en balayant, et... Oui, c'est vrai, ça sent le *Kiss-me-quick !*



QU'EST-CE QUE C'EST? DITES? (PAGE 292.)

— Non, monsieur ! non, ça sent la créature, monsieur !... Ça sent la créature, monsieur !..... Mes amies à moi ne sèment pas leurs jarretières, monsieur... C'est bon pour les vôtres !... Allons ! débarrassez-moi de cette guenille... misérable !

Monsieur tendait déjà la main, en victime, quand elle, se ravisant :

— Après tout, non ! fit elle. Je la garde... Ça peut servir !

Et, ayant renfermé la jarretière bien proprement dans son enveloppe,

elle la mit dans sa poche et sortit avec le coffret de Marie-Antoinette, un coffret bien dégénéré.

II

Il était seul, monsieur, seul avec sa *douzaine Ostende*, sacrant de la belle manière : et des tonnerre ! par-ci, et des nom d'un chien ! par-là. Oh ! non, pas le feu sacré, pour parler si gras un jour maigre !

Furieux, il piétinait, piétinait, manœuvrant son appuie-main comme un sabre.

Vrai de vrai, c'en était-il une déveine ? Comment prévoir que dans ce coffret de mariage...? Joliment mal habité pour un coffret de mariage !

Aussi avait-on idée d'être jalouse comme ça ? Pour un vieux petit bout de jarretière anonyme ! Le passé est le passé, n'est-ce pas ?

Oh ! dire qu'il avait été assez bête pour...

Et monsieur, qui s'était arrêté, eut un regard de mépris pour sa nature morte (du petit art, sa nature morte), à l'idée qu'il avait été assez bête pour...

La faute de son père, cela ; est-ce que, sans cette validation difficile, il eût de sa vie songé au mariage ?

Mais voilà, il y avait la validation. Pas une chose commode : il était si clérical, *papa !* Ah ! il l'avait, lui, le feu sacré. Chocolatier honoraire, à cause qu'il s'appelait Martin (du Doubs), pour se distinguer des Martin (du Nord), et que durant une saison d'eaux à Marienbad il avait été reçu par Henri V, ne se croyait-il pas gentilhomme, engagé d'honneur envers le « trône et l'autel » !

Son élection de député avait été un scandale : reconstruction de l'église, fondation d'un hospice, entretien des bonnes sœurs, pétards à la Saint-Henri — un scandale, un véritable scandale. Il avait beau jeu, le rapporteur, une *vieille barbe,* ennemie des *calotins.*

Alors, pour faire valider *papa,* monsieur avait épousé Marie-Louise, la propre fille de la *vieille barbe.* Une victime de la piété filiale que monsieur.

Mais Marie-Louise était si blonde, si blonde ; pas *vieille barbe* du tout, un *chic* pour s'habiller, et le feu sacré, pour le « trône et l'autel » ! Ayez donc

des proscrits de décembre dans votre famille ! Mais, comme elle disait, « ça n'est pas bien porté, la démocratie ! » Le premier mois avait été véritablement suave ; on s'était installé dans une villa du Port-Vieux à Biarritz, et en avant la grande passion. Il y avait bien par-ci par-là de petites *piques*, à propos du « feu sacré », des parenthèses du nom que madame coupait volontiers ; mais juste de quoi rendre la sauce... piquante.

Rentré à Paris en octobre, on avait acheté rue Prony un hôtel charmant, trois pièces par étage ; pour un oui, pour un non, il fallait monter soixante-quinze marches : un hôtel charmant enfin ! C'est alors que le caractère de madame s'était montré dans son horreur.

Une tigresse, une tigresse du Bengale ! Défense absolue des « modèles femmes » ! Monsieur était depuis un an livré aux bêtes, aux crustacés principalement. Ce qu'il avait avalé de douzaines d'huîtres !

Pas de mère, il fallait lui rendre cette justice, et un père consigné à la chambre pour cause de gastralgie — elle avait tant mangé de jésuites, la *vieille barbe*, — mais dame ! le feu sacré pour les sorties du jour, du soir, pour le *chic*, pour la noblesse ! Le feu sacré pour tout, excepté pour le pot-au-feu. Ça, madame n'en voulait point, sous aucun prétexte. Elle entendait « jouir de la vie ».

Heureusement qu'il y avait eu ce deuil des grand'tantes !

Monsieur s'était remis à faire les cent pas : soudain il buta dans le tas de lettres que madame avait vidées sur le tapis, et, se baissant, il ne put se tenir de rire, monsieur, à la vue d'un mignon petit billet, un vrai billet de cuisinière, plein de pâtés sur les fins de mots. Ah bien ! si elle avait trouvé ça, madame !... Jamais *ça* n'aurait pu passer pour de l'écriture de Marie-Antoinette.

Il s'allongea sur un divan, épelant à demi-voix, très en gaieté. Arrivé au bas de la page, il lut haut :

— « Ton chien-chien chéri, Léontine ». — Parbleu ! fit-il, avec une tape sur le front, la jarretière... ah ! ah ! c'est la... ah ! ah ! ah ! la jarretière de Léontine !

Et d'un coup la mémoire lui revint de sa dernière soirée de garçon, tête à tête avec sa « belle petite ». C'était au restaurant du Moulin-Rouge, le soir du Grand Prix, dans le petit salon jaune du premier. On avait à table

et gaiement, chanté les dernières prières. Il avait le menu sur le bout de la langue, ce menu, que, pour la circonstance, il avait peint lui-même à l'aquarelle. Pas de potage : des huîtres, du melon. Elle adorait le melon, Léontine. Puis la truite saumonée sauce verte, les cailles rôties, les foies de Toulouse à la glace, les écrevisses bordelaises, et du champagne, tout le temps du champagne.

Après on s'était dit adieu — un chiffre énorme de fois — sur le divan où on était assis. — Ah ! il l'avait, alors, le feu sacré. — Et Léontine, ayant dégrafé sa jarretière, lui avait fait jurer de la garder toujours, en souvenir d'elle.

Et il fallait que madame...

.... Ce n'était bien sûr pas comme souvenir qu'elle voulait la garder, cette jarretière. Pourquoi alors ?

III

Ce qu'il avait gagné au moral, monsieur, c'est à ne pas croire. Plus de volonté : un ange pour la douceur, l'ange de la nature morte. Madame lui demandait-elle des fonds pour ses œuvres de propagande conservatrice, des fonds pour les Universités catholiques, des fonds pour le denier de saint Pierre, il lui ouvrait sa caisse avec ces mots :

— Tenez, prenez vous-même, ma petite biche !

S'agissait-il d'une démarche à tenter près de son ami, le député du Rhône, un « affreux rouge », d'une vente de tableaux à organiser pour les victimes de l'article 7, monsieur plantait là ses pinceaux afin de courir les ateliers, les cercles, les ministères. Il ne manquait plus la messe, et, s'il votait encore pour Gambetta, il n'appelait plus jamais le *roy* — l'*homme au mouchoir;* même il disait quelquefois «Monseigneur ».

Le père de monsieur jubilait, à plat ventre devant sa belle-fille, baptisée « forte tête du parti ».

Pensez si la *vieille barbe* avait d'abord fulminé ; puis, sa fille et la maladie aidant, il en était venu, lui mortel, à abjurer ses immortels principes, à faire sa paix avec les *calotins*.

Elle menait tout à présent, madame. Après un petit deuil de six semaines, elle avait commencé à jouir de la vie, à jouir énormément de la vie, à jouir chez les couturiers, à jouir chez les modistes, chez les carrossiers,

chez les marchands de bric-à-brac, partout. Et dame! le soir ça marchait, chez la marquise de ceci, chez la princesse de cela, tous salons bien pensants, cela va sans dire.

Sans ombre de révolte, monsieur suivait bien gentiment. Le frac, c'était sa livrée maintenant. Éreinté, faisant de la nuit le jour, il eût bien

VRAI! J'APPELLE... (PAGE 300.)

aimé au moins à faire du jour la nuit. Ah bien oui! Et les visites, les quantités de visites, et *l'Hippique*, et le *Bois* de quatre à cinq. Toujours avec madame, qui se méfiait.

Ce pauvre monsieur, il vous avait une mine! Et sa raie qui s'élargissait!

A cause de quoi tout cela? A cause de la jarretière.

Un fameux talisman, allez! Monsieur renâclait-il par hasard, vite le

petit serpent rose sortait de sa cachette. Il n'en fallait pas plus : monsieur devenait rouge, très rouge. Il avait honte, ce pauvre monsieur.

Si je vous disais que jamais, jamais il n'avait tâché de le reprendre, vous ne me croiriez point, n'est-il pas vrai? Mais l'objet était en sûreté dans une caisse dont madame gardait la clé à son cou, accrochée avec ses petites médailles. Et porter la main sur madame, cela, monsieur ne l'eût pas pu, depuis... depuis l'histoire du coffret.

Pas l'envie qui lui en manquait pourtant. Exilé par madame dans sa chambre de garçon, il se mangeait les sangs de la bonne sorte. Oh! ces deux mois de jeûne, cette diète, comme ça rallumait le feu sacré, cela! Sans compter que de voir madame si jolie, costumée en « vie à outrance », ça le grattait ferme au bon endroit.

Tant il y a qu'une nuit, comme ils roulaient en coupé vers leur quatrième bal, monsieur, allumé soudain par un décolletage extraordinaire, s'était penché, penché, la bouche en cœur : et bien sûr il aurait fait un malheur, si madame, qui le guignait, ne l'eût arrêté net par un :

— Eh bien! Eh bien! chevalier de la jarretière... rose!

IV

C'était le soir du Grand Prix. Il était six heures trois quarts, et, dans l'avenue du Bois de Boulogne encombrée, parmi les poussières blondes du retour, monsieur et madame rentraient des courses au pas de leur vis-à-vis neuf à huit-ressorts.

La première fois qu'elle quittait le deuil pour de bon, madame : toute en foulard Watteau, « cuisse de nymphe », pointillé de petites têtes de coqs ton sur ton, le chapeau de rotin en « trou de souffleur » alourdi d'un piquet de roses-thé, gantée jusqu'au coude, l'ombrelle fleurie, avec aux oreilles une paire de « dormeuses » de mille louis qu'elle étrennait. Car depuis trois mois elle étrennait tout le temps, madame. Ah! cette jarretière était une chose admirable : enfoncée, la lampe d'Aladin!

Monsieur, lui, n'était pas ce qui s'appelle à hauteur. L'œil fiévreux, charbonné en-dessous, les joues creuses, et une envie de dormir à crier. Très correct d'ailleurs, le paletot court de drap blanc traversé d'une lorgnette en écharpe, le chapeau gris à longs poils, la tenue du parfait *sports-*

man. Quelle chute pour un véritable artiste! Il y était venu cependant ; parce que, dans la pensée de madame, pour bien jouir de la vie, il est essentiel d'avoir un mari *sportsman.* Et cela précisément le jour qu'il commençait à être célèbre avec sa *douzaine Ostende,* qui lui avait valu une mention (pas du petit art décidément).

Oh ! cette jarretière, cette jarretière !

Et toujours l'exil par surcroît! Défense à monsieur d'approcher madame à moins de deux longueurs. Quelle vengeance pour une jarretière, trois mois de célibat, trois mois de cellule avec interdiction des droits... du seigneur !

Et plus ça allait, plus monsieur sentait bouillir au-dedans de lui le feu sacré d'antan, qui n'était pas, oh! mais là pas du tout, le feu des demoiselles Vestales. Ça ne pouvait pas durer plus longtemps ; et quand il devrait employer les grands moyens...

...Monsieur se taisait, madame se taisait, feignant de consulter le programme des courses. Tout à coup, au moment de tourner dans l'avenue des Champs-Élysées, madame dit au cocher :

— Adrien, vous nous arrêterez au Moulin-Rouge !

Au Moulin-Rouge ! Monsieur avait regardé madame.

— Eh bien oui ! au Moulin-Rouge ! continua-t-elle. Ça vous étonne...? Nous dînons au Moulin-Rouge. C'est dans mon programme, le Moulin-Rouge. On ne peut pas dire qu'on ait véritablement joui de la vie quand on n'a pas....

— Ah ! très bien ! très bien ! soupira monsieur, avec un petit, un tout petit frisson des épaules.

.... Et les voilà assis tous les deux dans le salon jaune du premier, madame sur le divan, un peu basse, monsieur, plus haut, sur une chaise.

Quel nez il faisait, monsieur, le nez d'un collégien en train de se demander s'il aura de quoi payer l'addition de sa bonne fortune. Il grignotait son pain, les yeux baissés, sans comprendre, sous le regard moqueur de madame. Je dis bien, elle avait le regard moqueur, madame.

Le maître d'hôtel entra, glissant le pied, les favoris pleureurs ; alors, elle fit la carte, très crâne. Pas de potage : des huîtres, puis le melon, la truite saumonée sauce verte, les cailles, les foies de Toulouse à la glace, les écrevisses bordelaises, et du champagne, tout le temps du champagne.

— Est-ce comme cela? dit-elle en se tournant vers monsieur, l'air moitié figue moitié raisin.

Il balbutia : « Mais oui... oui ! » les joues cramoisies soudain. Comment diable...? C'était le menu de Léontine, le menu à l'aquarelle ! Non, décidément il n'y a pas plus traître qu'un coffret Marie-Antoinette.

— On ne peut pas dire que vous soyez... folichon! fit-elle après les huîtres. Non, on ne peut pas dire !... Est-ce que vous étiez comme ça, l'année dernière, avec mademoiselle... mademoiselle...?

Elle n'acheva pas. Monsieur avait bondi à la porte, et, le verrou poussé, il était revenu s'agenouiller devant madame, et l'embrassait dame! un peu partout — le feu sacré ! Puis traîtreusement, il avança la main.

Madame gigottait, s'étranglait de rire, criant :

— Eh bien !... Voulez-vous.... veux-tu bien....? Vrai! j'appelle.... j'app... j'app...!

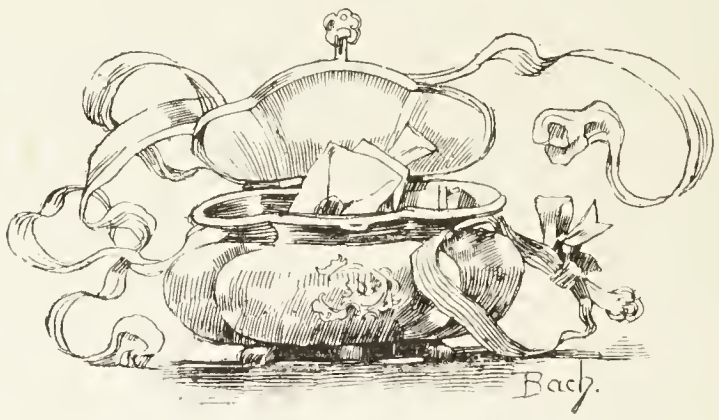
...Monsieur s'était relevé, avec la jarretière de madame — une jarretière rose, absolument pareille à celle de Mlle Léontine.

— A chacun la sienne! dit-il en la lui mettant sous le nez, un peu goguenard.

Puis tout bas, bien bas, dans un baiser :

— Chérie, nous pourrons troquer, si tu veux?

ALAIN BAUQUENNE.



LE PRATER DE VIENNE

Sans vouloir médire de notre bois de Boulogne, il est permis d'avoir quelques préférences pour le Prater viennois. Les futaies du bois parisien sont trop bien peignées et elles ont besoin de vieillir ; nous demandons à repasser dans une centaine d'années, quand le temps leur aura donné, avec des quartiers de vieillesse, un tout petit peu de majesté.

Le Prater ressemble beaucoup plus à une vraie forêt : il n'a pas de faux airs de square, c'est la vraie nature que l'on rencontre sous ses voûtes de feuillage dès que l'on s'écarte des allées, et non pas une nature mièvre et maigriotte dont les grâces sont apprêtées de main de jardinier.

A la fois Champs-Élysées et bois de Boulogne, la grande promenade de Vienne a l'avantage d'être tout près de la ville, à un quart d'heure du point central. Au bout de la belle rue du Prater, dans le faubourg de Léopoldstadt, se dessine une grande place, la Praterstern, étoilée d'avenues, encadrée, par devant les premières verdures, d'un viaduc circulaire de chemin de fer, et dominée sur la gauche par les hautes tours crénelées de la gare du chemin de fer du Nord, une gare étrange qui tient du château fort à l'extérieur et de l'église gothico-byzantine à l'intérieur.

Le Prater est à droite. L'allée faisant face à la ville conduit au Danube, là même où devait s'élever une ville commerciale nouvelle, la *Donaustadt*, sur les bords du fleuve endigué et régularisé, projet gigantesque emporté par le krack de 1873 ; l'allée du milieu mène au *Wurstel-Prater*, le Prater populaire ; quant à l'allée de droite, c'est la grande artère du Prater aristocratique, longue de cinq kilomètres, de l'Étoile au rond-point de *Lusthaus*, près le champ de courses de *Freudenau*, et bordée sur toute sa longueur de

grands vieux marronniers aux troncs énormes, aux branches tordues et entre-croisées.

Le grand jour du Prater est le 1er mai. Suivant une coutume immémoriale, le jour du Praterfarht tous les Viennois possédant équipage, depuis l'empereur jusqu'au plus petit bourgeois, viennent, comme en un

LE CONCERT DES DAMES.

Corso de gala, fêter le retour du printemps par une grande promenade au Prater. Quand le printemps daigne répondre à cette politesse par l'envoi de quelques rayons de soleil chargés de faire étinceler les harnais et briller les toilettes inédites, les fleurs, les visages et les uniformes, la fête est complète. — La *Haupt-allee* est couverte de voitures sur quatre files, lancées à la mode viennoise, c'est-à-dire au quadruple galop, au milieu d'un tourbillonnement de poussière, au son d'une étourdissante symphonie de hennissements, de tintements de grelots, de claquements de fouets et de cliquetis de plaques d'argent s'entre-choquant sur les harnais des trotteurs.

Ce n'est point le défilé de voitures presque uniformes de notre Long-

champs ; dans cette ville de Vienne, carrefour entre l'Orient et l'Occident, capitale d'une bonne demi-douzaine de nationalités, les gens ne sont pas tous coulés dans le même moule, habillés par le même tailleur, et les équipages, très variés de formes et d'arrangement, se suivent et ne se ressemblent pas. Le coupé et la victoria très modernes alternent avec les grosses calèches du temps jadis, larges et majestueuses comme des berlines, conduites par de vieux cochers poudrés, à tricornes immenses, ou les légères voitures hongroises enlevées par des petits chevaux endiablés qui hennissent en secouant comme des panaches de longues crinières tressées et enrubannées ; après l'équipage flambant d'un banquier juif possédant palais sur le Ring, arrivent au galop de quatre ou six chevaux les voitures de la cour pleines d'archiduchesses, d'archiducs et de généraux dont les noms sonores répétés par la foule, éveillent de vieux souvenirs de gloire et de splendeurs.

ORCHESTRE TZIGANE.

Dans le tohu-bohu des équipages, les figures les plus caractéristiques sont les cochers hongrois en vestes bleues à brandebourgs, à larges manches blanches, à culotte collante serrée et soutachée de trèfles d'argent, parfois même à dolman de hussard flottant sur l'épaule au souffle du vent, — et surtout les heiduques accrochés aux voitures des magnats hongrois.

Ces grands diables moustachus et barbus, bottés et éperonnés, habillés en hussards flamboyants, soutachés sur toutes les coutures, le bonet à poil sur la tête, la sabretache battant les mollets, le grand sabre

au côté et le dolman en arrière, semblent l'évocation d'une époque disparue, le dernier mot d'un luxe chevaleresque et exotique.

Sur les côtés de l'avenue des voitures, les allées réservées aux cavaliers et aux piétons sont également bondées de promeneurs. Les claires toilettes des Viennoises et de nombreux costumes militaires émaillent de plaques vives

HANS WURST, LE GUIGNOL VIENNOIS.

l'allée ombreuse, que des barres de soleil traversent de distance en distance. Officiers d'allure très fine et très élégante, officiers d'infanterie avec la tunique blanche traditionnelle, uhlans à bonnet carré polonais, cavaliers bleus et rouges, blanches et grasses Viennoises, juives aux traits accusés, brunes Hongroises, la crème et la demi-crème, les banquiers du Ring et les patriciens de la *Herren-Gasse*, le journal et la finance, tous les mondes de Vienne réunis par le Praterfarht, se coudoient et se pressent le long des cafés à musique qui bordent l'allée, où de temps en temps, par une éclaircie de verdure, apparaît la masse colossale à forme d'entonnoir renversé de la grosse Rotonde de 1873.

Les matinées sont délicieuses au Prater, alors fréquenté seulement

par de rares amazones ; c'est la libre campagne, on peut errer, sans entendre autre chose que le bruissement des feuilles et des chants d'oiseaux, jusque vers les solitudes des îles couvertes d'oseraies, entre lesquelles serpentent les bras du Danube.

Les soirs d'été, après l'animation de l'après-midi, le Prater a encore quelques heures de bruit et de mouvement. Tout Vienne assoiffé d'air, de musique et de bière, vient y respirer. Toutes les brasseries, et elles sont nombreuses, regorgent de consommateurs ; des accords de musique, sortant de partout, se mêlent sans se confondre. Ici ce sont les valses de Strauss, c'est la musique du Concert des Dames ou les étranges mélodies tziganes. Les orchestres hongrois font fureur. A côté de ces rêveries musicales, à la fois sombres et lumineuses comme des eaux-fortes de Rembrandt et dans le vague desquelles on trouve tout, l'infinie mélancolie des soleils couchants, la douceur des chants d'amour, des éclairs de sabres, des fracas de bataille, des plaintes de vaincus, notre musique occidentale semble à peu près aussi poétique que de simples lariflas. La vraie musique, c'est la musique triste — ô musique d'opéra-comique, de clarinette et de piano, essaye donc d'éveiller une idée quelconque !

OFFICIERS AUTRICHIENS.

COCHER HONGROIS.

Des allées transversales nous mènent au Wurstel-Prater, la joie des enfants et aussi des parents. Les jolis enfants blonds et roses, à larges ceintures et à grand chapeaux, ont ici leur théâtre de Guignol, leurs jeux et leurs cirques. Guignol s'appelle Hans Wurst et il a eu l'honneur de donner son nom à cette partie du Prater. Les aventures mêlées de coups de bâton de ce vaurien fieffé

qui ne craint ni diable ni gendarme, font le bonheur des petits Viennois.

Le théâtre de Wurst n'a pas que des acteurs en bois, un de ses artistes est en chair et en os véritables; malheureusement pour lui, car c'est probablement l'artiste dramatique le plus malheureux du monde entier et nous le donnerons comme exemple de résignation à toutes les jeunes premières et à tous les jeunes premiers mécontents de leurs rôles. Cet artiste est un pauvre lapin vivant, victime très innocente et très bâtonnée de Wurst ; dans toutes les pièces, tout ce qui ne tombe pas sur le diable ou sur le commissaire, tombe sur l'infortuné lapin, qui baisse les oreilles et regarde la verdure des arbres et le serpolet des clairières d'un œil rêveur. Sort cruel! Quel crime, commis dans une existence antérieure, ce lamentable quadrupède expie-t-il ainsi sur les planches de son théâtre?

SERGENT DE VILLE AU PRATER.

Le *Wurstel-Prater*, entre autres attractions, possède des restaurants bizarres où les dîneurs, en attendant les plats commandés, peuvent calmer leur légitime impatience en tournant autour des tables sur un manège de vélocipèdes ; d'autres manèges également bizarres où les chevaux de bois sont remplacés par tous les animaux de la création, lions, tigres, autruches, ours ou girafes, de grandeur naturelle, immobiles sur leurs pieds et tournant avec les planches ; il y a des musées de figures de cire, des baraques de saltimbanques et même un cirque d'amateurs où des écuyers et des écuyères de bonne volonté viennent louer des chevaux et tourner en rond sous la chambrière d'un Loyal autrichien.

A. Robida.

LE COSTUME D'HOMME EN 1882

(MODES D'ÉTÉ)

Un courrier de modes pour hommes! Et pourquoi pas?

Les femmes ont voix délibérative sur le chapitre qui les concerne, elles provoquent et inspirent le plus souvent les créations de leurs couturières, les discutent, les corrigent, les améliorent et restent, en somme, les seules arbitres de leurs modes. Grâce à cette poursuite continuelle du mieux qui, cette fois, n'est pas l'ennemi du bien, chaque saison semble marquer un progrès, découvrir un rien charmant ignoré la veille, inventer une élégance nouvelle, et si l'on peut accuser la mode de changer uniquement pour changer, c'est surtout en ce qui nous regarde que le reproche est fondé.

Où serait le mal, je vous le demande, si, de notre côté et toutes proportions gardées, bien entendu, nous abdiquions un peu moins entre les mains de nos fournisseurs, si nous en passions moins docilement par les caprices de leur fantaisie, où l'élégance et le goût n'ont pas toujours leur part, si, enfin, nous nous apercevions qu'ils s'appliquent moins à nous bien habiller qu'à rendre impossible aujourd'hui le costume qu'ils nous ont fait hier.

J'entends faire cette objection : Mais, il n'appartient guère à un homme de causer chiffons, et ce sont là vétilles indignes de l'arrêter!

Halte là! Cela se dit, en effet, cela s'écrit et souvent; mais, soyons francs : quand nous allons chez notre tailleur, y dépensons-nous moins de temps que la femme chez sa couturière, les hésitations ne sont-elles pas les mêmes de part et d'autre, le choix de notre drap, le mariage des teintes, ne laissent-ils pas de nous préoccuper sérieusement; et, lors de l'essayage,

ne sommes-nous pas aussi pointilleux sur les détails, aussi attentifs à surprendre les plus légères imperfections, à signaler les moindres erreurs échappées au crayon du coupeur? Par exemple, une fois sortis de ces séances presque toujours fort laborieuses, nous affectons de pester contre tout ce temps perdu. Avouons-le, nous ne sommes pas sincères, c'est de la pose; elle est d'un genre particulier, mais c'est de la pose. La toilette nous préoccupe sérieusement; seulement nous y sommes maladroits. Il serait puéril d'en exagérer l'importance, quoique nous vivions à une époque où l'habit fait bien souvent le moine; encore nous serait-il possible de tirer meilleur parti des ressources qu'elle nous offre et du temps que nous y passons.

Aussi bien chez l'homme que chez la femme, la toilette doit être la traduction extérieure de son individu; cette traduction, au lieu de ne la confier qu'à nous-mêmes, nous la laissons, sans contrôle, aux soins de notre tailleur, et il en est de ce traducteur comme de tous les autres; je vous épargne à dessein la citation latine.

La femme — je parle de celle qui s'habille — n'abdique jamais sa personnalité, même en suivant la mode; elle sacrifie au goût du jour ce qu'elle ne peut lui refuser et reste *elle-même* sous le vêtement de sa couturière. Nous, c'est différent : nos modes sont des *uniformes*, et si demain il plaît à nos tailleurs de faire de nous des pseudo-Allemands, après avoir fait de nous des pseudo-Anglais, nous en passerons par où ils voudront.

Si encore leur imagination leur inspirait des formes heureuses, si la mode qu'ils créent avait pour règle, pour principe : le luxe dissimulé par l'élégance et le goût, si seulement, à défaut du joli, ils trouvaient du nouveau! Mais voyez ce qu'ils ont découvert depuis un quart de siècle. Ils ont fait quelques incursions dans le Directoire, puis sont revenus à 1830, pour retourner un peu en arrière et revenir enfin sur leurs pas. Ce qui était large et long hier, ils ont décidé de le faire étroit et court aujourd'hui, et ce qui est serré aujourd'hui, demain sera flottant. Un peu plus ou un peu moins : tel est leur évangile, évangile qu'ils n'ont même pas le mérite d'avoir inventé. Je lis, en effet, dans l'*Histoire du Costume*, de Louandre, que « vers 1430, le costume passait sans cesse d'une extrémité à l'autre, qu'un jour il était étriqué et collant jusqu'à dessiner les formes dans les parties les plus osseuses, que l'autre il apparaissait large et flottant outre mesure ».

Encore, à cette époque-là, les formes et les couleurs variaient-elles

LA GRANDE ALLÉE DU PRATER LE 1er MAI

Typ. A. Quantin.

à l'infini. On poussait même les choses à l'extrême, si nous en croyons l'espèce de manuel du bon ton, écrit alors par le poète Michaut. Il recommandait aux élégants d'avoir *chaque jour* un vêtement de couleur et de forme différentes, et ce vêtement, apporté tout battant neuf, le matin, par le tailleur, devait lui être rendu le soir et ne plus reparaître. Voilà un luxe royal que, de nos jours, peu de nos élégants pourraient s'offrir, à supposer que l'imagination de nos fournisseurs eût la fécondité de ceux du XVe siècle.

On connaît ce précepte que formula un jour le célèbre dandy Georges Brummel : « Pour être bien mis, il ne faut pas être remarqué ». Nous ajouterons qu'aujourd'hui, en raison de la pauvreté de conception de nos tailleurs, l'effet doit être cherché dans l'accessoire du costume plutôt que dans le costume lui-même. Les véritables élégants doivent se pénétrer de cette vérité, ce doit être leur marque distinctive, et c'est à cela qu'ils devront d'agrandir la distance qui, déjà, sépare l'*élégant des dimanches et fêtes* de celui de tous les jours. Aujourd'hui, on est bien mis à la seule condition d'être irréprochablement chemisé, chaussé, ganté et coiffé : le vêtement proprement dit est relégué au second plan.

Au premier rang des accessoires qu'il faut plus particulièrement soigner se trouve la chemise.

Autrefois, dit Larousse, les habits cachaient entièrement la chemise et l'on eût considéré comme une grande inconvenance de laisser apercevoir une partie de ce vêtement. Ce ne fut guère que vers la fin du règne de Louis XIII que l'usage s'établit de la faire sortir, en bouillons, entre le pourpoint et le haut-de-chausses. Sous Louis XV, la forme des habits changea et ce fut alors qu'on vit la chemise des hommes, depuis le col jusqu'au milieu de la poitrine, comme on la voit aujourd'hui. On peut dire toutefois que c'est seulement depuis 1830 que le goût et le savoir président à sa confection. A cette époque, on a créé une infinité de formes dont plusieurs ont survécu et qu'ont su améliorer encore les bons faiseurs de nos jours. On est arrivé maintenant à une perfection incroyable, comme précision de mesures et variété de coupes.

Il y a une vingtaine d'années, une chemise *faisait bien* uniquement lorsque le devant était assez épais pour résister à tous les mouvements du

corps et ne pas se *casser*. Actuellement, c'est le pont aux ânes, et, sous ce rapport, les plus modestes faiseurs réussiraient à bien chemiser un malheureux atteint de la danse de Saint-Guy. Tout le secret consiste à diminuer la longueur du devant, à sa partie inférieure, de façon que les mouvements du buste n'aient d'action que sur la partie non empesée. Le plus difficile à réussir, c'était le col. Tout est là, aujourd'hui surtout. Il faut qu'il y ait harmonie entre ses lignes et les lignes de la figure, et c'est ce qu'ont su admirablement comprendre nos principaux fournisseurs parisiens. Il en est un, dans le nombre, que nous regrettons de ne pouvoir nommer, car *La Vie élégante* s'interdit toute réclame, et qui réussit d'autant mieux que, chez lui, le chemisier se double d'un dessinateur fort expert en son art. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est son extrême fécondité. A peine a-t-il trouvé et fait adopter un modèle, qu'il en crée un autre et vous oblige à brûler ce qu'hier on adorait. Or, comme il fait autorité dans la matière, ses collègues le copient ou se voient imposer ses formes par leurs clients ; il en résulte qu'actuellement la chemise constitue la dépense la plus fréquente et la plus coûteuse de l'élégant. Nous sommes loin du temps où c'était un objet rare et où Salomon, duc de Bretagne, en envoyait trente au pape Adrien II, ce qui fut considéré comme la plus folle des prodigalités.

Au xve siècle, la femme de Charles VII était seule à posséder deux chemises dans sa garde-robe et l'histoire devait enregistrer, plus tard, ce dialogue entre Henri IV et son valet de chambre :

— Combien ai-je de chemises? lui demandait-il.

— Une douzaine, sire; encore y en a-t-il pas mal de déchirées....

— Et de mouchoirs, n'est-ce pas huit que j'ai?

— Il n'y en a plus, pour cette heure, que cinq!....

Mouchoirs et chemises se comptent aujourd'hui par douzaines; il est vrai que tout augmente et que Paris lui-même vaut plus d'une messe.

Les chemises sont de deux sortes, celles de jour et celles qui vont avec l'habit de soirée ; nous laissons de côté les chemises de nuit.

En ce qui concerne les premières, les précédentes modes sont complètement bouleversées. On portera, cet été, les cols rabattus montant très haut, non plus en forme de cœur avec la jonction des rabats au-dessous de la pomme d'Adam, mais en forme de collier. C'est plus habillé, plus correct, et n'eût-elle pour résultat que de dissimuler certains horizons

broussailleux qu'on découvrait autrefois, que la mode actuelle aurait du bon. Le nouveau col rappellera assez exactement — élégance et légèreté en plus — le col que portaient nos pères en 1830. La partie rabattue ne se joindra pas ; au contraire, entre les deux *carres*, l'espace devra être de la dimension du nœud de cravate, qui sera fait à la main, raide, plat et droit. Le col 1830 appelait forcément la cravate de la même époque. Avec ces cols, les cravates actuelles seraient impossibles; il en faudra qui fassent deux fois le tour du cou, le premier tour servant à couvrir l'espace laissé libre entre l'écart des deux côtés rabattus, et le second se terminant par le nœud qui se placera juste en dessous du premier tour, exactement au-dessous des pointes du col. Ce sera fort difficile à bien faire et plus encore à bien porter, mais il n'y aurait rien d'impossible à ce que cela fit fureur, surtout cet hiver. Il n'est pas mauvais même que cette façon de col et de cravate ne soit pas à la portée de tout le monde.

On conservera le col droit à petits coins rabattus; on le modifiera toutefois un peu, en ce sens que l'écart entre les deux angles sera moins large et formera un v moins ouvert à son sommet.

Pour soirée, on continuera de porter le col droit avec un écart d'un centimètre, pas plus. En ce qui concerne le devant, révolution complète. Vous savez que la mode était, cet hiver, aux chemises à une seule boutonnière à laquelle on mettait soit un brillant, soit l'œil-de-chat, soit plus modestement un large bouton plat en or mat. Il faut bien le dire, ce n'était pas heureux : les bijoux, si justement proscrits du gilet, sont déplacés sur la poitrine d'un homme. Le devant à un bouton est à jamais abandonné, bien que le gilet reste montant, comme cet hiver. Mais on n'en revient pas, pour cela, à l'ancienne mode des trois boutons en or mat larges et plats. Désormais, au lieu de trois boutonnières apparentes, on en aura quatre et les boutons seront à tête ronde extrêmement petite, de préférence en or mat.

Pas trois ; quatre! Eh bien, ce quatrième bouton qui vous fait sourire modifie complètement l'aspect de ce devant de chemise qui est, sans contredit, un des plus jolis qu'on ait faits.

Les manchettes restent étroites, suivant, en cela, la mode des vêtements qui serrent plus que jamais au poignet. Tant pis pour les mains larges et lourdes!

Rien de changé pour la cravate blanche dont le nœud, petit et droit, s'ajuste le plus possible au tour de cou.

Avec le col droit à petits coins rabattus, on mettra le plastron en piqué blanc ou la Lavallière largement étoffée : le nœud papillon a vécu.

Profitons de ce que nous sommes chez le chemisier à la mode pour jeter un coup d'œil sur les *articles* qui sont de sa compétence : le mouchoir et la chaussette. Le mouchoir de poche, celui qu'on dissimule, doit être complètement blanc et en fine batiste; l'autre, celui qu'on laisse discrètement apparaître dans la poche du veston, celui dont on ne se sert que pour s'essuyer le visage, est devenu un objet de grand luxe. On en fait qui sont, comme couleur et comme dessin, de véritables merveilles. C'est à regretter qu'on ne les porte plus comme au temps de Claude de Vert, c'est-à-dire fixés sur le bras gauche. Le chiffre est brodé sur une des encoignures en forme triangulaire et de couleur tranchant sur le tout.

Faut-il ajouter que ce mouchoir seul doit être parfumé et que le parfum à la mode est un mélange fort doux d'iris et d'héliotrope?

Les pantalons de fantaisie étant fort courts et remontant assez haut lorsqu'on s'assied, il faut veiller à ce que la chaussette soit de couleur assortie au costume et de dessin soigné. On l'orne, sur le côté en vue, d'un médaillon brodé portant ses initiales ou ses armes.

La chaussure reste ce qu'elle était l'été dernier. En raison de la forme des pantalons, on portera surtout le petit soulier très dégagé, avec fausse guêtre de couleur claire ou dessous fenestré. La bottine à bouts rapportés plus ou moins historiés et à lacets plutôt qu'à élastiques n'a rien perdu de sa vogue; les bouts, de plus en plus pointus, doivent être un peu recourbés. Vous verrez qu'on en arrivera aux anciennes poulaines. Attendons-nous sur ce point à de véritables excentricités. C'est le cas de rappeler que, sous le règne de Philippe le Bel, les pointes des souliers à la poulaine prirent des proportions inouïes; il fallut que le roi publiât un édit pour en régler les dimensions. On en fixa la longueur à 6 pouces pour les paysans, à 12 pouces pour les bourgeois et à 24 pour les nobles. De l'excès de longueur, on passa à l'excès de largeur et, quelques années après, les chaussures n'avaient pas moins de 12 pouces de largeur. On voit qu'en fait de mode, plus cela change, plus c'est toujours la même chose.

Il va sans dire qu'on reviendra vite sinon aux bouts carrés, du moins

G. Clairin del. Imp. A. Quantin

FROU - FROU

aux bouts moyens qui sont, sans contredit, plus élégants et plus aptes à faire valoir un pied fin. Pour le moment, *on fait pied gros* et d'autant plus gros que le bas du pantalon le laisse complètement découvert. C'est même le grand reproche que nous ferons à la mode actuelle, mode malheureuse s'il en fut, car elle s'applique à mettre en relief nos imperfections plutôt qu'à les dissimuler. Aujourd'hui, les plus petits pieds s'allongent démesurément et paraissent d'autant plus disgracieux que les talons larges et très bas les alourdissent encore.

Comme chaussure de soirée, l'escarpin verni à bas de soie noire brodée reste en faveur et, plus que jamais, les bottines à boutons se font rares.

Le chapitre des chapeaux est insignifiant. Aucune nouveauté à signaler. Le haute-forme de couleur claire est réservé pour la toilette de sport; l'aspect est le même que pour les soies noires : bords relevés et cambrés, avec le sommet s'évasant. Quelques élégants risquent à la ville le chapeau gris clair, à peluche non repassée. Les formes des feutres sont variées à l'infini. Le bolero ou le feutre mou aplati semblent abandonnés pour le feutre dur un peu haut et plat, de couleur assortie au vêtement. Jusqu'à présent, la mode en reste là, mais c'est souvent à la fin de mai que les nouveautés apparaissent, importées par les élégants d'outre-Manche.

C'est en effet d'Angleterre, aujourd'hui, que nous vient la lumière; alors que, pour se venger de notre refus de consentir à leurs traités de commerce, gentlemen et ladies ont fait serment de n'employer que des étoffes de fabrication nationale, nous sommes, nous, férus de *chic anglais*, les formes de nos vêtements sont anglaises, les tissus de même origine et cette faveur est à ce point marquée que les principaux tailleurs de Londres ont trouvé profit à venir installer des succursales à Paris; ce qui ne laisse pas d'alarmer justement nos tailleurs français.

L'élégance vraie n'a rien gagné à cette invasion d'outre-mer : c'est la précision uniforme appliquée à des coupes étriquées, sans ligne, sans mouvement et sans grâce.

Le veston ferme un peu plus haut que celui de l'été dernier, ce qui, on l'avouera, aurait plutôt sa raison d'être en hiver qu'en la saison où nous sommes. On le fait à petit collet rabattu, ou encore sans collet ni châle ; les poches sont appliquées, sans patte qui les ferme : un bouton sert à les maintenir.

La jaquette et la redingote, un peu moins longues de jupe, se ferment également très-haut. A propos de la redingote disons, une fois pour toutes, qu'elle a complètement remplacé l'habit aux messes de mariage et que le marié, lui-même, doit la porter.

On a renoncé aux petits pardessus courts, pour adopter les pardessus longs, à taille bien ajustée, avec collet à petits revers et les boutons dissimulés. Les couleurs claires sont les plus recherchées comme aussi les plus seyantes.

Le gilet prend de plus en plus d'importance et affecte les couleurs les plus variées : les formes adoptées sont le *Clergyman* et le collet Saxe. Le clergyman est indispensable avec le col 1830 que nous avons décrit plus haut. Grande liberté pour le choix des tissus. On ressuscite les gilets à ramages et ils sont même de mise avec la redingote, pourvu qu'ils soient à châle comme les gilets noirs de soirée.

Tels sont nos élégants Français en l'an de grâce 1882. Ajoutez-y la démarche anglaise et son *balancé* raide et vous aurez leur silhouette à peu près complète. N'oublions pas, en effet, que l'air de leur visage doit s'harmoniser avec leur costume ; vous les voyez affecter la froideur, l'impassibilité, le flegme britannique, et l'élan est si bien donné que si Georges Brummel et d'Orsay revenaient de l'autre monde, le second irait se ranger sous la bannière du premier.

Nous sera-t-il permis de confesser que notre choix serait tout autre et d'avouer nos préférences pour d'Orsay, qui, à nos yeux, devrait rester, en France, le type le plus achevé de la véritable élégance. Georges Brummel, c'est Don Juan doublé de Machiavel ; il habillait à la fois le corps et l'individu, il était *composé* et se mettait en scène. Barbey d'Aurevilly, qui a si bien su analyser ce document humain, a dit de lui et des *dandys* en général : « Les dandys ne sont aimés que par *spasmes* ; les femmes, qui les

« détestent, ne s'en donnent pas moins très bien à eux et ils ont cette sen-
« sation, qui vaut pour eux beaucoup de livres sterling, de presser des haines
« dans leurs bras..... »

Tout autre était d'Orsay ; il avait la franche allure, la grâce toujours bien élevée mais bon enfant et la chaude poignée de main, cette main qu'il avait si aristocratique, qu'il savait si bien donner et « qui vous prenait le cœur à la première étreinte ».

N'est-ce pas de lui cet axiome qui vaut bien celui de Georges Brummel : « Mettez dix heures à votre toilette si vous le voulez, mais la chose achevée, n'y pensez plus ; soyez élégant comme à votre insu, et, si vous êtes bien mis, soyez le dernier à sembler vous en apercevoir. »

Voilà, fait par un maître, le procès de la mode actuelle, qui oblige le *patient* à compléter, pour ainsi dire, sa mise par l'attitude, le port de tête et jusqu'à l'accent des beaux fils d'Albion. Cette étude constante de soi-même mène sinon à la pose, du moins à quelque chose qui lui ressemble beaucoup, et c'est une raison de plus, pour nous, de souhaiter le prochain abandon d'une mode par laquelle nous avons tant à perdre.

De Largentières.

A LA MONACO...

JOURNÉE D'UN JOUEUR

C'est à Nice ordinairement, — quelquefois à Menton, — que commence la journée du vrai joueur. C'est là que doit habiter tout amateur du Trente-et-quarante et de la roulette qui se respecte. Les villas ou chambres garnies de la Condamine, les hôtels de Monte-Carlo, étant exclusivement réservés aux oiseaux de passage ou aux rastaquouères endurcis. Prenons Nice, et, pour plus de clarté, désignons notre joueur sous le nom de Georges.

Il est huit heures. Georges, rentré fort tard, dort encore. Son valet de chambre ouvre les persiennes. Il fait toujours un temps éblouissant. Pendant que Georges déguste son chocolat, le valet de chambre dispose sur un dos de fauteuil, sur une table, vêtements, chaussettes, cravates, parmi lesquels son maître va faire son choix.

— Il fait un temps splendide. Monsieur pourrait mettre son nouveau costume safran à carreaux mauve.

— Nous verrons si celui-là me porte encore la guigne.

Pendant une heure Georges procède à sa toilette : petits souliers vernis illustrés, pointillés de dessins et d'arabesques, guêtres assorties au chapeau anglais, cravate assortie à la chemise... Il est prêt. Il prend dans les œuvres de Tacite une jolie collection de billets de banque. C'est sa cachette ordinaire. Le cocher, qui a l'habitude de le conduire à Monte-Carlo, se promène devant sa porte en faisant claquer son fouet. On sonne... Le valet de chambre remet à Georges une carte de visite. C'est un abbé qui demande à lui parler. On ne vient pas à une heure semblable... Certainement s'il cédait à son premier mouvement, il le ferait congédier, mais Georges est joueur, par conséquent superstitieux, fétiheur en diable. L'abbé Segalas, — c'est son nom — est introduit. Il quête dans toute la France, avec autorisation de son archevêque, pour rétablir le service paroissial dans l'ancienne cathédrale d'Aubenas. Georges se soucie peu du service paroissial de la cathédrale d'Aubenas, mais il ne le laisse pas achever et lui donne cent sous, espérant que cette bonne action lui portera la veine.

Le valet de chambre a descendu dans le *petit duc* le luncheon bas, et le cache-poussière de taffetas gris, et le chaud ulster pour revenir le soir. Avant de s'engager sur la route de Nice Georges passe au télégraphe, — cinq ou six dépêches à envoyer, — et chez sa fleuriste chercher une boutonnière irrésistible pour la route. Il passe son cache-poussière, met ses gros gants anglais pour conduire, plante triomphalement son bouquet dans le ruban de son chapeau de feutre dont il a abaissé les bords, allume un cigare et, non sans une certaine satisfaction de l'effet produit sur les galeries de la place Masséna, prend le chemin qui conduit à la fortune.

Dix heures et demie. Arrivé à Villefranche sur mer. Il passe les guides à son automédon et ouvre le panier aux provisions. Il déjeune en voiture pour ne pas perdre une heure à l'Hôtel de Paris... Cet imbécile de Joseph qui a oublié le sel ! Le cocher entre dans une maisonnette en demander. Georges, parmi sa monnaie, trouve sept sous qu'il donne au petit bonhomme qui vient réclamer sa salière. Il remarque en même temps qu'il y a sept bâtiments dans la rade... sept bâtiments... sept sous... Il se souvient qu'hier soir en chemin de fer la petite Fleur-de-Lisette lui a donné un de

ses gants et que ce gant avait sept boutons... sept boutons. Sept... quatorze... vingt et un.

— Quel âge a votre petit garçon? demande-t-il au cocher.

— Il marche sur sept ans.

— Sept! Encore sept... Sept, quatorze, vingt et un, vingt-huit.

Georges est frappé. De Beaulieu à Eza, de la Turbie à Monaco il ne voit, il n'entend que ces numéros sortir à la roulette. Il chante sur ses airs favoris : *sept rouge impair et manque, quatorze rouge, pair et manque, vingt et un, rouge, impair et passe, vingt-huit, noir, pair et passe.*

Onze heures trois quarts. Georges arrive à Monte-Carlo avant la première bille, pour la vérification du niveau d'eau. Il engage cinq marqueurs qui ponteront uniquement sur le 7, le 14, le 21 et le 28 à chaque table. Il leur donne ses instructions et leur remet de l'argent. La partie engagée, il va et vient, surveille le jeu, s'étend sur les divans. La voix des employés appelant ses numéros le berce agréablement, lui fait éprouver des sensations délicieuses. Quelle bonne inspiration il a eue! Il va de table en table constater la longueur des petits bâtons d'or, des piles de pièces de cent sous et l'épaisseur des paquets de billets de banque qui s'étalent devant ses marqueurs... De temps en temps il fait les cent pas dans l'atrium en fumant une cigarette... Un de ses amis le félicite sur le chic de son costume... Bien certainement le costume safran qu'il étrenne lui porte la veine. Il ne le quittera plus... Ses numéros sortent d'une façon fantastique. En une heure il a plus de vingt mille francs de bénéfice. Il bénit la reine, l'Angleterre et l'escadre. Un peu plus il exécuterait un cavalier seul sur le *God save the Queen.* Il se contente de faire doubler la mise. Il réfléchit aussi qu'il a pas mal de petites notes à payer à Paris, à Nice... A tout tailleur tout honneur : il enverra cinquante louis d'à compte au tailleur qui lui a confectionné un petit complet aussi porte bonheur. Il prend quelques billets de mille francs à ses marqueurs ; et avec ce bien-être que donne à la conscience le sentiment d'un devoir qu'on va accomplir, d'une dette qu'on va éteindre, il se dirige vers le bureau télégraphique où il compte alléger son portefeuille au profit de ses fournisseurs et créanciers.. C'est d'une belle âme, mais sa belle âme essuie un refus formel. On peut se faire envoyer tous les mandats télégraphiques possibles, le bureau télégraphique de Monte-Carlo se charge gracieusement

de vous les transmettre, mais il se refuse d'en faire parvenir. Dans tout autre pays du monde on pourrait s'écrier : étrange anomalie ! Georges rengaine ses billets et ses excellentes intentions. En sortant de ce bureau qui refuse l'argent un coup de vent enlève son chapeau qui va rouler comme un cerceau à quelques mètres de là. Georges court après lui. Il le retrouve en mauvaise société, et compagnie de trois... Il y en avait trois. Il *les* compte. Il l'essuie... 3 *rouge, impair* et *manque*. Il y a peut-être quelque chose à faire? Il retourne au casino. Faudrait-il changer la direction des batteries, nourrir exclusivement le numéro 3, et réduire les autres numéros à la famine? Monologue. Grande perplexité!

Il rencontre dans l'atrium la comtesse d'Escarbagnas qui, comme tout Monte-Carlo le sait, possède 3 cheveux, 3 dents, 3 mille livres de rente et 3 robes auxquelles elle fait subir de nombreuses métamorphoses. Elle a 3 panaches sur son toquet. Il n'y a pas à hésiter. Il entre dans la salle du jeu et donne ses ordres aux marqueurs. Nerveux, impressionnable, il se rend dans la salle des concerts. C'est le jour où Mozart, Beethoven et Haydn restent chez eux. Un peu de musique classique, un bel andante lui fera du bien, le calmera. Il entre. Un public en délire bisse les *Pizzicati* de *Sylvia!!* Il retourne à la roulette. Le 3 rapporte un bénéfice plus modeste, mais encore honorable.

Quatre heures. Que faire de tout cet argent que refuse si impitoyablement le bureau télégraphique? Il est difficile de dépenser cinq louis sur les roches de Monte-Carlo où fleurissent seulement les produits de la poterie artistique et les fruits confits. Va pour la poterie artistique et les fruits confits! Il en comble ses amis, sa famille et ses vieilles connaissances, mais, féticheur en diable et connu avantageusement sur la place, il se garde de toucher à un billet de mille francs. Cela pourrait interrompre la veine.

Il passera dans la soirée.

Le 3 se relève. Il a réalisé à deux tables des bénéfices considérables, allons-y du maximum. Neuf louis sur le 3.

Cinq heures. Il n'a rien pris depuis Villefranche. Il a faim. Il va manger quelques sandwiches au Bazar universel. Elles lui sont servies par un jeune page poudré, et les american-drinks versées par un esclave

éthiopien ! Il y rencontre un de ses amis de collège qu'il n'a pas vu depuis quatorze ans. Il a fait la veille une fortune avec les *trois* derniers.

Cinq heures et demie. Le **3** n'a pas donné. Il remet quelques billets de mille francs à chaque marqueur et leur dit de ponter sur les trois derniers tout le temps. Il va s'asseoir sur un divan : Trois vieilles gardes, des connaissances de jadis, leur petit sac de peluche à la main, viennent prendre place à côté de lui. Elles sont dans le désespoir. Une mauvaise saison sous tous les rapports. Elles perdent tout le temps et cependant elles ont eu des *pleins* extraordinaires. Certainement depuis le commencement de l'hiver, à elles trois, elles perdent plus de cinq cent mille *francs*. Georges ne bondit pas. Il *la* connaît. Règle générale, quand ces dames perdent cent sous elles en avouent cinq mille. Mentalement il retranche trois zéros des cinq cent mille francs, il est dans le vrai. Néanmoins il les engage à dîner. Elles acceptent... Les trois derniers donnent peu. — Tant mieux ! s'écrie une des vieilles gardes, ils n'en sortiront que plus tout à l'heure. Georges remet trois billets de mille francs à chaque marqueur.

Six heures et demie. Dîner à l'hôtel de Paris. Petite table près de l'entrée. Le dîner traditionnel : potage Germiny suivi d'une petite truite sauce meunière. Georges se met au Croizet-Barges, les dames, comme des officiers prussiens, au champagne Montebello et aux eaux minérales de la Sardaigne les plus inconnues. La doyenne d'entre elles est même au fer. Le garçon lui a remis un petit flacon et son pèse-goutte. Entre le premier et le second service, une de ces dames propose d'aller voir comment se comportent les trois derniers. On accepte... Est-ce parce qu'il fait de la pluie, les trois derniers évitent toujours de sortir ? — Tant mieux ! s'écrie encore la vieille au pèse-goutte, ils n'en sortiront que mieux tout à l'heure. Moi, une fois, j'avais mis à cheval...

On fait honneur au filet Gambetta. On le déclare même supérieur à celui de la Réserve. L'espoir règne encore dans tous les cœurs. C'est au tour de la seconde vieille garde d'aller voir ce qui se passe à la roulette... **31, 32, 33**, sont sortis plusieurs fois, mais les trois derniers s'obstinent à rester chez eux. Il faut arroser. Il remet ce qui lui reste de billets à la troisième vieille garde qui va les porter aux marqueurs... La volaille du Piémont, qui cache sa nationalité sous le titre pompeux de poularde du Mans, est géné-

ralement trouvée coriace... Les asperges n'ont aucun goût... Une de ces dames en a cependant mangé d'excellentes à London House... — Ce serait des conserves que je n'en serais pas étonnée, ajoute l'une d'elles... On va encore aux nouvelles. On en rapporte de navrantes... On en reste sur les

L'ESPOIR RÈGNE ENCORE DANS TOUS LES CŒURS (P. 320.)

asperges et les rince-bouches, mais ces dames n'oublient pas de faire ajouter sur l'addition leurs additions en retard.

Huit heures. Les marqueurs, les vêtements en désordre, les attendent dans l'atrium. C'est sans précédent dans les annales de la roulette. Les trois derniers ne sont pas sortis une fois. Ils ont marqué à Hambourg, à Bade, à Saxon, jamais ils n'ont assisté à un pareil désastre. Le 23 est sorti quatre fois de suite et trente-deux fois aux cinq tables en moins de deux heures. Le prince de Plusko avec cent sous a gagné quatre cent mille francs....

Georges va au café de Paris demander N... Les noms de presque tous les usuriers de l'endroit commencent toujours par une N. Il le trouve dans la salle de billard en train de faire une partie avec le comte d'Escarbagnas.

Il demande à N... dix mille francs. N... bondit et lui demande s'il est prince polonais.— Pas tout à fait, répond Georges. Grâce à de puissantes recommandations il finit par lui arracher un billet de mille francs et le porte à ses marqueurs pour continuer la lutte et nourrir le 23. Il reprend la voiture qui l'a amené de Nice et se fait conduire au Moulin chez une usurière en jupons bien connue, ancienne cocotte qui a mangé sa fortune avec un garçon de café devenu aujourd'hui un monsieur, une des grandes situations de la Principauté. Elle lui verse deux cents francs sur toute sa bijouterie. Il remonte en voiture ; ne donnant que dix sous de pourboire à son cocher; celui-ci pense qu'il est dans l'embarras et met sa bourse à sa disposition. Refus.

Neuf heures. Le 23 étant sorti toute la journée, n'aspire plus qu'à se reposer. Il ne sort plus du tout. On dit qu'il a la goutte, qu'il est paralysé... Georges est navré. Il est reconnu par une des plus anciennes et des plus modestes gloires de l'Opéra qui a charmé la vieillesse d'un grand compositeur. Ils parlent de Levasseur, de Mme Damoreau. Il lui demande son âge. Elle avoue vingt-neuf ans. C'est tellement original qu'il est décidé à ne plus jouer que sur ce numéro, à y risquer son va-tout. Trop ému pour assister à cette phase définitive de la bataille, il va entendre un morceau de musique avec l'ex-cantatrice. Ça le distraira. Ils tombent sur l'andante de la symphonie en *la*. Il fait bonne contenance. Nourrie au Conservatoire, elle en connaît tous les mouvements. Elle trouve qu'on la joue un peu vite. Un monsieur qui vient s'asseoir près d'eux affirme que le 29 est sorti quatre fois de suite. Sans aucun respect pour Beethoven, Georges se précipite dans la salle de jeu. Le marqueur de la première table, du plus loin qu'il l'aperçoit, lui fait signe de ne pas s'approcher. Il lui dépêche même un sous-marqueur pour lui dire de s'éloigner, car il avait remarqué qu'il interrompait toujours la veine. Il se rend à ces raisons qui lui suffisent et va dans la salle de lecture regarder les journaux.

Onze heures. Le jeu est terminé. La dernière bille a roulé. En sortant de la salle de lecture il se heurte contre une famille qui va au vestiaire chercher ses manteaux, cannes et parapluies et qui s'écrie : « Vraiment ce 29 est extraordinaire! Si tu m'avais écouté... Si jamais nous revenons à Monaco nous ne jouerons que sur le 29. » Il se précipite. Les deux tables

de la première salle étaient déjà recouvertes de la toile cirée. Dans la seconde salle, les cylindres ne tournaient plus. On les recouvrait de leur vaste couvercle. Les gains du jour étaient enfouis dans des sacs de peau et dans des portefeuilles. Plus personne.... Les marqueurs avaient fui !! — Tableau.

Onze heures un quart. Heureusement, *Deus ex machina*, le cocher qui l'a amené de Nice et qui a assisté à la première partie de la déroute vient à son secours. Il lui prête mille louis pour se refaire et le reconduira à son cercle. Il lui demande seulement de lui faire l'honneur de venir dîner le lendemain avec lui chez sa fille qui peint sur porcelaine. Comment refuser? Il accepte. Le cocher lui fait de la morale. Il lui jure de ne plus remettre les pieds à Monte-Carlo... Un froid de chien! Quatre degrés au-dessous de zéro. Ce midi!... L'escadre n'est plus en rade. Elle est allée saluer la reine d'Angleterre. C'est elle qui lui a..... la guigne,

Une heure du matin. Il fait son entrée au cercle. Un pacha quelconque taille une banque. Le bruit court que ce pacha est tout simplement le fameux Abd-ul-Azis lui-même, qu'il a fui de Turquie avec des richesses immenses. Pacha ou sultan, le Turc est splendide. On dirait qu'il a pris à tâche de réhabiliter les finances de l'empire ottoman. Il refait tous les décavés de la saison. Deux heures après, quand Georges quitte le cercle, il a non seulement rattrapé tout ce qu'il a perdu, mais réalisé des bénéfices considérables. Il gronde amicalement le cocher qui l'a attendu, malgré la promesse qu'il lui avait faite de rentrer se coucher. Il lui raconte sa bonne fortune, lui dit que c'est à lui qu'il la doit et l'engage, lui et sa petite famille, à venir dîner le surlendemain à son hôtel. Abd-ul-Azis ayant quarante-huit heures devant lui pour payer ses jetons, il le remboursera ce soir-là. On se sépare. Le cocher lui rappelle sa bonne promesse pour le lendemain.

Le lendemain soir. En famille. Intérieur patriarcal. Dîner qui repose. Avant le rôti, il avait déjà acheté tout le petit bazar de faïence de la jeune fille. Aux meringues, il lui donnait une petite dot, — la dot de la jeune fille qui peint sur porcelaine. Le soir, Anita — c'était le nom de l'aimable enfant — faisait un peu de musique et disait les *Prunes* et les *Écrevisses*.

Il y avait longtemps qu'il n'avait passé une semblable soirée... Il se retrempe dans cette vie de famille.

. . . . . .

. . . . . .

Vingt-quatre heures après. Des bruits étranges circulent dans le monde des joueurs sur l'identité, la solvabilité du Turc. On se précipite au cercle. On est en train de conduire dans une maison de santé un des garçons du cercle qui avait prêté *sept cent mille francs* au faux Abd-ul-Azis. On court aux renseignements. Le véritable Abd-ul-Azis *avait* bel et bien *été* suicidé, comme l'avait écrit l'histoire. Quant au Turc généreux qui dans une nuit avait arrosé d'une pluie de jetons bienfaisants les gazons fortement tondus et desséchés du tapis vert, il se nommait, de son vrai nom, Ali-Pouf et était reparti pour une désignation inconnue. Les joueurs les plus étrillés prétendaient, pour se consoler, qu'Ali-Pouf avait été payé par la Société des jeux de Monaco pour faire de la réclame « au seul établissement qui ne payait pas en jetons ».

LITTLE LADY.

LES CHAMPS, LES BOIS, LES EAUX

L'HIVER, ayant à se faire pardonner ses cruautés de 1879, s'est montré en 1882 d'une clémence vraiment surprenante ; ni neige, ni gelées, ni frimas ; à peine, de loin en loin, une pointe de brise assez aigre pour procurer aux nez des flâneurs la tonalité de circonstance. Tant de courtoisie de la part d'un aussi vilain monsieur, cela ne laissait pas que d'être inquiétant.

Nous promenant avec un camarade, nous croisâmes un journaliste encore plus célèbre par son humeur grincheuse que par ses premiers Paris, lequel, contre ses habitudes, nous salua de l'air le plus gracieux.

Mon ami s'étant précipitamment retourné, je lui demandai pourquoi. — Parbleu, répondit-il, G..... nous a fait si bonne mine, que j'attendais un coup de pied !

C'était un peu l'inquiétude de tous ceux que cette débauche de mansuétude avait étonnés ; ils auraient parié pour un printemps pourri tout au moins, et voilà qu'il nous mène de surprise en surprise ; jamais renouveau n'a été plus radieusement illuminé. S'il faut en croire les rationnalistes, tout cela se payerait à son heure. Cela est possible ; nous n'en savons rien ; mais l'éventualité ne doit pas nous empêcher de jouir de ce que nous tenons.

Mai est le mois de la fièvre végétale ; ses trente et un jours représentent le grand effort de la nature, ce que dans nos travaux on appelle « le coup de collier ». Sa résurrection s'est caractérisée aux débuts par une sorte de torpeur, l'engourdissement qui suit le sommeil ; mais déjà dans l'ombre, la sève avait concentré ses esprits, rassemblé ses forces et, le jour venu, lorsqu'un rayon resplendissant et déjà tiède donne le signal, elle monte, elle éclate en bourgeons, en feuilles, en fleurs, par toutes les issues, comme la vapeur d'une chaudière en ébullition.

La rapidité de la métamorphose du paysage fournit la mesure de la furie avec laquelle toute création se rue dans la vie lorsqu'elle lui est rendue. Les plus humbles, les pauvres plantes des chemins, des bois, les arbustes des haies, des dessous forestiers se sont les plus hâtés ; en leur qualité d'éphémères, ils savent le prix des jours. Les grands seigneurs de l'ordre, les chênes, les hêtres, les frênes, se font prier davantage ; mais cette indifférence de bon ton n'empêchera point ces hauts personnages de prendre part à la fête, et, pour avoir fait quelques façons avant de se décider à endosser leur manteau verdoyant et superbe, ils ne l'étaleront pas avec moins d'orgueil.

Pendant que s'accomplit cette merveilleuse ébauche que les mois qui vont suivre n'auront plus qu'à compléter, l'homme des champs jouit de quelques loisirs. Ne vous méprenez pas : ils ne représentent pas l'oisiveté et ne lui permettent point de se croiser les bras. Seulement, son œuvre du dehors étant à peu près complète, il en a fini avec le rude labeur qui consiste à retourner la terre soit avec le hoyau, soit avec la charrue ; mais les mille détails tant de l'intérieur que de l'extérieur ne le laisseront pas chômer de besogne.

Cette année, comme les précédentes, une belle affiche blanche, apposée sur la façade de la mairie, nous avertit que la pêche est interdite. A cinquante pas de là, sur la place du marché, on négocie du poisson à la barbe de l'autorité et nous venons de rencontrer un brave garçon qui avait de ce fruit défendu plein un panier et le colportait de maison en maison.

Il en résulte qu'en réalité la loi ne châtie que la maladresse : du moment où vous êtes assez malin pour faire la nique aux gendarmes et gardes champêtres, non seulement l'impunité vous est acquise, mais également tous les bénéfices de votre délit ; si vous vous êtes montré ou distrait ou naïf, c'est différent ; une bonne amende vous apprendra à le commettre avec plus d'habileté.

On raconte que pour dresser la jeunesse à la culture des poches du prochain, les pick-pockets de Londres accrochent au plafond un mannequin constellé de grelots et de clochettes. Le néophyte grimpe sur un escabeau et là, une jambe en l'air, dans l'attitude du génie de la place de la Bastille, il doit enlever un porte-monnaie dans la poche du mannequin, sans communiquer à celui-ci une oscillation aussitôt traduite par mille drelinements ; s'il a la main aussi légère que leste, une pinte d'ale devient sa récompense ; si le moindre des grelots s'avise de jaser, l'apprenti est roué de coups. Je suis désolé d'un pareil rapprochement, mais c'est exactement le rôle de la loi française en matière de pêche.

Pourquoi le poisson ne jouit-il pas de la protection accordée au gibier, lorsque, comme celui-ci, il se trouve en œuvre de reproduction? Les législateurs ont fort judicieusement compris que les interdictions légales ne suffiraient pas à sauvegarder les lièvres et les perdrix, si elles n'étaient pas renforcées par la prohibition du colportage et de la vente ; pourquoi un privilège dans la sollicitude, puisque c'est surtout au peuple des eaux qu'elle est nécessaire?

Le gibier est un parasite agréable, mais il n'en vit pas moins aux dépens de l'agriculture. Les poissons, au contraire, sont purs de tout méfait, à l'abri de tout reproche ; la malveillance n'a jamais sur ce point tenté de ternir leur réputation. Ils sont un produit net de toute espèce de frais de revient, qui pousse, qui croît, qui grandit sans exiger aucun soin et ne vous coûte d'autre travail que la peine de le capturer. Mieux aménagé, plus sérieusement conservé, il fournirait une ressource alimentaire assez considérable pour atténuer les conséquences du renchérissement continu de la

viande devenue inabordable pour les pauvres gens. La conservation du gibier n'intéresse que quelques-uns ; la multiplication du poisson profiterait à tout le monde. Serait-ce donc pour cela que la vente du poisson n'est pas plus rigoureusement poursuivie dans la période de la clôture ?

Les distractions actives manquent absolument à la vie des champs pour le quart d'heure, les gens qui se respectent quelque peu, possédassent-ils comme le roi de Bohême sept châteaux, se croient tenus de se sevrer vigoureusement du spectacle de la résurrection printanière, dont les péripéties devraient avoir un charme spécial pour celui auquel appartient le théâtre.

Les parcs de ces infortunés — il n'est pas de pauvre aussi à plaindre que le riche quand il ne jouit pas de ce qu'il possède — encadrent d'admirables pelouses qui verdoient ; ils foisonnent de massifs où, tout à l'heure, les thyrses pourpres et blancs des lilas, les boules de neige, vont se marier aux grappes d'or des cytises, aux rameaux de corail des épines en fleur ; jamais ces malheureux n'ont assisté à l'épanouissement de ce merveilleux bouquet, ils n'y assisteront jamais ; ils mourront sans avoir joui une seule fois de la parure de leurs bosquets ; la mode ne le leur permet pas.

Quand le soleil de juin aura suffisamment roussi tout cela ; quand ces fleurs éclatantes et embaumées seront devenues d'assez vilaines grappes noirâtres, que l'herbe de la prairie sera arrivée à l'état de foin, le concours hippique ayant clos ses portes, le Derby ayant été couru, à la bonne heure. Alors la capricieuse déesse daignera signer les passeports de ces braves gens, elle leur livrera la clef des champs.

Nous nous moquons volontiers du *tabou* que les Polynésiens font peser tantôt sur un cocotier, tantôt sur la calebasse qui leur sert de marmite. Cet interdit a cependant sur celui que nous signalons un avantage, celui de ne pas s'appliquer éternellement au même meuble et au même objet.

Chez le boulevardier, pour lequel le monde commence au faubourg Montmartre pour finir à la Madeleine, cette indifférence est parfaitement rationnelle ; quant à ceux qui se targuent d'aimer la campagne et ne parlent jamais des attraits de la nature qu'avec une pointe d'attendrissement, nous devons ou leur supposer une grande force d'âme ou bien admettre qu'ils se font sur leurs sentiments d'étranges illusions. Il va sans dire que, de ces deux suppositions, la seconde nous paraît la plus vraisemblable.

Les fastueux domaines feront bien de s'y résigner, jamais ils ne pas-

sionneront leurs maîtres, comme cela arrive à de simples et modestes jardinets. Le cœur humain n'a d'immense que ses convoitises ; au delà de certaines limites fort étroites, il n'étreint plus ce qu'il embrasse.

Les bois, les champs, les prairies qu'un caprice de la fortune a réunis dans une même main, finissent toujours par avoir, pour le grand seigneur

LA PÊCHE A LA LIGNE.

ou le financier qui les possède, exactement le même mérite, précisément les mêmes charmes que les paperasses multicolores représentant ses biens mobiliers.

Le plus puissant des propriétaires fonciers de son temps, le marquis d'A..., découvrit un jour sur une des fenêtres de son hôtel de la rue d'Anjou un microscopique brin de vigne, qui avait poussé dans un pot de fleurs abandonné. Enchanté de sa trouvaille, il adopta cette végétation de raccroc et consacra tous les jours un bon quart d'heure à l'arroser, à la biner, mais surtout à l'admirer. La petite plante se montra digne de l'hon-

neur que d'aussi nobles mains daignaient lui faire, elle prospéra et devint un joli sarment couvert de feuilles luisantes plus larges que la main et dont les pousses s'allongeaient à vue d'œil. M. d'A.... n'en était pas médiocrement fier, et le meilleur moyen de faire sa cour au Crésus de la rue d'Anjou était de s'extasier sur la beauté de son arbrisseau.

Hélas! un matin, un valet ayant apporté trop d'empressement à épousseter l'enfant d'adoption de son maître, le fit tomber dans la cour où le vase se brisa en miettes, laissant à nu les racines; on était en plein été, l'accident était, à peu près, sans remède. Averti du désastre, le marquis d'A.... entra dans une de ces colères dont ceux qui l'ont approché n'ont pas perdu le souvenir. Un de ses familiers, qui était survenu au plus fort de la tempête, essaya de calmer le vieillard en tournant le malheur en badinage :

— Bah! dit-il, vous allez aller visiter vos vignobles de la Bourgogne, vous y trouverez d'amples sujets de consolation.

— Mes vignobles! s'écria le marquis avec une recrudescence de fureur et un accent tragique, mes vignobles sont l'affaire de mon coffre-fort, tandis que cette malheureuse vigne, celle-là, elle était à moi!

Décidément, comme l'a dit Bossuet, tout est vanité en ce bas monde, même pour les bêtes. Après avoir été les favoris des rois et des châtelaines, après avoir si bien représenté l'oiseau par excellence, qu'on le désignait par le vocable qui s'applique à l'ordre tout entier, l'Oiseau, les rapaces sont devenus l'objet d'une indifférence quelque peu humiliante.

En dehors des ornithologistes, c'est à peine si on connaît les noms de leurs espèces; les chasseurs, les seuls qui aient conservé avec ces oiseaux des relations dont les pauvres diables ne se félicitent pas, je le suppose, les divisent en deux larges catégories : dans la première ils font entrer tous ceux dont le volume est respectable et leur décernent indistinctement la qualification de « buses »; les plus petits s'intitulent, non moins uniformément, des « émouchets ». Par exemple, ils les traitent les uns et les autres avec une égalité parfaite en ne laissant jamais échapper une occasion de leur envoyer du plomb dans les ailes.

En dépit du titre formidable sous lequel ils sont catalogués, ces oiseaux ne méritent pas tous de devenir l'objet de cette guerre à outrance. Quand le vulgaire tue sans distinguer, on ne peut que hausser les épaules devant ce témoignage d'ignorance; mais lorsqu'un propriétaire instruit,

éclairé, paye du même prix, à son garde, la destruction d'un autour qui mange ses pigeons et son gibier et celle de la cresserelle qui débarrasse ses champs des rongeurs redoutables, cela nous paraît infiniment plus regrettable.

Parmi les rapaces dont le trépas ne doit pas charger votre conscience, nous citerons en première ligne le héros déchu de la chasse au vol, le ci-devant héros des grandes chasses dont le pauvre héron payait les frais, le faucon pèlerin ; mais celui-ci est un passager, nous ne le verrons plus avant septembre. Son cousin germain, le hobereau, un sédentaire, ne vaut pas mieux par ses appétits ; les autours, les éperviers et leurs tiercelets sont encore des massacreurs, bons à clouer sur le portail. Ajoutons à la liste de proscription les milans, le circaète, le balbuzard, le pygargue, forbans de mauvais renom, hôtes accidentels, dont le meurtre se trouve encore justifié par le désir bien légitime de les faire empailler.

Comme vous le voyez, on n'a point de profit à tirer de la gentilhommerie ornithologique du grand et du petit vol ; c'est parmi les rapaces que la fauconnerie a qualifiés « d'ignobles » que nous trouvons des auxiliaires à respecter.

Nous laisserons de côté les trois principales variétés de buzard, sur les faits et gestes desquels les observateurs d'aujourd'hui ne sont pas trop d'accord, pour arriver à un oiseau beaucoup plus commun, beaucoup plus répandu que ceux-là, à la buse. La faiblesse de la vue, le peu de hardiesse et de rapidité de vol de celle-ci, la condamnent à la laborieuse pratique de l'affût. C'est elle que vous apercevez perchée, pendant des heures entières, sur une éminence, sur quelques branches rapprochées de la terre, attendant patiemment que la fortune fasse sortir un mulot de son trou, à sa portée. Un savant inspecteur des forêts, M. de la Rue, a écrit : « On a calculé qu'une buse mangeait annuellement six mille souris, nombre certainement au-dessus de la vérité. Qu'on se figure maintenant les services qu'auraient rendus les 3,200 buses qui furent tuées en 1862 dans les forêts de l'ancienne liste civile ? »

Ce sera encore à sa tactique que vous reconnaîtrez, pour l'épargner, la cresserelle, autre honnête personnage égaré dans la tribu des falconidés. Au lieu de raser le sol, ou décrire dans l'air de larges spirales, elle se tient longtemps à la même place à une vingtaine de mètres au-dessus du sol et ne change de station que pour recommencer à planer à la même hauteur.

La cresserelle fait sa proie de ces mulots, dont les dégâts se chiffrent par millions cette année, et mange aussi les gros insectes. Nous avons trop d'intérêt à être délivrés de ces deux engeances pour lui marchander notre protection.

G. DE CHERVILLE.

LES COULISSES DE LA CHAMBRE

Oui, mesdames, la Chambre a ses coulisses, comme le théâtre. Ce rapprochement s'explique : premiers sujets, personnages effacés, comparses, utilités — on retrouve tous ces emplois dans la représentation nationale.

Il est donc bien naturel qu'avant de paraître sur les planches de la tribune, nos députés se fassent une tête, répètent leur rôle, cherchent leurs effets....

Et comme cela se passe autour de toutes les scènes, nombre d'échotiers avides d'informations se glissent derrière les portants, pour surprendre les mystères de la « boutique ».

Souffrez, ami lecteur, que nous laissions ces spécialistes à leur délicate besogne, et que nous vous montrions les coulisses de la Chambre en dehors de toute préoccupation de parti, — soit en simple passant qui observe, le crayon à la main.

Prenons nos honorables à leur arrivée, un jour de « grande séance ».

Et constatons-le tout d'abord : la majeure partie des députés, en tra-

versant la grille, sur le quai, ont un air quelconque, pas sensiblement différent de leur attitude habituelle dans la vie privée. Mais il y a des exceptions.

Par exemple, l'orateur en vedette, qui a un discours sérieux sur l'estomac. Celui-ci paraît soucieux, préoccupé. Il ne tient encore ni son exorde, ni sa péroraison, — et comme toute intelligence d'élite coutumière du succès, il sait qu'il joue une grosse partie et qu'il est souvent plus difficile de soutenir sa réputation que de la faire!

Par contre, ce petit bonhomme, à la tête de bravache, au geste décidé, vous le reconnaîtrez sans peine. C'est « le monsieur qui ne sait pas ce qu'il veut ». Il s'est mis en tête de parler aujourd'hui, coûte que coûte, et, quel que soit le sujet en litige, soyez sûr qu'il parlera, à tort et à travers. Une observation sans rime ni raison, si la discussion est calme ; une interruption violente qui se perde dans le bruit, si l'on fait du tapage ; peu importe, pourvu que son nom figure au compte rendu.

Enfin, voici venir le député « qui n'a rien dans le ventre », le zéro, la nullité absolue — espèce plus rare qu'on ne croit généralement....

Celui-là se dandine, ne pense point à la séance — mais songe au petit effet qu'il croit produire sur les masses groupées autour de l'entrée.

C'est un dilettante ; il est député — comme d'autres sont gens de sport !

Arrivé dans le salon de la Paix, vers une heure et demie, le député ralentit le pas, prête l'oreille, distribue des poignées de main à droite et à gauche, émet quelques avis, recueille vingt opinions, en adopte quinze, bref, notre ami prend le vent.... Ah! l'on a beau se sentir l'étoffe d'un homme supérieur, il n'y a toujours rien de tel, comme dirait M. Prudhomme — pour naviguer en nautonier habile sur l'océan parlementaire — que de prendre le vent!

Du salon de la Paix, le représentant du peuple traverse les couloirs, ou la salle des Quatre Colonnes, pour se rendre à son vestiaire. Chaque député possède, en effet, en compte à demi avec un collègue, une armoire où il serre ses paperasses, ses projets de loi, — parfois de bonnes idées, — toujours son couvre-chef, son pardessus et son parapluie. Chaque armoire porte deux numéros — ceux de leurs titulaires. Je ne sais, mais il me

semble que cette promiscuité doit être parfois l'embryon d'un groupe politique....

De là, un petit tour dans la salle des pas perdus, pour tailler une bavette avec les amis ; à la bibliothèque, pour consulter un recueil ; dans la salle des conférences, pour expédier un billet, ou à la buvette — pour avaler un mazagran, — car, parole d'honneur, quand on s'occupe du bien public, on trouve à peine le temps de finir son déjeuner!

Pristi! c'est que l'heure s'avance. Je ne me trompe pas : les clairons annoncent l'entrée du président. Courons à la séance. Ah! bien oui! Qu'on soit zélé ou flâneur, il y a toujours là, sur votre chemin, un ami bavard pour vous barrer le passage.

Le moyen de ne pas s'arrêter!

A tout prendre, rien ne presse. Avant d'aborder les paragraphes intéressants de l'ordre du jour, on va devoir subir des discussions tannantes, interminables, sur des sujets... à vous rendre malade, rien que d'y penser. Serviteur! allons prendre un chasse-café à la buvette!

Très simple, la buvette : un bar rudimentaire, — lâchons le mot, fort laid — abondamment pourvu, il est vrai, de boissons diverses, chaudes, glacées ou simplement froides, et dont nos honorables usent d'ailleurs avec ménagement. Certains personnages n'y ont jamais mis le pied. Songez donc : on ne retient que cent sous par tête et par mois sur l'indemnité parlementaire pour défrayer, en bloc, les ablutions internes du parlement de France!

A moins d'y apporter quelque scélératesse, on ne peut raisonnablement, pour ce prix modique, exiger que, l'été surtout, le limonadier éteigne certaines soifs inextinguibles!

Une cuisine modeste et proprette communique avec la buvette. « C'est là que chaque jour » se préparent, pour les représentants de la nation, un pot-au-feu odorant, du laitage, du chocolat, et ces fameux grogs chauds qui ravivent l'éloquence.

Si Léon, le garçon de la tribune, n'était la discrétion même, il pourrait vous en conter long sur les transformations que le caprice de tel ou tel orateur fait subir au traditionnel verre d'eau sucrée!

N'oublions pas le jardin coquet annexé à cette buvette.

Quand au dedans la discussion échauffe les cervelles, que l'air de la séance devient lourd, ce doit être charmant de se retirer avec un ami sur

cette terrasse ombragée, d'y humer l'air pur en savourant un londrès — moyen fort efficace de ramener le calme dans les esprits et de rassainir les jugements.

DANS LA SALLE DES CONFÉRENCES.

Souvent, au début de la séance, il se produit un grand va-et-vient dans les couloirs aboutissant à la questure. Bescherelle n'a plus une place dans les tribunes publiques, et coûte que coûte il faut placer ce parent de province, cet électeur influent « qui n'entre pas dans toutes ces considérations-là ». Très agité, le député court jusqu'au secrétariat de la questure où l'on trouve toujours un bon accueil ; s'il reste la moindre petite place, on est sûr de l'obtenir.

Mais s'il n'en reste plus hélas ! que faire ? se suspendre au bras d'un vice-président pour obtenir qu'il case le parent ou l'électeur dans sa tribune spéciale ; on y voit — et entend très bien, — et aux yeux des relations de son endroit, l'élu jouit ainsi du privilège d'être du dernier mieux avec les hauts grades de l'Assemblée !

Voici la salle des conférences. La pièce est spacieuse, bien éclairée. Nombre de députés y font autour de longs tapis verts leur correspondance, — politique ou privée. On écrit sur le « papier de la Chambre » : cela pose ; quel que soit le contenu de la missive, il doit s'en dégager, pour le bourgeois qui la décachète, un grand air d'autorité qui commande le respect.

D'autres font cercle autour de la cheminée, dans d'immenses fauteuils où l'on est bien. Ce sont parfois les engourdis de la pensée et les frileux du corps. Jusque bien avant dans la saison chaude on fait un petit feu dans l'âtre de cette salle.

Certains députés du midi, en effet, ne semblent guère s'accoutumer à la chaleur du nord ! Ils la traitent avec dédain. C'est ainsi qu'un illustre président, d'une complexion sanguine et d'une corpulence exagérée qui auraient dû suffire à le « tenir chaud », asphyxiait ses collègues sous la pression des calorifères et l'étouffement des portes closes, et, détail caractéristique,

DISTRIBUTION DES DOCUMENTS PARLEMENTAIRES.

gardait, été comme hiver, une bouillotte sous les pieds. Constatons, Monsieur le Président, que cela ne vous a pas fait fondre !

D'autres honorables, enfin, feuillettent les journaux, répandus en abondance sur une table, ou rangés dans leurs casiers par un préposé spécial.

Dans un coin, une boîte aux lettres que les facteurs de la Chambre lèvent régulièrement, comme les boîtes des couloirs. Ce service des postes se trouve dans le sous-sol.

En face de la boîte, une file de petites cases étagées où chaque député trouve la correspondance à son adresse. Tous ces rouages sont naturelle-

ment l'objet d'une sollicitude particulière. Des gens de service ne cessent d'aller et venir en tous sens, porteurs de plis à remettre, en séance, dans les couloirs, partout.

La bibliothèque n'est pas loin. C'est une salle superbe, imposante, mais qui n'a rien de l'austérité glaciale des autres bibliothèques. Au contraire, un certain « venez-à-moi » très-caressant. Les livres sont, comme toujours, rangés en bataille le long des hautes parois ; mais ils n'ont point l'aspect poudreux. Les reliures sont jolies de ton, ni criardes, ni ternes. Des sièges confortables entourent les deux foyers à quatre faces placés au beau milieu du *hall*. Le bibliothécaire est souriant. Bref, cela n'a rien de pédantesque, et il se dégage ici une atmosphère de haute et aimable compagnie qui donne envie de s'installer et de lire.

UN STÉNOGRAPHE.

Tout près de là nous remarquons une sorte de grand guichet très-entouré. Les honorables y arrivent les mains vides et s'en retournent surchargés de paperasses. C'est la distribution des documents, avant et au début de la séance. Les imprimés de la chambre sont remis de la sorte en liasse à nos gouvernants. Ordres du jour, rapports, projets de loi, que sais-je ! le menu du banquet oratoire de la journée ou des suivantes, et imprimé par Quantin, s'il vous plaît !

En traversant les couloirs, notons — mais l'hiver seulement, bien entendu — le lampiste préparant les lumières pour la salle des conférences ; une suite de modérateurs, — sorte de luminaire juste-milieu dont l'éclat

discret fait tranquillement sa petite besogne : éclairer — sans s'immiscer dans les questions brûlantes !

La salle des Quatre-Colonnes ne sert guère que de passage : on s'y arrête plus rarement que dans les autres.

LES LUMIÈRES DE NOS ÉLUS.

La salle des Pas-Perdus est le lieu de réunion par excellence. Il suffit de cinq minutes pour y constater combien le bon public se trompe, quand il croit aux « haines personnelles irréconciliables », en politique. Mésintelligence, animosité, implacabilité même, soit ; mais, quant à l'irréconciliabilité personnelle, elle est infiniment plus rare qu'on ne croit. Le bourgeois qui ne voit point au delà de ce que lui montre son journal, ouvrirait de grands yeux, s'il pouvait constater avec quelle courtoisie parfaite s'entretiennent, dans la salle des Pas-Perdus, les plus farouches adversaires de l'hémicycle. — A part quelques exaltés que des blessures trop directes, — comme on

s'en fait d'ailleurs dans la vie ordinaire, — tiennent forcément éloignés de certains de leurs collègues, il faut avouer qu'en dehors de l'arène et de ses violences, nos gladiateurs mettent dans leurs rapports beaucoup de cette urbanité attique qui va de pair avec le vieux sang français.

En face des entrées de la salle des séances, une vaste pièce est destinée aux sténographes, aux secrétaires reviseurs, et aux députés qui, après la lutte, viennent revoir la minute de leurs discours. Il ne suffit pas d'être éloquent à la tribune : il faut encore, pour pouvoir savourer d'avance son succès auprès des masses, s'assurer de l'effet produit par ses paroles au compte rendu officiel et dans les extraits des journaux. Ce n'est pas toujours mince besogne. A la tribune, on se laisse assez souvent entraîner à des intempérances de langage que la sténographie recueille, mais qu'il faut biffer avec soin du compte rendu, sous peine de les voir passer à la postérité !

Puis, il y a les phrases incorrectes. L'orateur doute : est-ce bien français, ce que j'ai dit là ? S'il a du talent et de l'esprit, il consulte carrément un secrétaire reviseur, qui souvent lui bouleverse sa période pour la métamorphoser du tout au tout. Qui pourrait dire jusqu'à quel point certains hommes politiques ne sont pas redevables de leur notoriété au mot heureux que leur a soufflé ce collaborateur anonyme, le secrétaire reviseur !

En dehors des séances publiques, on sait que des groupes de députés se réunissent presque chaque jour en commission. Un certain nombre de salles sont affectées à ces assemblées préparatoires. La plus belle est la salle des Gardes, au premier étage. Elle est habituellement vide. Avant chaque réunion le personnel *ad hoc* y dispose de modestes banquettes, et sitôt la séance terminée, se met en devoir de les enlever, — pour recommencer le lendemain, et ainsi de suite...

Pour terminer notre promenade, suivez-nous dans le palais même de la Présidence, à travers la grande galerie rouge que le duc de Morny avait

LA BUVETTE DES DÉPUTÉS

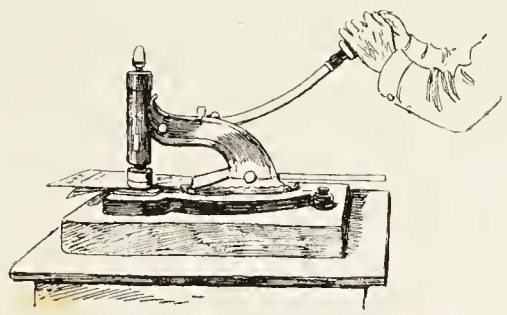
Typ. A. Quantin.

garnie de tableaux. Nous arriverons au secrétariat. C'est là qu'au moyen d'un appareil spécial, très ingénieux, le secrétaire, aidé d'un homme de service, appose sur les lois votées le sceau de la Chambre des Députés.

Le texte de ces lois, signées et paraphées, est transcrit sur un bristol très fort, qui a remplacé le parchemin. Le sceau, timbre sec en relief, est celui de la République de 1848. Un bras de levier puissant presse la détente d'un ressort, et le sceau s'imprime dans la feuille comme sous un coup de massue.

Va, petite loi — et choisis ton monde, comme dit le bon Topffer dans la préface de son immortel « Cryptogame » !

MARS.



LE SCEAU DE LA CHAMBRE.

PÊCHEURS.

Tableau de M. Hector Leroux.

LE SALON DE 1882

L'aimable directeur de cette Revue avait tout d'abord décidé que nous ne nous occuperions au moment du Salon que des *peintres de la vie élégante;* puis, développant son programme, reculant son horizon, il m'a demandé à la dernière heure, sachant que le temps me manquerait pour protester, de résumer l'exposition de 1882 en quelques pages. J'ai dû céder, tout en maugréant, et, toujours en maugréant, je commence ce nouveau travail d'Hercule.

Contrairement à ce que pensent certains de mes confrères récemment entrés dans la carrière, j'estime que le Salon de 1882 est un bon Salon tant au point de vue de la peinture qu'au point de vue de la sculpture. Il renferme un nombre honorable de morceaux de choix qui le garderont de l'oubli et montre des résultats qui doivent bien faire augurer de l'avenir de notre art national.

N'eût-il, ce Salon, que les deux admirables décorations murales de Puvis de Chavannes, *Pro Patria Ludus* et *Doux Pays*, qu'il serait une date dans l'histoire artistique du XIXe siècle. Mais il a d'autres attraits encore, d'autres œuvres maîtresses qui nous mettent en joie et nous enor-

gueillissent : le *Bara*, d'Henner ; *la Mise au tombeau*, de Carolus Duran ;

UNE ÉTOILE.
Tableau de M. L Comerre.

la Fiancée, de Jules Lefebvre ; *le Maximilien*, de Jean Paul-Laurens ; le 14 *Juillet* 1880, de Roll ; *le Bassin de la Villette*, de Gervex ; la *Danse*

de Gitanes, de M. Sargent ; *la Vérité*, de Paul Baudry ; le *Père Jacques*, de Bastien Lepage ; l'épisode de la Chouannerie, de Le Blant ; et l'esprit, et la grâce, et la verve, et l'imagination de tous ces peintres et de tous ces statuaires dont nous allons écrire les noms et citer les pages. Nomenclature bien sèche et à laquelle nous serions heureux de pouvoir substituer un grand nombre de lignes d'écriture. Mais le critique propose et le directeur dispose...

Commençons donc notre tâche et signalons tout de suite la peinture décorative qui tend à reprendre le rang qu'elle occupa autrefois, à l'époque des Mécènes de la Renaissance. Dans ce genre on remarque *l'Histoire du blé*, pour l'école Dombasle, ingénieusement racontée par M. Paul-Albert Baudouin, un des meilleurs élèves de Puvis de Chavannes. Cet artiste se recommande par la grande sincérité et par le sentiment élevé avec lesquels il a interprété le thème qu'un concours public lui avait asssigné. M. Blanchon, lui, continue la série commencée pour la mairie du XIXe arrondissement. Cette année, il nous dit avec une saveur bien moderne la *Déclaration de naissance*. M. Moreau de Tours, après avoir peint l'an dernier la *Patrie*, a conçu cette année la *Famille* avec un accent très véhément tout en étant très tendre. *Vauban donnant les plans des fortifications du château et de la ville de Belfort* a permis à M. Tony Robert-Fleury de faire valoir les brillantes qualités de décorateur dont déjà il avait fait montre dans son beau plafond, le *Triomphe de la Sculpture*.

L'Histoire, c'est l'histoire d'hier et c'est celle d'aujourd'hui. Elle est ancienne ou elle est moderne ; mais le dramatisme qui l'anime et la fait palpiter n'a pas de millésime ; il se retrouve sous des avatars divers avec les mêmes fatalités et les mêmes cruautés inexorables : M. Rochegrosse, un tout jeune à qui l'avenir sera largement ouvert, traîne *Vitellius dans les rues de Rome ;* M. François Flameng nous introduit dans la *Famille de Camille Desmoulins* et nous fait assister aux joies de ce dernier embrassant son enfant alors qu'il sait que la politique dresse l'échafaud sur lequel sa tête tombera ; M. G. Caïn évoque une *Rixe en* 1814 *au café de la Rotonde*, pendant que M. Beaumetz rappelle un douloureux épisode de la reddition de Metz : *la Brigade Lapasset brûlant ses drapeaux*, 26 *octobre* 1870

Que de prémisses et que de péripéties ! Le passé offre-t-il plus d'horreurs que le présent, dès qu'il s'agit de traiter un thème d'histoire ? Non pas.

La barbarie est de tous les temps.

Les mœurs, les costumes changent, la sauvagerie humaine reste la même. Nous l'avons dans le sang.

Le Genre n'a pas de détracteurs parmi cette foule qui n'est pas l'élite et à qui un manque d'éducation artistique ne permet pas de s'élever au-

VACHE SUISSE.

Tableau de M. Van Marcke.

dessus du niveau courant. Cela ne veut pas dire que la peinture de genre doive être conspuée en masse. Il y a, dans le groupe des peintres qui la pratiquent, des maîtres tout comme du temps des Terburg, des Pieter de Hooch, des Metzu et des Miéris ; seulement, nul n'est prophète pas plus dans son siècle que dans son pays. Prenons un peu au hasard un bouquet de ces anecdotiers du sentiment, de ces mémorialistes des petits faits, et, à défaut de beaucoup d'analyse, donnons-leur ce que la plus belle fille du monde leur donnerait, c'est-à dire ce que j'ai : le droit de mettre leurs noms en évidence. Les *Pêcheurs* de Le Roux, deux figures au bord du Tibre, avec, de chaque côté, tous les monuments de l'époque césarienne, est un exquis tableau de genre archéologique ; les scènes hollandaises de M. Liebermann

sont exquises ; même compliment à M. Uhde pour les *Couturières*, peintes dans un sentiment identique ; M. Lobrichon est un petit grand peintre d'enfants. A ces germes d'hommes il donne l'innocence là où M. Geoffroy souligne l'espièglerie et la malice. Peindre des enfants, quelle joie! Portraicturer des hommes cause tant de déboires! Il y a un joli accent moderne dans *Frou-Frou* de Clairin et dans *Embarqués* de M. Van Beers: des amoureux dans une yole frêle comme une coquille de noix, et paraissant cependant si heureux d'être seuls entre l'eau et le ciel. Vibert fait jouer le soleil à travers les arbres d'un jardin de couvent et, dans une autre toile, en baigne une fillette courant dans les blés, ainsi qu'une Cérès — en herbe! Par contre M. Adan accoude une Parisienne à la terrasse d'un parc. On est en automne, le soir ; la brume descend lentement, et la rêveuse a l'air de suivre dans le brouillard argenté quelque figure aimée, quelque vision disparue. Charmant tableau, éloquent dans sa simplicité. M. Sain et M. Dagnan-Bouveret exposent chacun une *Bénédiction de fiancés;* le premier a rapporté son idée de Capri, le second de Franche-Comté ; deux excellentes compositions : un même thème chanté juste sur deux airs. *Les Accordailles* de M. Mosler, achetées le matin de l'ouverture du Salon par un marchand américain, sont très remarquées, et très remarquables. L'*Enterrement d'un invalide*, de M. Dawant et *les Invalides*, de M. Poirson, des toiles qui s'accordent ! Le *Bar* de Manet et l'Espagnole au couteau de Falguière nous permettront de limiter là la peinture de genre.

Les animaliers, qui forment un État dans l'État, — n'ont-ils pas une exposition particulière? — sont tous animés des plus louables intentions. Ils n'ont pas retrouvé le pinceau de Troyon jeté dans la mêlée par la mort, mais enfin ils ont un joli outil qui tente de le remplacer. Les bœufs, les vaches, les moutons perdus dans les cours normandes, enfoncés jusqu'au poitrail dans l'herbe humide des prairies, parqués dans les enclaves d'un marché, suivant le chemin qui mène au village ou qui conduit à l'abattoir, gambadant et rongeant les jeunes pousses des arbres, se voient superbement rendus dans les tableaux de MM. Van Marcke, Vayson, Vuillefroy, Barillot, Julien Dupré, Bonnefoy et Mlle Marie Collart ; quant à M. Chelmonsky, ses petits chevaux russes sont au repos.

La fascination exercée par la mer rend les interprètes qu'elle façonne et dont elle agrandit le regard, d'une sincérité bien caractéristique. La majesté farouche qu'elle dégage semble les inspirer. Elle en fait des poètes

L'HEURE DU GOUTER. — Tableau de M. J. Geoffroy.

d'un ordre particulier. Il semble que le bruit de la vague court, harmonie mêlée d'incantation sur les toiles des peintres de marine. S'ils ne sont pas tous des maîtres, aucun d'eux n'est médiocre. Quel charme pénétrant dans les pages de MM. Clays, un artiste! Weber, Vernier ; quelle angoisse dans celles de M. Tattegrain résumant ces deux pendants : le travail pénible et la mort sans témoins.

Comme transition et avant d'arriver aux portraitistes, je signalerai le retour au bercail de M. Whisler, donnant à dix-neuf années de distance avec la *Femme en noir* la contre-partie de la *Femme en blanc* du Salon des Refusés de 1863. Tuerons-nous le veau gras pour célébrer la rentrée de l'enfant prodigue? Ah! non!

Le Portrait moderne prend un accent bien de son temps. Il est sincère, discret, distingué et vivant. Avec les adorables costumes de la femme, de cette Parisienne qui a le goût raffiné, le sentiment de la forme, la recherche de la couleur, qui chiffonne un ruban, pose une gerbe de fleurs, drape un pli, tourne galamment un nœud de dentelle comme pas une créature d'Europe, les peintres de savoir et d'ingéniosité font des merveilles.

Aussi quelle joie ce sera pour nos petites-nièces de revenir aux atours de leurs aïeules! Avec ceux-ci elles ne pourront manquer d'avoir le piquant, la turbulence, le froufrou de ces jolis oiseaux — que le monde nous envie. Oiseaux rares, aux plumes brillantes, à la voix d'or, aux ensorcellements divins qui enfantent des génies ou des monstres — et parfois des héros ! De tous les peintres actuels M. Carolus Duran est celui qui comprend le mieux la femme d'à présent. Son portrait de cette année est un chef-d'œuvre. D'autres le suivent de près, avec moins de brio peut-être mais avec une intuition du modèle qui est pleine de charmes. MM. Sain, Benjamin Ullmann, Lévy, Humbert, Saint-Pierre, Paul Dubois, Sargent, sont d'habiles ouvriers. Côté des sujets masculins, Bonnat a peint Puvis de Chavannes pour la postérité ; et à côté des généraux nous citerons : Pille et M. M. Faivre. Quant à Ribot, c'est un Rembrandt et quant à Chaplin, c'est Fragonard avec une main plus rouée que celle de son prédécesseur.

Les peintres des champs sont innombrables : c'est le gros de l'armée de l'art. Les uns, comme J. Breton, font tomber la mélancolie du soir sur un village du Finistère; et il semble qu'on entend la strophe cadencée d'un poème agreste; d'autres, comme Guillemet, Yon, Émile Breton, Demont, Bernier, courent après la sincérité de la nature et l'atteignent ; certains

ainsi que MM. Walter-Ullmann, Hawkins, Besnus, Beauverie, Brielmann, Binet et Mme Demont-Breton, mêlent le pittoresque qu'offre le paysan à l'infini que découvre la vieille terre nourricière ; d'autres enfin s'en tiennent aux prairies, aux collines, à la rivière qui scintille, à la source qui bruit en cascadant, aux arbres que le vent fait frémir, au ciel

LE JUGEMENT DE PARIS.

Tableau de M. E.-C. Daux.

traversé de nuages changeants ; c'est ce que font MM. Yarz, Busson, Harpignies, Dardoize.

Mais le papier fuit et il nous faut conclure malgré que nous en ayons. Hélas! Comment faire? Par quel moyen épuiser nos notes ? En brusquant le dénouement, nous souffle notre impitoyable directeur.

Mentionnons donc comme dans un catalogue que le Nu a eu en MM. Benner, Daux et Valadon de sérieux interprètes ; que l'Allégorie est dignement représentée par MM. Bouguereau, Bramtot, Renau fils et Dubuffe ; que la Nature morte compte des fils de Kalf et de Chardin en MM. Delannoy, Bergeret, Visconti, Claude, Ph. Rousseau, Attendu, M. Cesbron, Quost et Mlle Louise Desbordes ; que les rangs des Modernistes voient se

grouper MM. Jean Béraud, Boggs, Loir, Max Claude, Duez. — Ah! Duez, quel régal!

M. Charlemont, imitateur de Roybet, est à ne pas oublier, pas plus que MM. Berne-Bellecour, Delort et Jeanniot, — qui aiment « ce militaire » et M. Guillaumet, un orientaliste d'une belle tenue.

La sculpture a donné cette année une forte poussée en avant. C'est par des œuvres de premier ordre quelle s'affirme. Toute une génération grandit à l'ombre des aînés et prouve sa vitalité non pas par des paroles, mais par des actes. Elle donne à l'argile, au marbre et au bronze la chaleur de la vie. Elle enserre une idée dans le métal, et l'agrandit. Elle chante les beaux héros, elle immortalise les gloires, elle déifie les génies.

Elle montre comme M. Allouard, *Molière mourant;* comme M. Barrias, le sentiment de la Patrie; comme M. de Vignes, l'Immortalité; comme M. Soldi, la Grâce; comme Mercié, l'Héroïsme; comme Chapu, l'Espérance représentée par une figure s'envolant vers l'infini : *quære æterna;* comme Falguière, la Forme; comme Saint-Vidal, l'Élévation; et comme Doré, la Fantaisie dans ce qu'elle a de vertigineux, de fou et de sublime.

EUGÈNE MONTROSIER.

LES BORDS DE L'ELLÉE (FINISTÈRE.) — Tableau de M. L.-G. Pelouze.

SOIR D'AUTOMNE, tableau de M. L. E. Adan

Typ. A. Quantin.

LE MONDE ET LA MODE

Mai s'épanouit en pleine floraison embaumée. C'est le mois des roses et le mois des amours.

Pourpre divine dont Vénus tresse son diadème, il semble que la rose naisse au corsage parfumé des belles amoureuses. Son ardente caresse met un éclat fulgurant aux blondes chevelures, ou s'éteint le soir, pâlie, aux tresses brunes que piquent les tendres corolles, doucement rosées. De la neige baignée d'aurore est moins suave que ces pétales effeuillés.

Jamais on n'a vu tant de roses. C'est la fleur à la mode. Semées sur la soie lumineuse des costumes printaniers, elles s'épanouissent en guirlandes, cernant la grande passe des chapeaux Directoire, dont l'ombre veloutée protège les visages délicats. Ou bien, le soir, elles bordent d'un cordon serré les jupes de tulle, tout écumeuses, ainsi qu'une envolée de nuages. On en porte en épaulettes, à la ceinture, sur la jupe, glissant un peu de côté, à gauche, entre les flots étroits du ruban noué qui marque la taille.

C'est une fureur de roses. Et cela prouve en faveur du goût de nos élégantes, qui en garnissent leurs boudoirs, leurs salons bondés de corbeilles et de jardinières.

On fait des coussins de roses pour mettre aux pieds des jeunes femmes. On forme de délicieux surtouts avec des roses qui courent le long de la nappe blanche dans des rivières de cristal. On les attache en gros bouquets avec de larges rubans d'azur à des candélabres d'argent aux quatre coins de la table, tandis que de longues guirlandes unissent les gerbes, exhalant dans l'atmosphère attiédie leur doux arome de fleurs expirantes.

Dans ce temps où se brisent les sceptres, où s'effondrent les trônes, où le vent des révolutions disperse les couronnes, celle-là seule est restée : La rose, reine des fleurs et reine des beautés !

Le théâtre occupe une grande part dans l'existence parisienne. Sur la scène éclosent les modes et s'apprennent les mœurs. C'est là que l'on passe les soirées de repos, lorsque les bals font défaut ou que l'on en est fatigué. Car une jolie pièce est un délassement absolu, cela distrait sans absorber : on s'y amuse, sans causerie et sans préoccupations. On y va en tête-à-tête et l'on s'y dispense de tout « frais » à l'égard des autres. Pour un instant l'on y vit pour soi, identifié au conte qui se déroule.

L'opéra seul fait exception parce que, je l'ai déjà dit, l'opéra est un salon. Le costume de gala y est de rigueur. On y fait les honneurs de sa loge à ses invités et on leur appartient beaucoup plus qu'à soi-même. Placée sur le devant de sa loge, à droite, la titulaire dépense plus de sourires et de grâce qu'une impératrice passant la revue de ses sujettes un jour de grande représentation.

C'est l'Opéra qui a donné, cette fois encore, l'événement théâtral du mois. Une *première* à l'Opéra est chose si rare qu'elle ne saurait passer inaperçue et *Françoise de Rimini*, si longtemps attendue, restera malgré tout la *grande première* de la saison qui s'achève.

J'ai dit « malgré tout », car cela a été une déception complète. A peine née, la pièce s'est vue condamnée. « C'est ennuyeux », ont dit les lèvres roses des jolies abonnées. Et l'oraison funèbre s'est trouvée prononcée.

Malgré cela, *Françoise de Rimini* subsistera. M. Vaucorbeil lui a donné un cadre splendide de décors féeriques. Jamais on n'avait imaginé pareille mise en scène. Les paysages ont une réalité saisissante. On y sent flotter

cette invisible poésie qui est l'âme même de la nature. La splendeur de l'enfer n'a d'égale que la terrible majesté d'un cloître qui fait oublier celui de *Robert-le-Diable*.

Mlle RICHARD (ASCANIO)
Dans *Françoise de Rimini*.

*

C'est dommage que le ballet manque absolument d'airs de danse. On n'en retient pas une phrase de valse ni une cadence harmonieuse. Le pauvre oiseau Mauri y brise ses ailes à d'inextricables difficultés. Il faut sa grâce aérienne et son charme tout-puissant pour rester charmante encore dans cette orchestration glacée.

Ambroise Thomas se retrouve d'ailleurs avec ses qualités comme avec ses défauts. Sa musique est faite de beaucoup de réminiscences. Chez lui l'inspiration s'arrête aussitôt entrevue. Il commence ses phrases mélodieuses, poétiques, enchanteresses ; puis, tout à coup, cela s'envole en bulles de savon, inachevé, emporté par je ne sais quel souffle de néant.

M. SELLIER (PAOLO)
Dans *Françoise de Rimini*.

On attendait un poème où l'on ne rencontre qu'une strophe. Pour en finir avec *Françoise de Rimini*, je dirai que Mlle Salla est bien la cantatrice qui convenait à cette température boréale. Sa beauté sculpturale s'harmonise à cette froideur. Elle porte avec majesté de très beaux costumes. Sur l'or de ses cheveux blonds flotte comme un immatériel diadème le souvenir du grand poète auquel elle a l'honneur d'appartenir par les liens du sang. Sa voix est belle assurément, mais sans éclat, sans passion, sans génie. La flamme sacrée ne s'échappe point de ses belles lèvres : c'est Galatée qui chante, ce n'est pas la Sirène.

*

Othello a ramené à l'Odéon tous les fidèles de Shakspeare, qui n'a

jamais été mieux traduit ni mieux compris. Le nom de Gramont ne messied pas comme signature à cette œuvre magistrale, et je voudrais avoir le temps d'analyser toute les beautés qui resplendissent dans ce parterre merveilleux.

M. LASSALLE (MALATESTA)
Dans *Françoise de Rimini.*

Un autre succès est celui de *Madame le Diable*, succès d'entrain, de franc rire et de bonne gaieté française.

Un opéra-bouffe tout plein de jolis airs et de refrains joyeux, jetant sur les trucs éblouissants d'une ravissante féerie un égrenement de perles musicales.

Perles de petite grosseur, si l'on veut, mais lumineuses, claires, limpides, d'un orient exquis.

L'âme de cette jolie pièce, c'est la toute gentille diva Granier. Plus que jamais séduisante en ses dix-huit métamorphoses, elle est inconcevable de vivacité, de gaminerie et de grâce. Un vrai caméléon et une salamandre. Sa robe de bal est un chef-d'œuvre. Collante comme un gant, c'est un réseau de gouttelettes sombres : des sequins de jais qui tremblent dans les mailles emperlées noires et acier, posées sur un fourreau de satin noir très étroit qui moule des formes charmantes. Et pour verser un rayon de joie sur cette grâce un peu sombre, une énorme guirlande de roses colossales enlace la robe tout entière, partant de l'épaule, la coupant en sautoir, et s'en allant mourir au bout de la traîne allongée et pointue qui serpente avec d'adorables mollesses.

Mlle SALLA (FRANCESCA)
Dans *Françoise de Rimini.*

Jamais Mme Rodrigue n'a eu, dans l'habillement d'une jolie femme, plus incontestable succès.

Le déshabillé de satin rose, tout mousseux de dentelle, sous une redingote de tulle brodé de paillettes « flamme de punch » avec le fichu de mousseline enca-

Mlle THOLER, dans le *Misanthrope*.

drant de ses douces blancheurs la poitrine légèrement découverte, fait songer à Montespan, la belle damnée, l'enchanteresse et le démon du plaisir. C'est d'une coquetterie achevée et d'une séduction toute-puissante.

*

Je veux signaler tout le charme de Mlle Tholer dans le *Misanthrope*, rajeuni par sa grâce et par son élégance. Sa toilette de style est un chef-d'œuvre dont la simplicité même forme une magnificence. La jupe de satin perle disparaît sous une broderie d'argent. Des festons de perles fines la bordent en bas et au milieu, laissant apercevoir le jupon qui est en brocart d'or. Les paniers du même brocart se retournent sur la traîne, en satin perles, agrafés par une draperie or. Le corsage décolleté à la Sévigné, avec des manches de gaze demi-longues, une dentelle qui floconne en berthe, allonge ses pointes sur un étroit plastron de brocart d'or. Un triple collier de perles est posé en aiguillettes du côté gauche.

Mme DESCLAUZAS
Dans *Madame-le-Diable*.

Mlle JEANNE GRANIER
Dans *Madame-le-Diable*.

Des plumes or et grises s'échappent ainsi qu'une impalpable fumée des

Mlle TEISSANDIER (DESDEMONE).
au 6e tableau d'*Othello*.

cheveux blonds, couronnant d'aériennes légèretés un profil de médaille.

TOILETTE DE PRINTEMPS

Typ. A. Quantin.

*

Tandis que je mentionne de jolies choses et des chiffons gracieux, je veux décrire un ravissant costume printanier, l'un des plus charmants de la saison. La jupe ronde est en satin myosotis, toute bouillonnée d'énormes plis creux, coupés d'étroits plissés. La tunique, en soie blonde, se relève par une draperie de satin azur qui la sépare du corsage. Une cravate bouillonnée en satin, achevée par un plissé qui descend en pointe jusqu'à la taille pour ressortir dans l'échancrure de la basque en bouillonnant encore, garnit le corsage avec la ligne blanche d'une dentelle qui frissonne au milieu.

Même bouillon à la manche, grand chapeau Louis XVI à immense passe avec des plumes bleues et blondes et des brides de satin bleu. Rien de plus élégant pour des visites de matinée ou la promenade au bois.

*

Je me suis laissé envahir par le théâtre, il me reste peu de place pour les nombreuses fêtes qui ont émaillé ce dernier mois. La saison mondaine bat son plein et la moisson de fêtes est abondante. Bals blancs, fêtes de charité, réunions de toutes sortes, on s'est dédommagé de la tristesse de l'hiver. Le bal blanc de la duchesse de Maillé a été l'un des plus brillants. Tous les danseurs, des jeunes gens de seize à vingt ans, les danseuses des fillettes. On l'a appelé le « Bal des Saint-Cyriens », car l'école avait fourni un nombreux contingent, les amis du jeune fils de la duchesse.

Après cela le bal de la marquise de Boisgelin, trié sur le volet du faubourg Saint-Germain. Puis celui de la princesse de Montholon, non moins aristocratique, égayé à minuit par la pompeuse entrée des *Nobles Seigneurs* et *Nobles Dames* costumés qui venaient de figurer au *divertissement* de la comtesse de Virieu.

Bal aussi, la semaine de Pâques, chez Mme Sabatier, avenue Hoche ; crémaillère chez la comtesse de Luppé, une crémaillère très enfantine avec scènes de prestidigation, chansons comiques, etc., et souper des plus gourmands dont le jeune fils de la comtesse a fait les honneurs à ses petits camarades.

Une cohue à ne pas se reconnaître, le vendredi 21 avril, chez la baronne

Erlanger : ce qui prouve que les Parisiens sont les gens les moins rancuniers de l'univers et que, du *Krach*, ils ne conservent pas le moindre souvenir.

Le même soir, inauguration très brillante d'une série de vendredis chez la vicomtesse de Trédern.

Trois jeudis chez Mme Paul Schneider.

Le samedi 22, grand dîner suivi d'un concert où les accents merveilleux de la fauvette Van Zandt ont rivalisé avec la voix magique de Faure, chez la baronne Alphonse de Rothschild.

Parmi les convives, la princesse Mathilde.

Le 20, concert chez Mme Mackay.

Les fêtes de charité sont si nombreuses que chaque jour a la sienne : ventes, concerts, bals et réunions de toute sorte. L'or n'a pas manqué dans la bourse des pauvres et des orphelins. L'*Hospitalité de nuit* seule a recueilli plus de cent mille francs. Mais jamais aussi on n'avait déployé pareille magnificence. La cour intérieure de l'hôtel Continental avait été transformée en un bosquet fleuri qui rappelait les gracieuses magnificences du bal offert par la ville de Paris à Son Altesse royale le dauphin fils de Louis XV à l'occasion de son mariage avec l'infante Marie-Thérèse. Tous les salons, éclairés *à giorno*, répondaient à cette splendeur.

Les plus jolies artistes des *Français*, Mlles Bartet, Baretta, Reichemberg, Tholer, Broisat, Martin, Durand et Feyghine, en costumes Louis XV, éblouissantes de diamants, vendaient des roses, dont la moindre coûtait vingt francs.

Si elles eussent vendu leurs sourires, quel taux n'eussent-ils pas atteint !

A la tombola, c'est un coupé qui a réuni le plus d'envieuses. J'ignore quelle est l'heureuse privilégiée qui l'a obtenu ; sans doute nous le verrons tout pimpant rouler dans les allées du bois un de ces matins.

Les hallebardiers, en grand costume Louis XV, donnaient à ce pittoresque coup d'œil un aspect des plus majestueux.

Mais parmi ce cortège de fêtes, les deux plus brillantes sont, à coup

sûr, le bal de Mme Bamberger, qui a clos le mois d'avril, et celui de la princesse de Sagan qui a inauguré le mois de mai.

On sait la situation prépondérante dont a su s'emparer le richissime financier, beau-frère du baron de Hirsch : ce qu'ont commencé ses millions, la grâce de sa femme l'a achevé.

UN COIN DU BAL DE L'HOSPITALITÉ DE NUIT.

C'était donc une réunion des plus aristocratiques qui embellissait du rayonnement de sa grâce et de sa beauté les beaux salons éblouissants de lumière, tout embaumés d'une moisson fleurie ; rarement d'ailleurs on n'avait vu pareille magnificence dans l'organisation d'une fête.

*

Quant au bal de la princesse de Sagan, c'est chaque année la fête unique et sans rivale qui marque l'apogée de la saison mondaine. L'installation même de la princesse, avec sa magnificence sérieuse, artistique, véritable, exempte de tout le clinquant chiffonnage de la tapisserie moderne, prête un cadre seigneurial à ces réunions extra élégantes. Puis il semble que la maîtresse de maison leur communique un peu d'elle-même, de ses façons

souveraines et de sa grâce suprême. Grande dame par excellence, elle a su semer le faste des millions qu'elle tient de sa propre naissance sur la grandeur aristocratique de la maison de Sagan.

Tous les princes d'Orléans ont sanctionné de leur présence cette fête vraiment royale. Pour donner une idée de cette splendeur je dirai seulement que dix-huit cents invitations avaient été lancées parmi ce que Paris contient de plus marquant.

*

J'ai dit que mai était le mois des amours. C'est en effet le mois des amours bénies et des douces lunes de miel. C'est à l'autel de la Vierge que l'on se marie et que les jeunes époux échangent l'éternel serment que symbolise l'anneau d'or.

Après le très brillant mariage de Mlle de Mackau avec le vicomte de Quinsonnas on annonce le mariage de :

Mlle de Berteux, fille du sportsman bien connu, avec le comte Gaspard de Chavagnac.

Celui de Mlle de Tréveneuc, fille du marquis de Tréveneuc, sénateur, avec le comte de Beaumont.

Et celui de Mlle de Montesquiou, fille du comte Wladimir de Montesquiou et de la comtesse, née Sauvage, avec le comte Max de Béthune, fils du comte Léon de Béthune et de la comtesse, née Montgomery.

Toute une gerbe de roses aristocratiques qui s'épanouiront pour la saison prochaine.

MAGALI.

L'Editeur-Gérant : G. DECAUX. Paris — Typ. A. QUANTIN.

AU GRAND PRIX DE PARIS

Il faudrait cependant s'entendre. A croire certaines personnes on ne va plus aux courses, encore moins au Grand Prix ; les gens qui se respectent rougiraient d'y mettre les pieds ; c'est fini, archi-usé comme les montagnes russes et les quadrilles de Musard, démodé comme les cachemires, la crinoline ou une toilette de l'année dernière. Écoutez les autres, lisez les descriptions de ce grand jour : jamais il n'y a eu autant de monde, de plus brillantes toilettes, de plus somptueux équipages..... Dès midi la circulation était interrompue ; la recette a été splendide et a dépassé celle de l'année précédente...

Qui croire? Qui a raison? Il y a certainement autant de bonne foi chez les personnes qui prétendent qu'on ne va plus aux courses que chez celles qui affirment que l'affluence y est toujours considérable. N'y aurait-il pas quelque chose de vrai dans ces deux opinions si dissemblables? Le monde, le vrai monde ne s'est-il pas peu à peu écarté, éloigné, ces derniers temps, du champ de courses? Il faut dire, à sa décharge, qu'il a fini par se blaser sur ce passe-temps dont on a un peu abusé. Autrefois il y avait

seulement dans l'année quelques réunions auxquelles une élégante et un homme du monde ne pouvaient ne pas assister. Aujourd'hui on peut dire que les courses sont en permanence. On améliore la race chevaline toute l'année, tous les dimanches, souvent plusieurs fois dans la semaine. Autre motif d'éloignement pour la bonne société : les courses étant devenues une véritable Bourse, une Bourse qui n'exige ni agents de change, ni coulissiers, ni remisiers, une Bourse à la portée de tout le monde, tout le monde s'y est précipité, et quel monde! Le pesage, réservé il y a quelques années encore aux gens comme il faut, s'est vu envahir par tout ce qui avait une pièce de vingt francs dans sa poche ou dans celles des autres, les bookmakers, leurs femelles, leurs petits et leur séquelle. Si au point de vue de la recette l'administration des courses n'a qu'à se féliciter de cet envahissement, si même le coup d'œil général y gagne, avouez qu'on regrette sincèrement de voir expulsé par la foule et dispersé un peu partout ce petit coin si parisien de la société qui se retrouvait de temps en temps aux courses, aux tribunes ou aux voitures.

Mais si la véritable élégance perd ses droits au milieu de cette cohue et peut passer quelquefois inaperçue, en revanche que de types variés et amusants défilent devant vous! Une véritable lanterne magique avec les verres toujours renouvelés. Promenons-nous un peu partout, des tribunes à vingt francs à la piste à vingt sous. Regardons dans les voitures, les chars à bancs, passons en revue les piétons, les cavaliers, parisiens, étrangers et reconstituons en quelques traits rapides toute la partie qui compose le tout d'un Grand Prix de Paris.

La tribune du chef de l'État a toujours le privilège d'attirer tous les regards. Il y a des personnes qui, avant même que les courses soient commencées, se placent devant cette tribune, et, au risque de passer pour des agents de la sûreté, restent dans cette position toute la journée pour pouvoir montrer *Freycinet* ou *Léon Say* aux provinciaux qui ne les connaissent pas. Jules Ferry, Gambetta, ont été tellement portraiturés et caricaturés qu'il n'est pas besoin de les nommer. Selon ses opinions politiques on trouve que le président de la République et sa famille ont l'air vénérable et simple ou que l'Impératrice, au milieu de ses dames d'honneur et de sa cour, faisait bien meilleure figure.

La joie est grande parmi les chœurs de badauds lorsque le président fait les honneurs de sa tribune à un souverain quelconque, même à une

majesté qui a cessé de plaire à ses sujets et qui fait aujourd'hui les beaux jours de la République française. Le shah de Perse avec son aigrette a été deux fois, avec le vainqueur du jour, le héros du Grand Prix. Le frère du roi d'Italie, sans aigrette ni uniforme, ne pouvait obtenir qu'un succès d'estime. Si l'introducteur des ambassadeurs avait pu mettre la main sur Cettiwayo qui doit se rendre cet été en Angleterre, quelle bonne aubaine pour le Grand Prix!

Chaque tribune présente un aspect différent et bien tranché. Rien de joli, de comme il faut comme ces premières rangées de la tribune du Jockey, occupées par les familles, les mamans, les femmes, les fillettes des membres du Jockey qui font ou ont fait courir. On est vraiment chez soi : on reçoit comme dans son salon. Les jeunes filles se réunissent et organisent des poules modestes, sous les yeux de leur mère. Parfois même, au bras d'un frère, d'un cousin, d'un jeune saint-cyrien, elles vont faire un petit tour au pesage; et si ce frère, ce cousin est galant, on se rend au buffet prendre un sandwich et un verre de champagne frappé... C'est le ciel ouvert. Mais généralement on garde le silence sur cette dernière escapade. Quelle joie! quels applaudissements! quand ce sont les couleurs du père ou du frère qui sont victorieuses.

Le public de la tribune de la Préfecture de la Seine se renouvelle toutes les fois. Si la préfète est une femme du monde, on a quelque chance de pouvoir fixer sa lorgnette sur de jolies femmes, des toilette élégantes. Mais qu'arrive-t-il souvent? La dame d'un conseiller municipal a offert ses cartes à une de ses amies. Celle-ci ne pouvant en profiter s'empresse de les envoyer à une autre amie qui elle-même, pour un motif ou un autre, n'ayant rien à se mettre par exemple, en fait la politesse à une autre personne. On frémit en pensant dans quelles mains ces malheureuses cartes peuvent finir par tomber. Cette opération vous explique comment certaines places sont trop souvent occupées d'une manière si... bizarre.

Les autres tribunes sont, en général, occupées très bourgeoisement, boutiquièrement serait plus juste. C'est très cossu la plupart du temps, mais terriblement commun. Sanglées dans leur corset, rouges comme des pivoines, ces dames sont mises à la dernière mode : costume tout flambant neuf à la *Françoise de Rimini,* chapeau *Lili,* pèlerine à *Madame le Diable.*

Le Grand Prix est leur grand jour. Il est inscrit au budget et y tient une place honorable. On en parle six mois, un an d'avance. « Cette année

nous irons au Grand Prix. — Nous ne pourrons pas aller au Grand Prix. » Il faut voir avec quel air de mépris elles regardent circuler dans le pesage leurs clientes beaucoup plus simples qu'elles la plupart du temps. Parfois même on entend une de ces dames demander à une voisine comment on ose venir.... comme ça au Grand Prix.

C'est encore dans ces tribunes et principalement derrière la grille qui les sépare du pesage que se refugient les dames de compagnie des bookmakers, — très entourées et en général trouvées charmantes, quand elles donnent de bons renseignements, — les faux ménages, les unions morganatiques des sportsmen, les cocottes, actrices non mariées n'ayant pas de bras pour pénétrer au pesage, la tribu des Cardinal, — quand il n'y a plus de Cardinal, il y en a encore, — venue sous l'égide tartan — de leur mère. Ces places sur le premier rang derrière cette grille, qu'on a, irrespectueusement pour tant de jolis minois, baptisées du nom de Jardin des Plantes, et très improprement, car au Jardin des Plantes, il est défendu de rien lancer, tandis qu'ici les louis les plus nombreux sont accueillis avec la plus vive reconnaissance, ces places, dis-je, sont très recherchées, elles font prime. On est si près du pesage et ces messieurs sont en général si aimables. On arrive de bonne heure pour retenir des chaises. La première arrivée en garde pour ses camarades.

Il entre dans la composition du pesage tant d'éléments divers un jour de Grand Prix qu'il est difficile d'en établir une classification bien exacte. En disant même qu'il y entre de tout, on risquerait encore d'oublier quelque chose. Pénétrons-y un instant. Prenons la file, comme nous ferons tout à l'heure pour le retour. Les chaises, à droite, à gauche, encombrent tellement le passage qu'il ne reste plus qu'une petite raie sur laquelle on puisse circuler. On fait trois pas toutes les cinq minutes.

Là, tout près de l'entrée, s'étale une famille composée de la mère et des trois filles. On est sûr de les retrouver à toutes les manifestations de l'art, de la pensée et autres : aux séances de l'Académie, aux conférences, aux expositions de l'hôtel Drouot, au vernissage, au Conservatoire, aux répétitions générales, au Cirque, etc., etc. A cette place elles verront entrer tout le monde. Il sera impossible de ne pas les voir. Quarante mille francs de dot, mais ayant un goût, de petites fées, naturellement *faisant tout elles-mêmes.* Une amie riche en leur prêtant sa voiture a cru leur rendre un grand service au point de vue matrimonial. Elles proposent à toutes les

Imp A. Quantin

LE GRAND PRIX DE PARIS

personnes qui viennent leur parler de les reconduire en voiture. Elles remonteront quatre fois l'avenue des Champs-Élysées et rentreront dîner à neuf heures.

A côté un lot de jolies petites mulâtresses. Une véritable carte d'échantillons de toutes les nuances, variétés possibles, depuis le maryland jusqu'à la terre brûlée, le citron et le pruneau. Les pauvres petites espèrent adoucir leurs nuances respectives en se saupoudrant de veloutine ou en se badigeonnant de crème exotique au lait de camélia. Elles font penser à Rarahu, l'héroïne du *Mariage de Loti*. Leurs diamants, leurs panaches, leurs gants à dix-huit boutons, leurs costumes de brocart et de velours frappé à poufs font l'effet d'un anachronisme. Malgré tout cet appareil on les voit, comme dans l'idylle tahitienne, vêtues de costumes plus primitifs, grimpant dans les cocotiers ou prenant leurs ébats dans le courant d'une eau vive. Si leurs voisines n'ont pas assez de dot, elles en ont trop. On parle de chiffres tellement fantastiques que personne n'ose se présenter. Le rêve de la famille serait de décrocher un fils ou parent de chambellan du régime impérial. Leurs connaissances et études historiques ne remontent pas au delà.

Ici une bande joyeuse de jolies et jeunes tabellionnes et agentes de change, la fleur du notariat et de la corbeille. La plupart des nouveaux ménages, pas encore blasés sur les délices du Grand Prix. C'est une partie montée depuis longtemps. On est venu en bande. Ce que l'on rit, ce que l'on jabote dans ce coin! Ces dames font des poules dans le chapeau d'un de ces messieurs. La fête sera complète. Un grand dîner de dix-huit couverts les attend au pavillon d'Ermenonville. Un de ces messieurs leur fait la galanterie de leur servir une chanteuse d'opérette à la mode pour le dessert.

Plus loin, entourée d'une véritable cour, trône la « Professional Beauty » de la République. Tout Paris, Londres, New-York vient se prosterner devant l'idole et lui présenter ses hommages. On a compté qu'à la fin de la journée deux cent quatre-vingt-huit personnes avaient sollicité l'honneur de lui être présentées. — Venez-vous voir la belle Madame.....? — Avez-vous vu la belle Madame.....? — Voulez-vous m'offrir votre bras pour me conduire voir la belle Madame.....? On n'entend que ces phrases. S'il fallait passer par des tourniquets pour aller contempler la « Beauty », bien certainement avant la troisième course les malheureux demanderaient grâce ou tout ou moins qu'on renouvelât leurs ressorts.

Que cette dame dans ce petit coin reçoit de visites! Toutes les jolies femmes, les élégantes ou celles qui croient l'être viennent la bouche en cœur, avec sollicitude, lui demander des nouvelles de sa santé, de la santé de son mari, de son fils, si elle ira aux eaux, à quelles eaux, etc., etc. Et tout en parlant, ces belles se tournent et se retournent, font la roue, le paon. Comme on est gracieux avec cette dame. Et c'est à peine si elle se lève de sa chaise. Pensez donc, elle n'est pas pour rien la femme du directeur en chef d'un grand journal. Toutes ces dames seraient enchantées d'être citées à l'ordre du jour de l'élégance dans le compte rendu du lendemain : « Parmi les plus élégantes toilettes on remarquait..... »

Celle-ci, à l'autre coin, reçoit autant de visites, mais seulement d'hommes et de jeunes gens. Vous l'avez reconnue? Cocotte mariée richement, elle a dû rompre, — du moins ostensiblement, — avec ses anciennes relations féminines. Le Grand Prix est son grand jour. Elle peut, ce jour-là, la malheureuse qui, excepté au théâtre et aux bals de charité au bénéfice d'inondés et d'incendiés, n'a pas d'autres occasions de faire de la toilette, elle peut grâce au pesage coudoyer le vrai monde et croire pendant deux heures qu'elle en fait partie. Et cependant elle ne s'amuse guère. Elle regrette le temps passé. Il n'y a à venir la saluer que les décavés pique-assiette des principaux clubs de Paris, qui ont leur couvert mis chez elle à perpétuité. Elle prendra le bras du plus beau nom, ou du moins taré, d'entre eux pour faire un petit tour. On a l'estomac reconnaissant et on ne lui refuse pas cette légère satisfaction. Il ne faut désespérer de rien. En attendant qu'elle aille dans le monde, elle va au pesage. C'est toujours un commencement. Le mari est enchanté d'avoir autant de connaissances dans l'aristocratie et cotées dans l'armorial.

Ne quittons pas le pesage sans nous arrêter un instant devant un de ses piliers, une de ses colonnes. La voyez-vous s'avancer solennellement cette noble et honnête princesse? Un sourire éternel tempère la majesté de sa démarche. Elle tient à la main un lorgnon en or enrichi de pierres précieuses, suspendu à une chaîne en or. Elle lorgne à droite et à gauche et distribue en cadence des saluts, comme une impératrice en voyage, à des personnes qu'elle ne connaît même pas, et qui sourient en la voyant passer. Elle réunit sur elle tout ce que les Magasins réunis n'ont jamais pu réunir : velours, soie, satin, drap d'or, volants de Chantilly, cols et manchettes d'application, blonde espagnole, alençon, bruges, valenciennes, plumes,

panaches, aigrettes, fleurs, fruits, oiseaux des tropiques, diadème, croissants, étoiles, rivières de diamants, turquoises, topazes brûlées, collier de perles, filigranes de Florence, manche d'ombrelle en corail, etc, etc. Elle est flanquée d'une négresse qui porte sur un bras un crêpe de Chine vert d'eau brodé de bengalis et de fleurs de lotus et donne la main à une petite fille vêtue déjà en acrobate. Nous oublions que la princesse donne le bras à un numéro trois, le prince qu'on sort, comme on l'appelle, en habit noir, cravate blanche, gants paille. Il est très décoré et porte à la main un bouquet monté entouré de papier. C'est ce qu'eux aussi appellent aller dans le monde.

Si la composition du pesage et des tribunes laisse tant à désirer, que dirons-nous de la piste, du vaste emplacement où se tiennent les voitures? Les personnes qui vont aux tribunes ou au pesage disent que ce sont les seules places où on puisse aller ; aux voitures, on ne sait pas à côté de quelle victoria on peut se trouver. Les personnes qui assistent bravement aux courses dans leurs voitures font le même raisonnement et déclarent que les tribunes sont devenues impossibles.

Dès dix heures les fanatiques ou les belles qui ont des raisons sérieuses, — nous ne disons pas honnêtes, — pour être sur le premier rang, les uns pour mieux voir, les autres pour être mieux vues, envoient une de leurs voitures, ou un fiacre à l'heure pour leur garder les meilleures places. Ils ou elles arrivent à deux heures les occuper. Ceux qui n'ont à leur disposition qu'une voiture de louage apportent de quoi manger ou vont déjeuner dans une guinguette des environs, après avoir choisi leur centre d'opérations.

Prenons garde aux coups de pied de chevaux et, pendant que la foule n'est pas encore trop compacte, circulons un peu au milieu des voitures. Ne dirait-on pas une exposition de carrosserie à travers les âges? Toutes les variétés de véhicules sorties en honneur de ce grand jour paraissent représentées. Mails et tapissières, voitures de gala et de boucher, bogheys et tape-chose, phaétons et Paulines, rien ne manque à la collection. Les différents types qui meublent ces voitures ne sont pas moins intéressants à étudier.

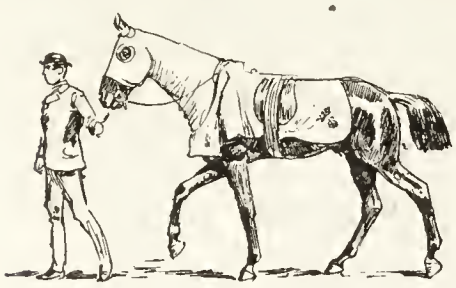
Dans le landau du Grand Hôtel se presse une collection de jolies *esthethics*, dans leurs costumes bizarres et démodés, d'irréprochables gentlemen, la lorgnette en bandoulière, le grand chapeau gris et les roses à la boutonnière. On les a surnommés la « fontaine d'abondance », parce qu'ils

ont donné à boire à tous les altérés du jour. Avant même qu'on leur ait parlé, avant qu'on leur ait été présenté, vite *a glass of champaign,* des sandwiches et des biscuits au gingembre. On ne pourrait jamais croire que les flancs d'un landau, même d'un landau du Grand Hôtel, puissent contenir autant de bouteilles. A la fin de la journée, plus on en aura bu, plus ils seront contents. Ce n'est rien encore. Si c'est un cheval anglais qui gagne le Grand Prix ils iront boire à sa santé à Madrid et peut-être au Sporting pour payer ou se faire payer leurs paris. Ils boiront encore du champagne pendant tout le temps du dîner chez Voisin ou chez Bignon. Ils en boiront à souper. Si, au contraire, c'est un cheval français qui est victorieux, ils doubleront la dose pour se consoler et oublier leur malheur.

UN BOOKMAKER.

Comment trouvez-vous cette adorable nichée d'amours dans cet omnibus de famille? Ils sont huit les chers petits. Si la maman ne les a pas accompagnés, c'est qu'elle attend un petit neuvième qui va débarquer de Panama. Le papa vient jouir de son triomphe pendant le goûter qui est des plus variés, qui se compose de tartines de confitures, de coco, de croquettes de chocolat et... des réservoirs de la nourrice.

Moins patriarcale la victoria-persil d'occasion d'à côté, en satin noir capitonné rouge fortement défraîchi. Une belle aux cheveux jaunes l'occupe avec sa mère. Elle avait toujours dit que la première fois qu'elle irait au Grand Prix dans « une bourgeoise », sa mère l'accompagnerait. C'est son premier Grand Prix dans des conditions aussi luxueuses. Cette solennité est une espèce de consécration pour sa famille, ses portiers, ses voisines et son coiffeur. Elle porte la toilette invariable d'un premier début : de faille bleu ciel garnie de dentelles blanches, des gants paille et un toquet triomphant. Auguste, le cocher, lui a dit qu'il était du dernier bon ton, ne pouvant arborer de drapeaux, de pavoiser la voiture de fleurs. C'était justement le marché, madame mère



RETOUR DU GAGNANT.

a fait main basse sur tous les bouquets montés. A ces bouquets vinrent s'ajouter toutes les fleurs des bouquetières, qu'en hommes galants, les habitués de Peters'Hills, quelques collégiens en rupture de tuniques, offrirent à ces dames pendant les courses. Aussi madame mère, le soir chez la portière, s'écriera-t-elle dans un élan de lyrisme : « Quel succès ! ma chère. C'est bien nous qu'avions le plus de fleurs ; tout le monde nous regardait. »

DANS LES TRIBUNES.

Autre variété dans la même espèce, mais rien de tapageur dans la mise ni dans les manières. Genre calme et digne. Elle le fait à la grande distinction dans sa calèche huit ressorts. Si de temps en temps elle ne se carmait pas les lèvres et ne se regardait pas dans sa petite glace d'or, si le cocher et le jeune groom n'avaient pas le type bellâtre des domestiques de cocotte, on pourrait la prendre pour une matrone. Ce n'est pas un début. C'est plutôt une rentrée aux affaires. Contrairement à la destinée des peuples, elle a eu beaucoup d'histoires, ce qui ne l'a pas empêchée d'être heureuse. Elle a négligé le Grand Prix pendant plusieurs années et s'est laissé oublier. Elle est vite retrouvée, reconnue, entourée. Comme dans *le Mari à Babette,* elle prie chacun de ses amis de mettre dix louis sur un des chevaux qui courent et qu'elle lui désigne. Grâce à cette méthode elle a trouvé le moyen de toujours gagner. A la fin de la journée elle a récolté dix-sept dîners, des déjeuners à volonté, quatre saisons de Vichy, deux de Luchon et sept de Contrexeville. Nous ne parlons pas des semaines des courses à Trouville.

SUR LA PELOUSE.

En voici qui s'amusent pour leur argent, beaucoup plus que pour leur argent. Et quel mouvement ils se donnent. De vrais collégiens en vacances. A eux six ils ont freté un fiacre à l'heure qu'ils ont laissé à la cascade pour ne pas en payer l'entrée. C'est beaucoup plus cher d'aller aux courses en fiacre que dans les sapins du Grand Hôtel ou des cercles. Ils ont pris de vulgaires entrées à vingt sous et se sont cotisés pour se payer une carte de pesage. Ils se la repasseront à tour de rôle et en orneront leur boutonnière pen-

dant les vingt minutes qui sont allouées à chacun. Ils *font* toutes les voitures, les bookmakers, les tribunes, les buffets. Ils ont donné rendez-vous au *Napo* à la grosse Kummel-Double Zéro à sept heures et demie. S'ils gagnent ils lui payeront à dîner... en commandite, comme la voiture, le pesage, si elle, de son côté, n'a pas trouvé mieux.

Ah! mon Dieu! toutes ces tapissières? Est-ce une noce? Comment! vous ne reconnaissez pas les Pot-Bouille, les héros du trimestre, tous les locataires de la fameuse maison aux chastes et solennels silences de la rue de Choiseul? Vous ne voyez pas les Campardon, les Josserand, les Vabre, les Vuillaume, cette bonne Mme Juzeur, l'oncle Bachelard, M. et Mme Gourd, Octave conduisant le « bonheur-des-dames » ? Trublot et Gueulin sont montés sur le siège à côté d'Adèle, parce qu'ils ont peur qu'elle ne . . . . . avec le cocher. Après les courses ils iront dîner sur l'herbe, dans le bois de Ville-d'Avray. Les Vabre ont apporté le saucisson, les Campardon le veau froid, Duveyrier la salade.... Il faudra qu'il soit solide cette nuit, l'immeuble de la rue de Choiseul!

Il faudrait encore citer, pour que ce croquis fût exact, les gens qui font semblant d'aller au Grand Prix et d'en revenir. Ils vont prendre le frais dans le fond de Saint-Cloud ou faire des visites d'été dans les environs, puis vers les cinq heures ils reviennent prendre la file à la sortie des courses. « Tiens, vous étiez aux courses? je ne vous ai pas vu. — Ni moi non plus. Il y avait tant de monde ! — Comme la princesse de Sagan avait une jolie toilette !..... — Adorable !... »

Citons encore les personnes habitant l'avenue de l'Impératrice, et restant franchement et fraîchement chez elles les jours de courses. Elles reçoivent. On s'y donne rendez-vous. On s'y arrête en rentrant ; et, pour les malheureux, confinés dans leur voiture, qui restent quelquefois vingt minutes sur place, sans avancer d'un pas, avec éternellement les mêmes personnes à droite et à gauche, — on finit par faire connaissance et causer pour passer le temps, — c'est un spectacle charmant et rafraîchissant que ces sortes de *garden parties,* sur les pelouses des jolies villas qui bordent l'avenue de l'Impératrice : le Grand Prix chez soi, pourrait-on dire.

Plus bas, avenue des Champs-Élysées, à peu près à la hauteur de l'Exposition, se prélassent en se dandinant, le monocle dans l'œil, la boutonnière largement fleurie, tous les jeunes gens ou les vieux beaux qui ne peuvent faire de la gomme qu'à bon marché, vingt centimes le fauteuil.

Il faut arriver de bonne heure pour pouvoir s'asseoir. Ils saluent toutes les femmes qui passent et surtout celles qu'ils ne connaissent pas. Ce qui fait dire aux bons badauds qui sont derrière eux : « Mon Dieu, que ces messieurs ont donc de belles connaissances ! » Puis un peu partout le chœur des mères qui vient annuellement assister au retour du Grand Prix pour voir un peu ce *qu'on portera,* prendre des idées pour accommoder les restes, et faire subir des transformations aux toilettes de ces demoiselles. Les femmes de chambre sont aussi de la partie, mais je dois dire que pour elles cette fête n'en est pas une. Elles sont obligées d'être tout yeux à ce qu'on leur fait voir, tout oreilles à ce qu'on leur dit : « Vous ne regardez pas... C'est un plissé ! Est-il en biais ?.... Si vous croyez que nous vous avons payé le Grand Prix pour que vous gardiez vos yeux dans votre poche.... Vous ne saurez jamais draper un panier ! »

Les malheureuses, avec la petite couturière qui vient avec ses deux ouvrières voir ce que font les *grandes,* et qui rentrée chez elle passera la nuit à exécuter ce qu'elle a vu avec du papier mou et du calicot, les femmes de romanciers myopes ou malpropres qui viennent chercher des notes vécues pour leurs prochains documents ou leurs pages ensoleillées, les femmes de peintres intrigantes qui produisent leur mari partout pour être cité dans les journaux comme peintre du high-life et au besoin attraper un portrait, la dame qui lance une toilette et qui, par suite de ses conventions, est forcée de la promener partout, à tous les coins du pesage, des tribunes, à l'aller, au retour, la « brillante chroniqueuse mondaine » que ses fonctions obligent à détailler toutes les toilettes des beautés à la mode et de l'armorial qu'elle se fait montrer ou qu'elle entend désigner, et dont elle nous parlera demain dans des termes tellement émus qu'on croirait qu'elles ont au moins dîné ensemble, forment ce que nous pourrions appeler le Martyrologe du Grand Prix.

LITTLE LADY.

LA PLACE DE LA CONCORDE.

Tableau de M. de Nittis.

LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE

IV

M. JOSEPH DE NITTIS

L'AUTRE soir, à l'inauguration de l'exposition internationale qui se tient dans les galeries de la rue de Sèze, je regardais curieusement cette foule empressée, ces personnalités marquantes, ces femmes jeunes, souriantes, se montrant dans un épanouissement d'étoffes chatoyantes, avec des bouquets de fleurs au sein, des aigrettes au front, des plumes légères volant au-dessus des cheveux tordus en nattes, tressés en diadèmes, et, sous l'impression d'un tel spectacle, — spectacle que Paris seul peut offrir, — je demandais celui qui, d'un coup de pinceau pourrait, semblable à quelque magicien, fixer à jamais sur la toile le souvenir d'une telle fête des yeux.

Notez qu'en dehors du tableau vivant et mouvementé je pouvais contempler des chefs-d'œuvre ; ici ceux des peintres mondains ; là les toiles de ce paysagiste qui dramatise la nature et qui semble toujours dans ses conceptions tailler un cadre à des tragédies shakespeariennes ; plus loin un

moderniste côtoyant un évocateur de personnages antiques ; partout des caractères bien personnels.

Mes yeux et ma pensée erraient donc de la réalité aux chimères, et je me plaisais dans ces deux termes de la vie. Tout à coup je découvris un homme, jeune encore, ni trop petit, ni trop grand, d'un embonpoint décent, à la physionomie à la fois pétillante et retenue, aux regards fins et d'une acuité perçante, à la chevelure et à la barbe noires, aux gestes simples mais attirants. L'homme que je cherchais, je venais de le trouver : c'était Joseph de Nittis. Peu et beaucoup connu. Discuté par les uns, acclamé par les autres. A la fois Italien et Parisien. Italien de Naples ; Parisien à la Gavarni ! En un mot, un artiste tel que je les souhaite et tel que je les estime. Il y a en lui de l'humoriste et de l'exubérant. Il se recueille et il éclate. Il passe de l'ombre à la lumière, de la misère à la haute vie sans transition, par saccades, suivant que son esprit est morose ou plein de soleil.

L'art de Joseph de Nittis est complexe sans être fermé. Cet Italien a un œil qui, semblable à l'œil des myopes, retient tout ce qui le frappe. Ainsi il emmagasine dans son cerveau une quantité de documents qui plus tard seront utilisés.

Dans un travail récemment publié je tentais de résumer la caractéristique du talent de Joseph de Nittis et je disais : « Avec ses visées hautes et le côté quasi scientifique de sa manière, il ne faut pas être aveugle pour le bien goûter. On doit, comme Joseph de Nittis l'a montré si souvent, analyser non seulement l'atmosphère dans laquelle on opère, mais encore l'influence que cette atmosphère exerce sur le paysage, la ville ou les personnages qu'elle imprègne de ses caresses. Tel site n'est pas semblable à tel autre, telle ville est différente de celle où tout à l'heure le peintre nous transportait. Vous me direz : Mais alors, Joseph de Nittis est un professeur de quintessence ? — Non pas. C'est un curieux qui sait voir et c'est un voyant qui sait parler. Mieux encore, c'est un moderne et c'est un penseur que cet Italien ! Fils du soleil, il se plaît dans les centres embrumés, s'arrête en plein Paris, sous la neige et sous la pluie, nous dit les sites pittoresques d'une capitale ainsi entrevue, avec une justesse de rendu absolument sienne et une éloquence tout à fait hautaine, cependant que, tout à l'heure, il notera les surprises du printemps et les reflets du couchant dans la pourpre des automnes radieux. Plus loin, il passe la Manche, et le voilà à Londres, racontant le chômage lugubre de la vie, le dimanche, dans la

Cité, ou la misère étalant ses plaies sur quelque quai de la Tamise, au bas d'un de ces escaliers qui ont l'air de descendre vers des abîmes.

Grâce à ce don d'assimilation dont je parle, grâce à cette puissance d'induction dont les traces se retrouvent dans bon nombre des toiles qu'a signées Joseph de Nittis, ce dernier en est arrivé à des effets de vérité qui tiennent du prodige. Vérité vraie et vérité relative ; aussi bien celle qui se touche que celle qui se rêve.

Au demeurant, c'est une nature bien vibrante, un talent où les contrastes se jouent. Aujourd'hui analyste, psychologue, se plaisant au détail intime, mettant la flamme de la passion sur le front d'une Parisienne ou l'exaltation du génie sur le masque d'un penseur, rivalisant en ceci avec le roman moderne qui n'oublie rien et qui souligne tout, et entre les lignes duquel chacun de nous retrouve des joies envolées, évoque des douleurs à peine cicatrisées et des émotions qui sont comme les fleurs des paradis perdus de la jeunesse. Il y a en effet dans certaines pages du peintre des figures entrevues dans les de Goncourt, dans Alphonse Daudet, dans Zola, ces descripteurs qui mettent la vie partout où ils promènent leur microscope et qui feraient jaillir l'intérêt même en décrivant un infusoire.

Joseph de Nittis aime avant tout le temps où il vit, le cycle dans lequel il se meut. Il n'a ni regret ni envie pour les choses du passé, il n'a pas non plus la prétention de devancer l'avenir. Il s'en tient à ce qu'il voit, à ce qui l'intéresse, à ce qui l'émeut et à ce qui l'amuse. D'aucuns rêvent « le spectacle dans un fauteuil », lui se le donne en marchant, en voiture, assis au bord d'une avenue aristocratique où sur les gradins d'une tribune de courses. Une jolie femme qui passe, martelant de ses talons fins l'asphalte des boulevards lui paraît aussi attirante que la Vénus de Milo — même si elle avait retrouvé ses bras! — Un groupe qui cause au détour d'une rue, un cavalier qui se dirige vers le Bois, une voiture d'une belle tenue lui offrent des jouissances sans secondes. J'ai là, sous les yeux, en écrivant, toute une série de croquis prestement enlevés entre les traits desquels se lisent le boursier, le gommeux, la mondaine, la demi-mondaine, le cheval de race, le phaéton signé Bender, le provincial; en un mot toutes les espèces qui constituent l'incommensurable caravane humaine. J'ai aussi, et le contraste est frappant, des dessins d'après des maîtres qui sont de toute beauté. Il est difficile de mieux traduire — sans trahir — le portrait de Mme de Senonnes, d'Ingres, que ne l'a fait Joseph de Nittis.

Le mot « modernité » pourrait lui servir de devise. J'ai tenté d'expliquer pourquoi, au commencement de mon étude, ce qui ne m'était pas

AUX COURSES.

Pastel de M. de Nittis.

difficile étant donné l'artiste que j'avais à étudier. Je voudrais pourtant, à l'aide de morceaux différents, justifier la vérité de mon assertion, et justifier le public qui prend à tâche de la proclamer *urbi et orbi*. Je les pren-

drai dans des œuvres récentes et la galerie appréciera peut-être ma démonstration.

Regardons par exemple les *Courses de Longchamps* exposées au Salon international, « fourmillants tableaux de high life, deux mille personnages peut-être s'agitant dans un cadre relativement restreint, une merveille de vie et d'accents ». Page maîtresse résumant en un ensemble complet tous les épisodes dont le peintre s'était plu à indiquer les détails, à faire valoir les contrastes, à poétiser les grâces et les élégances dans vingt fragments qui, pris isolément, composent un tableau. Il a encore à cette même exposition des Quinze une « *Place de la Concorde* et une *Avenue du bois de Boulogne* ensoleillés, brillants, pleins de l'atmosphère de Paris, avec le frou-frou de soie des robes et le galop des cavaliers ». Et puis des *impressions* exquises, pleines de justesse, de mouvement et de lumière telle que la réalité seule en peut donner. Le *Portrait de Mme de Nittis* en blanc, sur fond blanc, est d'un prestige achevé et d'une fascination inoubliable. Mince, svelte, gracieuse, elle se détache du cadre et suit la pensée dès que cette dernière — une fugitive, la pensée! — s'en est éloignée.

C'est la troisième fois que Joseph de Nittis se livre en masse, esprit et corps, à l'attention du public. La première tentative eut lieu en 1880, à la veille de l'ouverture du Salon, dans les galeries de la revue *l'Art*, avenue de l'Opéra. Elle comptait trente-un numéros ainsi répartis : onze peintures à l'huile ; onze pastels ; sept aquarelles et gouaches et deux eaux-fortes.

En 1881, la deuxième épreuve s'effectua au *Cercle des Mirlitons;* ce fut l'épreuve des *Pastels;* un triomphe pour Joseph de Nittis. Le peintre, qui venait de faire revivre un genre que les Latour, les Rosalba et toute la pléiade des petits maîtres du XVIIIe siècle avaient pratiqué avec une supériorité désespérante, voulait les surpasser en substituant aux colorations fugitives obtenues par ses prédécesseurs un éclat et une tonalité d'une réelle puissance. Il y parvint tout à fait en employant comme dessous de ses merveilleuses pages un procédé que je connais, mais dont je me garderai bien d'expliquer les mystères. Je préfère rappeler le souvenir de trois des principaux sujets, les plus importants, selon moi, de l'exposition.

Dans ce pastel, d'un goût si affiné, d'une exécution si hardie, que voyons-nous? D'abord, car elle attire tous les regards, une jeune femme montée sur une chaise et suivant avec attention, mais sans passion, les

péripéties d'un match. Elle est de profil. Sa taille de patricienne est cachée sous les replis d'un long manteau de loutre. La tête, fine, est couverte d'un chapeau également garni de loutre avec une rose blanche qui

AUX COURSES D'AUTEUIL.

Pastel de M. de Nittis.

se détache comme une grosse goutte de lait. Sur le manteau, très ample, on distingue le bas d'une jupe écossaise et des pieds de Cendrillon chaussés de bottines d'étoffe grise, claquées de vernis.

Aux côtés de cette mondaine, mais piété sur le sol, son mari, les bras croisés, la tête fièrement indiquée, regarde fixement le spectacle qu'offre, à une distance qui ne nous est pas perceptible, la lutte des chevaux et des

jockeys. Çà et là des groupes nombreux, où hommes et femmes se coudoient, les uns assis, les autres levés, ceux-ci poursuivant quelque conversation galante, ceux-là, perplexes, anxieux, consultant le programme des courses, et pesant les chances que le dieu hasard leur offre. Tout est pétillant dans ce pastel qui a l'intensité d'une toile brossée furieusement. C'est d'une vérité puissante et nerveuse que beaucoup de peintres, même des plus fameux, ne connaissent pas. Mais l'ensemble ne nuit pas aux incidents pleins de surprises, de régals pour les yeux. Le paysage participe aussi à la réalité de l'épisode, paysage d'automne, d'un gris indécis, avec des arbres privés de leurs feuilles, poussant au hasard leurs branches dépouillées.

Si nous parcourons l'hippodrome où se font et défont tant de fortunes, nous arriverons au *poêle,* sorte de brasero en hauteur autour duquel les privilégiés sont groupés. Enfouis dans des fourrures de prix, un peu ramassés sur les chaises, les pieds allongés vers la chaleur bienfaisante, ils paraissent ressentir une véritable quiétude. Des sourires courent sur les visages piqués par le froid, des mots s'échappent des lèvres, la conversation va d'un groupe à un autre, conversation de *dilettanti,* de lettrés, car entre deux jolies femmes j'aperçois la barbe neigeuse de M. Ivan Tourguenef, ce Parisien de la *perspective Newski* transplanté en plein milieu civilisé. A gauche du panneau, deux femmes, debout, chauffent leurs pieds en maintenant l'équilibre du corps qui repose sur une seule jambe, sur les dossiers des chaises qu'elles viennent de quitter momentanément. Elles sont adorables dans leur pose naturelle, qui fait valoir la finesse de leur taille, la belle forme de leur buste et ce je ne sais quoi de piquant dans la distinction, d'audacieux dans la grâce. A un plan un peu éloigné se voit la limite de l'enceinte en dedans de laquelle les chevaux luttent de vitesse; et plus loin encore se dessine le fourmillement de la multitude, mouchetant, çà et là, par d'innombrables taches, imperceptibles, mais réelles, le fond du paysage, paysage de déclin déjà entré dans l'hiver. Le ciel est d'un gris incertain, d'un gris de neige qui obscurcit l'atmosphère et lui donne une sorte de ton délicat et tendre.

Joseph de Nittis excelle également à rendre l'individu isolé. Les portraits qui figuraient à cette exposition du cercle des Mirlitons sont sans conteste un des plus merveilleux ensembles qu'il ait été donné au public d'admirer. Types de femmes d'une aristocratique beauté; caractères dessinés

avec une puissance réelle; intelligence éclatant sur des fronts altiers qui ont laissé à ceux qui les ont vus des sensations inoubliables. Et parmi ces types divers, ces nationalités disparates, ces spécimens de races pour un instant entrevus, une physionomie me poursuit, me hante: c'est celle d'un homme aux chevaux grisonnants, à la moustache relevée à la Velazquez, au front sillonné de rides, aux joues creusées par les veilles littéraires et aussi ravinées par les larmes, aux yeux d'un bleu très doux et très mélancolique. L'artiste nous l'a montré chez lui, dans son cabinet de travail, entouré des choses qui lui sont familières, tenant entre deux des doigts d'une main de femme la cigarette et laissant monter sa pensée avec la spirale de fumée qu'elle dégage. Cet homme, c'est un rêveur, c'est un poète, c'est un analyste, c'est un écrivain de race : Edmond de Goncourt.

EUGÈNE MONTROSIER.

SOUVENIRS

C'ÉTAIT une blondinette que j'avais connue je ne sais trop où, fleur étiolée, née dans quelque coin empesté des bords de la Bièvre, au pied de la butte aux Cailles, je crois.

Elle avait toutes les grâces natives de la Parisienne. Comme elle était jolie avec son mutin sourire, sa natte de cheveux aux reflets fauves, qui retombaient en désordre jusque sur ses chevilles, et sa petite fossette au coin de la bouche quand elle riait, et puis là dans le cou, vous savez, à la bonne place un petit signe qui semblait appeler les baisers! Oh! quel amour de petit signe!! avec cela un cœur d'or, pas plus de tête qu'un pierrot par exemple ; mais un entrain, une gaieté, une vraie fauvette, quoi! Chantant du matin jusqu'au soir.

Je l'appelais Nichette et ne lui ai jamais connu d'autre nom. Quant à son âge, je ne l'ai jamais su bien exactement, ni elle non plus, je pense. Mais tout au plus voyait-elle son dix-septième printemps.

Nous nous étions aimés une année tout entière. Il y a déjà bien longtemps de cela, près de six ans, et je ne savais trop ce qu'elle était devenue ; je crois même que je l'avais un peu oubliée, lorsque l'autre jour, en cher-

chant dans ma bibliothèque, j'ai trouvé entre les feuillets jaunis d'un livre une petite fleur toute desséchée, et voici qu'à cette vue, les souvenirs

TU LE GARDERAS TOUTE TA VIE. (PAGE 382.)

me montèrent au cerveau par capiteuses bouffées, et que mon cœur se prit à trembler.

Il me revint alors que je lisais ce livre avec elle, un jour que nous étions assis là-bas au milieu des grandes herbes, à l'ombre des vieilles saulées qui bordent la rivière. Elle avait cueilli ce pâle vergiss-mein-nicht, et l'avait mis entre les pages du volume, en me disant : « Tu le garderas toute ta vie, mon *ne m'oubliez pas* et quand tu ne m'aimeras plus, il te parlera encore de moi. »

Et nous avions bien ri! Est-ce que cela pourrait jamais arriver? Est-ce que nous pourrions nous quitter, nous oublier jamais? Est-ce que notre amour ne serait pas éternel?

Et maintenant ce pauvre brin d'herbe sèche venait réveiller en moi mille souvenirs éteints, que je croyais bien morts.

Je me la représentais, la rieuse enfant, telle que je l'avais connue, insouciante et joyeuse, et sa petite fossette et son signe provocant apparaissaient encore à mes yeux ; les sons de sa douce voix frappaient encore mon oreille; elle revivait dans mon souvenir avec une précision étonnante.

Peu à peu, cette image prit un tel empire sur moi, que je me sentis un désir immodéré de retourner encore une fois dans ce pays où j'avais été si heureux, où nous nous étions tant aimés.

Je voulais les revoir, ces antiques ruines du château de la reine Blanche avec leurs grands murs chancelants qui se mirent dans les eaux, et leurs hautes fenêtres vides à travers lesquelles, lorsque nous rentrions le soir, le soleil couchant nous apparaissait comme un gros œil rouge,

Je voulais encore une fois serrer la main calleuse de la mère Antoine, cette bonne vieille à la tête tremblante, qui était venue toute souriante nous souhaiter la bienvenue sur le seuil de son humble auberge, le soir de notre arrivée, et qui avait versé de vraies larmes lors de notre départ.

Oui, pensais-je, j'irai ; et je la reverrai, cette maisonnette blanche au grand toit de chaume tout couvert de mousses multicolores avec sa haute cheminée de briques, à moitié décrépite par les injures du temps, sa porte basse et son banc de pierre, ses étroites fenêtres aux minuscules vitres carrées dont les reflets verts, jaunes ou bleus révélaient la haute antiquité ; et son vieux pied de vigne qui se promène sur sa façade, semblable à un long serpent.

Je me chaufferai encore devant ce grand foyer, dans l'angle duquel mon adorée aimait à se blottir, lorsqu'elle rentrait trempée par une pluie d'orage ou la rosée du soir.

J'habiterai encore une fois cette petite chambre si longtemps pleine de l'écho de nos baisers et de ses chansons joyeuses, lorsque, profondément enfouie dans le duvet de la plume, elle se réveillait sous l'indiscrète caresse d'un rayon de soleil, piquant des flèches d'or dans les flots de sa chevelure, à travers les branches de vigne vierge et de chèvrefeuille, qui pendaient le long de notre fenêtre.

Comme elle apparaissait nettement dans mes souvenirs, cette chambrette, avec ses carreaux rouges tout descellés, son plafond aux vieilles solives noircies arquées dans tous les sens, et ses murs blanchis à la chaux sur lesquels se détachaient dans leurs cadres noirs, pendus à la diable, après de vieux clous rouillés, les images, grossièrement enluminées, des saints patrons de la mère Antoine ; le congé militaire de feu Antoine, un vieux brave qui en avait vu de dures pendant la campagne d'Espagne, et la touchante, mais incomplète histoire d'Héloïse et d'Abélard, vêtus en costumes de seigneurs du XVIe siècle !

Puis la vieille commode ventrue et toute piquée aux vers, dont un fragment de brique remplaçait le pied brisé. Et sur cette commode, le globe traditionnel, abritant sur un coussin de velours bleu frangé d'or un bouquet de mariée que Nichette regardait quelquefois à la dérobée, avec une fugitive expression d'envie et de regret.

Et dans le coin, tout au fond, le grand lit de chêne, avec ses antiques rideaux à ramages rouges, d'où s'échappaient comme de vagues odeurs de lavande, de fumier et d'antiquaille.

Je reverrai ce jardin témoin de ses joies d'enfant ; la tonnelle, où nous dînions bercés par le doux murmure de l'eau ; la haie vive où elle cueillait les fleurs dont elle savait si bien orner sa chevelure ; le vieux pont sous les arches duquel les troupeaux venaient boire le soir en poussant de longs mugissements ; et cet endroit charmant où le sol est garni comme d'un tapis de mousse, où l'eau roule si calme et si claire sur un fin sable d'or, et où elle aimait tant à se baigner, semblable à une gracieuse ondine prenant ses ébats au milieu des roseaux.

Oui, oui, pensais-je, je veux retourner là encore une fois, et je partis.

Mais, hélas! c'en était fait de notre pauvre nid d'amour ; la mère Antoine n'existait plus. Sur l'emplacement de son auberge, s'élevait une grande maison bourgeoise, pompeusement intitulée hôtel de la Renaissance. Un énorme écriteau placé au-dessus de la porte annonçait une table

d'hôte et des chevaux et voitures à volonté. A l'une des fenêtres du rez-de-chaussée m'apparut un homme dans le traditionnel costume de marmiton. C'était, en été, le rendez-vous des peintres étrangers et de leurs amies, qui y menaient grand tapage et joyeuse vie, étalant là pendant quelques semaines leur faux luxe et leur fausse gaieté.

Mes chères ruines avaient aussi disparu ; l'administration ayant eu besoin de pierres, quelques grains de poudre avaient eu raison de ces vieux murs que les siècles avaient respectés.

Comme je m'éloignais tristement, je fis rencontre du père Vincent, le pêcheur, auquel nous avions acheté si souvent du poisson, en lui faisant jurer de se taire, lorsque, armée d'une grande ligne, elle avait fièrement traversé tout le village, en déclarant qu'elle allait pêcher.

Il avait bien vieilli, le pauvre bonhomme ; son dos était bien voûté, et lui aussi bientôt ne serait plus là.

— Bonjour, père Vincent, dis-je en lui tendant la main.

Le vieillard, relevant la tête, me fixa un instant avec des yeux écarquillés.

— Eh bien! vous ne me reconnaissez donc pas?

— Comment c'est vous, monsieur? Ah bien, ah bien, par exemple, je vous croyions mort.

— Mort? dis-je ; mais non, grâce à Dieu, et je n'en ai même pas envie. Qui donc vous avait dit que je fusse mort?

— Mais, c'est... la dame, là-bas, vous savez bien, fit-il, en me désignant de la tête, avec un visible embarras, un petit château à tourelles rouges, que je n'avais pas encore remarqué, et dont les girouettes dorées apparaissaient au milieu des arbres d'un petit bois.

— Et qui donc habite là? demandai-je vivement intrigué.

— Comment! vous ne le savez pas? Mais c'est la petite dame qui était ici avec vous ; elle est revenue deux ans après avec un vieux monsieur très riche, un banquier, M. Closh ; et elle a dit à tout le monde que vous étiez mort. Ils ont fait bâtir ce château pour être tranquilles, loin des artistes. Ah! monsieur, si vous saviez comme c'est beau là-dedans! Ce sont des gens bien comme il faut, allez! Il ne connaît pas sa fortune, cet homme-là, tant il est riche. Puis, soit dit sans vous offenser, elle n'est pas comme dans le temps avec vous, la petite dame ; elle est mise comme une duchesse maintenant, elle a femmes de chambre, valet de chambre, équipages et, tenez, voilà sa calèche qui vient là-bas sur la route.

En effet, je voyais de loin s'avancer une élégante voiture. Je serrai brusquement la main du père Vincent, et, sans en écouter plus long, me jetant dans un sentier à travers champs, je gagnai rapidement la gare. Ce pays me semblait hideux.

Une fois chez moi, je pris le livre et le vergiss-mein-nicht, et, le jetant dans le feu, j'en fis un autodafé. J'éprouvais une véritable jouissance à le voir se consumer et se tordre dans les flammes; et quand tout fut brûlé: — Allons, dis-je en moi-même, je vois qu'il en est de certains souvenirs comme des cadavres de ces prélats ou de ces hauts personnages, qu'on retrouve quelquefois, pieusement ensevelis sous les antiques dalles de nos vieilles églises. Grâce aux parfums précieux dont les ont entourés ceux qui les aimaient, ils ont conservé, dans la bière, un air de majestueuse et imposante dignité. Mais n'y touchez pas; au moindre contact ils tomberaient en poussière, car, eux aussi, sous la magnificence des vêtements qui les parent, ne sont que pourriture.

J. Bonabe.

LES COURSES D'AUTREFOIS

Les courses ne datent en France que de la fin du XVIIIe siècle — 1775, suivant le bibliophile Jacob, — 1776, suivant M. Louis Énault.

La première réunion hippique française eut lieu dans les premiers jours du mois de novembre, et le premier hippodrome français fut la plaine des Sablons suivant M. L. Énault, et Vincennes suivant le bibliophile Jacob.

Livrons sans antre appréciation aux amateurs de dates précises cette divergence d'opinion. Elle consolera les sceptiques qui ne croient pas tous les jours à Pharamond, qui ne se vantent pas de connaître les traits exacts de Clodion et de Mérovée ainsi que nombre d'autres choses d'ailleurs sur lesquelles on ne manque pas non plus d'avis absolument contradictoires.

Les courses de chevaux, dit quelque part le bibliophile Jacob dans une étude sur le XVIIIe siècle, offraient un spectacle moins hideux que les combats d'animaux et pourtant le peuple de Paris les laissa *exclusivement* à ceux qui essayaient de les introduire en France, à l'imitation des Anglais.

Le peuple de Paris s'était dérangé pourtant de ses travaux et de ses occupations pour les premières courses de chevaux qui n'étaient que des paris entre grands seigneurs.

C'est ainsi qu'en 1726 le comte de Saillans avait parié contre le marquis de Courtanvaux qu'il irait à cheval en trente minutes de la grille de Versailles à la grille des Invalides, et en 1753 un Anglais avait parié contre le duc d'Orléans qu'il ferait en deux heures, et en changeant trois fois de cheval, le trajet de Fontainebleau à la barrière d'Enfer.

Mais ce n'étaient là que des paris individuels et les véritables courses de chevaux ne furent réellement inaugurées à Paris qu'en 1775, au moyen d'une souscription des seigneurs de la cour, qui devaient avoir le droit de faire courir, à condition que leurs chevaux fussent d'origine française.

Les Parisiens montrèrent assez d'indifférence pour ces courses qui avaient lieu à Vincennes ; ils cessèrent même de les suivre avec intérêt, lorsqu'elles furent transportées dans la plaine des Sablons et qu'elles servirent de prétexte à des paris considérables.

Autrefois alors, comme aujourd'hui d'ailleurs, on perdait beaucoup d'argent aux courses, et cependant la vénérable institution des *book-makers* n'existait pas encore.

Les dames de la cour, comme les élégantes de nos jours, trouvaient là une excellente occasion de se donner elles-mêmes en spectacle dans tout l'éclat de leurs toilettes et ce furent elles qui contribuèrent surtout à mettre en vogue ce genre de plaisir, essentiellement anglais.

Mais les bourgeois et le peuple de Paris n'avaient réellement aucun attrait pour les courses. Ils réservaient toute leur sympathie et tout leur enthousiasme pour les revues.

Les ravissantes planches de Moreau en font foi, et il faut voir la foule qui assiste à la grande revue des gardes françaises et suisses que le roi passait chaque année sur cette même plaine des Sablons.

S'il faut en croire un excellent article de M. Louis Énault, publié il y a longtemps déjà dans la *Revue française,* les courses se transportèrent ensuite à Fontainebleau.

Mais non pas accidentellement, il faut le reconnaître. Ce fut à l'occasion d'une poule restée célèbre, qui fut disputée par des chevaux de tout âge.

Les résultats furent excellents, paraît-il, puisqu'en 1777 il y eut à Fontainebleau une course de quarante chevaux. On créa alors une piste nouvelle à Vincennes dès la fin du XVIIIe siècle et les trois lieux de réunion du sport français furent dès lors : Fontainebleau Vincennes et les Sablons.

La Révolution arrive. Naturellement elle détruit l'institution des courses.... comme bien d'autres choses d'ailleurs. Puis Napoléon essaye de les remettre en honneur, leur assigne des époques fixes et des lieux déterminés et crée administrativement les Courses de Paris, celles du Haras du Pin et celles de Saint-Brieuc.

Mais l'anglophobie régnait alors et, pour satisfaire cette manie, Napoléon fit adopter des règlements qui prenaient absolument le contre-pied des idées anglaises. Les idées anglaises étaient confirmées par l'expérience et par le bon sens pratique, c'était possible ; mais il était de l'amour-propre national de faire tout le contraire de nos voisins. Voilà où peut

conduire un chauvinisme exagéré, et ce n'est pas malheureusement la seule erreur de ce genre que nous ayons à nous reprocher. Il faut rendre à César ce qui appartient à César ; grâce à ce parti pris les courses n'eurent aucun succès sous l'Empire.

La Restauration, moins anglophobe, eut du moins le mérite de les remettre en honneur en les régularisant et en publiant des règlements plus sérieux.

Mais ce ne sont là à vrai dire que de premiers et timides essais et le registre matricule destiné à noter la naissance des chevaux de pur sang et créé par l'ordonnance de Louis-Philippe du 3 mars 1833, et la fondation de la Société d'encouragement placée sous l'influence du Jockey Club et qui devait puissamment contribuer à populariser les idées anglaises, sont les véritables points de départ des courses en France.

Si le registre matricule créé par ordonnance royale parut une heureuse innovation, il dut cependant rappeler aux bibliophiles — à ceux surtout qui collectionnent les ouvrages étrangers — *la Perfettionne del Cavallo* (lib. III di Fr. Liberati Romano, etc.) qui n'est autre chose qu'un livre des noms, surnoms, titres et dignités des maîtres de races dont il est fait mention dans le présent ouvrage, lequel est en outre accompagné de deux cent quatre-vingt-six marques ou *Armoiries chevalines* — (Roma, heredi di Corbelletti in n° 1639).

Si d'ailleurs on se laissait aller à faire quelques courtes recherches dans les vieux volumes d'antan, que de singulières idées ne trouverait-on pas sur les chevaux anglais et sur les courses !

Mercier, dans son *Tableau de Paris*, n'est pas, lui non plus, un enthousiaste des courses.

« Nous les avions copiées des Anglois, dit-il mélancoliquement dans un de ses chapitres et c'est la bête qui remporte le prix ; on fait jeûner le *jockei* qui doit conduire, afin qu'il pèse moins. Les paris s'ouvrent et il se perd beaucoup d'argent [1].

« C'étoit aussi la manie des Grecs, continue-t-il, et ce peuple attacha à la vitesse des chevaux un honneur qui rendoit leurs maîtres célèbres. Qu'on ait couronné celui qui conduisoit un char, cela s'explique, le conducteur devoit montrer une certaine fermeté et de l'adresse; mais le vainqueur parmi

1. T. VI, ch. CCCCXXI. Amsterdam, 1783.

nous n'est-il pas un peu ridicule lorsqu'il se vante d'avoir su acheter une cavale plus légère que celle de son adversaire ! »

Et Mercier cite l'ode d'Euripide félicitant le fils de Clinias d'être vainqueur « sans avoir pris la moindre peine ».

« Il est dommage que nous ne soyons pas originaux dans ce ridicule que nous avons adopté, dit Mercier, mais aussi nous avons voulu placer une gloire d'éclat dans le mérite de nos jockeis (*sic*).

« On ne parle donc plus que du *cheval barbe*, du *petit duc*, et le goût des chevaux qui courent a succédé à l'esprit de la chevalerie entièrement éteint. On se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des *animaux efflanqués* qui passent comme un trait, tout couverts de sueur au bout de six minutes ; et nous mettons ensuite dans les discussions qui résultent de ces courses un air de profondeur et une importance qui ont quelque chose de *burlesque !* »

Burlesque ! Oh ! sportsmen du XIXe siècle, voilez-vous la face en entendant de pareils blasphèmes. Et ce n'est pas tout encore. « Cette singerie de nos voisins, continue l'implacable Mercier, n'a pas rétabli comme chez eux la perfection des races. On n'a permis ces jeux olympiques qu'aux princes et grands seigneurs et ils eussent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés ! »

N'insistons pas davantage ; en cherchant à lire entre les lignes, certains esprits pourraient trouver là une allusion démocratique peu déguisée.

Cependant qu'on n'aille pas croire que Mercier était en outre un ennemi des chevaux. « Si Paris est l'enfer des chevaux, ce sont les Parisiens qui en sont les diables et un Anglois ne peut regarder qu'avec horreur de quelle manière charretiers et cochers maltraitent leurs chevaux.

« Cependant, dit-il quelques lignes plus loin, ces traitements cruels naissent de la dureté que *les charretiers éprouvent eux-mêmes* — encore une tendance à la démocratie, dira-t-on — *de presque tous ceux qui les commandent;* mais l'ingratitude que les grands ont pour les chevaux qu'ils aimoient mérite d'être observée ; ils s'en défont au moindre caprice et après des services longs, ils livrent leur vieillesse au premier acheteur brutal, de sorte que ces superbes coursiers dont s'enorgueillissoient les princes vont appartenir à des bourreaux abrutis qui les oppriment et finalement les envoient chez l'écorcheur qui — dernier raffinement de cruauté et prodige d'écono-

mie — les fait jeuner avant que de leur enlever la peau, pour s'épargner une botte de foin. »

Si la Société d'encouragement pour les courses a dû omettre volontairement d'inscrire le nom de Mercier sur son tableau d'honneur, la Société protectrice des animaux devrait bien réparer cette omission.

Plein de compassion d'ailleurs pour le jockey aussi bien que pour le cheval, Mercier ne les trouve pas moins à plaindre que les malheureux coursiers. Ils ne finissent pas chez l'équarisseur, c'est vrai; mais ils ont parfois les reins brisés, songe-t-il non sans mélancolie.

« Lorsqu'on hasarde de grosses sommes au sort d'une course, dit encore Mercier dans un autre chapitre (DCVIII), on purge la surveille les jockeis afin de les rendre moins lourds et plus dispos. Un jockei est plus considéré aujourd'hui qu'un coureur et les femmes qui assistent aux courses ne paroissent avoir aucune pitié pour ces *adolescents aux cheveux tondus* qui se rendent poussifs et asthmatiques pour faire gagner M. le duc, lequel remporte le prix de la course.... dans son lit. Le jockei perd son nom et ne porte que celui de la bête qu'il monte, il est toujours jugé fort inférieur à l'animal qui réunit tout l'intérêt et tout l'espoir... Mais qu'importe un ridicule de plus, « soupire Mercier » ; le tout est de sauver nos jours d'une pesante monotonie, de varier nos goûts et nos engouements afin de ne point perdre ce caractère de frivolité natale, qui nous honore et nous distingue aux yeux de l'Europe. » Et c'est sur cette railleric que Mercier termine son chapitre des jockeys en rapportant le pari de milord Poscool dont nous avons parlé, et qui en 1754 fit la gageure de venir de Fontainebleau à Paris en deux heures — il y a quatorze lieues — et ne se servit point de jockey pour gagner son pari. C'est surtout sur ce dernier point qu'insiste Mercier.

Cependant dans *l'Art de monter à cheval,* du baron d'Eisenberg [1], on trouve une meilleure et plus artistique appréciation des chevaux anglais.

« Les chevaux anglais — dit-il — sont les *meilleurs du monde* pour toute sorte d'usages et de services; leur légèreté est admirable et leur vitesse extraordinaire, en sorte qu'en sept minutes et demie ils courent quatre milles d'Angleterre comme on le voit à Newmarket, où les seigneurs du royaume font de gros paris sur leurs chevaux et où les étrangers admirent tous

1. La Haye, 1737. Pl. par B. Picart.

les jours le bon ordre joint à l'équité qui s'y observe, et le grand soin qu'on prend des coureurs.

« Les chevaux anglais n'ont pas leurs pareils pour franchir les haies et soutenir la chasse. Mais il faut les ménager jusqu'à six ou sept ans, après quoi ils sont dans leur vigueur et peuvent résister à la fatigue. Mais on les rend obéissants non en les brusquant, mais à l'aide de douceur et de patience. »

Et dans le *Manuel du parfait cocher* qui date de la même époque, l'auteur se contente en quelques mots de constater que les chevaux d'Angleterre sont des *fins coureurs, mais rien autre chose !*

Tout a bien changé depuis cette époque. Aussi bien les opinions que les us et les coutumes des courses. Aujourd'hui un grand prix de cent mille francs et un objet d'art en argent de haute valeur sont à la veille peut-être d'être regardés comme presque insuffisants. Que nous sommes loin de la clochette de bois ornée de fleurs qui était le prix des courses primitives en Angleterre et même du premier prix de *cent livres* fondé par Charles II et qui passa peut-être en son temps pour une prodigalité insensée.

JULES ADELINE.

COSTUMES DE COURSES

TOILETTE DE COURSES.

Reine de grâce et d'élégance, la femme, comme la capricieuse déesse des nuits, apparaît le soir dans sa radieuse apothéose. C'est au rayonnement des lustres que, vision merveilleuse de l'éternelle beauté, elle se montre éblouissante, portée par les nuages de la dentelle, sous sa couronne de flamme, où dansent les pierreries incandescentes.

Toutes les splendeurs lui forment un cortège superbe : elle est la beauté, la grâce, la poésie et l'amour, mais aussi la majesté.

Une heure lui reste pour être simplement charmante. Souveraine encore, son trône est un landau ou un mail, son sceptre, une ombrelle fleurie, son diadème une guirlande, sa pourpre l'écharpe d'Iris en ses tons les plus caressants, ses sujets, « Tout-Paris » assemblé pour l'admirer.

Sous l'azur éclatant d'un ciel baigné d'or par la brume lumineuse qui enveloppe l'atmosphère, le premier soleil d'été la salue avec les dernières fleurs du printemps. Et l'idylle succédant au cortège de poésies sonores qui l'ont célébrée sur tous les rythmes, ce n'est plus la beauté, ce n'est plus la richesse, ce n'est plus la magnificence, qui forme son apanage, mais ce « je ne sais quoi » intraduisible et insaisissable, « le chic », la plus délicieuse de nos modernités.

TOILETTE DE COURSES.

Rodrigues inv. Typ. A. Quantin.

On pourrait écrire un volume sur le costume de courses. Véritable caméléon, il se dérobe à la description, car toutes les fantaisies lui sont tolérées. Simple ou somptueux, il doit être avant tout original. En ce qui le concerne, la distinction, cette pierre de touche de la vraie mondaine, est abolie. Elle reste elle-même en abordant une pointe d'extravagance. Plus l'étoffe est étrange, plus le coloris est violent, plus la forme est excentrique, plus l'ensemble est tapageur, plus le succès sera complet.

Le costume de courses est l'avant-coureur du costume des bains de mer. Il prélude aux fantaisies étonnantes qui surgissent chaque été, il les ébauche et les balbutie. Pareilles à une mosaïque diaprée où s'épanouissent les fleurs les plus éclatantes, les tribunes deviennent la véritable école de la mode actuelle.

Cette année le costume de courses est frappé d'une blâmable tendance à se simplifier. La jaquette de drap sombre, posée sur les jupons à carreaux grenat, bronze ou bleu marin, devient un véritable uniforme que l'on approprie à toutes les circonstances. Quelques élégantes protestent à bon droit et ce sont elles que je suivrai sur la piste, foulant le sable d'or de leur petit pied dont le mignon soulier montre la cheville coquette, à peine voilée par le fin réseau du bas de soie.

Le type le plus gracieux que je connaisse est cette robe de batiste rose, entremêlée de broderies et de dentelle que retiennent des flots de rubans, dont nous devons le charmant spécimen au goût exquis de Mme Rodrigues, la couturière-fée.

La batiste tient d'ailleurs le haut du pavé. Claire ou sombre, de grosses roses, d'énormes œillets, des iris, des pavots, la constellent de leurs bigarrures printanières. Des nœuds de velours sombre rattachent la jupe en bas de laquelle court un gros bouillon de velours. Des parements de velours soulignent également au corsage l'éclat de la peau, que cernent leurs reflets caressants.

La batiste écrue, garnie de broderies, avec du velours vert ou grenat, compose de très jolis costumes.

La robe toute en broderie anglaise, avec ceinture de moiré ou de velours, est très jeune et très coquette ; le corsage à la Vierge et le ruban noué en baby lui sont indispensables.

Plus riches, les costumes en foulard, satin merveilleux ou surah Pompadour, dont les bouquets multicolores s'harmonisent avec des bouffettes

de rubans et des flots de dentelles. Le costume en gaze sombre, semée de fleurettes de velours, est le dernier mot de la coquetterie. Quelques-uns s'ouvrent sur de larges tabliers-résille, agrémentés de grelots-pompons, qui frissonnent tout du long, secoués par la brise comme les grappes fleuries d'un beau parterre.

Pour une jeune femme, rien de plus élégant que le costume en batiste crème, à carreaux dentelle, garni de velours noir. Trois bandes le coupent au milieu, une autre le borde en bas : une double ceinture marque la taille, enserrée dans ce bracelet sombre qui en mesure l'étroit contour. C'est original et charmant.

Un autre pose des ailes d'hirondelle bleu sombre sur le voile de guipure bise qui enveloppe le jupon.

Un autre, en taffetas changeant, bleu et rouge, à toutes petites rayures glacées d'or, se retrousse en mignons paniers sur un jupon que cerne en bas une énorme ruche coquillée « à la duchesse de Berry ».

De colossales pastilles rouges piquent un foulard écru ; les volants ourlés forment un très joli froufrou sous la tunique rattrapée par des nœuds de velours.

Inédit encore, le jupon tout uni en taffetas glacé bronze et or. Au-dessus de la grosse ruche Restauration s'épanouit un gigantesque bouquet de roses-reines et de lilas peints à l'aquarelle. La tunique en surah se dissimule sous de la dentelle espagnole bise et blanche. Le corsage en est complètement enveloppé. Chapeau de paille bronze fleuri de roses et de lilas ; éventail monumental et ombrelle géante en taffetas bronze, répétant la peinture du jupon.

Des créneaux très larges retombant sur un fouillis de dentelles, découpés dans un foulard Pompadour, une tunique également à créneaux posés avec de la dentelle, la basque mettant un troisième rang de créneaux et de dentelles le long des hanches, forment une façon originale et très heureuse. Le petit collet, court et très ajusté, tout en dentelle, et le chapeau bordé d'une ruche en dentelle, en bonnet Bourbonnaise, complètent cet ensemble très XVIIIe siècle.

Le petit mantelet, très en faveur, s'assortit au style de la robe. Le cache-poussière, en vigogne doublé bise en soie cramoisie, changeante, ou maïs, est l'inséparable de toute toilette de courses. On le roule dans la voiture où on le retrouve pour une ondée ou une poussière trop aveuglante.

Pour le chapeau plus que pour tout autre vêtement, les courses donnent champs aux plus fabuleuses compositions. Les larges bords « à la Bergère » en simple manille, un velours noué autour de la calotte plate avec un oiseau allongé sur l'un des côtés est d'une simplicité très seyante et très jeune. L'auvent allongé de la paille découpée en ogive et doublée de velours exige sur la calotte une grosse touffe de roses. Pour demi-deuil des pensées et des lilas en gerbe, la doublure en velours évêque. La petite capote Virot est en paille dorée, avec la passe Directoire doublée de velours bronze ou feu. Des bouquets de fruits, abricots couleur d'or, cerises vermeilles, raisins pâles mêlés aux grappes presque noires, noisettes aux feuilles d'un vert de mousse, s'épanouissent en touffes énormes sur le devant, accompagnées d'étroites brides de velours.

Ces mêmes fruits se retrouvent sur les corbeilles tout à fait rustiques, que la grande faiseuse place en guise de chapeaux sur la tête de ses clientes : de la paille simplement tressée, le plus grossièrement du monde, de l'osier brun, ou des brins légers d'herbes folles, tels que les choisissent hirondelles ou fauvettes pour composer leur nid douillet, ces gentils paniers pour rire que fabriquent les jeunes paysannes lorsqu'elles vont à la cueillette des fraises, un peu de mousse, un peu de foin, quelques roseaux. Ce n'est rien, mais c'est adorable, posé sur la chevelure embuissonnée d'une jolie femme qui emprunte à ce nouveau caprice une grâce champêtre et un aspect des plus séduisants.

Avec cela les capotes de crêpe coulissé, garnies de dentelles, aériennes, tendres et gracieuses comme des corolles de fleurs emportées par un souffle de brise. Des Rembrandts toujours empanachés, des boléros, grelottants de jais et d'or, des calèches Restauration, garnies de têtes de plumes ou d'oiseaux de paradis, des pailles d'Italie brisant leurs grandes ailes dans des guirlandes qui les cabossent avec des contournements à la Watteau, des idylles de Florian, des lais de troubadours, des bergerades à la Deshoulières, des chansonnettes à la Béranger, des épopées glorieuses et des romances attendries, toute la gamme de la poésie, fière, héroïque ou amoureuse, traduite avec ce que le chiffon possède de plus léger : de la dentelle, des plumes et des fleurs.

L'ombrelle, la bourse de fleurs, le manchonnet, trouveraient ici leur place à côté du chapeau auquel ils s'harmonisent. Ils achèvent les costumes de batiste, les robes de soie ou de dentelle, tout ce qui compose les atours

gracieux d'une toilette élégante. La lorgnette dans son étui de marocain viennois ou de cuir russe, l'éventail, peint de fleurs, d'oiseaux ou de petits personnages burlesques, sont indispensables à toutes.

Le « bibelot » des courses composerait un chapitre tout entier. Nous l'étudierons une autre fois.

STELLA.

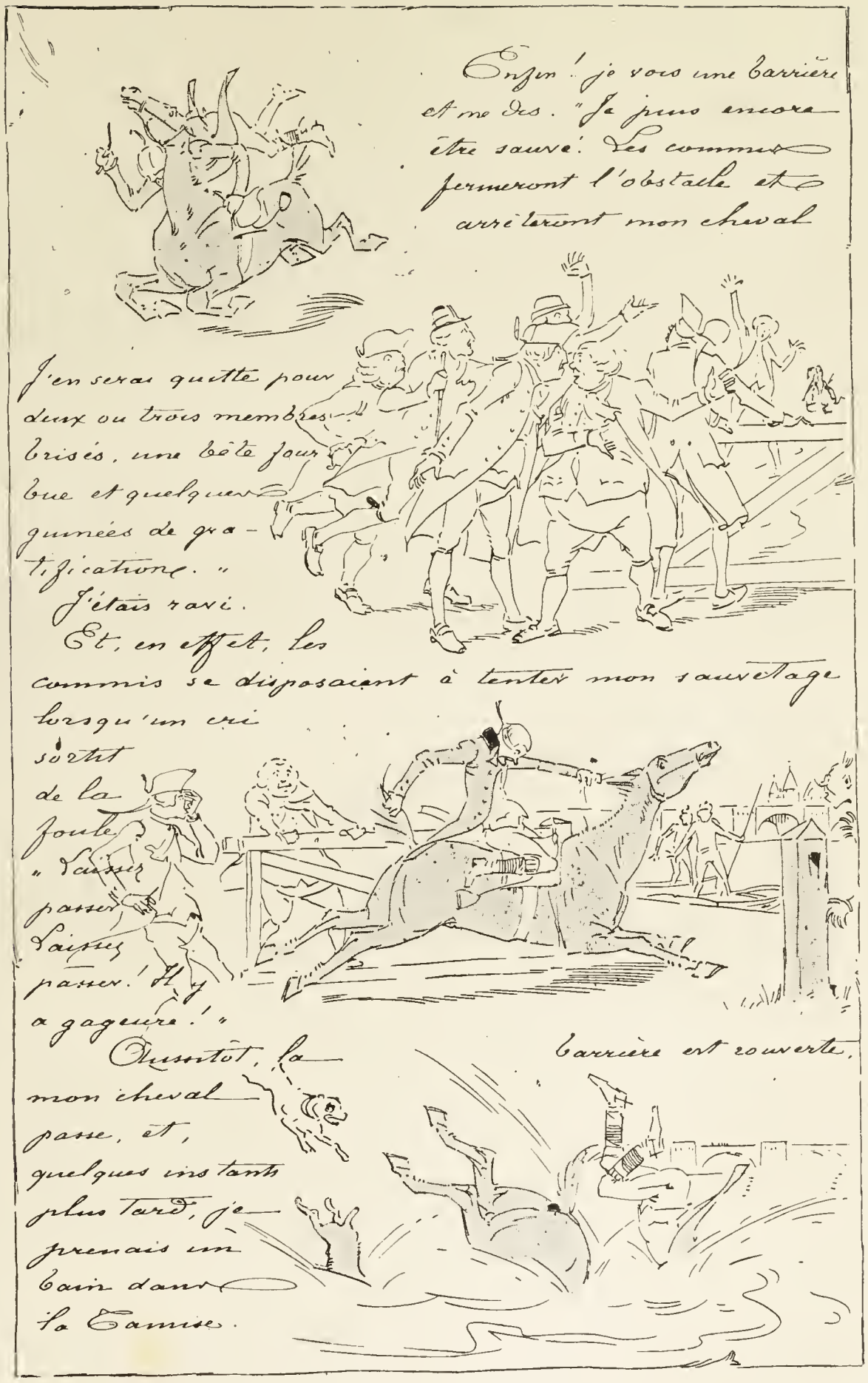
Ne me parlez pas de l'Angleterre! disait le Marquis Caracciolo. On y joue à tout propos.

J'y ai servi d'enjeu. Voici comment.

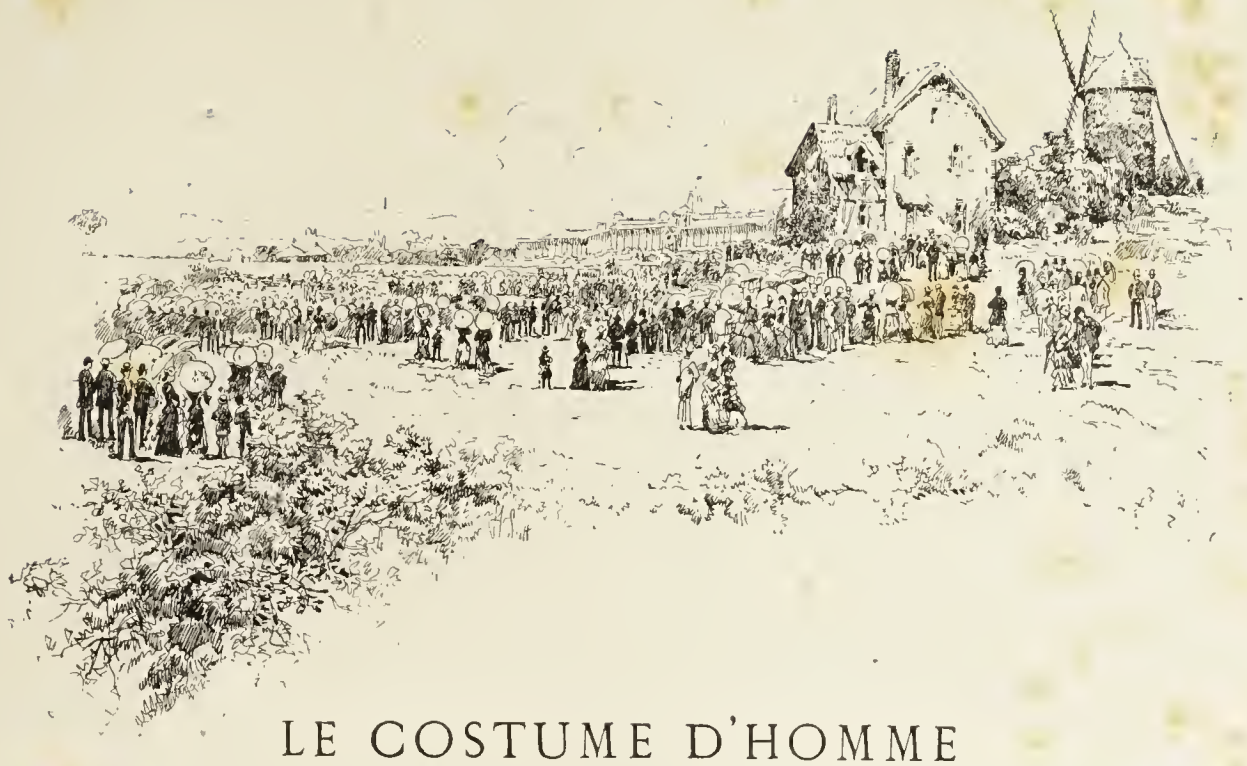
Mon cheval venait de s'emporter en plein Strand. Il allait un tel train que je ne doutais pas qu'il me tuât. Les maisons paraissaient courir au devant de moi des deux côtés de la Chaussée.

La Vie élégante.

Je m'étais cramponné à la croupe de mon meurtrier et récitais, mons. comme, la prière des agonisants.
Nous heurtions tout sur notre passage. Au loin, je voyais la Tamise et je me demandais si je serais, en fin de compte, noyé ou brûlé.
"Il se tuera! — Il ne se tuera pas. — Vingt guinées pour sa mort. — Tope là! — Un shilling. — Six pence. — Accepté.
Partout les paris s'engageaient.


Enfin ! je vois une barrière et me dis : "Je puis encore être sauvé. Les commis fermeront l'obstacle et arrêteront mon cheval
J'en serai quitte pour deux ou trois membres brisés, une bête fourbue et quelques guinées de gratification."
J'étais ravi.
Et, en effet, les commis se disposaient à tenter mon sauvetage lorsqu'un cri sortit de la foule : "Laissez passer ! Laissez passer ! Il y a gageure !"
barrière est ouverte,
Aussitôt, la mon cheval passe, et, quelques instants plus tard, je prenais un bain dans la Tamise.

Comment suis-je encore vivant? je n'en sais rien, car ce cri maudit: "Il y a gageure!" chassait les embarcations sur la rive.
Fort heureusement la mèche chaussée survint. Elle me tira de là à grand peine. Et ce n'est pas tout! Au sortir de l'eau je faillis être déchiré par ceux qui perdaient leur pari. Ne voulant-ils pas me rejeter dans la Tamise? Ne me parlez pas de l'Angleterre!
Pratellier



LE COSTUME D'HOMME

AU PESAGE

En province, on va aux courses en redingote, avec le chapeau de soie noire et la cravate plastron ; c'est réputé *comme il faut;* pour un peu, si l'on doit être admis à l'honneur d'aller saluer quelqu'un dans la tribune des autorités, on mettrait l'habit noir. Tout le monde arbore sa toilette *habillée,* celle qu'on revêt le dimanche pour faire, régulièrement, le tour de la ville et regarder avec intérêt les choses et les gens avec lesquels on passe indifférent le reste de la semaine. Les plus fortunés, ceux qui tiennent le haut du pavé dans le commerce et l'industrie, louent des voitures et s'y prennent un mois à l'avance, pour avoir une *découverte.* Cela se paye couramment de trente à quarante francs pour la journée, ce qui est cher, surtout si on ne l'utilise pas dès le matin pour faire quelques courses.

Aux voitures de louage se joignent les voitures particulières conduites avec une inquiétude malaisément dissimulée par leurs propriétaires assistés de leurs cochers qui, au besoin, peuvent prendre les guides dans les cas difficiles. Puis c'est l'inénarrable défilé de toutes les variétés de véhicules, depuis la classique diligence jusqu'au cabriolet, sans compter toutes les voitures de service possibles. Et il faut voir les airs triomphants de tout ce monde, économiquement voituré, et la joie bruyante de la foule qui lui fait cortège, avalant des flots de poussière sous un soleil de plomb et prenant gloutonnement un plaisir dont elle va être sevrée toute une année, à partir de demain.

Au pesage, le dessus du panier de la ville et des environs s'est donné rendez-vous. Les élégantes du cru regardent avec des yeux effarés les rares mondaines qui suivent les réunions de province et les plus critiquées ne sont pas celles qu'on pense. Quant à la jeune gomme du chef-lieu, elle a le désappointement de constater que la mode de ses tailleurs n'est pas celle de leurs confrères parisiens et la vue de nos sportsmen la déconcerte absolument.

Quel ne sera pas son étonnement, cette année, que le chic anglais est porté à des limites extra-anglaises!

Le costume de courses de nos élégants exagère encore la mode actuelle. Il est plus étriqué, si c'est possible, et je pourrais citer tels d'entre eux qui se veulent boudinés à ce point qu'ils se boutonnent avec un tire-boutons.

Commençons par le haut : le chapeau. On voit beaucoup de hautes formes gris peluche ; le feutre dur rond ou aplati n'est admis que s'il est de couleur assortie au reste de la toilette.

La chemise se porte indifféremment avec col droit, col cassé, ou col rabattu 1830. Disons à ce sujet et une fois pour toutes que la coupe du col doit être subordonnée à l'ovale de la figure. C'est au chemisier, s'il est intelligent, ou au client lui-même, à indiquer la forme la plus seyante.

Le seul costume admissible aux courses est le veston montant haut, à très petit revers ou même sans châle. Le gilet doit être clergyman et le collet suit très exactement le mouvement de la cravate qu'on choisit, de préférence, de couleur tranchant violemment sur le ton général du vêtement. Le plastron est encore ce qui va le mieux ; on l'orne d'une épingle en cristal gravé ou de tout autre bijou de peu de valeur. Un diamant serait absolument déplacé. J'ai vu, en province, à Rouen, un jeune beau de la ville qui avait deux épingles en brillant à sa cravate!

On a fait, pour le costume de courses, des étoffes charmantes; les plus en faveur sont les carreaux fondus et la feuille morte mélangée. Notons en passant que le pantalon doit être de couleur plus foncée que le veston. Pourquoi? Parce qu'autrefois c'était le contraire, et c'est là en somme une raison suffisante.

Le pantalon se fait collant, coupé droit sur le cou-de-pied, et assez court pour laisser voir un ou deux centimètres de la chaussette et découvrir le pied qui s'étale large, long, interminable, dans un soulier à semelle forte, verni au pinceau. C'est horrible, cette mode de *pied gros;* mais, à

l'exemple du cœur, la mode a ses raisons que la raison ne connaît pas et nous devons nous soumettre.

Que n'aurions-nous pas aussi à dire du pardessus fait intentionnellement plus court que le vêtement de dessous! C'est illogique au premier chef, mais *c'est ainsi*, comme dit Dupuis dans *Lili*.

Le cache-poussière n'est plus en tussor ; on le fait en melton, c'est un drap léger, de trame très serrée et de couleur éteinte ; on le prend de couleur claire.

Voilà pour le costume! Mais qu'on ne l'oublie pas : la moitié de l'effet seulement est produit si le patient n'affecte la démarche, l'air de visage et jusqu'à l'accent de la haute gomme d'Albion.

Le chic anglais, tout est là!

De Largentières.

LES CHASSES DE L'ÉTÉ

Tous les sports ont leur heure dans la vie élégante et ce n'est point un de ses moindres charmes. La dernière bécassine ayant été abattue, le dernier hallali ayant été sonné, les courses s'imposent ; d'autres trouvent leur distraction dans le yachting ou dans les plaisirs mondains des bains de mer et des villes d'eaux.

Cependant quand la passion s'en mêle, tous ces équivalents se voient absolument dédaignés ; il existe des enragés pour protester contre la règle imposée par la loi du bon Dieu et celle, plus rébarbative, de 1844. Nous en savons de prêts à déclarer qu'ils ont perdu leur journée si le soleil se couche sans qu'ils aient réussi à faire jaser la poudre, pour lesquels l'été avec les magnificences, les illuminations de ses décors, représente la plus insipide, la plus assommante, la plus abominable des saisons, qui déplorent de ne pas avoir la faculté de s'endormir en avril pour ne se réveiller qu'au matin du 1er septembre !

Pour ceux-là, peu importe le rang occupé par un gibier dans la hiérarchie des animaux, pourvu que ce gibier leur aide à tromper l'ennui qui les consume. Sevré de duchesses, don Juan chiffonne une guimpe de toile bise ; don Juan est sincère lorsqu'il met aux pieds de la paysanne les fiévreuses ardeurs dont la langoureuse Elvire croyait si bien posséder le monopole ; le chasseur dont nous parlons ne l'est pas moins, lorsqu'à

défaut de fauves, de lièvres et de perdrix, il fait la cour à Mathurine. Cette Mathurine du moment s'appelle le bécasseau.

Le bécasseau figure au plus bas degré de l'ornithologie cynégétique. Il appartient à l'espèce des *chevaliers*, qui se classe elle-même dans l'ordre des *échassiers;* le voilà scientifiquement catalogué, mais il n'empêche qu'à l'étiquette sous laquelle nous l'avons désigné, plus d'un vieux praticien aura haussé dédaigneusement les épaules en nous taxant de sotte pudibonderie.

En effet, le bécasseau, comme pas mal de gentilshommes, a deux noms au service de ceux qui s'occupent de lui : un nom patronymique et un nom... de fief.

Ce nom de fief, il le tient de nos aïeux, grands amateurs de qualifications imagées, représentant si bien ce qu'elles doivent exprimer, qu'elles continuent de prévaloir contre les baptêmes académiques ; d'ailleurs aussi plus soucieux de l'honnêteté de leurs mœurs que d'une vaine délicatesse du langage, nommant tout à trac et, honni soit qui mal y trouve!

Le sobriquet dont nos ancêtres ont doté le bécasseau n'a en vérité rien de désobligeant pour celui auquel il s'applique ; il a du reste reçu une sanction historique qui doit triompher des scrupules que nous éprouvons à affronter le *shocking* en l'écrivant: l'humble oiseau qu'il désigne l'a longtemps partagé avec l'une des plus célèbres institutions de 1789, avec la garde nationale dont les soldats portaient à cette époque, comme le bécasseau, des culottes blanches et, comme lui aussi, étaient dénommés des *culs-blancs*.

Le cul-blanc, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a été l'unique aliment accordé à notre fringale cynégétique pendant le mois qui vient de s'écouler. Avouons que, pour s'exercer sur un infiniment petit, sa chasse n'en est pas moins attrayante ; qu'elle doit encore, en raison de l'assez grande rapidité du vol de l'oiseau, être considérée comme un excellent moyen de se fortifier dans la spontanéité et dans la régularité du tir.

Cet échassier nous vient des grèves méridionales; il nous arrive lorsque poussent les premières feuilles, au moment où le fretin des eaux douces, dont le frai constitue la base de sa nourriture, dépose ses œufs dans les bas-fonds de la rivière. Il voyage par bandes assez nombreuses qui se dispersent le long des rives de nos fleuves. L'extrême sécheresse précipite le passage qui, en temps normal, doit durer de trois semaines à un mois. Les pluies

abondantes sont défavorables à la chasse du bécasseau, parce que, trouvant à verroter dans les plaines détrempées, il s'y réfugie aisément à la moindre alarme.

Le mois d'août nous le ramènera et le passage durera jusqu'à la fin de septembre; mais, alors, nos rois légitimes auront droit à nos hommages et cet usurpateur de rencontre passera inaperçu sur les plages qui ont retenti en son honneur des salves d'une si bruyante mousqueterie. Nous nous plaisons à voir dans le cul-blanc un oiseau philosophe qui sait apprécier le bon côté de ce témoignage du néant des grandeurs de la terre.

Le matin et la fin de la journée sont les heures les plus favorables à la chasse du bécasseau. Il a rapporté de ses pérégrinations dans le sud des façons espagnoles et mauresques. Vers midi, il se retire dans l'intérieur des terres pour y faire la sieste comme un hidalgo. Pendant le passage il se rencontre à peu près partout ; cependant vous le trouverez plutôt sur les landes de sables qui dentellent les rives, dans les anses dénudées, à la pointe des îles, sur les berges gazonnées, que devant les grands fonds d'eau. Ce sera surtout là que vous l'apercevez sautillant comme une bergeronnette et poussant son petit cri qui, de loin, le signale à votre attention.

On chasserait le cul-blanc avec beaucoup d'avantage en suivant le bord des rivières à distance, et en arrivant sur ses stations préférées à l'abri des hautes berges ; mais la loi tient peu compte de l'excellence des intentions ; en empiétant de quelques mètres sur le parcours qu'elle lui concède, le plus vertueux des chasseurs risquerait d'être traité comme un délinquant ; mieux vaut faire au bécasseau les honneurs du bateau de chasse, exactement comme s'il s'agissait de l'état-major des palmipèdes.

Il est douteux que vous ayez à le regretter. La promenade sur l'eau, la récréation des belles dames du vieux temps, n'a en vérité d'autre tort que celui de ne pas être dispendieuse, car nous n'en connaissons pas de plus charmante. Le matin surtout, lorsque le soleil levant, trouant les hautes cimes des aulnes et des peupliers, fait foisonner sa poussière d'or sur les ombres noirâtres qui s'allongent sur la nappe miroitante, lorsque quelques vapeurs nacrées, reste des brouillards de la nuit, montent en spirales de la surface brune des grands fonds, que dans la bande éclatante illuminée par le rayon, les remous se tordent avec des reflets de métal en fusion, que les herbes frissonnantes de la rive se courbent sous la rosée qui en accentue

les tons d'émeraude, la magie du décor vous empêchera de regretter votre lit. Et puis, dût-on en médire, je vous affirme que c'est un plaisir de contempler couler l'eau. Le grand flandrin de vicomte du *Misanthrope* se délectait à cracher dans un puits pour y faire des ronds ; la sensation de doux bercement de l'esprit que l'on éprouve en regardant le flot coupé par l'avant courir en filets d'argent le long des flancs de la barque n'a pas droit à moins d'indulgence.

CHASSE A LA BÉCASSINE.

Avant de commencer l'action, il est d'une bonne stratégie de remorquer son embarcation contre le courant à l'aide d'un cordeau. En opérant de la sorte, on se renseigne exactement sur la quantité d'ennemis que tout à l'heure on aura à exterminer, sur les positions qu'ils occupent; tout à l'heure on les cueillera l'un après l'autre aisément, sinon pas sans bruit, en descendant au fil de l'eau. On y gagne de diminuer les chances que l'on court toujours à cette chasse : d'attraper une courbature que l'on ne cherchait pas, au lieu du gibier que l'on poursuit.

Quelques chasseurs font raser les berges à leur bateau afin de se couvrir des saulées et des anfractuosités de la rive pour arriver sur le bécasseau

sans en avoir été aperçus. Nous préférons ranger le bord à une douzaine de mètres de distance. L'oiseau accoutumé au va-et-vient des embarcations de pêcheurs ne soupçonne pas le loup qui se dissimule sous cette allure de brebis. Le plus souvent, au départ, le cul-blanc coupe diagonalement la rivière pour aller se réfugier sur la rive opposée. La tactique que je vous indique vous le livre ordinairement à portée: il se présente par le travers et dégagé du miroitement de l'eau sur les bords; vous voyez que l'oiseau y met de la bonne volonté; et vous avez droit de le considérer déjà comme votre victime si, en raison de la rapidité de son vol, vous avez eu soin d'ajuster à un pouce en avant du bec.

Au commencement du passage, lorsque les bécasseaux étonnés de la fusillade dont ils se voient les héros en cherchent encore les raisons, on les approche d'assez près pour pouvoir les tirer posés.

Nous savons des chasseurs chevaleresques qui se croiraient déshonorés s'ils assassinaient un lapin dans son gîte. Que la bredouille leur soit légère et que l'admiration des générations futures les récompense de ces héroïques sentiments! L'humble cul-blanc a-t-il des droits à cette courtoisie renouvelée de Fontenoy? C'est une question que nous abandonnerons à l'appréciation de votre conscience et à la confiance que vous inspirera la discrétion de votre batelier.

Si le passage est abondant, un bon tireur peut très aisément arriver à réunir deux douzaines de bécasseaux, résultat qui n'est point à dédaigner au double point de vue cynégétique et gastronomique. Cette chasse est, en outre, des plus fertiles en hasards. Les poules d'eau, les grosses variétés de la famille des chevaliers, les hirondelles de mer, quelques sarcelles, se trouvent, de par la loi de leurs migrations, exposées à figurer parmi le butin qui s'amoncelle sur la levée du bateau.

L'arrivée des culs-blancs, coïncidant avec la clôture de la pêche, il arrive quelquefois que le plomb d'un chasseur myope ou trop enthousiaste vient fouetter en plein visage le plus innocent, le seul innocent de tous les braconniers, le braconnier de la pêche à la ligne, qui cherchait à se masquer derrière le tronc d'un saule. Je n'ai pas besoin, je pense, de vous avertir qu'il serait de mauvais goût de faire figurer cet infortuné bipède dans la nomenclature des pièces abattues.

Enfin, comme tout chasseur doit se doubler d'un cuisinier, ne souffrez jamais que des gens à l'appétit languissant, au mépris facile, dédaignent

devant vous la chair du bécasseau. En pareil cas, échangez bravement votre veste et votre chapeau de paille contre le tablier et le bonnet de coton. Plumez les bécasseaux tués le matin, — comme la caille, le cul-blanc « aime » à être mangé frais, — troussez-le convenablement, sans le vider ; renforcez vos bardes de lard d'une feuille de vigne, embrochez ; laissez sept à huit minutes devant un feu vif ; dressez sur des rôties et servez chaud.

CHASSE AUX BÉCASSEAUX.

Bientôt vous verrez votre adversaire, l'œil humide de concupiscence, lorsqu'il sentira ce morceau tendre et saignant fondre dans le palais qu'il parfume, confesser qu'on peut être un grand homme sans se nommer César ou Alexandre, un excellent manger sans atteindre aux saveurs olympiennes de la sœur cadette de la bécasse, la bécassine, cette reine du tournebroche.

Parmi les victimes accidentelles de ces préludes à la bataille, nous n'avons vu qu'une seule fois figurer le vanneau, déjà rendu dans ses grasses prairies du Nord lorsque passe le bécasseau ; celui qui eut la chance de faire figurer cette pièce rare parmi son butin n'eut pas à s'applaudir de sa conquête.

Le meurtrier était un de ces enragés dont nous parlions en commençant. Dans notre cercle nous l'avions surnommé « la petite poste » ; il était si bien possédé de la manie de l'entraînement que, si en faisant une visite à un de ses amis, il apercevait une lettre à destination de Paris sur le bureau de celui-ci, il lui offrait immédiatement de s'en charger et d'apporter la réponse. Il va sans dire que lorsqu'il se trouvait à la campagne, n'admettant ni vacances ni trêve, « la petite poste » faisait une guerre acharnée aux culs-blancs. Ce fut dans une de ces expéditions quotidiennes qu'il lui arriva de tuer un vanneau ; il en fut d'autant plus joyeux que ce vanneau arrivait, on peut le dire, « comme mars en carême ».

Depuis quelque temps « la petite poste » partageait ses loisirs et son cœur entre la chasse et une de ses voisines. Cette voisine était une veuve frisant la quarantaine, mais portant victorieusement les restes d'une très grande beauté, encore fraîche et très agréable. Cinquante mille livres de rente, de beaux bois contigus à ceux de notre ami achevaient de légitimer l'empressement de celui-ci et de donner du corps à sa passion.

Mais il avait un rival, un autre voisin, sexagénaire, il est vrai, très parcimonieusement pourvu sous le rapport des agréments physiques, mais redoutable néanmoins parce que ses connaissances très sérieuses en histoire naturelle lui assuraient un certain crédit auprès de la riche veuve qui, très engouée d'acclimatation et d'élevage, ne faisait rien sans le consulter. Or, quelque temps auparavant, la châtelaine avait eu devant notre chasseur une discussion fort vive avec son vieux soupirant. Elle avait prétendu que, quelques années auparavant, on lui avait apporté des œufs de vanneau trouvés dans une de ses prairies, et ce dernier lui avait répondu, avec ce sourire un peu narquois qui est un des apanages des professeurs, qu'elle se trompait, que les vanneaux ne nichaient jamais en France, etc., etc. Très piquée, Mme X.... s'était entêtée, avait riposté avec une certaine aigreur et le débat s'était clos par un pari dont l'enjeu était une discrétion.

C'était pour cela que « la petite poste » arrivait triomphant chez sa belle.

— Madame, dit-il, après l'avoir saluée, il était impossible que vous n'eussiez pas raison, je le savais ; mais je n'en suis pas moins bien heureux de vous en apporter l'irrécusable témoignage ; voilà de quoi couvrir de confusion votre vénérable adversaire, un vanneau, un vrai vanneau, tué en plein mois de mai.

Tout en parlant, il avait tiré son oiseau de sa poche et l'avait présenté à Mme X.... Celle-ci l'examina un instant, puis, devenue un peu pâle, elle le jeta avec dépit sur la table du salon.

— Ah! monsieur, qu'avez-vous fait là! s'écria-t-elle ; en vérité, on n'est pas plus maladroit.

— Maladroit! balbutia « la petite poste » révolté dans son amour-propre de chasseur, un oiseau abattu à plus de cinquante mètres, dans les arbres et en queue encore!

— Il s'agit bien de cela! ces vanneaux nichaient tous les ans dans une de mes prairies, et tous les ans on m'apporte leurs œufs : vous avez tué la femelle. Comme le passage est terminé, le mâle va reprendre le chemin du Nord. Non seulement vous m'avez enlevé le plaisir de prouver à M. B.... que je ne suis pas si sotte qu'il le supposait, mais.... voyons, mon cher voisin, poursuivit-elle d'une voix légèrement émue, croyez-vous que j'aurais engagé un tel pari si je n'avais été parfaitement sûre de ce que je soutenais? Et, grâce à vous, j'ai perdu! Vous n'avez qu'à vous supposer à la place du gagnant pour deviner ce qu'il va me demander.

— Oh! madame, ce n'est pas possible!

— Monsieur, répondit gravement la châtelaine, les dettes de jeu ne sont pas moins sacrées pour une femme que pour un homme : je payerai.

En même temps, le saluant, elle quitta le salon, où elle le laissait atterré. Trois mois après, la riche veuve épousait le sexagénaire. « La petite poste » n'en est pas encore consolé.

G. de Cherville.

L'ÉDUCATION D'ACHILLE[1]

Mon cher Achille, si vous voulez que votre éducation soit complète, voyez la bonne société et ne négligez pas trop la mauvaise. Chez Gredinette on vous parlera des femmes du monde ; et chez la petite marquise on vous parlera des cocottes à la mode.

⁂

Comme vous êtes riche et généreux, prenez une maîtresse avare, mais d'une avarice robuste ; son vice lui donnera toutes les vertus.

⁂

Évitez les gens qui ne pensent même pas le contraire de ce qu'ils disent.

⁂

Recherchez les femmes qui savent haïr : ce sont les seules qui sachent aimer.

1. Voir le numéro du 15 mars de *la Vie élégante.*

⁂

Si vous allez à l'Opéra, et si vous voulez avoir l'air d'un parfait gentleman, déclarez hautement qu'un ténor qui gagne 100,000 francs par an doit chanter un peu, mais qu'une danseuse qui a le talent d'avoir de jolies jambes a facilement assez de talent.

⁂

Si vous voulez faire votre chemin dans le monde, ayez la courtoisie de parler d'amour à toutes les femmes, mais ne soyez amoureux que d'une seule... à la fois.

⁂

Les gens vicieux sont ceux qui aiment le plus la vertu... chez les autres.

⁂

Surveillez avec soin vos fournisseurs ; sachez que ces braves gens ne se trompent que lorsqu'ils ne font pas d'erreurs dans leurs comptes.

⁂

Fiez-vous au temps comme aux hommes... et prenez toujours un parapluie.

⁂

Soyez d'une exquise politesse avec votre maîtresse, surtout quand vous commencez à vous en fatiguer; reconduisez-la toujours jusqu'aux confins de votre appartement, — ne fût-ce que pour être sûr qu'elle s'en va.

⁂

Si vous allez entendre un opéra de Wagner, ayez l'air de comprendre: on aura une haute idée de votre intelligence.

⁂

Les hommes vous enseigneront les lois qui sont dans les codes et qu'à

la rigueur on peut ignorer, mais les femmes vous apprendront celles qui ne sont écrites nulle part et que tout le monde est tenu de connaître.

⁂

Ne plaignez pas trop les vieillards qui ont la goutte, mais plaignez les jeunes gens qui ont de l'expérience.

⁂

Si Dieu vous prête vie, mon cher Achille, vous saurez un jour que les contes de fées sont les seules histoires vraies.

⁂

Soyez bon, c'est la meilleure manière de faire croire à votre éternelle jeunesse... On ne devient méchant que lorsque l'on a été longtemps malheureux.

⁂

Consultez les doigts de la femme qui vous intéresse : si les troisièmes phalanges sont gonflées, méfiez-vous, vous aurez du mal à la suivre, même avec de bonnes jambes, car elle vivra pour le plaisir, jusqu'au jour où elle en mourra.

⁂

Soyez obligeant... même par intérêt ; il est rare qu'il ne soit pas plus profitable d'accorder une faveur que de la refuser.

⁂

Ce qui prouve que vous ne devez pas vous marier tout à fait, c'est que vous n'êtes... trompé que lorsque c'est votre femme légitime qui vous trompe.

⁂

Si vous voulez réussir dans le monde, ayez l'air de prendre les femmes au sérieux. Consultez-les, mais ne suivez pas leurs conseils.

⁂

M. X*** me disait hier : Quand j'étais jeune et brillant, je pénétrais

avec effraction dans l'intimité des femmes ; aujourd'hui que je suis vieux, je me donne moins de mal ; je me contente d'ouvrir avec une clé les portes et les cœurs que je brisais autrefois.

Nota bene. — Cette clé est en or.

Mon cher Achille, n'imitez pas la plupart des jeunes gens qui commencent comme M. X*** finit.

⁂

N'oubliez jamais qu'avec les femmes la meilleure manière d'avoir raison c'est d'avouer qu'on a tort.

⁂

Ce n'est pas faire le bien qui est mal, c'est le faire sans discernement. Que penseriez-vous, par exemple, d'un homme qui glisserait discrètement un louis dans la main de M. Alphonse de Rothschild ?

⁂

Si vous voulez faire un chemin rapide, il faut, mon cher Achille, que votre vanité fasse patte de velours à la vanité des autres.

⁂

Avant de mettre à la voile sur l'océan du monde parisien, sachez que sur dix femmes qui jouissent d'une réputation de vertu, cinq l'ont prise à crédit et cinq l'ont payée en fausse monnaie.

⁂

Tous les hommes, surtout les hommes supérieurs, aiment la louange ; mais il faut savoir la leur présenter selon leur désir, qui est souvent un peu bien extravagant : par exemple, ne dites pas à Meissonier qu'il est le premier des peintres modernes.

Ce qui est vrai.

Dites-lui qu'il joue au billard comme Vignaux.

Ce qui est faux.

Ne dites pas à Victor Hugo qu'il est un poète de génie.

Ce qui est vrai.

Dites-lui qu'il est un grand politique.
Ce qui est faux.

⁂

Tâchez d'être séduisant, mais ne séduisez que les femmes séduites.

⁂

Fréquentez les gens qui vous éclairent et non ceux qui vous éblouissent.

⁂

Si vous prenez une maîtresse et si vous devez absolument être entre deux airs... ayez plutôt l'air d'être son père que son fils.

⁂

Il est aisé d'être jeune à vingt ans; c'est à cinquante que cela commence à être difficile.

⁂

Les hommes polis par la civilisation se détruisent toujours entre eux comme les loups, mais ils ne se mangent plus. — Les bouchers qui vendent des gigots de mouton prétendent que c'est un progrès.

⁂

L'amitié que l'on a pour une jeune et jolie femme, c'est de l'amour avec un faux nez.

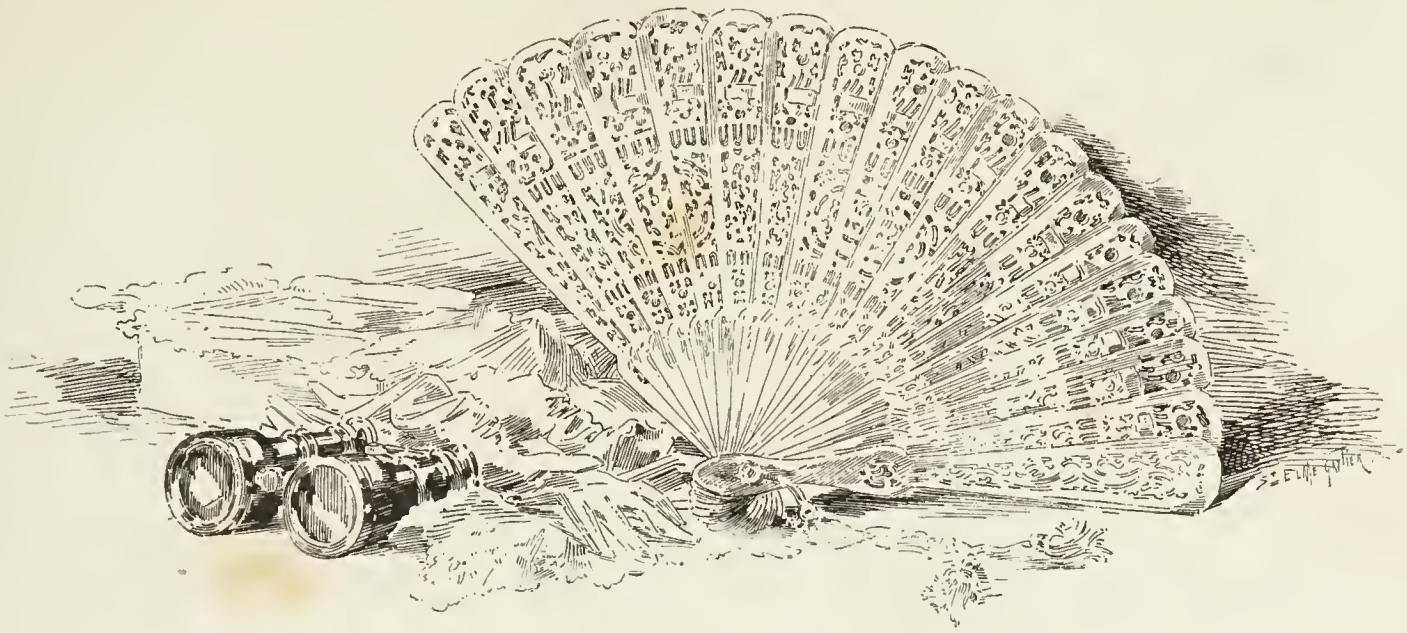
⁂

La première fois qu'une femme vous dira : Je n'aime pas les jeunes gens enrayez, car vous ne serez plus un jeune homme. La seconde fois, dételez, car vous serez un vieillard.

⁂

Un galant homme respecte les femmes qu'il a aimées, celles qu'il aime et surtout celles qu'il n'aime pas.

CHARLES NARREY.



LE MONDE ET LA MODE

Malgré l'étrange fatalité que la superstition a attachée au mois de Mai, — sans doute pour contrarier les pauvres amoureux, — c'est entre tous le mois des mariages.

Les autels embaumés, la mystique poésie du « mois de Marie », les chansons attendries des rossignols au fond des bosquets, les fleurs qui s'épanouissent dans tous les parterres, les rameaux verts qui s'allongent le long des allées solitaires pour abriter les jeunes amours, toute chose enfin et sur la terre et dans le ciel, convie au joyeux hyménée. Les fiancés s'empressent, les serments s'échangent avec l'anneau d'or, Monsieur le maire consacre et Monsieur le curé bénit : et l'on attend la longue coulée heureuse d'une existence privilégiée, semée de tendresses intimes et de plaisirs brillants.

Mignonnes et coquettes, alertes comme de jeunes souris, les jeunes filles courent les magasins, préparant des splendeurs inédites, choisissant les pierreries aux lueurs de flammes et les dentelles tissées par la main de l'immatérielle Arachné. Je parlerai quelque jour de la corbeille et du trousseau,

les bases les plus sérieuses de la toilette féminine : je ne m'y arrêterai donc pas aujourd'hui. Mais parmi toutes les merveilles qu'assemble à profusion la jeune épouse, parmi tous les joyaux qu'elle collectionne, apparaît précieuse entre toutes la blanche perle immaculée qui s'appelle « la robe de mariée ».

Mlle VAN ZANDT (Chérubin).
Au 1er acte des *Noces de Figaro*.

C'est que la toilette de noces est en quelque sorte une apothéose. C'est la parure inoubliable, la claire vision qui s'idéalise au souvenir de l'époux. C'est ainsi, portée sur ce blanc nuage, qu'il reverra la douce fiancée aux jours lointains de la douleur et de la vieillesse, alors peut-être que la mort implacable la lui aura ravie !

Le satin blanc est l'étoffe préférée. C'est l'étoffe vraiment virginale qui moule de ses nacrures le buste fin aux contours potelés de la jeune femme, frêle encore, mais tout plein de radieuses promesses.

C'est en satin blanc que Mlle Lucy de Rothschild — aujourd'hui Mme Lambert — s'est mariée. En bas de la jupe un gros ruché à plis creux ; au-dessus, de vieilles aubes d'argentan, rattachées par des grappes d'oranger. Le corsage tout simple avec écharpe d'oranger et la traîne ornée d'une guirlande d'oranger posée sur une draperie Louis XVI en satin.

Du satin blanc aussi, festonné de perles fines, la jolie robe Louis XV que le crayon de Bach décrit ici beaucoup mieux que ma plume.

En vain le brocart, la moire, la sicilienne et toutes les soies magni-

fiques qui rayonnent le soir au bal, toilettes de reines et de fées, essayeront de le détrôner : le satin restera l'étoffe consacrée des vierges, des saintes et des amoureuses.

*

Après l'Opéra, l'Opéra-Comique a eu sa *grande première*, la reprise des *Noces de Figaro*. Mme Miolan Carvalho y retrouve tous ses succès passés dans un regain de jeunesse, de talent et d'élégance. Sa voix est demeurée l'harmonieuse et la charmeuse qu'elle était ; rien de plus pur, de plus doux, de plus suave. Des fusées de perles s'échappent de ce gosier enchanté, la source limpide et intarissable où s'abreuvent les rossignols : Balbul lui-même, en ses amoureuses mélopées, ne saurait reproduire ce bruissement cristallin, cet éclat, cette tendresse, cette expression surhumaine de la divine poésie.

Mme MIOLAN-CARVALHO (la Comtesse).
Au 3e acte des *Noces de Figaro*.

Chant d'oiseau, chant de sirène, cela nous emporte aux régions idéales. Et, pour rendre la vision plus radieuse, la grande cantatrice emprunte à notre art moderne ses ravissantes créations, mettant son plumage au diapason de sa voix merveilleuse.

Sa robe de moire rose du second acte, relevée sur du satin réséda, rappelle les fabuleuses magnificences de la plus belle des marquises : J'ai nommé Mme de Montespan.

Au corsage, un gant soyeux de moire rose, de vieilles guipures vénitiennes, ajoutent une blanche transparence. Des guirlandes aquatiques, tressées de roseaux couleur d'émeraudes, de coquilles et d'algues, glissent sur la soie, mettant la mélancolie d'Ophélie à ces splendeurs fastueuses.

Le troisième acte nous fait admirer une toilette Louis XV en velours rouge, où la pourpre sanglante emprunte un nouveau relief aux perles grenat qui les criblent de leurs gouttes sombres et lumineuses.

Au dernier acte enfin, « plus blanche que la blanche hermine », sa robe de satin et damas blanc éclate comme un beau lis, sous le boléro du corsage, tout grelottant de perles fines.

Jamais ces trois couleurs, l'éclat, l'ardeur et la tendresse n'ont chanté plus douce mélodie encadrant une plus saisissante figure.

Comme on pouvait s'y attendre, la représentation de *la Dame aux Camélias* a été pour Sarah Bernhardt — pardon, madame Damala ! — le prétexte d'une exhibition de haute élégance. Elle a enfin montré les merveilleuses toilettes confectionnées il y a deux ans pour l'Amérique, ce poème en quatre couplets — signé du couturier Félix — qui, emporté là-bas, de l'autre côté de l'Océan, avait laissé tant de regrets aux Parisiennes.

Une courte description en dira plus long que les louanges : 1er acte. — Robe de bal en satin ivoire, à longue traîne ou manteau de cour, complètement brodée de camélias en relief, découpés dans du satin blanc et éclairés par des perles fines et des perles de Venise en argent. Pluie de diamants éclairant le tout d'une rosée lumineuse.

2e acte. — Toilette d'Opéra ; un véritable chef-d'œuvre. Sur le devant en velours crème, des camélias, des papillons et des oiseaux au coloris éclatant mélangé d'or, peints à l'aquarelle par un ami de la *grrrande* artiste. La traîne et le corsage sont en satin blanc relevé de peluche rose.

3e acte. — Costume de campagne, en crêpon de Chine voilé de dentelles bretonnes, une ceinture de moire blanche marquant l'étroit contact de la taille.

5e acte. — Il semble que pour mourir la pauvre amoureuse ait voulu garder sa grâce suprême. Car elle est vraiment idéale dans sa longue chemise de jais blanc nouée à la taille par un ruban de satin. Un peignoir Watteau en gros de Naples ivoire, bordé de plumes frisées qui frissonnent

sur le floconnement des dentelles, s'ouvre devant, tout du long, en redingote, découvrant la chemise, et achève par une blanche tombée neigeuse cet ensemble divinement poétique. C'est une apothéose que cette agonie

Mlle VAN ZANDT (Chérubin).
Au 3e acte des *Noces de Figaro.*

habillée de blancheurs, un envolement de colombes, s'en allant au ciel rejoindre leur nid de nuages.

*

Les fêtes comme les fleurs émaillent le mois de mai. On a dansé partout et chaque soir trois ou quatre bals se sont disputé les élégantes qui ne savaient plus où donner de la tête. Oh! comme elles attendent impatiemment le grand prix qui, avec la clôture de la saison, leur apportera la délivrance.

Clôture et délivrance bien fictives, car vous verrez que cette année

comme la dernière, on se réunira tout le long du mois de juin. Ce harnais mondain que l'on maudit, on ne peut se résoudre à le quitter. Encore une fête, encore une toilette, encore une valse! Et d'encore en encore on prolonge jusqu'à ce que la canicule, jetant sur Paris ses nuages empoussiérés, le rende inhabitable et oblige au départ.

La place trop restreinte m'a empêchée l'autre mois de conter tout au long les splendeurs du bal de la princesse de Sagan. Ce bal magnifique a eu son post-scriptum dans la jolie fête de la vicomtesse de Courval.

Reine d'élégance, la vicomtesse Mary de Courval, — une Américaine délicieusemement parisianisée, aristocratique jusqu'au bout de ses ongles roses, — a fait de son salon un véritable cénacle : y être admise, c'est passer sur-le-champ au rang d'étoile. Cela équivaut — en fait de gloire mondaine — à celle que recevaient autrefois les jeunes guerriers, à l'accolade d'un illustre chevalier.

La crème du grand faubourg, naturellement, c'est-à-dire les plus jolies femmes de Paris, ont été fières d'ajouter le rayon de leur grâce au cadre charmant de l'hôtel de la rue Fortin, un nid délicieux, tout plein de bibelots, de riches tentures et de fleurs. La collection de miniatures, si chère à la vicomtesse, — qui raconte la beauté d'un autre siècle, — rivalisait de frais minois et de charmes enchanteurs avec les belles invitées, ravies de montrer ainsi que, dans leurs veines bleues, le sang n'est point dégénéré. Leur race est de celles qui transmettent aux générations les tailles élégantes, les jolis visages, et cette blancheur de neige qui habille les belles patriciennes comme les Lis divins.

Un cotillon superbe avec distribution de bijoux, de fleurs et de mille souvenirs gracieux a prolongé fort tard la veillée. Et le souper, servi à l'aube, a duré jusqu'au déjeuner. Pour donner une idée de sa magnificence, je dirai que le premier service a été présenté sur du vieux Saxe, le second sur du vieux Sèvres, le troisième, sur du vieux Chine, le quatrième sur du vieux Japon.

Entraînés par le plaisir de cette fête gracieuse, le 18, les mêmes invités ont apporté un entrain fou au beau bal de la baronne Hottinguer, un autre salon tout à fait inaccessible.

Mais retournons en arrière pour inscrire le dernier vendredi de la

vicomtesse de Trédern. Jamais la maîtresse de maison, — ce type coquet

TOILETTE DE MARIÉE.

de blonde grasse qui fut le préféré du XVIIIe siècle, — n'était apparue

plus ravissante. Sa toilette Pompadour en brocart blanc et or, relevé par des bouquets de roses, posé sur une jupe de satin blanc toute frissonnante de dentelles, s'harmonisait délicieusement avec son gracieux visage frais comme la rose de mai.

On a dansé fort tard et le buffet, splendidement servi, a trouvé de nombreux chalands : jamais on n'a vu pareil luxe de fruits. Tous les pays comme toutes les saisons avaient fourni leur contingent savoureux. Il y avait de colossales grappes de raisins, la vermeille parure d'octobre ; des fraises, la pourpre gourmande que mai jette sur son manteau ; des abricots, les fruits d'or que juillet garde en son jardin des Hespérides ; des pêches, qu'août veloute de ses rayons brûlants, etc., etc.

*

Notons encore, le lundi 22 mai, le bal charmant donné par la baronne Alphonse de Rothschild. Un palais de lumière que le bel hôtel de la rue Saint-Florentin, mis en liesse par la belle jeunesse accourue à l'appel de cette magnificence. L'affluence était si grande que l'on a dû former deux cotillons, dans deux salons, tous deux conduits avec une égale *maestria* par MM. le vicomte Louis d'Audigné et le vicomte de Janzé.

Chaud-froid de cailles, consommés de volailles, poulardes et galantines, salades russes, poissons, gelée de fraises au champagne et friandises de toute sorte arrosées des meilleurs vins, ont composé un menu princier, au souper divisé par petites et grandes tables. Le cotillon a été le prétexte d'une avalanche fleurie : tous les parterres de Flore avaient été dévalisés ; on se serait cru à Nice, en plein pays du soleil. Le bal donné il y a un mois par Mme Bamberger peut seul être comparé au faste de celui-ci, en fait de splendeurs parfumées et gourmandes.

*

Puis le 29, grand bal chez la comtesse d'Argy. C'est la première fois que l'on a dansé dans le joli hôtel de la rue de Lille, dont la grâce coquette a donné à cette réunion une délicieuse ressouvenance avec les jolies soirées de Trianon, émaillées de jolis minois et de fraîches parures. Environ cinq cents personnes triées sur le volet de l'élégance. Souper, cotillon, orchestre, tout s'est trouvé en harmonie pour enchanter les gracieuses invitées. On a dansé dans la galerie, à l'aise et sans fatigue, ce qui est bien rare à Paris,

se reposant ensuite dans la grande serre, où sous les grands palmiers se blottissaient des masses de fleurs, tandis que les salons étaient abandonnés aux mamans et aux gens sérieux. Deux soupers magnifiques, avant et après le cotillon, ont servi d'intermèdes à la danse, mêlant sur une table

PYGMALION-GRÉVIN ET SA GALATÉE.

splendidement servie le fumet délicat des mets exquis au parfum d'énormes corbeilles de roses.

*

Déjà les fêtes champêtres. Le duc d'Aumale a transformé le château royal de Chantilly en élégant rendez-vous où se retrouvent les plus belles mondaines. On y goûte, on y déjeune, on y dîne, et la forêt toute verte avec ses allées ombreuses est le prétexte de ravissants intermèdes. Tout le mois de juin, la princière hospitalité du duc sera mise à contribution par ses coquettes habituées.

*

La baronne de Poilly donne chaque mardi une jolie matinée à la villa des Ramiers : c'est ainsi qu'elle a nommé l'ancien Guignol du pré Catelan qu'elle a loué pour la saison. On y danse, on y joue des charades, on y cause beaucoup, joutant de bel esprit, de grâce et de séductions. Tout le Paris mondain, le Paris intelligent et le Paris des jolies femmes s'y succède. Cela est original, cela complète la promenade au bois, et c'est le prétexte d'une excursion charmante. Avec son goût exquis la baronne a transformé cela en une boîte japonaise, assez somptueuse pour abriter l'épouse céleste du grand empereur. Elle y reçoit avec le sourire accueillant que l'on connait ; on s'y trouve « chez soi » en étant chez la plus aimable des femmes.

*

Parler des courses me semble superflu, alors que ce numéro presque tout entier leur est consacré. C'est cependant l'actualité brûlante. Le grand prix met en fièvre Paris tout entier : les grands faiseurs et les petites ouvrières qui préparent les merveilles d'élégance, les fantaisies folles, les costumes à sensation, l'exhibition de toutes les coquetteries ;

Les étrangers accourus pour la solennité même, ou pour voir Paris en son parfait épanouissement, à l'apogée de sa splendeur ;

Le monde qui parie, le monde qui s'amuse, le monde des tendresses — vraies ou fausses — le monde qui joue, le monde du sport et le vrai monde, celui des jolies femmes et des élégantes, pour lequel le grand prix est le prétexte de se révéler en une éblouissante apothéose.

MAGALI.

L'Editeur-Gérant : G. DECAUX. Paris — Typ. A. QUANTIN.

TABLE DES MATIÈRES

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL, MAI, JUIN 1882

PREMIÈRE ANNÉE. — TOME PREMIER

TEXTE

15 JANVIER. — PREMIÈRE LIVRAISON.

		Pages.
	La Vie élégante	1
Quatrelles	Tout Feu tout flamme, première partie	3
Ludovic Halévy	La petite Loge	20
G. de Cherville	La Vénerie contemporaine, première partie	24
Old Nick junior	Une Nouvelle danse américaine. — Le Racket	33
A. Robida	A Monaco	36
Jules Claretie	Les Pensées de Gavarni	45
Gavarni	Le Carnet de Gavarni	46
Stella	Le Costume actuel	49
Eugène Montrosier	Les Peintres de la Vie élégante. — I. Jean Béraud	57
Maurice Guillemot	Nos Contemporains chez eux. — Victor Cherbuliez	65
Magali	Le Monde et la Mode	71

15 FÉVRIER. — DEUXIÈME LIVRAISON.

		Pages.
A. Robida	Le Carnaval de Nice	81
Quatrelles	Tout Feu tout flamme, deuxième partie	93
Croisilles	Alexandre Dumas chez lui	109
Stella	Fantaisies allemandes	115
G. de Cherville	La Vénerie contemporaine, deuxième partie	120
Mars	Crise a la Bourse	128
Eugène Montrosier	Les Peintres de la Vie élégante. — II. M. Alfred Stevens	136
Magali	Le Monde et la Mode	143

15 MARS. — TROISIÈME LIVRAISON.

Octave Uzanne	L'Envers d'une féerie	153
Jules Claretie	Un Mariage manqué	164
Eugène Montrosier	Les Peintres de la Vie élégante. — III. Les Aquarellistes	173
Henry Havard	Le Cheval dans l'art et la société	181
Stella	Du choix de la parure	191
Little Lady	Au Conservatoire	200
Charles Narrey	L'Éducation d'Achille, première partie	209
Jean de la Rue	Chronique de la rue	213
Magali	Le Monde et la Mode	118

15 AVRIL. — QUATRIÈME LIVRAISON.

Mars	Grande Séance a la Chambre	225
Ernest d'Hervilly	Une Idylle moderne	232
G. de Cherville	Les Migrateurs du printemps	238
Old Nick junior	La Colonie américaine a Paris	247
Saint-Juirs	Une Loge d'actrice	255
Little Lady	Au Bal de l'Opéra. — Comment on y va. — Ce qu'on y rencontre	260
Louis Dépret	Remarques d'hier et d'aujourd'hui	272
Henry Havard	Le Cheval en Égypte et en Assyrie	274
Magali	Le Monde et la Mode	280

15 MAI. — CINQUIÈME LIVRAISON.

		Pages.
Alain Beauquenne.	MÉNAGES PARISIENS. — LA JARRETIÈRE ROSE, nouvelle.	289
A. Robida.	LE PRATER DE VIENNE	301
De Largentières.	LE COSTUME D'HOMME EN 1882	307
Little Lady.	A LA MONACO. — JOURNÉE D'UN JOUEUR	316
G. de Cherville	LES CHAMPS, LES BOIS, LES EAUX	325
Mars.	LES COULISSES DE LA CHAMBRE	333
Eugène Montrosier.	LE SALON DE 1882	342
Magali	LE MONDE ET LA MODE	351

15 JUIN. — SIXIÈME LIVRAISON.

Little Lady	AU GRAND PRIX DE PARIS	361
Quatrelles.	AU GALOP	398
Eugène Montrosier.	LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE. — IV. M. JOSEPH DE NITTIS	372
Jules Bonabe	SOUVENIRS	380
Jules Adeline	LES COURSES D'AUTREFOIS	386
Stella.	COSTUMES DE COURSES	392
De Largentières	LE COSTUME D'HOMME AU PESAGE	399
G. de Cherville	LES CHASSES D'ÉTÉ	402
Charles Narrey.	L'ÉDUCATION D'ACHILLE	410
Magali	LE MONDE ET LA MODE	415

GRAVURES

15 JANVIER. — PREMIÈRE LIVRAISON.

Pages.

Encadrement : Le Départ pour la promende, dessin de M. de Liphart, avec cul-de-lampe dessiné par le même. 1

Trois compositions de M. Edmond Morin, illustrant « Tout feu tout flamme » 3 à 19

Un amour, fac-similé d'un dessin de F. Boucher. 20

La Petite loge, fac-similé d'une gravure d'après Moreau le jeune, héliogravure de M. Dujardin, tirée hors texte. 20

Le Rendez-vous de chasse : valet de chiens, chasse au sanglier, cerf poursuivi, dessins de M. Bellecroix. . . . . 24 à 32

Trois compositions de MM. Saint-Elme Gautier, Bach et Robida. . . . . 33 à 35

Vue de Monaco en chemin de fer, joueuses de lawn-tennis, une table de jeu, à Cannes, à Bordighera, la villa Garnier, dessins de M. A. Robida . . . . 36 à 44

A Monte-Carlo : héliogravure de M. Dujardin, d'après un dessin de M. A. Robida, tirée hors texte. 38

Lettre ornée avec portrait de Gavarni et cul-de-lampe dessiné par M. de Liphart . . . . . 45 à 48

Les chapeaux d'aujourd'hui, dessin de M. A. Robida. 49

Toilette de dîner : héliogravure de M. Dujardin, d'après un dessin de M. F. Bach, tirée hors texte. 52

Trois scènes de la vie élégante, dessinées par M. Jean Béraud. . . . . 57 à 64

Au Bal : dessin de M. Jean Béraud, tiré hors texte 62

Cabinet de travail, dessin de M. F. Bach ; fac-similé d'autographe de M. Victor Cherbuliez ; portrait de M. Cherbuliez, dessin de M. Liphart ; cul-de-lampe, dessin de M. F. Bach . . . . . 65 à 70

En-tête, lettre ornée et cul-de-lampe, dessins de M. F. Bach ; costume de Mlle Legault dans *Odette ;* costumes de Mlle Brindeau et de Mlle Léonide Leblanc dans *Serge Panine,* dessins de M. Mars. . . . . 71 à 80

15 FÉVRIER. — DEUXIÈME LIVRAISON.

Encadrement : Les préparatifs de cavalcade, dessin de M. F. Bach ; le domino, la cavalcade, un combattant, masques perfectionnés, un coin de rue, un grave magistrat, la grande tribune, le char du divorce, bataille de confetti, un fiacre, le tube à parfums, dessins de M. A. Robida . . . . . 81 à 92

La Bataille de fleurs, héliogravure de M. Dujardin, d'après un dessin de M. A.

Pages.
Robida, tirée hors texte. 96
Trois compositions de M. Morin, pour illustrer « Tout feu tout flamme ». 93 à 108
Portrait de M. Alexandre Dumas, hôtel de M. Alexandre Dumas, dessins de M. E. de Liphart . . . . . 109 à 114
Le cabinet de travail de M. A. Dumas, héliogravure de M. Dujardin, d'après un dessin de M. E. de Liphart, tirée hors texte. 112
Costume de Junon, costume de perroquet, costume de Méduse, costume de comète, fac-similé de gravures allemandes . . . . . 115 à 119
Le limier, griffon de Vendée, loup fuyant à travers bois, loup mort, dessins de M. Bellecroix. . . . . 120 à 127
Boursiers se donnant un renseignement, le groupe du comptant vers trois heures, une altercation, un garde à la Bourse, allant chez son changeur, les boursicotières du dehors, attendant son banquier, ramasseur de bouts de cigares, dessins de Mars. . . . . 128 à 135
L'affiche des cours à la Bourse, dessin de Mars, tiré hors texte. 132
Trois scènes de la vie élégante dessinées par M. Alfred Stevens. . . . . 136 à 142
Toilette de bal, dessin de M. F. Bach, tiré hors texte. 145
Loge de théâtre, costume de Médicis, manteau de loutre ; toilettes de Mme Judic dans *Lili,* dessins de MM. F. Bach et Mars . . . . . 143 à 152

15 MARS. — TROISIÈME LIVRAISON.

Le ballet des perles, nageuses attachées au fil, le foyer des artistes, une loge de danseuses, en attendant l'entrée en scène, entre deux portants, la chasse infernale, le royaume d'Aladin, dessins de M. A. Robida. . . . . 153 à 163
Le ballet égyptien des Mille et une Nuits, dessin de M. A. Robida, tiré hors texte. 161
Trois compositions de M. Mars pour illustrer « Un Mariage manqué ». . 164 à 172
Fac-similé de 8 dessins de MM. Harpignies, Detaille, Leloir, Duez, Gustave Doré, Vibert et E. de Beaumont, d'après leurs aquarelles. . . . . 173 à 180
Tête de cheval en bronze, Napoléon en 1812, d'après Meissonier, Louis XII d'après une miniature, dessins de M. C. Goutzwiller ; statue du Coleone, par Verocchio, à Venise, dessin de M. P. Laurent. . . . . 181 à 192
Coiffures, robes de bal en brocart, garnies d'alençon et de guirlandes de roses, dessins de M. F. Bach. . . . . 193 à 197
Le Soir, héliogravure de M. Dujardin, d'après un dessin de M. A. Stevens, tirée hors texte. 139
Une loge au Conservatoire, une choriste, l'abonné sourd, entr'acte, abonné depuis la fondation, la sortie du Conservatoire, dessins de Mars. . . . . 200 à 208
Les chœurs du Conservatoire, dessin de Mars, tiré hors texte. 204
Fronton, grande salle, façade sur la rue Bergère du nouveau Comptoir d'Escompte de Paris ; statue de la Prudence, dessins de M. P. Laurent. . . . . 213 à 217
La promenade au Bois, dessin de M. Edmond Morin ; robe de bal Louis XVI,

Pages.

costume d'hirondelle; le costume de Mlle Barretta dans « Barberine », dessins de Mars. . . . . 218 à 224

Costume d'amazone, dessin de M. F. Bach, tiré hors texte 218

Costume de Mme Théo dans « la Jolie Parfumeuse », dessin de M. F. Bach, tiré hors texte. 222

15 AVRIL. — QUATRIÈME LIVRAISON.

La tribune de la Chambre des Députés, un gardien du Palais-Bourbon, un huissier, M. Bescherelle, le verre d'eau, le chef des huissiers, faites silence, messieurs ! la sonnette du président, une urne, le fauteuil présidentiel, dessins de Mars . . . . . 225 à 231

Une tribune publique à la Chambre des députés, dessin de Mars, tiré hors texte. . . 226

Un coin de la salle des séances, dessin de Mars, tiré hors texte 230

Un hôtel rococo, un amoureux qui voit sa bien-aimée au bout de sa lorgnette, dessins de M. F. Bach . . . . . 232 à 237

Vol d'oiseaux migrateurs, un nid, mais l'amour reste l'amour même quand il pleut, oiseau volant, dessins de M. H. Giacomelli . . . . . 239 à 246

Un bal dans la colonie américaine, portraits de misses Van Zandt, Emma Thursby et Griswold, dessins de M. F. Bach . . . . . 247 à 254

Accessoires de toilette et de théâtre, trois compositions de M. F. Bach. . 255 à 259

Une loge d'actrice, héliogravure de M. Dujardin, d'après un dessin de M. Edmond Morin, tirée hors texte 256

Le premier bal de l'Opéra ; phases gommeuse, mondaine, fantaisiste, théâtrale, philosophique et conjugale du bal de l'Opéra, sept compositions de M. A. Robida. . . . . 260 à 271

Au bal de l'Opéra, dessin de M. A. Robida, tiré hors texte. 260

Bas-reliefs égyptiens et assyriens, reproductions de MM. C. Goutzwiller et Saint-Elme Gautier. . . . . 274 à 278

Le retour du bal, dessin de M. Wogel ; portrait de l'impératrice d'Autriche, dessin de M. F. Bach, dix des principaux costumes de *Galante aventure, les Rantzau* et *Namouna,* dessinés d'après nature, par Mars. . . . . 280 à 288

Costume de printemps, dessin de M. F. Bach, tiré hors texte. 286

15 MAI. — CINQUIÈME LIVRAISON.

Quatre compositions de M. E. de Liphart et F. Bach, pour illustrer « la Jarretière rose » . . . . . 289 à 300

Amazone hongroise, le concert des dames, orchestre tzigane, « Hans Wurst » le guignol viennois, officiers autrichiens, cocher hongrois, sergent de ville au Prater, dessins de M. A. Robida. . . . . 301 à 306

Pages.

La grande allée du Prater le 1er *mai,* dessin de M. A. Robida, tiré hors texte . . 308
Attributs de toilette, deux dessins de MM. F. Bach et Saint-Elme Gautier. 305 à 315
Route de Villefranche, en route pour Monaco, le dîner à Monaco, types de joueurs, dessins de M. A. Robida . . . . . 316 à 324
Un héron, la pêche à la ligne, quatre compositions de M. E. Bellecroix. . 325 à 332
Un groupe de députés, un coin de la salle des conférences, distribution de documents aux députes, le sceau de la Chambre des députés, les lumières de la Chambre, dessins de Mars . . . . . 333 à 341
La buvette de la Chambre, dessin de Mars, tiré hors texte 340
Dessins de MM. Hector Leroux, Van Marcke, Comerre, Daux, Geoffroy et Pelouze, d'après leurs tableaux du Salon. . . . . 342 à 350
Soir d'automne, dessin de M. Adan, tiré hors texte. 350
Frou-Frou, dessin de M. G. Clairin, héliogravure de M. Dujardin, tirée hors texte. 352
Le bal de l'hospitalité de nuit, costumes de « Françoise de Rimini » et « d'Othello », dessinés par Mars, ornements dessinés par Saint-Elme Gautier. . . . 351 à 360
Toilette de printemps, dessin de Mars, tiré hors texte 356

15 JUIN. — SIXIÈME LIVRAISON.

Devant les tribunes, un bookmaker, le gagnant, dans les tribunes, sur la pelouse, dessins de M. Adrien Marie.. . . . . 361 à 369
Au Grand Prix de Paris, dessin de M. Edmond Morin, héliogravure de M. Dujardin, tirée hors texte 364
Au Galop, dessins de M. Courboin, tirés hors texte. 398
La place de la Concorde, aux courses, aux courses d'Auteuil, tableaux de M. de Nittis . . . . . 372 à 379
Trois compositions de M. Wogel pour illustrer « Souvenirs ». . . . . 380 à 385
Petit-Maître en chapeau « à la Jockei » 1778, dessin de M. Jules Adeline, d'après « *La Galerie des modes et costumes français* » . . . . . 387 à 391
Toilette de course, dessin de Mlle L. Mesnil 392
Toilette de courses, dessin de Mars, tiré hors texte.. 392
Le champ de courses, un abri du bois de Boulogne, dessins de Scott. . . 399 à 401
Chasse aux bécasseaux, chasse à la bécassine, fleurons, dessins de M. E. Bellecroix, ... 402 à 409
Compositions et fleurons de MM. E. de Liphart et F. Bach. 411
Ornements et fleurons de MM. F. Bach et Saint-Elme Gautier ; costumes de Mlle Van Zandt et de Mme Miolan-Carvalho dans les « *Noces de Figaro* », dessins de Mars ; toilette de mariée, dessin de M. F. Bach; Pygmalion-Grévin et sa Galatée, dessin de Mars. . . . . 415 à 424

A Quantin imprimeur
F.S. Benoit 7 à Paris

92-S149 année 1 t. 1